This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Biblioteca Complutense
Ildefonsina.
E.Do.C. 6. N. 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

19-2

10—2—10

Digitized by Google

Bar
N° 16244

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES

DE

M. DE FONTENELLE,

TOME SECOND.

UNIVERSIDAD CENTRAL
BIBLIOTECA
DERECHO

Digitized by Google

Digitized by Google

84 - 821
F 74

OEUVRES
DIVERSES
DE
M. DE FONTENELLE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée & enrichie de Figures gravées

Par BERNARD PICART le Romain.

TOME SECOND.

A LA HAYE,
Chez GOSSE & NEAULME.
M. DCCXXVIII.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA "ALFONSO REYES" MONTERREY, MEXICO

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE
DES PIECES
Contenus dans ce Volume.

POESIES PASTORALES.

EGLOGUE *à Madame la* DAUPHINE. 3

I. EGLOGUE. *Alcandre.* 7
II. EGLOGUE. *Silvanire & Delphire.* 12
III. EGLOGUE. *Delire.* 19
IV. EGLOGUE. *Daphné.* 24
V. EGLOGUE. *Eraſte.* 31
VI. EGLOGUE. *Ligdamis* 35
VII. EGLOGUE. *La Statue de l'Amour.* 41
VIII. EGLOGUE. *Thamire.* 44
IX. EGLOGUE. *Iſmene.* 50
X. EGLOGUE. *Tirſis & Iris.* 54

ENDIMION, *Paſtorale.* 61

DISCOURS *ſur la nature de l'Eglogue.* 105
DIGRESSION *ſur les Anciens & les Modernes.* 125

THETIS & PELE'E, *Tragedie en Muſique.* 139
ENE'E & LAVINIE, *Tragedie en Muſique.* 191

POESIES DIVERSES. 243

Dibutadis à Polemon. 245
Flora à Pompée. 248
Arisbe au jeune Marius. 252
Cleopatre à Auguſte. 258
Portrait de Clarice. 262
Les Feux Olympiques. 264
Sonnet d'Apollon à Daphné, 266
Sur un Souper, où l'on ſouhaitoit qu'une perſonne qui en devoit être, s'ennuiât, 267
Sur un Retour, qui devoit être au mois d'Octobre, 269
Rêverie, 270
Etrennes pour l'année 1701. Ibid.
Autres Etrennes, 271
Sur des Etrennes avancées d'une année ſur l'autre, Ibid
L'Horoſcope, 272
Le Tems & l'Amour, Fable. 274

Digitized by Google

TABLE.

La Macreuſe, ſur ce qu'on traitoit de Macreuſe, *un homme qui paroiſſoit fort indifferent, & qui cependant ne l'étoit pas,* 275
*Sur le mot d'*Amour, *qu'on avoit laiſſé en blanc en écrivant à une perſonne,* 276
Sur un Billet, où une perſonne n'avoit écrit que les premieres lettres d'un ſentiment qu'on lui demandoit, 277
Sur un Clair de Lune, 278
Sur une paſſion d'Automne, 279
A Madame la D... de M..., *ſur ſon Mariage qui fut conſommé dans une Hôtellerie d'une petite Ville,* 280
Sur un Portrait de feu Madame la Ducheſſe de Mantouë, 281
Les deux Couriers, Ibid.
Caprice, 282
Sur une petite Verole, Ibid.
Sur une Scene que j'avois faite entre l'Amour & Pſyché, 283
Madrigal, 284
Autre, Ibid.
Sur une paſſion conſtante, ſans être malheureuſe, Ibid.
L'Anniverſaire, 285
Sur des Diſtractions dans l'Etude de la Geometrie, 286
L'Amour & l'Honneur, Fable, 288
Sur une Brune, 289
Sur ce qu'on avoit traité un ſujet tendrement, au lieu de le traiter galamment ſelon la premiere intention, 290
Sur ce qu'on avoit mis dans une Eglogue quatre Vers, qu'il fallut ôter parce qu'ils étoient trop pompeux, Ibid.
Sur une viſite qu'un Malade attendoit inutilement depuis quelque tems, 291
Lettre à une Demoiſelle de Suede, dont j'avois vû un très agreable Portrait chez M.... Envoyé de Suede, qui de plus m'en avoit dit des merveilles, 292
Madrigal, 294
Sur un Commerce d'Amour, qui ſubſiſtoit ſans fureurs, ſans jalouſie, &c. 295

LETTRES GALANTES. 297

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I. A *Madame de G... Déclaration d'un amour à venir.* 299
LET. II *A Monſieur du T... qui avoit un procès, & étoit amoureux de la Femme de ſon Rapporteur,* 300
LET. III. *Au même, ſur la perte de ſon Procès,* 301
LET. IV. *A Monſieur le M. de V... ſur le Chevalier... qui aimoit une Griſette.* 302
LET. V. *A Mademoiſelle de C... qui étoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.* 303
LET. VI. *A Mademoiſelle de J... Déclaration badine d'amour.* 304
LET. VII. *A la même, ſur la fierté avec laquelle elle avoit reçû la déclaration d'amour.* 305
LET. VIII. *A la même, ſur les rigueurs qu'elle lui marquoit depuis qu'il s'étoit declaré.* 306
LET. IX. *A la même, ſur ce qu'il alloit s'éloigner d'elle.* 307
LET. X. *A la même, Récit de ſon voyage, & des effets de l'abſence.* 308
LET. XI. *A Monſieur C... ſur ce qu'il étudioit la Philoſophie de Deſcartes.* 309
LET. XII. *A Madame D... qui pretendoit avoir entretenu quatre heures un eſprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille à laquelle il s'étoit attaché.* 311
LET. XIII. *A Mademoiſelle de J... ſur un Procès qu'il avoit contre ſon Receveur.* 312
LET. XIV. *A la même, ſur le même ſujet.* 313
LET. XV. *A la même ſur ſon retour auprès d'elle.* 314
LET. XVI. *A la même, ſur un Rival qu'il avoit trouvé à ſon retour.* 315
LET. XVII. *A la jeune Angloiſe.* 316
LET. XVIII. *A Mademoiſelle de L. M. ſur ce qu'elle étoit ſur le point de quitter la Religion Proteſtante, & d'épouſer un Catholique.* 317
LET. XIX. *A Madame de P. ſur ce qu'elle ne vouloit point conſentir au Mariage de ſa Fille avec un de ſes parens.* 319
LET. XX. *A Monſieur de S... ſur la diſpenſe qu'il avoit obtenuë pour épouſer Mademoiſelle de P.* 320
LET. XXI. *A Monſieur le C. D. L. R. ſur ce qu'il étoit amoureux trop triſtement.* 321
LET. XXII. *Au même, ſur ſon excès de délicateſſe en amour.* 322
LET. XXIII. *A. M. le M. de C... Il lui confie le chagrin qu'il a de n'avoir point de Maitreſſe.* 324
LET. XXIV. *Au même, ſur la maniere dont il vivoit avec cette Maitreſſe qu'il n'aimoit plus.* 325

LET-

Digitized by Google

TABLE.

LETTRE XXV. *Au même, sur la joye qu'il a d'avoir un Successeur auprès de la Maitresse abandonnée.* 327

LET. XXVI. *A Mademoiselle de T. sur l'envie qu'il avoit de se vanger des infidelitez qu'elle lui faisoit, en aimant une Flamande.* 328

LET. XXVII. *A la même, sur ce quelle avoit parlé de lui en dormant.* 329

LET. XXVIII. *A la même, sur le même sujet.* 330

LET. XXIX. *A la même, sur ce qu'elle alloit se marier.* 331

LET. XXX. *A la même, sur ce qu'elle ne pouvoit se vanger d'elle avec la Dame Flamande.* 332

LET. XXXI. *A Monsieur . . . sur un de leurs Amis, qui épousoit une Vieille qui étoit riche.* 333

LET. XXXII. *A Mademoiselle de C. en lui envoyant l'Extrait de son Baptême.* 335

LET. XXXIII. *A Monsieur . . . Il lui demande s'il se fera aimer d'une Femme, dont la folie est le bel esprit, en la confirmant dans la folie.* 336

LET. XXXIV. *Au même. Continuation du même sujet.* 337

LET. XXXV. *A Madame de L. S . . . Récit d'un péril qu'il avoit couru sur l'eau avec Mademoiselle de L. S.* 338

LET. XXXVI. *A la même. Récit d'un Voyage que Mademoiselle de S. avoit fait chez lui.* 339

LET. XXXVII. *A Madame D. V. en lui envoyant un More & un Singe.* 340

LET. XXXVIII. *A la même sur la mort du Singe.* 341

LET. XXXIX. *A Monsieur . . . en lui envoyant du Quinquina, pour une fiévre qu'il avoit prise d'avoir été trahi d'une Femme.* 342

LET. XL. *A Madame. . . Lettre galante de recommandation pour un de ses Amis qui alloit plaider dans la ville où elle étoit.* 344

LET. XLI. *A Monsieur d'A . . . sur la conduite qu'il devoit tenir dans la Ville où il alloit plaider.* 345

LET. XLII. *A Monsieur d'O . . . sur ce qu'il vouloit se marier contre le gré d'un Pere resolu à le desheriter.* 346

LET. XLIII. *Au même. Avis pour découvrir les vrais sentimens qu'avoit pour lui la personne qu'il vouloit épouser.* 348

LET. XLIV. *Au même. Consolation sur les obstacles que son Pere apportoit à son mariage.* 349

LET. XLV. *A Madame d'O . . . Compliment sur son mariage.* 350

LET. XLVI. *A Mademoiselle de N. sur ce qu'elle alloit venir à Paris pour la premiere fois.* 351

LET. XLVII. *A Madame de N . . . sur la venuë de sa Fille à Paris.* 352

LET. XLVIII. *A la même. Récit d'une Mascarade extraordinaire qu'il avoit faite avec Mademoiselle de N . . .* 353

SECONDE PARTIE.

LETTRE I. *A Monsieur d'U . . . sur un Mari peu aimable, aimé par sa Femme dans les commencemens du mariage.* 355

LET. II. *Au même, sur le même Mari qui n'étoit plus aimé.* 357

LET. III. *A Monsieur d'A . . . sur une Mere âgée, que sa Fille empêche adroitement de se marier.* 358

LET. IV. *A Mademoiselle de L . . . qui est la jeune Demoiselle de la Lettre precedente, sur ce qu'il avoit feint, pour l'alarmer un peu, de faire la cour à sa Mere.* 359

LET. V. *A Madame . . . Histoire d'un homme, qui pour venir à bout de la rigueur d'une Dame dont il étoit amoureux, avoit fait semblant de vouloir mourir de faim.* 360

LET. VI. *A Monsieur d'E . . . sur les visites qu'il avoit rendues à Mademoiselle de V . . . Pensionnaire dans un Convent.* 362

LET. VII. *Au même, sur ce qu'il avoit envoyé Cyrus à Mademoiselle de V . . .* 363

LET. VIII. *A Mademoiselle de V . . . sur ce qu'il prenoit soin de lui former l'esprit, sur la tendresse qu'il commençoit à avoir pour elle.* 364

LET. IX. *A Monsieur d'E . . . sur ce qu'il s'étoit brouillé au Convent où étoit Mademoiselle de V . . . pour quelque chose de peu obligeant qu'il avoit dit d'une Religieuse.* 366

LET. X. *A Mademoiselle de V . . . sur ce qu'elle alloit entrer dans le monde.* 367

LET. XI. *A Monsieur le Chevalier du B . . . sur son attachement pour une personne laide, âgée, mais qui avoit de l'esprit.* 368

LET. XII. *Au même. Continuation du même sujet.* 369

LET. XIII. *Au même. Exhortation à ceder à un Rival qu'il avoit.* 371

LET. XIV. *A Monsieur R . . . . Plaintes d'aimer une personne trop mélancolique & trop passionnée.* 372

LET. XV. *Au même. Expedient dont il s'étoit servi pour abandonner honnêtement une Maitresse mélancolique.* 373

LET. XVI. *Au même. Plainte des mauvais succès de ces expediens.* 374

LET. XVII. *A Monsieur d'E . . . Récit de ce qui se passa la premiere fois que Mademoiselle de V . . . alla à l'Opera.* 375

LET. XVIII. *A Monsieur d'E . . . Il l'invite à venir voir Mademoiselle de V . . . jouer du Thuorbe.* 377

TABLE.

LETTRE. XIX. *Au même. Hiſtoire d'un Bal, où Mademoiſelle de V. avoit cauſé de grands évenemens.* 378

LET. XX. *A Monſieur Deſ . . . ſur ce qu'il attendoit la mort d'un vieux mari pour épouſer ſa Femme.* 380

LET. XXI. *A Monſieur du P . . . ſur le mariage du Comte d'. . . avec la fille d'un Marchand, à qui il ne pouvoit faire prendre des manieres de Comteſſe.* 381

LET. XXII. *Au même, ſur le chagrin du Comte d'. . . de n'avoir que des Filles.* 383

LET. XXIII. *A Monſieur D'E . . . Il marque l'embarras où il eſt de ce qu'on le veut marier très-avantageuſement.* 384

LET. XXIV. *Au même. Il marque la joye qu'il a d'avoir trouvé le moyen de rompre ſon mariage.* 385

LET. XXV. *A Monſieur de B . . . ſur une Vieille que ſon Amant avoit battuë.* 387

LET. XXVI. *A Mademoiſelle de V . . . lorſqu'elle avoit la petite Verolle, & qu'il lui avoit enſeigné un Remede qui la devoit empêcher d'être marquée.* 388

LET. XXVII. *A la même, ſur l'obligation qu'elle lui a de n'être point marquée de la petite Verole.* 389

LET. XXVIII. *A Monſieur d'A . . . . Compliment ſur la mort de ſon Beaufrere.* 390

LET. XXIX. *A Monſieur des T . . . il lui raconte en quel embarras eſt ſa Famille ſur une Niéce qu'il a nouvellement mariée, qui ne ſe veut point acquiter de ſes devoirs.* 391

LET. XXX. *Au même. Mauvais ſuccès d'un artifice dont il s'étoit ſervi pour réduire ſa Niéce.* 392

LET. XXXI. *Au même, Comment des vapeurs qu'a euës ſa Niéce l'ont réduite.* 393

LET. XXXII. *A Monſieur de L... ſur le mariage d'un homme qui avoit toûjours fait profeſſion de mépriſer les Femmes.* 395

LET. XXXIII. *A Monſieur de B . . . Hiſtoire d'un mari gouteux qui avoit retiré ſa femme de la galanterie.* 396

LET. XXXIV. *A Monſieur Deſ . . . Il lui conte comment il avoit renoncé à une Femme qu'il aimoit, parce qu'elle paſſoit ſa vie à jouer à la Baſſette* 398

LET. XXXV. *Au même. Comment la Dame avoit été obligée de quitter la Baſſette, de ſe mettre au lait d'Aneſſe, & de ſonger à le rappeller.* 399

LET. XXXVI. *A Mademoiſelle d'Her... Exhortation à ſe marier ſecrettement avec le Marquis de la F...* 400

LET. XXXVII. *A la même. Conjouiſſance de ſon mariage ſecret.* 401

LET. XXXVIII. *A Monſieur le Marquis de la F . . . ſur deux enfans nez à la fois, qui avoient découvert le mariage ſecret.* 402

LET. XXXIX. *A Mademoiſelle d'Her . . . ſur ce qu'elle contribuoit elle-même à faire découvrir ſon mariage.* 404

LET. XL. *A Mademoiſelle de V . . . ſur le choix de l'habillement qu'on lui devoit donner dans un Portrait.* 405

LET. XLI. *A la même, ſur ce qu'on l'avoit peinte en Flore.* 406

LET. XLII. *A la même, ſur l'effet que ſon Portrait avoit fait ſur un Seigneur Allemand* 407

LET. XLIII. *A la même, ſur ce qu'elle étoit tombée de cheval à la Chaſſe.* 408

LET. XLIV. *A la même, ſur la guériſon des meurtriſſures que ſa chûte lui avoit faites.* 409

LET. XLV. *A Mr. de F... ſur un laid Gouverneur qui étoit couru par les Dames de ſa Ville.* 410

LET. XLVI. *A Monſieur de Laſ . . . ſur un homme qui ſe retiroit pour toûjours à la Campagne avec une Femme dont il étoit amoureux, & qu'il venoit d'épouſer.* 411

LET. XLVII. *Au même, ſur le retour de cet homme à Paris.* 412

LET. XLVIII. *A Mademoiſelle de V . . . Galanteries ſur ſon mérite.* 413

LET. XLIX. *A la même. Réponſe aux plaintes qu'elles faiſoit, de ce qu'il ne s'ennuyoit point avec elle.* 414

LET. L. *A Monſieur le Chevalier de L . . . qui renonce à l'Ordre de Malthe, pour épouſer une jolie Dévote.* 415

LET. LI. *A Monſieur D. L. ſur le mariage d'une Démoiſelle pour qui on ne devoit pas apparemment prendre des vûës de mariage.* 416

LET. LII. *A Mademoiſelle de V . . . ſur ce qu'elle avoit été fort ſenſible à l'*Opera. 417

OEUVRES MELE'ES 419

REponſe de l'Acad. à la Lettre du Czar. 421

Autre Réponſe. 422

Compliment fait au Roi ſur ſon ſacre. 423

Compliment fait au Roi ſur la mort de MADAME. 424

*Compliment fait à S. A. R. Monſeigneur le Duc d'*ORLEANS, *Regent du Royaume ſur la mort de* MADAME. 425

Réponſe au Diſcours que S. E. Mr. le Cardinal DUBOIS, *premier Miniſtre, fit à cette Académie.* 426

Réponſe au Diſcours de M. NERICAULT DESTOUCHES, *lors qu'il fut reçu à l'Académie.* 431

Réponſe au Diſcours de M. de CHALAMONT DE LA VISCLEDE *au ſujet de l'Adoption de l'Academie de Marſeille par l'Academie Françoiſe.* 434

Réponſe au Diſcours de M. MIRABAUD, *lors qu'il fut reçu à l'Academie Françoiſe.* 437

FIN DE LA TABLE. POESIES

Digitized by Google

POËSIES PASTORALES.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA DERECHO

Digitized by Google

On a representé ici, divers sujets tirez des Eclogues, comme le Temple de l'Amour, dances de Bergers et de Bergeres, et autres amusemens champetres.

B. Picart del. 1736.

Digitized by Google

A

MADAME
LA
DAUPHINE.
EGLOGUE.

DAns un Bois qu'arroſe la Seine,
Je marchois ſans tenir une route certaine,
Et rêvois preſque ſans objet;
Un beau jour, un ruiſſeau, les fleurs de nos Prairies,
Suffiſent pour cauſer nos douces rêveries,
Quelquefois nous rêvons avec plus de ſujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoître;
C'étoient Liſe & Cloris, qui toutes deux font naître
De nos Hameaux les plus tendres amours.
J'écoutai ſans vouloir paroître,
Trahiſon qui ſe fait toûjours
Aux Belles dont on peut ſurprendre les diſcours.

Non, diſoit, Cloris, j'en ſuis ſure,
C'étoit une Déeſſe, & tu lui fais injure
D'être d'un avis différent.
D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui ſurprend;

UNIVERSIDAD CENTRAL
BIBLIOTECA
DERECHO

Digitized by Google

EGLOGUE.

Liſe, as-tu donc vû des Mortelles
Avoir l'air ſi noble & ſi grand?

Tu ne peux à ſa vûe avoir été frapée
D'un reſpect plus profond que moi,
Repondoit Liſe, & cependant je croi,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toi.
Les Déeſſes toûjours fieres & mépriſantes
Ne raſſûreroient point les Bergeres tremblantes
Par d'obligeans diſcours, des ſoûris gracieux?
Mais tu l'as vû; cette auguſte Perſonne,
Qui vient de paroître en ces lieux,
Prend ſoin de raſſûrer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté deſcendant ſans peine juſqu'à nous,
Sembloit par ſes regards nous faire des careſſes.
Cloris, as-tu vû des Déeſſes
Avoir un air ſi facile & ſi doux?

Alors je me préſente aux yeux des deux Bergeres,
Qui ne traitoient point ces myſteres
Que des témoins cachez ſont ravis d'écouter;
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire,
En devinant ici qui vous fait diſputer,
Ce ne peut être que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croi,
Je ſuis, je l'avouerai, du ſentiment de Liſe;
Mais Cloris, car il faut parler de bonne foi,
Cloris ne s'eſt guère mépriſe.

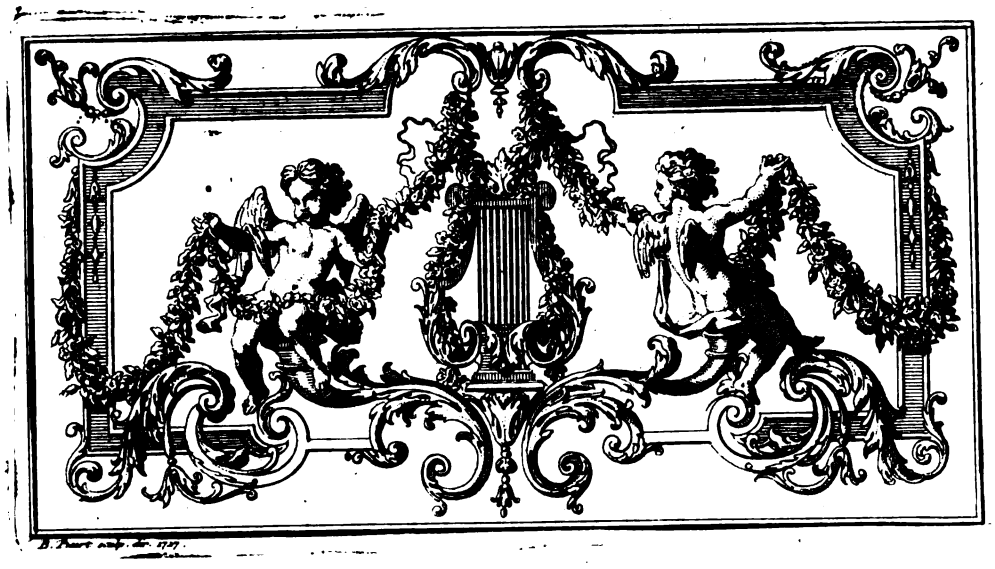
Digitized by Google

Comment en ſais-tu tant, toi qui n'es qu'un Berger,
Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger?
Bergere, je conſens, repris-je, à vous l'apprendre.
Quoique ſimple Berger, j'ai voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS prend plaiſir à répandre
Les biens dont eſt comblé ce ruſtique ſéjour.
N'attendez pas de moi que je vous repréſente
Combien de ces beaux lieux la pompe eſt éclatante,
Je fus à leur aſpect interdit, ébloui,
Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire,
Et de plus, tout doit bien s'en être évanoui,
Mes yeux furent long-tems attachez ſur VICTOIRE.

Car le croiriez-vous bien? on me vit là chantant
Ces Airs d'une Muſe champêtre,
Ces mêmes Airs que vous connoiſſez tant,
VICTOIRE le voulut, ſe délaſſant peut-être
De ces Airs plus polis que ſans ceſſe elle entend.
Je tremblois devant elle, & je chantai pourtant;
O Ciel! qu'elle fit bien connoître
Juſqu'où va ſon eſprit, juſqu'où ſon goût s'étend!
Les endroits dont je croi qu'on peut être content,
Un ſoûris fin, qui venoit à paroître,
Les marquoit dans le même inſtant.
Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous;
Vous devez bien ſavoir s'ils ſont touchans & doux,
VICTOIRE le ſait mieux encore.

Puiſqu'elle daigne m'écouter,
Toûjours mes chants ſeront jugez par elle.
Et pourquoi ne la pas chanter,
Me direz-vous ? la matiere eſt ſi belle.
Je le ſai bien, mais un ſimple Hautbois,
A votre avis, y pourroit-il ſuffire ?
Phœbus lui-même avec ſa Lire.
Y penſeroit plus d'une fois.

Digitized by Google



POËSIES PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIERE EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

QUAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de Châteaux forcez, de Géans pourfendus,
De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
Je n'ai point de regret que ce ſoient-là des Fables.
Mais quand je lis l'Aſtrée, où dans un doux repos
L'Amour occupe ſeul de plus charmans Héros,
Où l'amour ſeul de leurs deſtins décide,
Où la ſageſſe même a l'air ſi peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zélé partiſan
Juſque dans Adamas, le Souverain Druide,
Dieux, que je ſuis fâché que ce ſoit un Roman!

J'irois

Digitized by Google

J'irois vous habiter, agréable Contrée,
Où je croirois que les Eſprits
Et de Celadon & d'Aſtrée
Iroient encore errans, des mêmes feux épris;
Où le charme ſecret produit par leur préſence
Feroit ſentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaiſirs de l'innocence.

O rives de Lignon, ô plaines de Forez,
Lieux conſacrez aux amours les plus tendres,
Montbriſon, Marcilli, noms toûjours pleins d'attraits,
Que n'êtes vous peuplez d'Hilas & de Silvandres!
Mais pour nous conſoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres & ces Hilas,
Rempliſſons notre eſprit de ces douces chimeres,
Faiſons-nous des Bergers propres à nous charmer;
Et puiſque dans ces champs nous voudrions aimer,
Faiſons-nous auſſi des Bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre Raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare,
Elle-même jouït des objets qu'elle a feints,
Et cette illuſion pour quelque tems répare
Le défaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordez aux Humains.

Ami, dans ce deſſein je t'offre cet Ouvrage;
Nous avons eû du Ciel l'un & l'autre en partage

Le

Digitized by Google

Le même goût pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Héros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les prouëſſes extravagantes;
Sans doute nos eſprits ne ſeront point bleſſez
Du fol entêtement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne ſeront redreſſez,
Mais pour cette puiſſante & douce rêverie,
Qui fit errer Liſis dans les plaines de Brie,
Avec quelques moutons à peine ramaſſez,
Retabliſſant la Bergerie
Dans l'éclat des ſiécles paſſez;
Cher ami, ſans plaiſanterie,
N'en ſommes-nous point menacez?

LEs Bergers d'un Hameau célébroient une Fête,
Chacun d'eux plus paré méditoit ſa conquête,
Ne reſpiroit qu'amour, & n'étoit appliqué
Qu'au ſoin de voir, de plaire, & d'être remarqué.
Ce ſoin, mais plus ſecret, occupoit les Bergeres,
On avoit pris conſeil des Ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux Prez naiſſans;
Rien n'étoit oublié des ſecours innocens
Qu'en ces lieux la Nature & ſi ſimple & ſi belle
Peut recevoir d'un Art preſqu'auſſi ſimple qu'elle.
Ici, ſous des Rameaux exprès entrelaſſez,
Où jouoient les rayons dont ils étoient percez,
On formoit tour à tour des danſes différentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs Amantes!
Là, dans une campagne on diſputoit un prix;
L'amour plus que la gloire anime les eſprits,
Les Belles aux Bergers inſpirent de l'adreſſe,
Heureux qui met le prix aux pieds de ſa Maîtreſſe!

Digitized by Google

Tout l'air retentiſſoit du bruit confus & doux
Des Flûtes, des Hautbois, & des Oiſeaux jaloux;
Il naiſſoit mille Amours, ce tems les favoriſe,
Ils étoient moins craintifs, ce tems les autoriſe,
De toutes parts enfin par mille jeux divers,
A la joie, au plaiſir les cœurs étoient ouverts;
Alcandre, Alcandre ſeul n'en étoit point capable;
A peine il reconnut un jour ſi remarquable,
En voyant ce ſpectacle, il s'en trouva ſurpris,
Triſte, mais tendre effet de l'abſence d'Iris.
Il ſe dérobe, il fuit une importune foule,
Par des chemins couverts en ſecret il ſe coule:
Auſſi-tôt qu'il arrive au milieu d'un côteau,
D'où les yeux aiſément découvrent le Hameau,
Il y voit l'allégreſſe en tous lieux répanduë,
Pour un amant qui ſouffre inſupportable vûë.
Il s'arrête, & preſſé de ſes vives douleurs:
Tout rit, tout eſt en joye, & moi, dit-il, je meurs.
Dix fois du ſein des eaux la lumiere eſt ſortie,
Depuis que du Hameau ma Bergere eſt partie;
Je faiſois de la voir le plus doux de mes ſoins,
Si je ne la voiois, je la cherchois du moins,
L'Amour me conduiſoit, & je ne manquois guere
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergere;
Mais maintenant, hélas! j'erre en ces mêmes lieux,
Plein d'elle, & ſans eſpoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel! que le Soleil marche à pas lents ſur nos têtes!
Quels jours! quelle triſteſſe! & l'on ſonge à des Fêtes!
On danſe en ce Hameau! que je me tiens heureux
D'être ici ſolitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferois-je? quoi! je pourrois voir Doride
De louanges toûjours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loué ſes appas,

Digitized by Google

Y briller en ſa place, y triompher de joie ?
Goûtez bien le bonheur que le ſort vous envoie,
Bergeres, jouïſſez de mille vœux offerts,
Dans l'abſence d'Iris les momens vous ſont chers.
Qu'elle eût orné les Jeux ! que d'yeux tournez ſur elle !
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant ſi belle !
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ſes doigts qu'on n'a point égalé;
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il ſembloit de mon chant qu'elle fût moins touchée;
Il eſt vrai cependant que pour mieux m'écouter,
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds ſa longue chevelure,
La Jonquille à ces nœuds eût ſervi de parure,
Elle eſt jaune, Iris brune, & ſans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard myſterieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adreſſé,
Et de tous mes tourmens j'étois récompenſé.
Peut-être qu'à l'écart ſi je l'euſſe trouvée
D'une troupe jalouſe un peu moins obſervée,
Elle m'eût en fuiant dit quelque mot tout bas,
Avec ſa douce voix & ſon doux embarras;
Elle l'a déja fait aux Nôces de Silvie,
Ce plaiſir imprévû penſa m'ôter la vie,
Mon cœur ſe trouble encore à ce ſeul ſouvenir;
Quel moment ! ah ! grands Dieux, s'il pouvoit revenir !
Alcandre, que dis-tu ? La Bergere eſt abſente,
Peut-être pour long-tems, peut-être peu conſtante,
Et juſqu'à ſes faveurs tu portes ton eſpoir ?
Tu ſerois trop heureux ſeulement de la voir.

SILVANIRE & DELPHIRE.

II. EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

OU vas-tu Licidas ?

LICIDAS.

Je traverſe la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

La courſe eſt aſſez longue.

LICIDAS.

Ah ! s'il étoit beſoin,
Pour le ſujet qui me mene,
J'irois encor bien plus loin.

ATIS.

Il eſt aiſé de t'entendre ;
Toûjours de l'amour !

LICIDAS.

Toûjours.
Que faire ſans les Amours ?
Qui viendroit me les défendre ,

Je

Digitized by Google

Je finirois là mes jours.
Au Hameau d'où je ſuis tout le monde s'engage,
En aucun autre lieu l'Amour n'eſt mieux ſervi,
Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage;
Il n'eſt point parmi nous d'uſage,
Plus ancien, ni mieux ſuivi.

ATIS.

Et n'eſt-ce pas chez nous la même choſe?
Un Berger rougiroit de n'être pas amant,
Au doux péril d'aimer de ſoi-même on s'expoſe:
Qu'il arrive un évenement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cauſe;
C'eſt l'Amour, c'eſt lui ſûrement.
Par nos Iris, & nos Silvies
Tous nos deſtins ſont décidez;
Les Troupeaux, il eſt vrai, ſont aſſez mal gardez,
Mais les Belles ſont bien ſervies.

LICIDAS.

Dans tout notre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une jeune Beauté qui fût indifferente;
Maintenant c'en eſt fait, Silvanire eſt amante,
L'Amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

Dis-moi, Berger, par quelle voie
Il l'a ſoûmiſe à ſon pouvoir;
Je ſuis curieux de ſavoir
Les divers moiens qu'il emploie.
Auſſi-bien je ſuivrai la route que tu tiens,
Pendant un aſſez long eſpace;
Dans de ſemblables entretiens
Tu ſais comme le tems ſe paſſe.

UNIVERSIDAD DE CHILE BIBLIOTECA

Digitized by Google

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras
De ton Hameau quelque Hiſtoire pareille.

ATIS.

J'y conſens, ce ſeroit une grande merveille
S'il ne nous en fourniſſoit pas.

LICIDAS.

Sllvanire vivoit ſans avoir de tendreſſe,
Elle perdoit le tems d'une aimable jeuneſſe,
Et ce qui méritoit de plus grands châtimens,
Elle le faiſoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre ſa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithere,
Elle tint des diſcours offenſans & hardis,
Je ſerois bien fâchée de les avoir redits.
Elle quitta pourtant ſa fierté naturelle,
Non ſur de nouveaux ſoins qu'un Amant eût pour elle,
L'Amour n'en fit pas tant & la réduiſit bien,
Toute cette fierté ceſſa preſque ſur rien.
Un jour elle épia Miréne avec Zelide;
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirez
Du reſte des Mortels ſe croioient délivrez.
Un buiſſon les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut deſſein de rire,
Plaiſir, qui lui devoit ſans doute être interdit.
Cieux! quels diſcours charmans Silvanire entendit!
Devine-les, Atis, toi qui ſais comme on aime;
C'étoient de ces diſcours dictez par l'Amour même,
Que les Indifférens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne ſauroit repeter.

Ils

Digitized by Google

Ils étoient quelquefois ſuivis par un ſilence;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languiſſans,
Et craintifs & flateurs, doux enſemble & perçans.
Zelide en rougiſſoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable,
Et Miréne charmé liſoit dans ſa rougeur
Des ſecrets, qu'à demi cachoit encor ſon cœur.
Tantôt de leurs amours l'hiſtoire eſt retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut bleſſée,
Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris,
Rien n'eſt indifférent à des cœurs bien épris.
Les premieres rigueurs qu'eut à ſouffrir Miréne,
Dont la Bergere alors ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux ſeuls importans,
Quels ſujets d'entretien à des Amans contens!
Ils s'occupent tantôt d'un ſimple badinage,
Qui des tendres amours eſt le charmant partage,
Que le reſpect pourtant accompagne toûjours,
Doux reſpect, qui lui-même aide aux tendres amours.
Mais pour les amuſer ce qui pouvoit ſuffire,
Par quel art, cher Atis, ſe pourroit-il décrire?
Quelque débat entre eux ſurvenu pour un chant
Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Miréne arrachoit à la Belle,
Et dans le mouvement que cauſoit la querelle
Une main de Zelide, ou bien un bras baiſé,
Un vain couroux d'Amante auſſi-tôt appaiſé,
Que ſai-je? mille jeux que l'Amour autoriſe,
Une innocente offenſe, une feinte ſurpriſe,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuſe;
De ce lieu ſolitaire elle ſortit réveuſe,

Les

Les plus beaux de ſes jours, quoiqu'exempts de ſouci,
Tranquilles, fortunez, ne couloient point ainſi:
Elle croioit toûjours voir Zelide & Miréne,
Toûjours de leurs diſcours ſa mémoire étoit pleine,
Préſages d'une ardeur qui s'alloit allumer,
Elle ſentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bien-tôt de ſes Amans Liſis le plus aimable
A ſes vœux empreſſez la trouva favorable,
Bien-tôt... mais qu'ai-je encore, Atis, à te conter?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
Bien-tôt ſur tous les ſoins que la tendreſſe inſpire
On ne diſtingua plus Zelide & Silvanire.
De l'Amour cependant admire les attraits,
Le mal ſe prend à voir deux Amans de trop près.

ATIS.

LIcidas, tu ne ſaurois croire
Quel plaiſir m'a fait ton hiſtoire.
Je ſuis ravi lorſque j'entens
Que notre commun Maître obtient une victoire;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
Et tu verras ſi j'ai bonne mémoire.
Je pourrois bien les ſoirs oublier quelquefois
Combien on a mené de ſes moutons au bois,
J'oublîrai bien des ſecrets qu'on m'enſeigne
Pour guérir un Troupeau qui périt chaque jour,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une hiſtoire d'amour.

LICIDAS.

Puiſque ta mémoire eſt ſi bonne,
Acquitte-toi, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS.

Digitized by Google

ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits,
Voi ſi je ſais payer les plaiſirs qu'on me donne.

TRois jours s'étoient paſſez, trois jours qu'avoient perdus
Et Delphire & Damon qui ne s'étoient point vûs;
Leurs Troupeaux, juſqu'alors confondus dans la plaine,
Triſtement ſéparez ne paiſſoient qu'avec peine;
Tandis que le Berger ne ſongeoit qu'à choiſir
Les lieux, les ſombres lieux où l'on rêve à loiſir,
La Bergere affectoit de paroître ſuivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fût ſervie;
Mais elle étoit diſtraite, & des ſoûpirs ſecrets
Alloient après Damon juſqu'au fond des Forêts.
Voi de quelle rigueur étoit cette Bergere.
Damon lui déroba quelque faveur legere,
Delphire le bannit dans un premier couroux,
Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus doux.
Un ſoir que les Troupeaux ſortant du pâturage
D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village,
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour
Les douceurs du repos qui ſuit la fin du jour,
Delphire, qui malgré l'ombre déja naiſſante
Vit Damon d'auſſi loin que peut voir une Amante,
S'arrêta ſur ſa route, & prit ſoin d'y chercher
L'endroit le plus obſcur où l'on ſe pût cacher.
Rêveur, plein d'une triſte & ſombre nonchalance,
Tel qu'on peut ſouhaiter un Amant dans l'abſence,
Il laiſſoit ſes Brebis errer en liberté,
Et ſon Hautbois oiſif pendoit à ſon côté.
Delphire en fut touchée, & pour être apperçûë
Elle fit quelque bruit, il détourna la vûë;

Et quand vers la Bergere il adreſſa ſes pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne lui dit-il point ? Les Nymphes du Bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage,
L'Echo, qui des Bergers connoît tous les Amours,
Ne repeta jamais de plus tendres diſcours.
Tantôt il condamnoit lui-même ſon audace,
D'un ton de ſuppliant il demandoit ſa grace,
Et tantôt moins ſoûmis il trouvoit trop cruel
Qu'un leger attentat l'eût rendu criminel.
Par quels ſoins aſſidus, & par quelle conſtance
Avoit-il prévenu cette amoureuſe offenſe?
Et combien voioit-on d'Amans moins empreſſez,
Moins ardens qu'il n'étoit, & mieux récompenſez?
A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il étoit trop content, puiſqu'il aimoit Delphire,
Et que ſans ſes faveurs, ſans cet heureux ſecours,
Il conſerveroit bien d'éternelles amours.
Plein de ſa paſſion alors Damon lui jure
Que la ſimple amitié ne ſeroit pas plus pure.
Il ſemble que ſes yeux le jurent à leur tour,
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'Amour;
Et dans le même inſtant qu'avec tant de tendreſſe
Il tâche à réparer ſon trop de hardieſſe,
Au milieu des ſermens de ne prétendre rien,
Pouſſé par un tranſport qu'il ne connoît pas bien,
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il s'avance, il embraſſe Delphire.
On dit que le Berger, lorſqu'on l'avoit banni,
Pour un moindre ſujet avoit été puni,
Et ſans ſavoir pourquoi, Delphire moins ſevere
Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

Digitized by Google

LICIDAS.

JE te l'avouë, Atis, tu t'es bien acquitté;
J'aime Delphire, & ſa fierté.

ATIS.

Ton goût eſt aſſez raiſonnable,
Berger, & je ne doute pas
Que l'on ne te prépare une fierté ſemblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.
Mais je t'y laiſſe aller, il faut que je te quitte,
Adieu.

LICIDAS.

Je vois d'ici ce que ton cœur médite;
Ton voyage, Berger, reſſemble aſſez au mien.

ATIS.

A dire vrai, cela ſe pourroit bien.
Va, puiſſes-tu jamais ne trouver de Cruelles!

LICIDAS.

Les Cruelles ne me ſont rien.
Je ne crains que les Infidelles.

DELIE.

III. EGLOGUE.

A MAD...

QUittons, mes chers Moutons, le cours de la Riviere,
L'herbe ſera meilleure aux lieux que j'apperçoi,

Digitized by Google

Vous m'allez deſormais occuper toute entiere,
Mirtille qui m'aimoit ne ſonge plus à moi.

Hélas! j'allois l'aimer, je n'en ſui que trop ſûre;
Déja je prononçois ſon Nom avec plaiſir,
Déja je penſois moins à vous qu'à ma parure,
Déja pour vous garder je manquois de loiſir.

Moi, qui fus toûjours rigoureuſe,
Je ne l'étois preſque plus que par art,
Qu'afin de redoubler ſon ardeur amoureuſe;
Puiſqu'il m'a dû quitter, Ciel! que je ſuis heureuſe,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard!

Encore quelques ſoins, il n'étoit plus poſſible
Que mon cœur ne ſe rendît pas,
J'en euſſe été touchée, & maintenant, hélas!
Ce cœur regretteroit d'avoir été ſenſible,
J'éprouverois mille chagrins jaloux;
Quel péril j'ai couru! cependant abuſée
Par des commencemens trop doux,
Je ne ſoupçonnois pas que j'y fuſſe expoſée.

Je tremble encore en ſongeant aujourd'hui
Que j'ai penſé dire à Mirtille
La chanſon que je fis pour lui,
Quoiqu'à faire des vers je ne ſois pas habile.
La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien,
Peut-être encore une autre honte
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,

Et

Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois ſi je l'avois dite;
Quoi donc! il la ſauroit; & pour mieux m'inſulter
Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
Corinne, oſeroit la chanter?

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare
Aux foibles cœurs dont il s'empare,
Je connois ce que c'eſt qu'un tendre engagement;
Mais lorſque mon Printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis par mon premier Amant
Une ſi triſte expérience?

Profitons en pourtant, évitons les Paſteurs,
Leurs Danſes, leurs Chanſons, leurs Fêtes dangereuſes,
Mais ſur-tout leurs diſcours flateurs;
Fuions auſſi les Bergeres heureuſes;
Si d'un pareil bonheur je formois le ſouhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à ſurprendre.
Et ne dois-je pas bien comprendre
Que ce n'eſt pas pour moi qu'un ſort ſi doux eſt fait?

Inutile & vaine Jeuneſſe,
Toi qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ai-je affaire de toi pour ſentir la triſteſſe
De vivre loin des jeux, des plaiſirs, des amours?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne ſaurois voler avec trop de viteſſe.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amuſemens utiles,

Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquilles;
Ah! ne me laiſſez pas le loiſir de ſonger
Que l'on puiſſe avoir un Berger.
Fontaines, Fleurs, Oiſeaux, charmes pleins d'innocence,
Aidez à m'occuper, j'aurai recours à vous,
Sauvez-moi de l'Amour ; hélas! pour ma défenſe
Sera-ce aſſez que vous conſpiriez tous?

D'où vient que je ſuis effrayée
Des efforts qu'il me va coûter?
N'en ſerai-je pas bien payée?
Et le repos peut-il trop s'acheter?
Les plus tendres Bergers, & Mirtille lui-même,
N'ébranleroient pas mon deſſein;
Non, Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en vain;
Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.

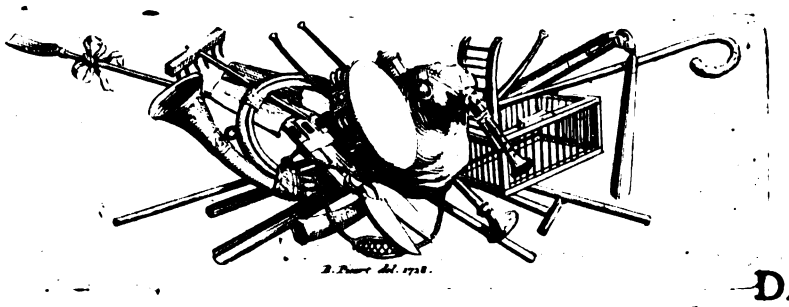
AInſi parla Delie; alors du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de ſon tour;
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris la place,
Que Delie à Mirtille avoit déja fait grace.
Il n'étoit point volage, il avoit ſeulement
Eprouvé ſa Bergere, & feint un changement,
Crime qu'avec plaiſir on pardonne au coupable,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Mirtille en peu de temps ſe vit aſſez aimé
Pour ſavoir le deſſein que l'on avoit formé;
Il ne demeura pas tout-à-fait inutile,
Quelquefois il fit rire & Delie, & Mirtille.

CE préſent Paſtoral doit-il être pour vous?
Hélas! je ne vous trouve aucun trait de Bergere,

Vous

Digitized by Google

Vous n'avez point ce tendre caractere,
Des Belles de nos bois l'agrément le plus doux;
Mais vous avez en récompense
Dans l'air, dans le visage assez de majesté,
Dans l'humeur assez de fierté,
Et peut-être un peu d'inconstance;
Enfin vous êtes Nymphe, à ce que font juger
Vos appas, vos défauts, trop bisarre mélange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager;
Vous êtes Nymphe, & moi qui sous vos loix me range,
Je ne suis qu'un simple Berger.
Tendresse qui jamais n'étale ses services,
Délicatesses sans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,
Timidité flateuse, ardeurs toûjours égales,
Transports qui sont ensemble & doux & violens,
Respect, constance, enfin les vertus pastorales,
Voilà quels sont tous mes talens.
Mais toute Nymphe que vous êtes,
Que vous faut-il de plus que des flâmes parfaites,
Un Berger fidele a dequoi
Payer le cœur des Nymphes même,
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au-dessus de soi.
Je ne croi pas qu'on vous irrite,
En vous tenant ce superbe discours;
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son mérite,
Les Bergers ne sauroient vanter que leurs amours.



DAPHNE'.

IV. EGLOGUE.

ARCAS, PALE'MON, TIMANTE.

ARCAS & Palémon tous deux d'un âge égal,
L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables,
Se répondant tous deux par des chanſons ſemblables,
Formoient un combat paſtoral.
Ce n'étoit point la mépriſable gloire
Ou du Chant ou des Vers qui piquoit leurs eſprits,
Ils diſputoient un plus illuſtre prix,
Chacun prétendoit la victoire
Pour la Beauté dont il étoit épris.

Timante les jugeoit, Timante
Qui dans ſes jeunes ans enflâma tant de cœurs,
Qu'une expérience ſavante
Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Paſteurs,
Et dont la vieilleſſe galante
Souvent par ſes avis ſe plaiſoit à former
Quelque Beauté ſimple & naiſſante,
Qui n'eût ſû qu'être aimable, & non ſe faire aimer.

Le Berger qu'attendoit un jugement contraire,
Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere
A ſon Rival victorieux,
Dans des temps plus groſſiers peine aſſez ordinaire;
Il falloit, ô Loi plus ſevere!

Et

Digitized by Google

Et que n'eût-il pas aimé mieux ?
Que du Berger vainqueur il chantât la Bergere.

Auſſi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins ?
Quels efforts des deux parts ! O toi, Muſe Ruſtique,
Qui laiſſant à tes Sœurs la Trompette héroïque
N'enfles que des Pipeaux aſſemblez par tes mains,
Toi, qui du ſuperbe Parnaſſe
Négligeant les Lauriers ſacrez,
Te couronnes le front avec autant de grace
Des ſimples fleurs qui naiſſent dans les Prez,
Redis-moi le combat ardent, quoique paiſible,
Que ſe livrerent les Bergers,
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préférence,
Amour, elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu ſais en récompenſe,
Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

ARCAS.

De Venus quelquefois avez-vous vû l'image ?
Elle a les cheveux blonds, & ma Bergere auſſi.

PALEMON.

Avec ſes cheveux noirs Daphné plaît dávantage,
Pardonne-moi, Venus, mon cœur en juge ainſi.

Digitized by Google

ARCAS.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans ſa coëffure,
Quel charme pour les yeux, quel péril pour les cœurs!

PALEMON.

Quand Daphné ſe fait voir ſans aucune parure,
Elle ſait mieux charmer, qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjouëment de Philis la rend encor plus belle,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la ſuit.

PALEMON.

Daphné dans ſa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toûjours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis eſt entourée,
Et je voi que mon choix s'eſt trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ſes Amans, elle vit retirée;
Heureux qui lui pourroit fournir de quoi rêver!

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergere,
Sa beauté, ſa douceur, tout plaît au même inſtant.

PALEMON.

Lorſque l'on voit Daphné douce enſemble & ſévere,
On n'oſeroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

Digitized by Google

ARCAS.

N'eſt-ce pas à Philis que tous les vœux s'adreſſent,
S'il vient en ce Hameau des Paſteurs étrangers?

PALEMON.

Oui, pendant leur ſejour autour d'elle ils s'empreſſent,
Daphné n'eſt pas ſi propre aux Amans paſſagers.

ARCAS.

Dans le criſtal des eaux ſouvent Philis ſe mire,
Et là contre mon cœur elle apprête des traits:
Ruiſſeaux, peignez-lui bien la beauté qui m'attire;
Philis en croira mieux les ſermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le criſtal des fontaines,
Le ſoin de ſa beauté ne l'inquiete pas.
Soûpirs que j'ai pouſſez, doux tourmens, tendres peines,
Vous ſeuls vous inſtruiſez Daphné de ſes appas.

ARCAS.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danſe,
D'un éclat tout nouveau ſes yeux ſont allumez:
Il brille ſur ſon front une aimable aſſurance,
Elle ſait que les cœurs vont tous être charmez.

PALEMON.

Daphné danſe encore mieux, & n'en eſt pas ſi ſûre,
Soudain elle rougit, ſa rougeur lui ſied bien,
De louanges en vain elle entend un murmure,
Tous les cœurs ſont charmez, ſeule elle n'en fait rien.

ARCAS.

Aux ſoûpirs d'Alcidon Philis étoit ſenſible;
Mais quel eſt mon bonheur, de voir que chaque jour
Je détruis auprès d'elle un rival ſi terrible!
J'y perdrois, ſi Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ai point le plaiſir de rendre mépriſable
Un Rival pour qui ſeul on avoit eu des yeux;
Daphné n'aima jamais, elle en eſt plus aimable,
Je puis même eſperer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule
Prit la main de Philis qu'il ſerroit tendrement;
Soudain ſans qu'il me vît près d'elle je me coule,
Elle me donna l'autre, & ſoûrit finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'eſt point déclarée,
J'eſpere cependant avoir un jour ſa foi,
Non pas que j'en juraſſe encor par Cithérée,
Mon cœur me le promet, c'eſt mon cœur que j'en croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractere,
Elle en fera pour moi, je l'ai trop merité;
C'eſt toûjours le Berger qui chante la Bergere,
Quel plaiſir que lui-même en ſoit auſſi chanté!

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux ſon me touche!
Je ne puis plus ſouffrir les hôtes de ces bois,

On

Digitized by Google

On ſent aller au cœur ce qui ſort de ſa bouche :
O Dieux ! & j'entendrois, *j'aime*, de cette voix !

ARCAS.

Tu dois bien t'offenſer, Philis, on te compare;
Philis, c'eſt à Daphné ; quel étrange rapport !
Se peut-il juſques-là que Palemon s'égare ?
Moi qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait fort ?

PALEMON.

Daphné, quoiqu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendroit pas plûtôt à ſavoir nos debats,
Qu'elle voudroit ceder le prix à ſa Rivale;
Mais Timante, je croi, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'inſupportable audace,
A t'aimer ſans eſpoir fais qu'il ſoit condamné,
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient ſoudain l'empire de Daphné.

PALEMON.

Daphné, n'entreprens pas une telle vengeance,
Laiſſe Arcas comme il eſt, & mes vœux ſont remplis.
Sa Philis lui fera ſentir ſon inconſtance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en eſt aſſez, je voi que votre zele
Pouſſeroit trop loin la querelle ;
Vous ne parleriez bien-tôt plus
Du mérite de l'une & de l'autre Bergere;
Vous perdriez le tems en diſcours ſuperflus :
Concluſion trop ordinaire.

Digitized by Google

Ecoutez-moi, Bergers, voici mon jugement.
Philis eſt la plus agréable.

PALEMON.

Ah, Timante!

TIMANTE.

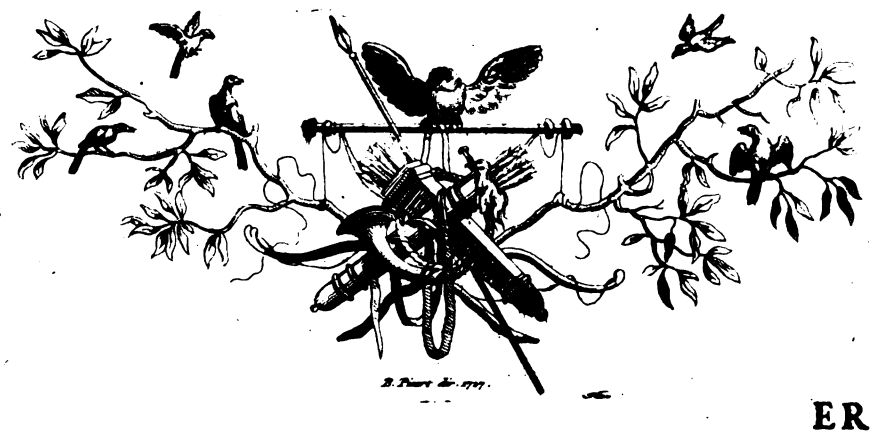
Ecoutez, Berger, tranquillement.
Mais je croi Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'eſt ainſi. . .

TIMANTE.

Bergers; je me ſers de mes droits.
Et mon autorité doit être ici ſuivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute ſa vie.
Vous, Arcas, preparez quelque chant pour Daphné;
Mais comme elle n'a pas auſſi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis ſa Rivale un bouquet ſoit donné.
L'air ſera tendre & doux, les Fleurs ſeront nouvelles;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un air qui veut du tems, de la peine & des ſoins:
Ce partage convient aſſez juſte aux deux belles.



ERASTE.

V. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

*LE Berger * qui jadis herita le Hautbois*
Du grand † Paſteur de Siracuſe,
Et dont même aujourd'hui la Muſe
De l'aimable Mantouë enorgueillit les Bois,
Vouloit que des Forêts la demeure ſauvage
D'un Conſul quelquefois fût un digne ſejour.
J'entreprens un plus grand ouvrage,
Moi qui voudrois rendre dignes d'un Sage
Des Forêts où regne l'Amour.

Pourquoi non cependant ? ces Sages de la Grece,
Ces Thalès, ces Bias, grands & ſuperbes noms,
L'emportent-ils pour la ſageſſe
Sur nos Tirſis & nos Damons ?
J'en doute; dans nos champs la Vertu toute pure
Agit ſans deſſein d'éclater,
Tout l'art de la Raiſon ne ſauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture;
Ils ne ſe laiſſent point flater
Aux plaiſirs remplis d'impoſture,
Que ſans l'aveu de la Nature
L'Opinion oſe inventer.
Ce n'eſt point chez eux qu'on achete
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien;
Mais pour la ſageſſe parfaite

Il

* Virgile. † Theocrite.

Il leur manque des mots, un ſevere maintien,
Et par malheur ils ont une Houlette.

Encore un grand défaut, ils ſont toujours amans;
De je ne ſai quels feux qui leur ſemble charmans
Leur ame eſt ſans ceſſe remplie.
Mais quoi? tous les Humains ſont fous par quelque endroit,
Et l'amour n'eſt-il pas la plus ſage folie,
Dont on puiſſe payer le tribut que l'on doit?

Vous donc que la ſageſſe admet dans ſes Myſteres,
Qui ſimple ſpectateur des paſſions vulgaires
De leurs reſſorts en nous conſiderez le jeu,
Prenez des yeux qui ne ſoient pas auſteres,
Pour un Berger qui vous reſſemble peu.
Ne riez pas de voir ſa Raiſon égarée
Par tant d'états divers paſſer en un ſeul jour:
Un Amant eſt choſe ſacrée,
Et qui par un vrai Sage eſt toujours reverée;
Le Sage tant qu'il vit eſt en priſe à l'Amour.

LEs Oiſeaux qui du jour annoncent la naiſſance,
Laiſſoient encor les champs dans un profond ſilence,
Lorſqu'Eraſte s'éveille, & croit qu'à ſon réveil
Déja Thétis s'apprête à rendre le Soleil.
Il court de ſa Cabane ouvrir une fenêtre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroître
Ni les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ni ce douteux éclat qui ſe joint à la nuit.
La Mere des Amours à peine renaiſſante
Commençoit à jetter ſa lumiere perçante
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant;

Eraſ-

Digitized by Google

Eraſte entre en courroux contre le jour trop lent.
Iris lui vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le ſoir renvoyeroit les Troupeaux au Village;
Et pour cet entretien Eraſte eſt éveillé
Avant que ſur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens après il appelle Titire;
Depuis que le Berger pour ſon Iris ſoûpire,
Titire a pris le ſoin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous périr ſans ce Maître étranger.
Eraſte oſe lui faire un injuſte reproche:
Vous dormez, lui dit-il, lorſque le jour approche,
Les Troupeaux devroient être aux plaines d'alentour,
Partez. En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour eſt loin encore, aux yeux d'Eraſte même;
Il ne découvre rien; quelle lenteur extrême!
Quel ſiecle juſqu'au ſoir! il meſure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux:
Il faut que ſur ces Monts ce grand Aſtre renaiſſe,
S'éleve lentement, & lentement s'abaiſſe,
Et ſe perde à la fin derriere ces grands bois;
Il meſure ce tour, & frémit mille fois.
Le jour ſi ſouhaité, le jour enfin arrive;
Mais ſon inquietude en eſt encor plus vive,
Ses deſirs, ſes tranſports, ſes divers mouvemens
Lui font de tout ce jour ſentir tous les momens.
Souvent pour moderer cette ardeur empreſſée
Il voudroit éloigner Iris de ſa penſée,
Tantôt de ſes Troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantôt dans ſes vergers s'amuſant à couper
D'un arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantôt de joncs tiſſus commençant quelque ouvrage;
En vain; toûjours Iris, toûjours cet heureux ſoir
L'agitent malgré lui par un trop doux eſpoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout ſon cœur s'abandonne,

Digitized by Google

Il prend ce doux Hautbois qui ſans ceſſe reſonne
De l'excès de ſa flâme & des beautez d'Iris,
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris,
Il repaſſe des airs qu'il a faits pour la Belle;
Imprudence d'Amant! il ſe remplit trop d'elle.
Le jour en eſt plus long, il en ſouffre; mais quoi?
Peut-il en l'attendant ſe faire un autre emploi?
A peine le Soleil commençoit à deſcendre,
Au bocage déja le Berger va ſe rendre,
Il ſe flate qu'Iris conduite par l'Amour
Y pourra bien venir avant la fin du jour,
Et quelquefois il craint que trop indifferente
Iris, la même Iris ne trompe ſon attente.
Elle vient à la fin, il n'etoit point trop tard,
Son air marque à demi qu'elle vient par hazard,
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle
D'un deſir curieux avoient été touchez;
Les uns près des Amans ſous un buiſſon cachez
Prêtent à leurs diſcours une oreille attentive;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des arbres touffus montez de toutes parts,
Pour ſavoir ce qu'on dit, obſervent les regards.
Dans le bocage alors Eraſte & la Bergere
Reſpirerent cet air qu'on reſpire à Cythere,
Et par les doux tranſports dont ils furent atteints,
Sentirent les Amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien en ſe voyant, Dieux! combien ils s'aimerent!
Ils s'aimoient encor plus quand ils ſe ſéparerent,
Mais Iris appliquée à déguiſer ſon feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

Digitized by Google

LIGDAMIS.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

TU connois Ligdamis ?

HILAS.

Qui ne le connoît pas ?
C'eſt lui qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

Quel Berger ! il eſt du caractere,
Dont un Amant m'eût plû ſi j'euſſe été Bergere :
Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflâmer,
Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et ſon amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'eſt pour lui qu'un bonheur,
Il en ſent le plaiſir, & renonce à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter ſon audace,
Les faveurs qu'on lui fait ſont toûjours une grace.

ADRASTE.

As-tu vû de ſes Vers ?

HILAS.

Je les ſai preſque tous.

O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux,
Quand Climene à la Ville alloit faire un voyage!
Je n'en ſais point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moi, je ne les ſai point, j'étois alors abſent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoiſſant,
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire!

HILAS.

Je t'obéïs, écoute un Amant qui ſoûpire.

VOus allez donc quitter pour la premiere fois
De nos Hameaux la demeure tranquille !
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la Ville,
Climene, il vous ſera peut-être difficile
De retrouver du plaiſir dans nos Bois.

Là d'illuſtres Amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang ou leur adreſſe à vous faire la cour,
Tout vous éblouïra dans ce nouveau ſejour.
Que deviendrai-je, helas ! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages
Qu'une Muſette & mon amour ?

Ils vous mettront ſans doute au-deſſus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux,
Leurs éloges ſont doux, mais ſouvent infidelles;
Cependant vous viendrez à mépriſer pour eux
Ces louanges ſi naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene,
Mais ils vous le diront d'un air plus aſſuré,
Avec un art flateur des Bergers ignoré;
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, & j'ai ſoupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les manieres qu'on prend dans nos petits Hameaux;
Rapportez-moi cette rougeur ſincere,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune & ſimple Bergere;
Rapportez-moi juſqu'à cet air ſevere
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrez à la Ville un exemple contraire;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vû la même Ville où vous allez paroître,
Pour la belle Climene elle a vû mes langueurs;
Parmi tous les plaiſirs qui flatoient tant de cœurs,
J'y regretois notre ſejour champêtre,
Et votre vûë, & même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y ſemble ennuyeux;
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre,
Et dites, s'il ſe peut, d'une maniere tendre,
C'eſt ici que l'on aima mieux

S'occuper de moi que de prendre
Tous les plaiſirs de ces beaux lieux.

ADRASTE.

O Pan, ou ſi c'eſt toi qu'il faut que l'on implore,
Phœbus, ou toi plûtôt que l'un & l'autre adore,
Amour, donne à mes Vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il t'en peut coûter moins, & Ligdamis lui-même
N'offre rien aux Autels de l'Amour, mais il aime;
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne ſuit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux-ci, quoiqu'ils cedent à peine.
Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour;
Peut-être un air content ne ſied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers-là, Berger, tu les ſais?

ADRASTE.

Oui, ſans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

ADRASTE.

Ecoute.

Ma

Digitized by Google

MA Bergere revient, c'eſt demain que ces lieux
S'embelliſſent par ſa preſence;
J'irai, j'irai m'offrir le premier à ſes yeux.
Ah, Ciel! ſi de quelque diſtance
Elle me reconnoit à mon impatience,
Que mon ſort ſera glorieux!

Oui, je ſerai le ſeul dont la joie éclatante
Par d'aſſez vifs tranſports marquera ce beau jour;
J'aurai ſeul une ardeur digne de ſon retour:
Elle ne pourra plus paroître indifferente,
Je lui prépare trop d'amour.

Que dis-je? cette ardeur eſt-elle donc nouvelle?
N'ai-je encor rien ſenti d'auſſi vif en aimant?
Quand j'étois une heure, un moment,
Un moment ſeul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprès d'elle
N'avois-je pas le même empreſſement?

Vous n'aurez que mes ſoins, mes tranſports ordinaires,
Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer;
Vos yeux depuis long-tems n'ont vû d'Amans ſinceres,
Et pourroient-ils jamais s'en deſaccoûtumer?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflâmer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours legeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

La Ville eſt pleine de contrainte,
De faux ſermens & de vœux indiſcrets;

Que

Que ne l'avez-vous vûë exprès
Pour ſavoir de quel prix eſt cet amour ſans feinte
Qui ſe trouve dans nos Forêts,
De quel prix ſont nos Bois pour s'y parler ſans crainte,
Et ma voix pour chanter une amoureuſe plainte,
Et mon cœur pour ſentir vos traits ?

Revenez plus Bergere encore
Que vous n'étiez en nous quittant :
Songez qu'il eſt au monde un cœur qui vous adore.
Une Belle au milieu des ſoûpirs qu'elle entend,
Au milieu d'une Cour dont ſa fierté s'honore,
N'en peut pas toûjours dire autant.

HILAS.

ADraſte, j'avouerai que ma ſurpriſe eſt grande,
Que contre de tels chants Climene ſe défende.

ADRASTE.

Et pourquoi le crois-tu ? les Vers par leurs attraits
Ont ſoûmis les Lions, entraîné les Forêts ;
Après cela, je croi, le moins qu'ils puiſſent faire
C'eſt d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
L'Amour les a fait naître, & les Vers à leur tour
Ne manquerent jamais à bien ſervir l'Amour.

HILAS.

Mais Climene, dit-on, eſt fiere, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis eſt amoureux, aimable.

Digitized by Google

HILAS.

N'a-t-on jamais pouſſé de ſoupirs ſuperflus ?

ADRASTE.

Eh bien je te dirai quelque choſe de plus.
Nous étions l'autre jour ſous l'Orme de Silene
Une aſſez groſſe Troupe où ſe trouva Climene :
On loua Ligdamis, chacun en dit du bien,
Prens bien garde, Berger, ſeule elle n'en dit rien ;
Dès que d'un tel diſcours on eut fait l'ouverture,
Elle ſe détourna rajuſtant ſa coëffure,
Où je ne voiois rien qui fût à rajuſter,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire !
Une Belle eſt ſenſible, & tu veux bien le croire.

LA STATUE DE L'AMOUR.

VII. EGLOGUE.

DAns le fond d'un Bocage impenetrable au jour
Eſt un petit Temple ruſtique,
Où le Dieu des Bergers reçoit un culte antique ;
Ce Dieu n'eſt point Pan ; c'eſt l'Amour.
D'un ſimple bois on y voit ſa figure ;
Elle n'a point ces traits hardis ou délicats

Qu'auroit ſous ſon ciſeau fait naître Phidias:
On reconnoît pourtant le Roi de la Nature;
L'Ouvrier champêtre étoit plein
De ce Dieu qu'exprimoit ſa main.
L'Autel ſuffit à peine aux Feſtons, aux Guirlandes
Qu'y portent d'innocens Mortels;
Il eſt de plus riches Autels,
Mais ils ſont moins chargés d'offrandes.
Là parut un Berger, qui d'un ſecret ſouci
Portoit dans l'ame une profonde atteinte.
Profanes Cœurs, n'écoutez point ſa plainte:
Au Dieu d'Amour ils s'exprimoit ainſi.

TOI qu'avec nos Bergers Jupiter même adore,
Amour, tu le veux donc, tu veux que j'aime encore;
Tu n'avois fait ſur moi qu'un eſſai de tes coups,
Le dernier de tes traits eſt le plus fort de tous.
Je ne murmure point de ton ordre ſuprême,
On doit avec excès aimer celle que j'aime,
Et ſi de foibles vœux s'offroient à tant d'appas,
Ou même ſi mon cœur ne les adoroit pas,
S'il leur manquoit un cœur ſi tendre & ſi fidelle,
On te reprocheroit d'être injuſte envers elle.
Mais quand je me ſoûmets au devoir de l'aimer,
Pourquoi ne ſuis-je pas plus propre à l'enflâmer?
Je ne ſuis qu'un Berger, elle égale Diane,
Mes vœux ſont trop hardis, ſa beauté les condamne;
J'eſpere quelquefois en mes ſoins aſſidus,
Mais je la vois paroître, & je n'eſpere plus,
A force d'être aimable elle devient terrible,
Dieux! pour oſer l'aimer qu'il faut être ſenſible!
Cependant elle daigne écouter ces Chanſons,
Où je ne fais, Amour, que te prêter des ſons,

Où ce que tu répands de tendreſſe & de flâme
Satisfait quelquefois aux tranſports de mon ame.
Mais c'eſt là ce qui fait mon plus cruel tourment,
Ma Muſette eſt pour elle un ſimple amuſement;
Elle écoute un Berger de qui la voix l'attire,
Et ne s'apperçoit pas de l'Amant qui ſoûpire,
Sans ſonger au ſujet elle goûte mes chants,
Ils ne la touchent point, & lui ſemblent touchants,
Je n'ai que mon amour, mais enfin je préſume
Qu'il doit être flateur pour celle qui l'allume;
Vif & ſoûmis, plus fort que ſon propre interêt,
Il lui fait bien ſentir tout le prix dont elle eſt.
Auſſi n'a-t-elle pas, grand Dieu, je t'en rends grace;
De toute ſa fierté terraſſé mon audace;
J'aimois, & j'ai parlé; mes hommages, mes ſoins
Paroiſſent plaire aſſez, moi-même je plais moins;
Elle n'aime de moi que cette ardeur parfaite
Qu'à quelque autre en ſecret peut-être elle ſouhaite
Qu'ai-je dit? quel ſoupçon! puiſſe-t-il l'offenſer:
Mais de mon ame au moins tâchons à le chaſſer.
Enfin de ſes mépris je ne viens point me plaindre,
Mais helas! pour ſon cœur elle n'a rien à craindre,
Sa tranquille bonté regarde ſans danger
U trouble qu'elle cauſe, & ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on deſarme la haine,
Mais comment ſurmonter ſa douceur inhumaine,
Sa funeſte douceur, qui m'ôte enfin l'eſpoir
Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir?
Quel ſera mon deſtin? tu peux ſeul me l'apprendre:
Ne me reſte-t-il plus, Amour, rien à prétendre?
A mon plus grand bonheur ſuis-je donc arrivé?
Eſt-ce là tout le prix que tu m'as reſervé?

EN achevant ces mots, il attachoit ſa vûë
Sur le Dieu qu'imploroit ſa voix,
Il vit, ou les Amans ſe trompent quelquefois,
Il vit ſourire la Statuë.
Ce prodige douteux flata pourtant ſon cœur;
Mais enfin qu'auroit voulu dire
Le plus inconteſtable & le plus vrai ſourire?
C'étoit peut-être un ſourire mocqueur.

THAMIRE.

VIII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

LEs Bergers tous les jours ſont entr'eux des Combats
Et de Chanſons & de Muſettes;
Lorſque vous vous trouvez ſeules comme vous êtes,
Pourquoi ne les imiter pas?
Quoi! les graces du Chant ſont-elles neceſſaires
A des Bergers plûtôt qu'à vous?

FLORISE.

Et quel ſujet chanterions-nous?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un ſeul pour de jeunes Bergeres.

SILVIE.

Nos Amours?

AMA-

Digitized by Google

AMARILLIS.

Et quoi donc ?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux
Que quelques Bergers curieux
N'écoutent des recits peut-être trop ſinceres.

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux ſi ſolitaires.

FLORISE.

Je crains partout les Bergers.

AMARILLIS.

Chantez ſans tarder davantage;
Voyons qui de vous deux ſait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage;
Mon expérience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que ſans feinte avec moi votre cœur ſe déclare:
Entre Belles je ſai que la franchiſe eſt rare;
Mais elle doit ici regner dans vos diſcours.
Par un combat tel que le vôtre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.
Quand on y deſtine ſa vie,
On ne s'y peut trop exercer;
Allons, agréable Silvie,
Je le voi bien, vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moi de l'amour le plus tendre,

Que faire, Amarillis? quel parti puis-je prendre?
Je n'y ſai que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'eſt fidelle Amant que mon Amant n'efface;
J'aime, mais j'en voudrois voir quelqu'autre en ma place,
Elle ne s'en ſauveroit pas.

SILVIE.

Aimer eſt un plaiſir, mais il ne peut ſuffire,
Il y faut joindre encor le plaiſir de le dire,
J'aime Licas, Licas le ſait.

FLORISE.

Ce plaiſir eſt bien doux, mais je me le refuſe:
Je ſai trop qu'il n'eſt point de Berger qui n'abuſe
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je ſuis ſimple & naïve, & de feindre incapable,
Et je croi ma franchiſe encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois comme vous être ſimple & naïve,
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'un Amant ſe captive,
Et mon Amant m'eſt précieux.

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on ſe ſent épriſe,
Ce n'eſt pas à l'Amant du moins qu'on le déguiſe,
Qui le cauſe, s'en apperçoit.

FLORISE.

Je conſens qu'avec ſoin un Amant m'examine,

Mais

Mais il eſt plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'eſt de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour oſe ſe peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop ſenſible,
Détournez-vous de lui, mes yeux, s'il eſt poſſible,
Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque tems moins par art que par honte,
Mais je trouvai Licas ſi tendre un certain jour,
Un jour qu'on celebroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je diſſimulois moins hier qu'à l'ordinaire ;
Si l'on ne fût venu troubler notre entretien,
Je ne ſai plus comment Thamire avoit ſû faire,
Mon ſecret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendreſſe,
La Fête de Venus étoit un tems heureux,
Je m'en ſuis apperçûë, & grace à la Déeſſe,
Il n'en eſt que plus amoureux.

FLORISE.

Je ſai bien dans mon cœur que je ſuis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,

Du

Du peril où j'étois je me vis dégagée :
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous diſputons ſur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moi, l'Amour juge entre nous,
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats ſi doux.

FLORISE.

Lorſqu'avec des regards attentifs, pleins de flâme,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ſes ſoins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toûjours quelques faveurs nouvelles,
Des preſens que l'amour a ſoin d'aſſaiſonner;
Licas aura bien-tôt juſqu'à mes Tourterelles,
Je ne ſai plus que lui donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,
Je le prens à danſer deux ou trois fois de ſuite,
Mais après je prens ſon Rival.

SILVIE.

Voyez juſqu'à quel point va ma douceur extrême,
Un jour Licas & moi nous careſſions mon Chien,
Nous le baiſions enſemble, il me baiſa moi-même,
Je feignis de n'en ſentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire :
Il tomba l'autre jour un Oeillet de mon ſein,

Digitized by Google

Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoiqu'il conduisît mal ſa main.

SILVIE alloit encor reprendre après Floriſe,
Quand l'une & l'autre fut ſurpriſe
D'entendre un Buiſſon qui trembla.
Que des Amans l'inſtinct fidelle
Les conduit ſûrement ſur les pas d'une Belle !
Licas & Thamire étoient là.

L'agréable combat que celui des Bergeres,
Pour les témoins cachez qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire ſurtout, que par de longs myſteres
On avoit voulu tourmenter !
Floriſe fut confuſe, & d'une prompte courſe
Hors de ce lieu précipita ſes pas,
Derniere, mais foible reſſource,
Dans de ſemblables embarras.

Thamire la ſuivit, que pouvoit-elle faire ?
Refuſer de le voir, marquer de la colere
Qu'il ſurprit un ſecret ſi long-tems renfermé ;
Encor quelle colere, & quelle foible cauſe
D'accuſer un Amant aimé !
Elle le fit, & ce fut peu de choſe.
Bien-tôt ſon cœur ſe fut rendu.
Thamire qu'animoit ſa fortune preſente,
Payoit par les tranſports d'une flâme contente
Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle ?
Perſonne ne prit garde à ce qu'elle devint,

Sans doute Amarillis ſe tint
Peu néceſſaire à vuider la querelle.

ISMENE.

IX. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

VOUS qui pur vos treize ans à peine encor fournis
Par un éclat naiſſant de charmes infinis,
Par la ſimplicité compagne de votre âge,
D'un ruſtique Hautbois vous attirez l'hommage;
Vous dont les yeux déja cauſeroient dans nos champs
Mille innocens combats & de Vers & de Chants,
Pour des Muſes ſans art convenable Heroïne,
Ecoutez ce qu'ici la mienne vous deſtine.
Voiez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il eſt mené par un Amant adroit,
Quels pieges tend l'Amour à ce qui vous reſſemble;
Ce n'eſt pas mon deſſein que votre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces pieges preſentez
Avec un triſte ſoin ſoient toûjours évitez.
Ce n'eſt pas mon deſſein non plus de vous les peindre
Si charmans, que jamais vous ne les puiſſiez craindre,
Ils ont quelque péril, je ne déguiſe rien.
Et que prétens-je donc? je ne le ſai pas bien;
Dans des Vers ſans objet, ſous des Hiſtoires feintes,
Vous parler de déſirs, de tendreſſe, de plaintes.
Ces mots plairoient toûjours, n'euſſent-ils que le ſon.
Du reſte, point d'avis, moins encor de leçon:
Aimer ou n'aimer pas eſt une grande affaire,
Que ſur ces deux partis votre cœur délibere,

Digitized by Google

On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer,
Quand tout eſt dit pourtant, on prend celui d'aimer.

SUr la fin d'un beau jour, aux bords d'une Fontaine,
Corilas ſans témoins entretenoit Iſmene,
Elle aimoit en ſecret, & ſouvent Corilas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi, lui diſoit la Bergere,
Tout ce qui vient de vous eſt en droit de me plaire.
J'entens avec tranſport les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me preſentez,
Si vous avez écrit mon nom ſur quelque Hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître,
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux?
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne feroit l'Amour que vous pourriez prétendre:
Nous paſſerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me ſeront auſſi chers que les miens,
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les premices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices,
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux,
Mais n'ayons poimt d'amour, il eſt trop dangereux.

Dieux! diſoit le Berger, quelle eſt ma recompenſe?
Vous ne me marquerez aucune préference,
Avec cette amitié dont vous flatez mes maux
Vous vous plairez encore aux chants de mes Rivaux.
Je ne connois que trop votre humeur complaiſante,
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces ſouris flateurs,

Que devroient ignorer tous les autres Paſteurs.
Ah! plutôt mille fois . . . Non, non, répondoit-elle,
Iſmene à vos yeux ſeuls voudra paroître belle.
Ces legers agrémens que vous m'avez trouvez,
Ces obligeans ſouris, vous ſeront reſervez;
Je n'écouterai point ſans contrainte & ſans peine
Les chants de vos Rivaux, fuſſent-ils pleins d'Iſmene,
Vous ſerez ſatisfait de mes rigueurs pour eux,
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Eh bien, reprenoit-il, ce ſera mon partage
D'avoir ſur mes Rivaux quelque foible avantage,
Vous ſavez que leurs cœurs vous ſont moins aſſurez,
Moins acquis que le mien, & vous me préferez,
Toute autre l'auroit fait; mais enfin dans l'abſence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
Tout vous purra fournir un aſſez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours ſans moi.
Vous me connoiſſez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître;
Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regretter ſi peu ce qui flatoit mon cœur;
Vous partites d'ici quand la moiſſon fut faite;
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiete?
La jalouſe Doris, pour me le reprocher,
Parmi trente Paſteurs vint exprès me chercher.
Que j'en ſentis contre elle une vive colere!
On vous l'a raconté, n'en faites point myſtere;
Je ſai combien l'abſence eſt un tems rigoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante?
Le mot d'amour manquoit, Iſmene étoit contente,

A peine le Berger en eſperoit-il tant,
Mais ſans le mot d'amour, il n'étoit point content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuſe,
Il ſonge à ſe ſervir d'une innocente ruſe :
Il faut vous obéïr, Iſmene, & dès ce jour,
Dit-il en ſoûpirant, ne parler plus d'amour.
Puiſqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la ſimple amitié mon cœur va ſe reduire;
Mais la jeune Doris, vous n'en ſauriez douter,
Si j'étois ſon Amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois, Corilas, quitte Iſmene,
Viens ici, Corilas, qu'un doux eſpoir t'amene.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
J'aimois Iſmene alors comme un fidele Amant.
Maintenant cet Amour que votre cœur rejette,
Ces ſoins trop empreſſez, cette ardeur inquiete,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien ? Iſmene à ce langage
Demeuroit interdite & changeoit de viſage.
Pour cacher ſa rougeur, elle voulut en vain
Se ſervir avec art d'un voile ou de ſa main,
Elle n'empêcha point ſon trouble de paroître,
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître ?
Corilas, lui dit-elle en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'Amour, & c'eut été le mieux;
Mais puiſque l'amitié vous paroît trop paiſible,
Qu'à moins que d'être Amant vous êtes inſenſible,
Que la fidelité n'eſt chez vous qu'à ce prix,
Je m'expoſe à l'Amour, & n'aimez point Doris.

Digitized by Google

TIRSIS ET IRIS

X. EGLOGUE.

DANS le fonds d'un Vallon eſt un lieu ſolitaire,
Proche cependant d'un Hameau,
Rarement un Berger y mena ſon troupeau,
Mais un Berger ſouvent y ſuivit ſa Bergere.
D'arbres épais il eſt environné,
Il s'y conſerve une ombre, il y regne un ſilence
Qui s'attirent la confidence
D'un cœur tendre & paſſionné.

Un clair ruiſſeau tombant d'une colline
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abbreuver;
Et quoiqu'il ſoit encor près de ſon origine,
Déja ſes petits flots ſavent faire rêver.
La beauté de ces lieux toute inculte & champêtre
Ne permet point que l'Art oſe y paroître,
L'Art même leur nuiroit, s'il les vouloit parer;
Telle en eſt l'agreable impoſture,
Que quand on veut s'y retirer,
On ſe croit ſeul dans toute la nature.

Là, ſortant du Hameau prochain,
Par differens chemins deux Amans ſe rendirent,
Sans en être d'accord l'un & l'autre ils comprirent
Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils ſe virent ſeuls, une joye amoureuſe
Mieux que dans leurs diſcours éclata dans leurs yeux,

Seu-

Digitized by Google

Seulement la Bergere en fut un peu honteuſe,
Mais ſans ſonger à ſortir de ces lieux,
Ils s'aſſirent tous deux ſur une douce pente
Que revêtoit l'herbe tendre & naiſſante,
Iris un peu plus haut, Tirſis un peu plus bas,
L'amour aux pieds d'Iris marquoit toûjours ſa place,
Et voici leurs diſcours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifferens ne ſe montrera pas.

TIRSIS, IRIS.

TIRSIS.

ON aime en ces Hameaux, on ſonge aſſez à plaire;
Cependant cherchez-y quelque Berger ſincere,
Et je veux bien, Iris, vous rendre votre foi,
Si vous en trouvez un ſincere comme moi.

IRIS.

Il eſt quelques Beautez que l'on trompe, ou qu'on quitte,
Mais il en eſt plus d'une auſſi qui le mérite.
Et quoi ! voulez-vous donc qu'avec fidelité
On aime Cleonice, & ſon air affecté?
Voulez-vous que l'on ſoit fidele pour Madonte,
Qui toûjours ſur ſes ans nous impoſe ſans honte?
Mais Climene, mais Liſe ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIRSIS.

Ne vous y trompez pas; pour être jeune, & belle,
On n'en a pas toujours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climene! il n'eſt pas d'air plus doux,
Et même elle a, dit-on, quelque choſe de vous;
Mais ſi je vous diſois que Climene eſt trahie?
Menalque qui devroit l'aimer plus que ſa vie,

Qui

Qui ſouvent la voit ſeul près d'un certain Buiſſon,
Menalque pour une autre a fait une chanſon.
Et Liſe, à votre avis, eſt-elle plus heureuſe,
Elle que ſes beaux yeux rendent ſi dédaigneuſe?
Elle oſa l'autre jour devant d'autres Paſteurs
Choiſir ſon Licidas pour lui donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crut bien duës;
Helas ! le lendemain il les avoit perduës.

IRIS.

Tirſis, je vous entens, vous n'aimez pas ainſi,
Mais ne me puis-je pas faire valoir auſſi ?
Croyez-vous que pour être & fidelle & ſincere,
On en trouve toûjours autant dans ſa Bergere ?
Damon y gagneroit, nous ſommes tous témoins
Combien à Timarete il a plû par ſes ſoins;
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire ôter ſa pannetiere,
Damon étoit preſent, elle ne lui dit rien;
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien,
Ces tours-là ne ſe font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien ſi j'en uſois de même.
On croit que Liſidor a lieu d'être content,
J'ai vû pourtant Alphiſe, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ſes longs cheveux en treſſe:
La Belle avoit un air de langueur, de pareſſe;
Au contraire, Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé,
Alphiſe en ce moment rougit d'être ſurpriſe,
Et je rougis auſſi d'avoir ſurpris Alphiſe.

TIRSIS.

Iris, qu'avez-vous dit ? on ſe fût figuré
Que le fidelle amour, des Villes ignoré,

S'étoit

Digitized by Google

S'étoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les Villes!
Ah! qui pourroit ſouffrir Menalque & Licidas!
Charmé de leurs Chanſons, je ſuivois tous leurs pas,
Maintenant que je ſai qu'ils ſont tous deux coupables,
Je les fuis, leurs chanſons ne ſont plus agreables.

IRIS.

Alphiſe & Timarete ont l'entretien charmant,
Je les cherchois toûjours avec empreſſement;
Mais depuis que je ſai qu'Alphiſe & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foi la plus parfaite,
J'évite de les voir, & les jours les plus longs
J'aime mieux les paſſer ſeule avec mes Moutons.

TIRSIS.

Puiſque dans ce Hameau les Amours dégenerent,
Car tous nos vieux Bergers, on ſait comme ils aimerent,
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le couroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je ſerai charmée
Parmi tant de Beautez d'être la plus aimée,
Où par mes tendres ſoins Tirſis ſera nommé
Parmi tant de Paſteurs l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne ſoit point ici de feux tels que les nôtres,
Jouïſſons du plaiſir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui ſouffrent le partage & changent tous les jours.

TIRSIS.

Si je change jamais, ſi mon cœur ſe partage,
Puiſſai-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage:

Puiſſe déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

Ruiſſeaux qui murmurez, Bois chargez de verdure,
Ecoutez mon Berger, écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en ſon Iris un amour moins conſtant,
Je veux que tous mes traits changent au même inſtant;
Et que ſans reſſentir une ſecrete peine
Je ne puiſſe jamais rencontrer de Fontaine.

TIRSIS.

Ou vous, Dieu des Paſteurs, Déeſſe des Amans,
Ecoutez ma Bergere, écoutez ſes ſermens.

IRIS.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriez en vain de me paroître aimables,
Ne ſongez pas qu'Iris voye encore le jour;
Pour Iris dans le monde il n'eſt qu'un ſeul amour.

TIRSIS.

Bergeres, qui cauſez tant de ſoupirs, de larmes,
Ne comptez plus ſur moi pour admirer vos charmes,
Ne comptez plus ſur moi pour reſſentir vos traits,
Mes yeux à vos appas ſont fermez pour jamais.

ALors de mille voix enſemble confonduës;
Et dans ce lieu tout à coup repanduës,
Des deux Amans l'entretien fut ſuivi;
Les Nymphes, les Silvains dans leurs Grottes obſcures,
Témoins de ces ardeurs ſi fidelles, ſi pures,
Leur applaudiſſoient à l'envi.

L'Ou-

Digitized by Google

L'Ourage qui ſuit a été fait pour être mis en Muſique.

ACTEURS.

DIANE.
PAN.
ENDIMION, *Berger.*
ISMENE, *Bergere.*
LICORIS, *Confidente de Diane.*
EURILAS, *Confident d'Endimion.*
CHOEUR *de Satires & de Faunes.*
CHOEUR *des Nymphes de Diane.*
CHOEUR *de Bergers.*
CHOEUR *des Heures.*
CHOEUR *de ceux qui ont été métamorphoſez en Etoiles.*

Digitized by Google

ENDIMION,

PASTORALE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente un Bois.

SCENE PREMIERE,

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

CEssez, ceſſez d'être Amant d'une ingrate.

LE SATIRE.

Choiſiſſez mieux l'objet de vos deſirs.

Digitized by Google

LICORIS.

Dans votre amour il n'eſt rien qui vous flate.

LE SATIRE.

Ne perdez point de précieux ſoupirs.

LICORIS.

Diane eſt belle & charmante,
Mais elle eſt indifferente,
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire voir ſans appas?

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout ſon courage,
Un ſoupir amoureux, un ſeul regard l'outrage,
Avec ſi peu d'eſpoir pourquoi vous embarquer?
Laiſſez-lui ſa fierté, c'eſt un triſte avantage,
On ne peut mieux punir une vertu ſauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATIRE & LICORIS.

Ceſſez, ceſſez d'être Amant d'une ingrate,
Choiſiſſez mieux l'objet de vos deſirs,
Dans votre amour il n'eſt rien qui vous flate,
Ne perdez point de précieux ſoupirs.

PAN.

La froideur & l'indifference
Ne ſont qu'une fauſſe apparence
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un Amant fidelle,
Eſt-il une cruelle
Qui ne ſoit en danger?

Digitized by Google

LICORIS.

Quittez une vaine eſperance.

LE SATIRE.

Du moins vous courez le hazard
De ſoupirer ſans récompenſe.

LICORIS.

Quittez une vaine eſperance.

LE SATIRE.

Duſſiez-vous être heureux, vous le ſeriez trop tard.

PAN.

Je ne ſens point mon cœur effrayé des obſtacles,
Pour les ſurmonter tous il eſt d'heureux momens;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'eſt pas en faveur des timides Amans.

Pan ſort avec le Satire, & Licoris demeure ſeule pendant quelques momens.

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane quelle voit arriver.*

QUel bonheur vous conduit dans ce lieu ſolitaire,
Sans y trouver un Amant odieux?
Pan vient de ſortir de ces lieux.

Mal-

Malgré votre humeur ſevere,
Le moins aimable des Dieux
A fait deſſein de vous plaire;
Rien ne marque mieux
Que la Raiſon ne tient guere
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laiſſons à cet Amant une audace ſi vaine,
Elle aura le ſuccès qu'elle peut mériter.
Mais que me veut Iſmene?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

DEeſſe, à vos genoux qu'avec reſpect j'embraſſe,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'eſt dégagé d'un malheureux amour,
Souffrez que deſormais je vous ſuive à la chaſſe,
Recevez moi dans votre Cour.
L'Amour n'oſe ſur vous étendre ſa puiſſance,
Je connois ſes rigueurs, je crains encor ſes coups,
Je ne puis être en aſſurance,
Si je ne ſuis auprès de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels deſtins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds?
Endimion toûjours néglige-t-il vos vœux?

IS-

Digitized by Google

ISMENE.

Il redouble pour moi ſes mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Peres
De nous unir tous deux.

Trop funeſte projet où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu coûté de larmes?
Helas! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains ſujets de me flater,
Et le triſte droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour eſt en couroux,
Son couroux n'eſt pas durable.
Endimion eſt aimable;
S'il revient jamais vers vous,
Serez-vous inébranlable?

Vous ne répondez point, je voi votre embarras.

ISMENE.

Daignez me preſſer moins, il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne ſont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes liens ſont rompus.

Digitized by Google

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

ISMENE.

Si j'aime encor, j'implore
Votre ſecours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je ſuis la Souveraine,
Nymphes qui ſur mes pas vous plaiſez à chaſſer,
Recevez parmi vous Iſmene,
A l'amour comme vous elle veut renoncer.

SCENE IV.

DIANE, NYMPHES DE DIANE, ISMENE.

CHOEUR DES NYMPHES.

NOus goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.
Que l'Amour au reſte du monde
Faſſe reſſentir ſes coups,
Ils n'iront point juſqu'à vous.
Venez, venez parmi nous,
Nous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.

Danſes des Nymphes.

UNE NYMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous ſans nous coûter de larmes,

L'A-

Digitized by Google

L'Amour le plus heureux a toûjours ſes allarmes,
Aux innocens plaiſirs il ôte leurs douceurs;
Les chanſons des Oiſeaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zephirs ont pour nous tous leurs charmes.

SCENE V.

DIANE, NYMPHES, ISMENE, BERGERS AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

BErgere, quel chagrin loin de nous vous entraine?
Pourquoi voulez-vous nous quitter?
N'étoit-ce pas le nom d'Iſmene
Que ſans ceſſe aux Echos nous faiſions repeter?
N'étions-nous pas toûjours occupez à chan ter
Et vos appas & notre peine?
Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraine?
Pourquoi voulez-vous nous quitter!

Danſes des Bergers qui tâchent à fléchir Iſmene.

CHOEUR DES BERGERS.

Voyez notre douleur ſincere,
Rendez-vous à nos ſoupirs.

CHOEUR DES NYMPHES.

Dans les Amans rien n'eſt ſincere;
N'écoutez point leurs ſoupirs.

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Suivez du moins ſes plaiſirs.

Digitized by Google

CHOEUR DES NYMPHES.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Fuyez même ſes plaiſirs.

ISMENE.

Je ſai ce que je dois, Bergers, à votre zele;
Mais mon deſſein eſt pris, allez, oubliez-moi.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah ! quelle injuſte loi !
Pour vous-même & pour nous que vous êtes cruelle ?

Ils ſortent.

DIANE à ISMENE.

Puiſque rien deſormais n'ébranle votre choix,
Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NYMPHES.

Jouïſſez de l'heureux partage
Qui vous eſt préſenté.
L'Amour de toutes parts fait un affreux ravage,
Goûtez-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gemit dans l'eſclavage,
Qu'il eſt doux d'être en liberté !

Elles ſortent avec Iſmene.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

QUe tu prens un ſoin inutile,
Iſmene ! quelle erreur conduit ici tes pas !
Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquille,
Et le mien ne l'eſt pas.
Tu fuis Endimion. Helas !
Que tu choiſis mal ton azile !

LICORIS.

Sans ſavoir de quel trait votre cœur eſt atteint,
Elle ſe plaint à vous d'une flâme fatale ;
Avec plaiſir on voit une Rivale
Qui ſouffre, & qui ſe plaint.

DIANE.

En écoutant ſes maux ma honte étoit extrême,
D'impoſer à ſes yeux par un calme apparent.
J'ai bravé de l'Amour la puiſſance ſuprême,
Et l'on me croit toûjours la même:
Mais je ne jouïs plus des honneurs qu'on me rend;
Et l'on me reproche que j'aime
Quand on vient me vanter mon cœur indifferent.

LICORIS.

Banniſſez l'Amour de votre ame ;
Son empire pour vous auroit trop de rigueur,
Toûjours votre fierté combattroit votre flâme ;
L'Amour ne répand point ſes douceurs dans un cœur,
S'il n'en eſt paiſible vainqueur.

Dégagez-vous, ſongez que vous êtes Déeſſe;
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendreſſe,
Et non pas de ſon objet.

L'aimable Berger que j'adore,
N'a pas beſoin d'un rang qui s'attire les yeux;
Il a mille vertus que lui-même il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.

L'Amour lui paroît mépriſable,
Et même en n'aimant rien il en eſt plus aimable.
Que ſa fierté dure toûjours;
Que toûjours à l'Amour elle ſoit plus rebelle.
Helas! pour ſoûtenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triſte ſecours.

LICORIS.

Mais s'il ne ſort jamais de ſon indifference ....

DIANE.

Je ſai trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel ſilence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offenſe,
En ſecret ſeulement j'oſerai ſoupirer.
Je languirai ſans eſperance,
Et craindrai même d'eſperer.

DIANE & LICORIS.

Ah! faut-il que les cœurs ſenſibles à la gloire
Soient capables de s'attendrir?
On ne peut de l'Amour empêcher la victoire,
Il faut lui ceder, & ſouffrir.

Digitized by Google

ACTE II.

Temple ruſtique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'eſt pas encore conſacré.

SCENE I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUEL jour, quel heureux jour je vais voir celebrer !
Nos Bergers pour Diane ont ſecondé mon zele,
Ce Temple par mes ſoins eſt élevé pour elle,
Et nous allons le conſacrer.

Jamais par des ſoupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque ſans crime;
Ce détour, ce déguiſement,
Convient à mon reſpect extrême,
Et mon cœur pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore ſeulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidelle;
Vous n'êtes qu'un Berger,
Diane eſt immortelle,
Mais des appas d'une Belle

Tous

Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'étois immortel, & Diane Bergere,
Je craindrois encor ſa colere.
Mes feux n'oſent paroitre au jour,
Je gemis ſous ſes loix que ſe reſpect m'impoſe,
Mais ſa Divinité n'en eſt pas tant la cauſe
Que ſes appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais ſe découvrir,
Que n'avez-vous pris ſoin de vous guérir
Par l'Hymen de l'aimable Iſmene?

Près d'un objet dont on eſt adoré,
On oublie à la fin une Beauté cruelle;
D'une funeſte flâme un cœur n'eſt délivré
Que par une flâme nouvelle;
Et contre les Amours
Les Amours ſeuls ſont un ſecours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre,
Je ne puis eſperer, & je n'oſe me plaindre;
Cependant un plaiſir qui ne peut s'exprimer,
Adoucit en ſecret des peines ſi cruelles;
Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer
La plus fiere des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plaît lorſque l'on eſt flâté
Du doux eſpoir de la victoire;

Mais

Digitized by Google

Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde ſa liberté,
Quel charme a pour vous ſa fierté !

ENDIMION.

Elle redouble ſa gloire,
Et le prix de ſa beauté.

Je voi de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
Eurilas, il eſt tems que la Fête commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

ECoutez ces Bergers qui parlent par ma voix,
Déeſſe, daignez quelquefois
Viſiter ce Temple ruſtique,
On vous éleve ailleurs des Temples éclatans;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus conſtans.

Danſes des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Aſtre des nuits, vous réparez l'abſence
Du Dieu qui nous donne le jour;
Votre Char, lorſqu'il fait ſon tour,
Impoſe à l'Univers un auguſte ſilence,
Et tous les feux du Ciel compoſent votre Cour.

II. BERGER.

En deſcendant des Cieux vous venez ſur la Terre

Régner dans les vaſtes Forêts,
Votre noble loiſir ſait imiter la guerre,
Les Monſtres dans vos Jeux ſuccombent ſous vos traits.

III. BERGER.

Juſque dans les Enfers votre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent votre voix,
Au redoutable nom d'Hecate
Le ſevere Pluton rompt lui-même ſes Loix.

CHOEUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le ſombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux differens elle doit recevoir!
Chantons ſa puiſſance ſuprême,
Le Maître des Dieux même
N'étend pas ſi loin ſon pouvoir.

ENDIMION.

Vos éloges, Bergers, touchent peu la Déeſſe.
Songeons plûtôt à vanter
Son cœur exempt de foibleſſe,
Et nos chants pourront la flater.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous ſuivez la Loi;
Celebrez la gloire immortelle
D'un cœur toûjours maître de ſoi.

CHOEUR.

Vous avez ſur l'Amour remporté la victoire,
Que ce triomphe eſt beau! qu'il eſt digne de vous!
Vous avez ſur l'Amour remporté la victoire;
Les plus grands Dieux ont reſſenti ſes coups,
La gloire de l'Amour ne ſert qu'à votre gloire.
Que ce triomphe eſt beau! qu'il eſt digne de vous!

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

Diane deſcend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

DIANE.

BErgers, juſqu'en ce lieu votre hommage m'attire,
De ſinceres reſpects ſavent charmer les Dieux;
Mais je veux arrêter des chants audacieux
Que trop de zele vous inſpire.

Il ſuffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur eſclavage;
Mais par de ſuperbes diſcours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il ſuffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en eſt aſſez,
Vos encens & vos vœux ſeront récompenſez.

Tous les Bergers ſortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel ! quel étonnement de mon ame s'empare !
Quoi ? votre noble orgueuil ſe dément en ce jour?
Diane hautement déclare
Qu'elle eſt moins contraire à l'Amour?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Fête,
Lui dont mon cœur eſt la conquête,
En outrageant l'Amour il croioit me flater.
Excuſe ma foibleſſe,
Son erreur bleſſoit ma tendreſſe,
Et je n'ai pû la ſupporter.

LICORIS.

Ne me déguiſez rien, vous lui voulez apprendre
Que juſqu'à vous il peut lever les yeux,
Vous prenez pour parler un tour myſterieux,
Mais vous voulez qu'il oſe vous entendre.

DIANE.

Pourrois-je le vouloir ? Ciel ! quelle honte ! hélas !
Du moins ſi je le veux, ne le penetre pas.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE I.

PAN, un SATIRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

BERGERS, croirai-je un bruit qui vient de ſe répandre?
Diane a-t-elle protegé
L'Amour dans vos chants outragé?

ENDIMION & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir défendre.

PAN.

Ah! j'obtiendrai le prix que mérite ma foi.
A l'Amour deſormais Diane eſt moins rebelle,
J'oſe ſeul ſoupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moi.

Avec bien de l'amour on eſt toûjours aimable.
La Beauté que je ſers étoit impitoiable,
Je ſai que je dois peu compter ſur mes appas;
Mais mon cœur m'aſſuroit d'un ſuccès favorable,
Je l'ai crû ſur ſa foi, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'amour on eſt toûjours aimable.

LE SATIRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puiſqu'ils vont être heureux.

Quand on porte ſans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'eſprit bleſſé;
Mais il n'eſt rien de plus ſenſé
Que d'être Amant, & même Amant fidelle,
Quand on eſt bien recompenſé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joie à la Déeſſe;
Que les Faunes s'aſſemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegreſſe
L'applaudir dès ce jour d'un changement ſi doux.

ENDIMION.

Quoi ! déja votre amour s'apprête
A faire éclater ſa conquête ?

EURILAS.

L'Amant d'une fiere Beauté
Doit ménager ſa vanité ;
S'il fait des progrès, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir ;
Il faut qu'il ait l'art de ſe plaindre
Au milieu du plus doux eſpoir.

PAN.

Eh bien ſans montrer que j'eſpere
Rendons hommage à ſes attraits,
Et par des ſoins qui ne peuvent déplaire
Contentons des tranſports qu'il faut tenir ſecrets.

SCE-

Digitized by Google

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUel coup affreux, quel coup terrible
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur!
Je me flatois d'aimer une inſenſible,
Je ne puis conſerver un ſi cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle!
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle!
Si ſes appas me faiſoient ſoupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ſes appas même,
Et je pers le plaiſir extrême
Que je ſentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un tranſport que la Raiſon condamne,
Ce n'eſt point un indigne choix
Que le puiſſant Dieu de nos Bois.

ENDIMION.

Non, ce n'eſt point à lui d'oſer aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne lui ſont pas connus,
Elle n'en reçoit point les vœux qui lui ſont dûs.

EURILAS.

Toûjours rempli de confiance,
Peut-être il en croit trop une foible apparence.

Digitized by Google

ENDIMION.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer;
Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter ſon indifference,
Ce n'eſt pas moi du moins, on ne le peut penſer.

Vengeons-nous, vengeons-nous d'une injure mortelle,
Il ne me reſte plus que ce funeſte bien,
Otons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidelité Diane vous doit-elle ?
Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

ENDIMION.

Elle devoit m'être fidelle.
Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi même tu m'as dit qu'en épouſant Iſmene,
Et ſon amour, & mon devoir
Se fuſſent oppoſez au penchant qui m'entraîne,
Je veux eſſayer leur pouvoir.
Je veux redemander Iſmene à la Déeſſe,
Heureux ſi de ſes mains je pouvois recevoir
Ce qui doit vanger ma tendreſſe.

EURILAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux ?
Vous parlez toûjours de vengeance.

ENDIMION.

Helas ! de mes tranſports quelle eſt la violence !
Que me dis-tu ? que je ſuis malheureux !

D'où

D'où vient que mon ardeur ne s'eſt pas découverte
Aux yeux qui m'avoient enflâmé?
Peut-être que Diane eût reſſenti ma perte,
Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

EURILAS.

La vengeance eſt inutile,
C'eſt aſſez de ſe guérir.
Pourvû que vous ſoyez tranquille,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le ſouffrir?
La vengeance eſt inutile,
C'eſt aſſez de ſe guérir.

ENDIMION.

Si je ne ſuivois pas ce conſeil ſalutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir.
La Déeſſe paroit, je vais te ſatisfaire,
A mon repos Iſmene eſt néceſſaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

DEeſſe, mon audace eſt peut-être trop grande
De croire avoir le droit d'implorer vos bontez;
Si je mérite peu ce que je vous demande,
Les bienfaits des Divinitez
Ne peuvent être méritez.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à votre attente.

ENDIMION.

Iſmene a le bonheur d'être de votre Cour,
Je ne ſai cependant ſi ſon ame eſt contente;
Daignez ſouffrir ſon retour,
Si j'obtiens qu'elle y conſente;
Daignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoi? vous l'aimez? vous dont l'indifference
Rejettoit ſes vœux & ſes ſoins?

ENDIMION.

Quand on y penſe le moins,
Souvent l'Amour prend naiſſance.

La pitié, le repentir,
Tout vers Iſmene me rappelle,
Sa retraite m'a fait ſentir
Combien je perdois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous ſouhaitez
N'eſt pas une legere grace.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux ſont écoutez . . .

DIANE.

Allez, je réſoudrai ce qu'il faut que je faſſe,
Et vous ſaurez mes volontez.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

DIANE.

OU ſuis-je? Endimion pour Iſmene ſoupire,
Et moi, je me livrois au charme qui m'attire,
Déja je trahiſſois le ſecret de mon feu.
Après une foibleſſe inutile & honteuſe,
Après avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vengeance rigoureuſe . . . .
Mais quoi? ne dois-je pas me croire trop heureuſe
Que l'ingrat m'entende ſi peu?

En me cauſant une douleur extrême,
Il met du moins ma gloire en ſureté,
S'il ne m'eût ſoutenuë, helas! contre lui-même,
J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne penſe pas que je lui rende Iſmene,
Qu'il n'attende pas mon ſecours
Pour former une indigne chaîne;
Je redeviens Diane, & veux l'être toûjours,
Je reprens ma premiere haine
Pour tous les cœurs eſclaves des Amours.

Je vqi le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende?
Ma peine, ô Ciel! n'eſt donc pas aſſez grande?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

Deeſſe, ſouffrez qu'en ce jour
Tous les Demi-Dieux de ma Cour
Se ſoûmettent à votre Empire;
Mes ſoins ne peuvent ſeuls ſuffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les Forêts, que les Monts applaudiſſent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus ſecrets
Sans ceſſe retentiſſent
De Diane & de ſes attraits,
Que tous les autres Chants finiſſent.
On ne doit celebrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

CHOEUR.

Que les Forêts, que les Monts applaudiſſent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus ſecrets
Sans ceſſe retentiſſent
De Diane & de ſes attraits,
Que tous les autres Chants finiſſent.
On ne doit celebrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

Danſes des Faunes.

DIA-

Digitized by Google

DIANE à PAN.

A recevoir vos ſoins j'ai voulu me contraindre,
Peut-être en les fuiant j'aurois paru les craindre,
Quand on eſt trop ſevere, on ſe croit en danger ;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que votre amour eſt inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle ſort.

SCENE VI.

PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

AI-JE bien entendu ? c'eſt ainſi qu'on m'outrage ?
O Ciel ! où me vois-je réduit ?
J'avois pris de l'eſpoir, il eſt ſoudain détruit.
Ah quelle honte ! quelle rage !

CHOEUR DES FAUNES.

Guériſſez-vous d'un feu ſi mal récompenſé,
Des Faunes vos Sujets l'honneur en eſt bleſſé.
On ne voit point entre eux paroître
De malheureux Amans ;
Ah ! verra-t-on leur Maître
Soupirer dans de longs tourmens ?

PAN.

Soins qu'on a mépriſez, vains efforts de mon zele,
Ne ceſſez point de vous offrir à moi ;
Vous n'avez pû toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inſpirer contre elle
Tout le couroux que je lui doi.

ACTE IV.

SCENE I.

ISMENE.

SOmbres Forêts qui charmez la Déeſſe,
Doux azile où coulent mes jours,
Plaiſirs nouveaux qui vous offrez ſans ceſſe,
Pourquoi ne pouvez-vous ſurmonter ma triſteſſe?
Ah! j'attendois de vous un plus puiſſant ſecours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiete?
J'aimois un inſenſible, & ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté.
Cependant ſans ſavoir ce que mon cœur regrette,
Je le ſens toûjours agité.

Sombres Forêts qui charmez la Déeſſe,
Doux azile où coulent mes jours,
Plaiſirs nouveaux qui vous offrez ſans ceſſe,
Pourquoi ne pouvez-vous ſurmonter ma triſteſſe?
Ah! j'attendois de vous un plus puiſſant ſecours.

Digitized by Google

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

ISmene, parlez-moi ſans feinte.
Endimion vous redemande à moi.
D'une tendre douleur j'ai vû ſon ame atteinte,
Iſmene, parlez-moi ſans feinte,
Voulez-vous renoncer à vivre ſous ma loi ?

ISMENE.

O Ciel ! que ma ſurpriſe eſt grande !
Quoi ? cet ingrat. . . . . non, non, je ne le puis penſer.

DIANE.

A ſon amour naiſſant il veut que je vous rende,
Répondez, je vous le commande,
A vivre ſous ma loi voulez-vous renoncer ?

ISMENE.

Vous ſavez qu'à jamais je m'y ſuis aſſervie,
Rien ne peut ébranler ma foi ;
A ſuivre d'autres loix ſi l'Amour me convie,
L'Amour ſans votre aveu ne peut plus rien ſur moi.

DIANE.

J'entens ce que vous n'oſez dire,
J'uſerai bien de mon empire,
Je verrai votre Amant, allez, attendez-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

AInſi vous permettez qu'Iſmene ſoit contente,
Votre cœur à jamais reprend ſa liberté;
J'ai vû par ſon amour ce grand cœur agité,
Mais la gloire a vaincu, Diane eſt triomphante.

DIANE.

Ceſſe de préſenter ce triomphe à mes yeux,
Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE & LICORIS.

Qu'on eſt foible quand on aime!
Qu'il eſt difficile, helas!
De vaincre un amour extrême!
Après la Victoire même
On rend encor des combats.

DIANE.

Je ſai qu'Endimion ne me fait point d'outrage,
Cependant ſon amour m'irrite malgré moi,
Je ne prétens point à ſa foi,
Et ne puis ſouffrir qu'il l'engage.
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice,
J'ai honte de mon injuſtice,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui ſont tout mon tourment.

Digitized by Google

LICORIS.

C'eſt une peine affreuſe
De rendre une Rivale heureuſe,
C'eſt un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lorſque la gloire eſt contente,
Songez quelle douceur charmante
Doit goûter un cœur genereux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon deſſein va s'exécuter,
Je vais .... mais quoi ? je ſens mon feu ſe revolter.
Je ſens ma foibleſſe renaître,
Par de nouveaux combats faut-il la ſurmonter?
Dans quel deſordre je retombe,
Que je crains qu'à la fin ma Raiſon ne ſuccombe!

Cruel Amour, es-tu content?
Seule je te bravois dans la Troupe Celeſte,
Mais ſur mon cœur enfin ton empire s'étend.
Tu vois ce cœur ſi fier interdit & flotant,
Le peu de force qui me reſte
Peut me quitter en un inſtant.
Suis-je pour toi dans cet état funeſte
Un triomphe aſſez éclatant?
Cruel Amour, es-tu content?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroiſſez plus tranquille,
Prononcez un aveu qui vous fait ſoûpirer;
Plus cet effort eſt difficile,
Moins vous devez le differer.

Digitized by Google

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

VEnez, Endimion, tout vous eſt favorable,
J'accorde Iſmene à vos deſirs.

ENDIMION.

Ah! que mon ſort eſt déplorable!

DIANE.

Que dites-vous? d'où naiſſent ces ſoupirs?

ENDIMION.

Juſque dans vos bontez le deſtin m'eſt contraire.
Que ne rejettiez-vous des vœux ſi mal conçûs?

DIANE.

Quelle plainte oſez-vous me faire?
Quoi! c'eſt ainſi que mes dons ſont reçûs?

Que devient dès ce jour cette flâme nouvelle,
Qu'Iſmene en vous fuyant a ſû vous inſpirer?

ENDIMION.

Helas! pouvez-vous ignorer
Que je ſuis ſans amour pour elle?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces ſoupirs échapez, mes bizarres deſſeins,

Tout

Digitized by Google

Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflâme,
Que j'ai voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts ſont vains?

DIANE.

Vous voulez ſortir d'eſclavage,
Suivez votre projet avec plus de courage.

On ne ſurmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne;
Ce n'eſt pas un premier effort
Qui briſe une amoureuſe chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conſerver un malheureux Amour.
Que vous importe-t-il que j'en perde le jour?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'eſt poſſible,
Etablir la tranquillité.
Il n'eſt rien de plus doux pour une ame inſenſible
Que de voir en tous lieux regner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoi, Déeſſe impitoiable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager?
Je ſai que je ne ſuis qu'un mortel, qu'un Berger;
Mais lorſque j'oſe aimer un objet adorable,
Du moins je ne ſuis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime ſecret la peine eſt aſſez grande,
J'étouffe mes ſoupirs & mes gemiſſemens,
Déeſſe, par pitié laiſſez moi mes tourmens,
C'eſt tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entens-je ? quoi, Berger . . . .

ENDIMION.

Qu'ai-je dit ? quel tranſport !
Ciel ! ai-je rompu le ſilence ?
L'Amour à mon reſpect a-t-il fait violence ?
Ah ! vos yeux irritez m'inſtruiſent de mon ſort,
J'y voi tout mon forfait, & toute mon offenſe,
Mon feu s'eſt découvert, j'ai mérité la mort.

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane.*

DU grand Aſtre des jours la mourante lumiere
Va dans quelques momens s'éteindre au fond des Mers,
Commencez votre carriere,
Et conſolez l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux deſcende,
Vents, c'eſt moi qui vous le commande.

Danſes des Heures tandis que le Char deſcend, Diane y monte.

CHOEUR DES HEURES.

Répandez, répandez votre douce clarté,
Diſſipez de la nuit l'obſcurité profonde,
Vous devez la lumiere au monde,
Lorſque le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VI.

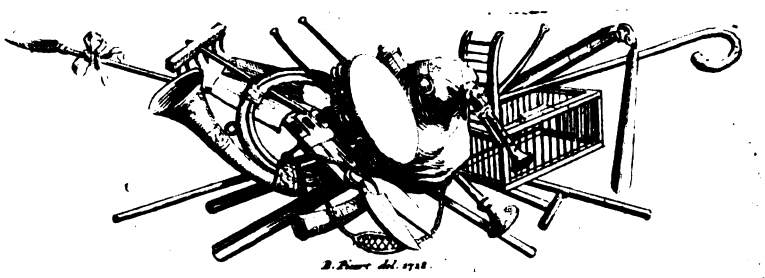
ENDIMION.

ELle part, & me laiſſe en ce lieu ſolitaire.
Elle n'a pas daigné m'exprimer ſa colere,
Il lui ſuffit de me livrer
Au deſeſpoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement, tranſport que je deteſte,
Tout eſt perdu pour moi, vous m'avez fait parler.
J'ai rendu criminel par un aveu funeſte
Le plus beau feu dont on puiſſe brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent,
Je faiſois de les voir mon bonheur le plus doux,
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juſte couroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes;
Deſerts, qui pouvez ſeuls avoir pour moi des charmes,
Ouvrez vos Antres tenebreux
Pour recevoir un malheureux.



ACTE V.

Le Théatre repreſente une Caverne du Mont Latmos, où Endimion s'eſt retiré.

SCENE I.

ENDIMION, *endormi*, CHOEUR D'AMOURS.

CHOEUR.

Prêtez votre ſecours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos.
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos.
Un Amant miſerable
A beſoin de tous vos pavots.
Prêtez votre ſecours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle eſt cette clarté naiſſante
Au milieu de l'obſcurité?
Peut-être une Déeſſe Amante
Deſcend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'eſt Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
Cachons-nous à ſes yeux.
Taiſons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours ſont en ces lieux.

SCE-

Digitized by Google

SCENE II.

DIANE.

PUis-je encore me reconnoître ?
L'Amour du haut des Cieux me force à diſparoître,
Je refuſe aux Mortels ſaiſis d'un juſte effroi
La lumiere que je leur doi.

Le Berger que renferme un Antre ſi ſauvage,
Par ſa vive douleur a trop ſû m'allarmer.
Nobles ſoins, que le ſort m'a donnez en partage,
N'attendez rien de moi, je ne ſai plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,
Le ſommeil ſuſpend ſon ennui.
Ce tems m'eſt précieux, puiſqu'il ne peut lui-même
Savoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi ? faut-il toûjours ſoupirer & me taire ?
Ses vertus, ſon reſpect ſincere,
Ses tourmens, & tous mes combats
Pour me juſtifier ne ſuffiroient-ils pas ?

Qu'il ſorte d'un ſommeil où ſa douleur mortelle
Peut-être encore agite ſes eſprits,
Qu'il ſache. . . ô Ciel ! quel deſſein ai-je pris ?
Non, reprenons mon cours, l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient ? fuyons. Quoi ? je ne puis ?
Ah ! fuyons, je ſens trop le peril où je ſuis.

Mais helas ! qu'ai-je fait ?

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui ſe réveille.*

QUe vois-je ? quoi ! Déeſſe,
Vous venez pour punir un amour qui vous bleſſe,
Ah ! mon trépas étoit certain,
Il alloit vous vanger de ma coupable audace,
Mais je tiendrai pour une grace
Que de ſi juſtes coups partent de votre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voiez-vous de la haine ?

ENDIMION.

Contentez le courroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux?

ENDIMION.

Par ce diſcours obſcur vous redoublez ma peine,
Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin ceſſer d'être incertaine.

Apprenez votre ſort, je ne puis plus cacher
Que mon ſuperbe cœur ſoupire ;
Vos vertus m'avoient ſû toucher,
Votre reſpect me contraint à le dire.

EN-

Digitized by Google

ENDIMION.

Qu'ai-je entendu ? non, non, mes ſens ſont abuſez,
Et ce ſonge va diſparoître.

DIANE.

Quoi ! mon amour me fait-il méconnoître
Par vous-même qui le cauſez ?

ENDIMION.

Déeſſe, eſt-il donc vrai ? quelle ardeur.... quel hommage....
Tout mon cœur.... de mon trouble entendez le langage,
Je ne ſuis pas digne d'un ſort ſi doux,
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez aux ſoupirs qu'un Berger vous adreſſe,
Du moins je ne ſens point mon cœur ſe partager,
Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſavent m'engager,
Je ne voi point que vous êtes Déeſſe.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendreſſe,
Je ne voi point que vous êtes Berger.

ENDIMION.

Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſavent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendreſſe.

ENDIMION.

Je ne voi point que vous êtes Déeſſe.

DIANE.

Je ne voi point que vous êtes Berger.

Mon cœur ſe croyoit invincible,
Mais vous l'avez deſarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'étois inſenſible,
Sans vous je n'euſſe point aimé.

DIANE & ENDIMION.

Mon cœur ſe croyoit invincible,
Mais vous l'avez deſarmé.
Sans vous j'étois inſenſible,
Sans vous je n'euſſe point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformez en Etoiles,
Dérobez-vous des Cieux,
Des nuages obſcurs vous prêteront leurs voiles,
Deſcendez en ces lieux.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION, Tous ceux qui ont été changez en Etoiles, CASTOR & POLLUX, PERSE'E, ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

O Vous qui compoſez ma Cour,
Vous qui des ſecrets de l'Amour.
Eûtes toûjours la confidence,
Ecoutez, & gardez un éternel ſilence.

Diane a de l'amour reſſenti les attraits.

CHOEUR.

Digitized by Google

CHOEUR.

Quelle ſurpriſe ! ô Ciel ! Diane eſt moins ſevere !
Diane a de l'amour reſſenti les attraits !

DIANE.

Endimion a ſû me plaire.
Cachez au monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez ſous vos voiles épais
Un important myſtere.

CHOEUR.

Quelle ſurpriſe ! ô Ciel ! Diane eſt moins ſevere !
Diane a de l'Amour reſſenti les attraits !

DIANE.

Pour venir deſormais
Dans ce lieu ſolitaire,
L'ombre me ſera neceſſaire.
Seuls vous ſerez temoins de mes vœux ſatisfaits.
Dans tout l'empire de Cithere
On ne vous revela jamais
Une ſecrette ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez ſous vos voiles épais
Un important myſtere.

CHOEUR.

Cachons ſous nos voiles épais
Un important myſtere.
De ces tendres Amours favoriſons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire.
Cachons ſous nos voiles épais
Un important myſtere.

Danſes, &c.

Digitized by Google

PROLOGUE D'ENDIMION.

AVERTISSEMENT.

Le Prologue qui ſuit n'eſt pas ſerieux, auſſi ne l'a-t-on pas mis à la tête de la Piece. Elle devoit être jouée chez une Dame, & ce Prologue n'a été fait que par rapport à elle.

SCENE I.

MERCURE.

PLaiſirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire,
Raſſemblez tout ce qui peut plaire;
Je reçois ici tous les goûts,
L'ennuyeuſe Triſteſſe eſt la ſeule étrangere.
Plaiſirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.
S'il en eſt même parmi vous
Quelques-uns qui ſoient un peu fous,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne ſuis pas ſevere.
Plaiſirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.

Digitized by Google

SCENE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS.

CHOEUR.

NOus voici, Mercure, ordonnez:
Quel eſt l'emploi que vous nous deſtinez?

MERCURE.

Divertir la Beauté qui dans ces lieux commande.
Gardez-vous de vous négliger,
De vous, de vos appas, elle ſait bien juger,
Vous avez à lui plaire, & l'entrepriſe eſt grande,
Les Mortels n'oſent y ſonger.

Eſſayez-vous en ma préſence
Et ſur le Chant & ſur la Danſe,
Avant que de rien hazarder;
Aimable Troupe, où regne l'imprudence,
Il ſera bon de vous voir préluder.

Entrée.

MERCURE.

Attendez pour quelques inſtans,
J'oubliois deux mots importans.

Si vous voulez avoir la gloire
De plaire à la jeune Beauté,

UNIVERSIDAD CENTRAL BIBLIOTECA DERECHO

Digitized by Google

Vivacite,
Diverſité,
C'eſt ce qu'il faut, & vous pouvez m'en croire,
Mettez bien dans votre mémoire
Vivacité,
Diverſité.

UN DES PLAISIRS.

Vivacité brillante,
Tu ſais relever la beauté;
Sans ton ſecours ſa victoire eſt trop lente;
Tu ſoumets tout avec rapidité.
Vivacité brillante,
Tu ſais relever la beauté.

UN AUTRE.

Diverſité charmanté,
Tu produis la felicité.
L'Amour languit dans une ardeur conſtante,
Le triſte Ennui ſuit la fidelité.
Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.

CHOEUR.

Vivacité brillante,
Tu ſais relever la beauté.
Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.

MERCURE.

Faiſons l'eſſai de toute la folie
Que nous peut fournir l'Italie.

Fuyez loin d'ici, triſtes loix,
Qui ne vous faites que trop craindre,

Ceſ-

Ceſſez de contraindre
Nos pas & nos voix.

Entrée de Scaramouches, d'Arlequins, & de Mataſſins.

SCENE III.

L'AMOUR *qui deſcend du Ciel*, MERCURE, LE CHOEUR.

L'AMOUR.

FIniſſez ce vain badinage,
Quoiqu'Enfant je ſuis ſerieux;
Je veux qu'un ſpectacle plus ſage
Occupe ici les yeux
A qui je rends hommage.
Faites voir qu'un Mortel peut aſpirer au cœur
De la Déeſſe la plus fiere,
La Sœur du Dieu de la Lumiere
Reconnut autrefois un Berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'hiſtoire,
J'ai choiſi cette victoire
Entre mes plus grands exploits,
Et j'ai mes raiſons pour ce choix.

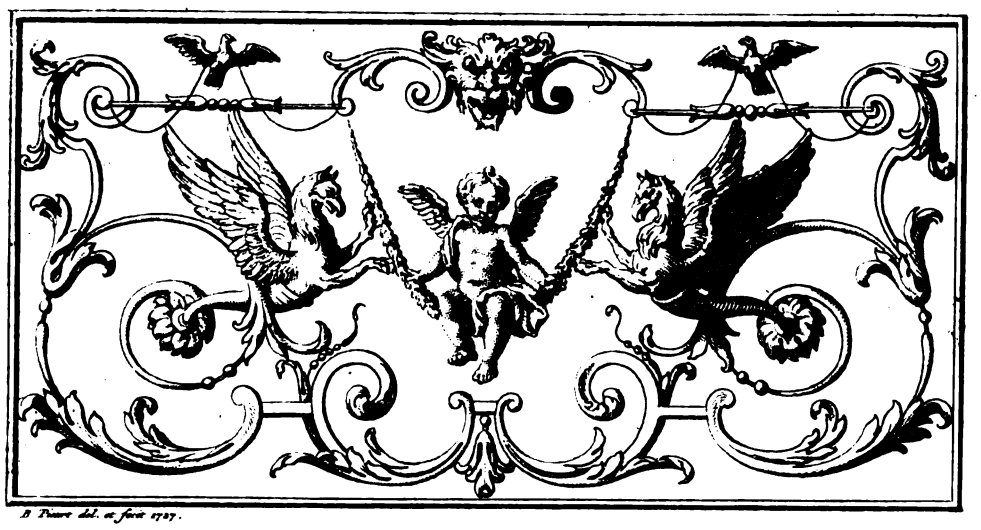
CHOEUR.

O Toi, dont nous ſuivons les pas,
Maître de l'Univers, voi notre obéïſſance,
Répans ſur nous tes dons, prête-nous tes appas.
Fais regner par nos ſoins ton aimable puiſſance.

Digitized by Google

DISCOURS

Digitized by Google



B. Picart del. et fecit 1707.

DISCOURS

SUR

LA NATURE

DE L'EGLOGUE.

LORS que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées ſur la nature de cette ſorte de Poëſie, & pour approfondir encore plus la matiere, je m'engageai à faire une revûë de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, compoſent tout le Diſcours que je donne ici.

Je le mets à la ſuite des Eglogues, & cela repreſente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont précedé les Reflexions; j'ai compoſé, & puis j'ai penſé, & à la honte de la Raiſon, c'eſt ce qui arrive le plus communément; ainſi je ne ſerai pas ſurpris ſi l'on trouve que je n'ai pas ſuivi mes propres regles, je ne les ſavois pas bien encore quand j'ai écrit; de plus, il eſt bien plus aiſé de faire des regles que de les ſuivre; & il eſt établi par l'uſage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'eſpere que quand on verra la critique que je fais aſſez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me ſoupçonnera pas d'avoir voulu inſinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé ſupprimer ce Diſcours que de faire naître cette penſée dans les Eſprits avec quelque fondement; mais je déclare que pour avoir quelquefois apperçû en quoi les autres ſe ſont mépris, je ne m'en tiens pas moins ſujet à me méprendre, même ſur les choſes où j'aurai apperçû leurs fautes. La cenſure que l'on exerce ſur les ouvrages d'autrui, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne ſoit amere, chagrine & orgueilleuſe, comme celle des Satiriques de profeſſion. Mais la Critique, qui eſt un Examen, & non pas une Satire, qui a de la liberté, mais ſans fiel & ſans aigreur, & ſurtout que l'on accompagne d'une reconnoiſſance ſincere de ſon peu de capacité, laiſſe la liberté de faire encore pis, ſi l'on veut, que tout ce qu'on s'eſt mêlé de reprendre. C'eſt cette derniere eſpece de critique que j'ai choiſie, & je l'ai priſe avec ſes privileges, que je me flate qui ne me ſeront pas conteſtez.

La Poëſie Paſtorale eſt apparemment la plus ancienne de toutes les Poëſies, parce que la condition de Berger eſt la plus ancienne de toutes les conditions. Il eſt aſſez vrai-ſemblable que ces premiers Paſteurs s'aviſerent dans la tranquillité & l'oiſiveté dont ils jouïſſoient, de chanter leurs plaiſirs & leurs amours; & il étoit naturel qu'ils fiſſent ſouvent entrer dans leurs Chanſons leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence, ils n'avoient perſonne au-deſſus de leur tête, ils étoient, pour ainſi dire, les Rois de leurs Troupeaux; & je ne doute pas qu'une certaine joye qui ſuit l'abondance & la liberté, ne les portât encore au Chant & à la Poëſie.

La Societé ſe perfectionna, ou peut-être ſe corrompit; mais enfin les hommes paſſerent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands interêts les agiterent, on bâtit des Villes de tous côtez, & avec le tems il ſe forma de grands Etats. Alors les Habitans de la campagne furent les eſclaves de ceux des Villes, & la Vie Paſtorale étant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inſpira plus rien d'agréable.

Les agrémens demandent des Eſprits qui ſoient en état de s'élever au-deſſus des beſoins preſſans de la vie, & qui ſe ſoient polis par un long

Digitized by Google

long uſage de la Societé ; il a toûjours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Paſteurs dont nous avons parlé, étoient dans une aſſez grande abondance; mais de leur tems le monde n'avoit pas encore eu le loiſir de ſe polir. Il eût pû y avoir quelque politeſſe dans les ſiecles ſuivans, mais les Paſteurs de ces ſiecles-là étoient trop miſerables. Ainſi & la vie de la campagne, & la Poëſie des Paſteurs, ont toûjours dû être fort groſſieres.

Auſſi eſt-il bien ſûr que de vrais Bergers ne ſont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit on qu'il y en ait quelqu'un qui puiſſe dire: *Dieux! comme elle perdit toute ſa Raiſon au moment quelle le vit! comme elle ſe précipita dans les abiſmes de l'amour!*

Qu'on examine encore les traits qui ſuivent.

Plût au Ciel, Amarillis, que je fuſſe une petite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en paſſant au travers des Lierres qui t'environnent! Je ſai maintenant ce que c'eſt que l'Amour. C'eſt un Dieu bien cruel, il faut qu'il ait ſucé le lait d'une Lionne, & que ſa Mere l'ait nourri dans les Forêts.

Cleariſte me jette des Pommes, lors que mon Troupeau paſſe auprès d'elle, & elle murmure en même temps je ne ſai quoi de très-doux.

Par tout on voit le Printemps, par tout les pâturages ſont plus fertiles, par tout les Troupeaux ſont en meilleur état, auſſi-tôt que ma Bergere paroît; mais du moment qu'elle ſe retire, les herbes ſéchent & les Bergers auſſi.

Je ne ſouhaite point de poſſeder les richeſſes de Pelops, ni de courir plus vîte que les Vents; mais je chanterai ſous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la Mer de Sicile. Je croi que l'on trouvera dans tout cela & plus de beauté & plus de délicateſſe d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne ſai pourquoi Theocrite ayant quelquefois élevé ſes Bergers d'une maniere ſi agréable au-deſſus de leur génie naturel, les y a laiſſé retomber très-ſouvent; je ne ſai comment il n'a pas ſenti qu'il falloit leur ôter une certaine groſſiereté qui ſied toûjours mal. Lors que Daphnis, dans la premiere Idylle, eſt prêt à expirer d'amour, & qu'il eſt environné d'un grand nombre de Dieux qui ſont venus le viſiter, on lui reproche au milieu de cette belle compagnie, qu'il eſt comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs, & en ſéchent de jalouſie, & l'on peut aſſurer que les termes dont Theocrite s'eſt ſervi, répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idylle, Lacon & Comatas ſe prennent de paroles ſur des vols qu'ils ſe ſont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon, Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui ſervoit d'habit, & l'a laiſſé nud. Enſuite ils ſe diſent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne ſont aſſurément pas trop honnêtes, & enfin après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de ſentir mauvais, ils commencent un combat de Chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vû ce qui avoit précedé; & ce qui eſt aſſez plaiſant, c'eſt qu'après avoir débuté par de très-vilaines injures, lors qu'ils en ſont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats ſur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propoſe un dont il fait une deſcription fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien aſſorti. Il ſe trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choſes qui regardent leurs amours, & qui ſont jolies, Comatas fait ſouvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour, & Lacon répond qu'il ne s'en ſouvient pas, mais qu'il ſe ſouvient d'un jour qu'Eumaras, Maître de Comatas, lui donna bien les étrivieres. Quand on dit que Venus, & les Graces, & les Amours ont compoſé les Idylles de Theocrite, je ne croi pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choſes qui n'ont pas tant de baſſeſſe, mais qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne ſont ſimplement que ruſtiques. La quatrieme de ſes Idylles eſt toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon, qui étant allé aux Jeux Olympiques, a laiſſé ſon Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau eſt bien maigri depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de ſon mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pâturages qu'il connoiſſe. Battus dit que la flûte d'Egon ſe gâtera pendant ſon abſence; Coridon répond que non, qu'elle lui a été laiſſée, & qu'il ſaura bien en faire uſage. Enſuite Battus ſe fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conſeille de n'aller point à la Montagne qu'il ne ſoit chauſſé; & ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idylle.

Lors que dans un combat de Bergers, l'un dit; *Hay, mes Chevres, allez ſur la pente de cette colline*; & l'autre répond, *Mes Brebis, allez paître du côté du Levant.*

Ou, *Je hais les Renards qui mangent les figues*; & l'autre, *Je hais les Eſcarbots qui mangent les raiſins.*

Ou,

Ou, *Je me ſuis fait un lit de peaux de Vaches auprès d'un Ruiſſeau bien frais, & là je ne me ſoucie non plus de l'Eté, que les Enfans des remontrances de leur Pere & de leur Mere*; & l'autre, *J'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, & ne me ſoucie non plus de l'Hyver, qu'un homme qui n'a point de dents ſe ſoucie de noix, quand il voit de la bouillie.*

Ces diſcours ne ſentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Païſans, plûtôt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile, qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'eſt trouvé en état d'encherir ſur lui, a fait ſes Bergers plus polis & plus agréables. Si l'on veut comparer ſa troiſieme Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le ſecret de rectifier & de ſurpaſſer ce qu'il imitoit. Ce n'eſt pas qu'il ne reſſemble encore un peu trop à Theocrite, lors qu'il perd quelques Vers à faire dire à ſes Bergers :

Mes Brebis, n'avancez pas tant ſur le bord de la Riviere, le Belier qui y eſt tombé, n'eſt pas encore bien ſeché.

Et, *Titire empêche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laverai dans la Fontaine quand il en ſera tems.*

Et, *Petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercail; ſi la chaleur deſſéchoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.*

Tout cela eſt d'autant moins agréable, qu'il vient à la ſuite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goût des choſes purement ruſtiques.

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vêcu près de trois cens ans après Virgile, & dont les Ouvrages ne laiſſent pas d'avoir quelque beauté, paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas ſe diſent dans Theocrite; encore ce trait auroit-il été meilleur à ſupprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étenduë, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que ſe diſent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prêts à chanter l'un contre l'autre; dequoi celui qui les devoit juger eſt ſi effrayé, qu'il les laiſſe-là, & s'enfuit-là. Belle concluſion !

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers ſi ruſtiques, que Baptiſte Mantouan, Poëte Latin du ſiecle paſſé, que l'on a comparé à Virgile, quoi qu'aſſurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantouë. Le Berger Fauſtus en faiſant le portrait de ſa

Maîtreſſe, dit qu'elle avoit un gros viſage bourſouflé & rouge, & que quoi qu'elle fût à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un aſſez long diſcours; & qui ſait ſi le Mantouan ne s'applaudiſſoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement?

Je conçoi donc que la Poëſie Paſtorale n'a pas de grands charmes, ſi elle eſt auſſi groſſiere que le naturel, ou ſi elle ne roule préciſément que ſur les choſes de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres, des ſoins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par ſoi-même qui puiſſe plaire; ce qui plaît, c'eſt l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent ſoin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger diſe, *Mes Moutons ſe portent bien, je les mene dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le diſe dans les plus beaux Vers du monde, je ſuis ſûr que votre imagination n'en ſera pas beaucoup flatée. Mais qu'il diſe, *Que ma vie eſt exempte d'inquietude! dans quel repos je paſſe mes jours! tous mes deſirs ſe bornent à voir mon Troupeau ſe porter bien; que les pâturages ſoient bons, il n'y a point de bonheur dont je puiſſe être jaloux, &c.* Vous voyez que cela commence à devenir plus agréable; c'eſt que l'idée ne tombe plus préciſément ſur le ménage de la campagne, mais ſur le peu de ſoins dont on y eſt chargé, ſur l'oiſiveté dont on y jouït, & ce qui eſt le principal, ſur le peu qu'il en coûte pour y être heureux.

Car les hommes veulent être heureux, & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaiſir, & le plaiſir tranquille eſt l'objet commun de toutes leurs paſſions, & ils ſont tous dominez par une certaine pareſſe. Ceux qui ſont les plus remuants, ne le ſont pas préciſement par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à ſe contenter.

L'ambition, parce qu'elle eſt trop contraire à cette pareſſe naturelle, n'eſt ni une paſſion generale, ni une paſſion fort délicieuſe. Aſſez de gens ne ſont point ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont précedé leurs reflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles, & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, ſe plaignent aſſez ſouvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la pareſſe n'eſt pas étouffée, pour lui avoir été ſacrifiée; elle s'eſt trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance, mais elle ne laiſſe pas de ſubſiſter en-

Digitized by Google

encore, & de s'oppoſer tôûjours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'eſt point heureux tant que l'on eſt partagé par deux inclinations qui ſe combattent.

Ce n'eſt pas que les hommes puſſent s'accommoder d'une pareſſe, & d'une oiſiveté entiere, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'ajuſte, s'il ſe peut, avec la ſorte de pareſſe qui les poſſede, & c'eſt ce qui ſe trouve le plus heureuſement du monde dans l'amour, pourvû qu'il ſoit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, deſeſperé; mais tendre, ſimple, délicat, fidelle, & pour ſe conſerver dans cet état, accompagné d'eſperance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé; on a des ſoins, & non pas des inquietudes; on eſt remué, mais non pas déchiré, & ce mouvement doux eſt préciſément tel que l'amour du repos, & que la pareſſe naturelle le peut ſouffrir.

Il n'eſt que trop certain d'ailleurs, que l'amour eſt de toutes les paſſions la plus generale, & la plus agréable. Ainſi dans l'état que nous venons de décrire, il ſe fait un accord des deux plus fortes paſſions de l'homme, de la pareſſe, & de l'amour. Elles ſont toutes deux ſatisfaites en même tems, & pour être heureux autant qu'on le peut être par les paſſions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la Vie Paſtorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le cœur trop violemment; la pareſſe a donc lieu d'être contente. Mais cette ſorte de vie-là par ſon oiſiveté & par ſa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favoriſe davantage; & quel amour? Un amour plus ſimple, parce qu'on n'a pas l'eſprit ſi dangereuſement raffiné; plus appliqué, parce qu'on n'eſt occupé d'aucune autre paſſion; plus diſcret, parce qu'on ne connoît preſque pas la vanité; plus fidelle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a auſſi moins d'inquietudes, moins de dégoûts, moins de caprices; c'eſt-à-dire, en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaiſies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'eſt pas ſurprenant après cela, que les peintures de la Vie Paſtorale ayent toujours je ne ſai quoi de ſi riant, & qu'elles nous flatent plus que de pompeuſes Deſcriptions d'une Cour ſuperbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que

que de plaiſirs penibles & contraints. Car, encore une fois, c'eſt cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scene d'une vie tranquille, & occupée ſeulement par l'amour, de ſorte qu'il n'y entrât ni Cheves, ni Brebis, je ne croi pas que cela en fût plus mal, les Chevres & les Brebis ne ſervent de rien; mais comme il faut choiſir entre la Campagne & les Villes, il eſt plus vrai-ſemblable que cette Scene ſoit à la Campagne.

Parce que la Vie Paſtorale eſt la plus pareſſeuſe de toutes, elle eſt auſſi la plus propre à ſervir de fondement à ces repreſentations agréables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moiſſonneurs, des Vignerons, des Chaſſeurs ſoient des perſonnages auſſi convenables à des Eglogues, que des Bergers; nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'eſt pas attaché aux choſes ruſtiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idylle de deux Moiſſonneurs qui a de la beauté. Un Moiſſonneur demande à un autre, d'où vient qu'il travaille ſi mal, qu'il ne fait point les ſillons droits, que les autres le devancent toûjours? Il repond qu'il eſt amoureux, & puis chante quelque choſe d'aſſez joli pour la perſonne qu'il aime. Mais le premier Moiſſonneur ſe mocque de lui, & lui dit qu'il eſt fou de s'amuſer à être amoureux, que ce n'eſt point-là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour ſe divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines chanſons qu'il lui marque, qui ne regardent que la Moiſſon. J'avouë que je ne ſuis pas ſi content de cette fin-là, je ne goûte point trop que d'une idée galantée, on me rappelle à une autre qui eſt baſſe, & ſans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ſes Eglogues, & j'y ſens toûjours que l'idée de leur travail dur me bleſſe. Je ne ſai quelle fineſſe il a entenduë à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui étoient en poſſeſſion de l'Eglogue; mais ſi les Pêcheurs euſſent été en la même poſſeſſion, il eût fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux; & ſur tout l'oiſiveté. Et puis, il eſt plus agréable d'envoyer à ſa Maîtreſſe des fleurs ou des fruits, que des huitres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la ſienne.

Il eſt vrai que Theocrite a fait une Idylle de deux Pêcheurs; mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter perſonne d'en faire de cette eſpece. Deux Pêcheurs qui ont mal ſoupé, ſont couchez enſemble dans une méchante petite chaumiere, qui eſt au bord de la Mer.

Digitized by Google

Mer. L'un réveille l'autre, pour lui dire qu'il vient de réver qu'il prenoit un poiſſon d'or, & ſon compagnon lui répond qu'il ne laiſſeroit pas de mourir de faim avec une ſi belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une Idylle?

Cependant, quoi que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il eſt impoſſible que la vie des Bergers, qui eſt encore très-groſſiere, ne leur abaiſſe l'eſprit, & ne les empêche d'être auſſi ſpirituels, auſſi délicats, & auſſi galans qu'on nous les repreſente ordinairement. L'Aſtrée de M. d'Urfé ne paroît pas un Roman ſi fabuleux qu'Amadis, je croi pourtant qu'il ne l'eſt pas moins dans le fond par la politeſſe, & les agrémens de ſes Bergers, qu'Amadis le peut être par tous ſes Enchanteurs, par toutes ſes Fées, & par l'extravagance de toutes ſes avantures. D'où vient donc que les Bergeries plaiſent malgré la fauſſeté des caracteres qui doit toûjours bleſſer? Aimerions-nous que l'on nous repreſentât des gens de Cour avec une groſſiereté, qui reſſemblât autant à celle des vrais Bergers, que la delicateſſe & la galanterie que l'on donne aux Bergers, reſſemble à celle des gens de Cour?

Non, ſans doute; mais auſſi le caractere des Bergers n'eſt pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la baſſeſſe des ſoins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces ſoins cauſent. Cette baſſeſſe excluroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie, mais au contraire la tranquillité y ſert, & ce n'eſt que ſur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie Paſtorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination, mais elle n'eſt pas difficile à contenter, il ne lui faut ſouvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une choſe, mais montrez-la-lui vivement, elle ne s'aviſera pas que vous lui en cachez l'autre, & vous menerez auſſi loin que vous voudrez, ſur le pied que cette ſeule moitié qu'elle voit eſt la choſe toute entiere. L'illuſion, & en même tems l'agrément des Bergers conſiſte donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie Paſtorale, dont on diſſimule la baſſeſſe; on en laiſſe voir la ſimplicité, mais on en cache la miſere, & je ne comprens pas pourquoi Theocrite s'eſt plû à nous en montrer ſi ſouvent & la miſere & la baſſeſſe.

Si les Partiſans outrez de l'Antiquité diſent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle eſt, j'eſpere que ſur ce principe on nous donnera des Idylles de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce

qui leur eſt particulier ; elles vaudront tout autant que des Idylles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas ſimplement de peindre, il faut peindre des objets qui faſſent plaiſir à voir. Quand on me repreſente le repos qui regne à la Campagne, la ſimplicité & la tendreſſe avec laquelle l'Amour s'y traite, mon imagination touchée & émûë me tranſporte dans la condition de Berger, je ſuis Berger ; mais que l'on me repreſente, quoi qu'avec toute l'exactitude & toute la juſteſſe poſſible, les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poëſie conſiſte à nous dépeindre vivement les choſes qui nous intereſſent, & à ſaiſir avec force ce cœur qui prend plaiſir à être remué.

En voilà aſſez, & trop peut-être, contre ces Bergers de Theocrite, & leurs pareils, qui ſont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reſte de Moſchus & de Bion dans le genre Paſtoral me fait extrêmement regreter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle ruſticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuſe d'avoir un ſtile un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits, mais je ne ſai pourquoi les Critiques ont plus de penchant à excuſer la groſſiereté de Theocrite, que la délicateſſe de Moſchus & de Bion ; il me ſemble que ce devroit être le contraire. N'eſt-ce point parce que Virgile a prévenu tous les eſprits à l'avantage de Theocrite, en ne faiſant qu'à lui ſeul l'honneur de l'imiter, & de le copier ? N'eſt-ce point que les Savans ont un goût accoûtumé à dédaigner les choſes délicates & galantes ? Quoi qu'il en ſoit, je voi que toute leur faveur eſt pour Theocrite, & qu'ils ont reſolu qu'il ſeroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne ſont pas ordinairement tombez dans le défaut de faire leurs Bergers trop groſſiers. M. d'Urfé ne s'en eſt que trop éloigné dans ſon Roman, qui d'ailleurs eſt plein de choſes admirables. Il y en a qui ſont de la derniere perfection dans le genre Paſtoral ; mais il y en a auſſi, ſi je ne me trompe, qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Aſtrée me paroiſſent des gens de Cour déguiſez en Bergers, & qui n'en ſavent pas bien imiter les manieres ; quelquefois ils me paroiſſent des Sophiſtes très-pointilleux ; car quoique Silvandre fût le ſeul qui eût étu-

étudié à l'Ecole des Maſſiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être auſſi ſubtils que lui, & je ne ſai ſeulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur Cours chez les Maſſiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes ſortes de matieres, & quand on veut s'élever, il eſt permis de prendre d'autres perſonnages. Si Virgile vouloit faire une Deſcription pompeuſe de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naiſſance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les Muſes Paſtorales de le prendre ſur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point juſqu'à ce ton-là, ce qu'il avoit à faire étoit de les abandonner, & de s'adreſſer à d'autres qu'à elles. Je ne ſai cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muſes Paſtorales, il eût fait une peinture agréable des biens que le retour de la Paix alloit produire à la Campagne, & cela, ce me ſemble, eût bien valu toutes ces merveilles incomprehenſibles qu'il emprunte de la Sibylle de Cumes, cette nouvelle race d'hommes qui deſcendra du Ciel, ces raiſins qui viendront à des ronces, & ces Agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leur laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choſes qui euſſent eu un peu plus de vraiſemblance; peut-être cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop, il eſt bien difficile que les louanges en manquent pour ceux à qui elles s'adreſſent.

Oſerois-je avouer qu'il me paroît que Calpurnius, Auteur qui n'eſt pas du mérite de Virgile, a pourtant mieux traité un ſujet tout ſemblable? Je ne parle que du deſſein, & non pas du ſtile. Il introduit deux Bergers qui pour ſe garantir de l'ardeur du Soleil, ſe retirent dans un antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui ſont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ſes Sujets. Il s'arrête aſſez, ſelon le devoir d'un Poëte Paſtoral, au bonheur qui regarde la Campagne, enſuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a droit en faiſant parler un Dieu, mais il n'y mêle rien de ſemblable aux Propheties de la Sibylle. C'eſt dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette piece, encore ne ſeroit-il pas neceſſaire qu'il les eût faits tous.

Virgile ſe fait dire par Phebus au commencement de ſa ſixieme Eglogue, que ce n'eſt point à un Berger à chanter des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ſes Troupeaux, & à des ſujets qui ne demandent qu'un ſtile ſimple. Aſſurément le conſeil de Phebus

eſt fort bon, mais je ne comprens pas comment Virgile s'en ſouvient ſi peu qu'il ſe met auſſi-tôt après à entonner l'origine du Monde, & la formation de l'Univers, ſelon le Syſtême d'Epicure, ce qui étoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En verité, je ne ſai du tout ce que c'eſt que cette Piece-là, je ne conçois point quel en eſt le deſſein, ni quelle liaiſon les parties ont entre elles. Après ces idées de Philoſophie, viennent les Fables d'Hilas & de Paſiphaé, & des ſœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport; & au milieu de ces Fables qui ſont priſes dans des tems fort reculez, ſe trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au Parnaſſe, après quoi reviennnent auſſi-tôt les Fables de Scilla & de Philomele. C'eſt Siléne qui fait tout ce Diſcours bizarre. Virgile dit que le bon-homme avoit beaucoup bû le jour précedent, mais ne s'en ſentoit-il point encore un peu?

Ici, je prendrai encore la liberté d'avouër que j'aime mieux le deſſein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemeſianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'eſt pas tout-à-fait à mépriſer. Des Bergers qui trouvent Pan endormi, veulent jouër de ſa Flûte, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flûte d'un Dieu qu'un ſon très-desagréable. Pan s'en éveille, & il leur dit, que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque choſe de l'Hiſtoire de Bacchus, & s'arrête ſur la premiere Vendange qui ait jamais été faite, dont il fait une deſcription qui me paroît agréable. Ce deſſein-là eſt plus regulier que celui du Siléne de Virgile; & même les Vers de la Piece ſont aſſez bons.

C'eſt un uſage aſſez ordinaire chez les Modernes de mettre en Eglogues des matieres élevées. Ronſard y a mis les louanges des Princes & de la France, & preſque tout le Paſtoral de ces Eglogues conſiſte à avoir appellé Henri II. Henriot, Charles IX. Carlin, & Catherine de Medicis, Catin. Il eſt vrai qu'il avouë lui-même qu'il n'a pas ſuivi les regles, mais il auroit mieux valu les ſuivre, & éviter le ridicule que produit la diſproportion du ſujet & de la forme de l'Ouvrage. C'eſt ainſi que dans ſa premiere Eglogue, il tombe juſtement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers hommes de leur ſiecle en Grec ou en Hebreu, mais qui aſſurément ne devoient pas être de la connoiſſance de Margot.

Parce que les Bergers ſont des perſonnages agréables, on en abuſe.

On

Digitized by Google

On les prendra volontiers pour leur faire chanter les louanges des Rois dans tout le ſublime dont on eſt capable; & pourvû qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers louent un Heros, il faudroit qu'ils le louaſſent en Bergers, & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de fineſſe & d'agrément, mais il ſeroit beſoin d'un peu d'art, & c'eſt bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des louanges, qui eſt fort élevée, mais fort commune, & par conſequent aſſez facile.

Les Eglogues Allegoriques ne ſont pas non plus ſans difficulté. Le Mantouan qui étoit Carme, en a fait une où des Bergers diſputent en repreſentant deux Carmes, dont l'un eſt de l'Etroite Obſervance, & l'autre eſt Mitigé. Le Bembe eſt leur Juge; ce qu'il y a de meilleur, c'eſt qu'il leur fait ôter leurs Houlettes de peur qu'ils ne ſe battent. Du reſte, quoique l'Allegorie ne ſoit pas mal gardée, il eſt trop ridicule de voir le differend de ces deux eſpeces de Carmes traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger repreſentât un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de lui entendre dire des impietez. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantouan, quoi qu'ils ſoient très-groſſiers, & que le Mantouan fût Religieux. Amintas dans une mauvaiſe humeur où il eſt contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il eſt amoureux, dit que l'homme eſt bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après ſa mort, & il ajoûte, que tout ce qui en arrivera, ſera peut-être qu'il paſſera dans un Oiſeau qui volera dans les airs. En vain le Mantouan pour excuſer cela dit qu'Amintas avoit paſſé bien du tems à la Ville; en vain Badius ſon Commentateur, car tout Moderne qu'eſt le Mantouan, il a un Commentateur, & auſſi zelé que le ſeroit celui d'un Ancien, tire delà cette belle reflexion, que l'amour fait qu'on doute des choſes de la Foi; il eſt certain que ces erreurs-là, qui doivent être déteſtées de tous ceux qui les connoiſſent, doivent être ignorées des Bergers.

En récompenſe le Mantouan fait quelquefois ſes Bergers fort devots. Vous voyez dans une Eglogue un dénombrement de toutes les Fêtes de la Vierge; dans un autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger, que quand il aura paſſé ſa vie ſur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agréables; & lui fera à jamais habiter les Cieux avec les Dryades & les Hamadryades, nouvelles Saintes que nous ne connoiſſions pas encore dans le Paradis.

Ces ridicules ſenſibles, & pour ainſi dire, palpables, ſont bien aiſez à éviter dans le caractere des Bergers; mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aiſément. Il ne faut point que des Bergers diſent des choſes brillantes. Il en échappe quelquefois à ceux de M. de Racan, quoiqu'ils ayent coûtume d'être aſſez retenus ſur cet article. Pour les Auteurs Italiens, ils ſont toujours ſi remplis de pointes & de fauſſes penſées, qu'il ſemble qu'on doive leur paſſer ce ſtile comme leur langue naturelle. Ils ne ſe contraignent nullement, quoiqu'ils faſſent parler des Bergers, & ils n'en employent pas des figures moins hardies, ni moins outrées.

L'Auteur *De la maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit*, condamne la Silvie du Taſſe, qui en ſe mirant dans une fontaine, & en ſe mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour ſe parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la penſée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergere, on ne peut ſe diſpenſer de ſouſcrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire des Poëſies Paſtorales du Guarini, du Bonarelli, & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de Paſtoral; car la penſée de Silvie eſt la choſe du monde la plus ſimple en comparaiſon de celles dont ces Auteurs ſont pleins.

L'Aminte du Taſſe eſt en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Paſtoral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautez; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, eſt une des plus agréables choſes, & des mieux peintes que j'aye jamais vûës, & l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croi pas que tous les Poëtes de l'Italie enſemble en puiſſent fournir de plus ridicules, que celle de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit ſur la mort de Louïſe de Savoye, Mere de François I.

Rien n'eſt ça-bas qui cette mort ignore,
Coignac s'en coigne en ſa poitrine blême,
Romorantin la perte rememore,
Anjou fait joug, Angoûleme eſt de même,
Amboiſe en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.

M. de Segrais, dont les Poëſies Paſtorales ſont fort eſtimées, avouë qu'il n'a pas toûjours exactement gardé le ſtile qui y eſt propre.

Digitized by Google

pre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de ſon ſiecle, qui demandoit des choſes figurées & brillantes, mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il ſavoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vrayes beautez de l'Eglogue. On ne ſait quel eſt le goût de ce tems-ci, il n'eſt déterminé ni en bien ni en mal, & il paroît qu'il va flotant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ainſi je croi que puis qu'on hazarde toûjours également de ne pas réuſſir, il vaut mieux ſuivre les regles & les veritables idées des choſes.

Entre la groſſiereté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'eſprit de la plûpart de nos Bergers Modernes, il y a un milieu à tenir; mais loin qu'il ſoit aiſé à prendre dans l'execution, il n'eſt ſeulement pas aiſé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'eſprit, & de l'eſprit fin & galant, ils ne plairoient pas ſans cela; il faut qu'ils n'en ayent que juſqu'à un certain point, autrement ce ne ſeroient plus des Bergers; je vais tâcher de déterminer quel eſt ce point, & hazarder l'idée que j'ai là-deſſus.

Les hommes qui ont le plus d'eſprit, & ceux qui n'en ont que médiocrement, ne different pas tant par les choſes qu'ils ſentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les paſſions portent avec tout leur trouble un eſpece de lumiere, qu'elles communiquent preſque également à tous ceux qu'elles poſſedent. Il y a une certaine penetration, de certaines vûës attachées, indépendamment de la difference des eſprits, à tout ce qui nous intereſſe, & nous pique. Mais ces paſſions qui éclairent à peu près tous les hommes de la même ſorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'eſprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils ſentent, y ajoûtent je ne ſai quoi qui a l'air de reflexion, & que la paſſion ſeule n'inſpire point; au lieu que les autres expriment leurs ſentimens plus ſimplement, & n'y mêlent, pour ainſi dire, rien d'étranger. Un homme du commun dira bien : *J'ai ſi fort ſouhaité que ma Maîtreſſe fût fidelle, que j'ai crû qu'elle l'étoit;* mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucaut de dire, *L'eſprit a été en moi la dupe du cœur.* Le ſentiment eſt égal, la penetration égale, mais l'expreſſion eſt ſi differente, que l'on croiroit volontiers que ce n'eſt plus la même choſe.

On ne prend pas moins de plaiſir à voir un ſentiment exprimé d'une maniere ſimple, que d'une maniere plus penſée, pourvû qu'il ſoit toûjours également fin. Au contraire, la maniere ſimple de l'exprimer doit

doit plaire davantage, parce qu'elle cauſe une eſpece de ſurpriſe douce, & une petite admiration. On eſt étonné de voir quelque choſe de fin & de délicat ſous des termes communs, & qui n'ont point été affectez; & ſur ce pied-là, plus la choſe eſt fine, ſans ceſſer d'être naturelle, & les termes communs, ſans être bas, plus on doit être touché.

L'admiration & la ſurpriſe ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choſes au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des Dits notables des Ambaſſadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi; que des Ambaſſadeurs d'Eſpagne ou d'Angleterre en euſſent dit autant, on n'y eût pas ſongé. Mais nous ſuppoſions que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillez autrement que nous, que les Européens avoient toujours traitez de Barbares, ne devoient pas avoir le ſens commun, nous avons été bien étonnez de leur en trouver, & les moindres choſes de leur part nous ont jettez dans l'admiration; admiration dans le fond aſſez injurieuſe pour eux. Il en va de même de nos Bergers; on eſt plus touché de les voir penſer finement dans leur ſtile ſimple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une choſe qui convient au ſtile des Bergers, c'eſt de ne parler que par faits, & preſque point par reflexions. Les gens qui ont médiocrement de l'eſprit, ou l'eſprit médiocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que ſur les choſes particulieres qu'ils ont ſenties; & les autres s'élevant plus haut, reduiſent tout en idées generales. Leur eſprit a travaillé ſur leurs ſentimens & ſur leurs experiences, ce qu'ils ont vû les a conduits à ce qu'ils n'ont point vû; au lieu que ceux qui ſont d'un ordre inferieur ne pouſſent point leurs vûës au-de-là de ce qu'ils ſentent; ce qui y reſſemble le plus pourra leur être encore nouveau. De-là vient dans le peuple une curioſité inſatiable des mêmes objets, une admiration preſque toujours égale pour les mêmes choſes.

Une ſuite de cette ſorte d'eſprit, eſt de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonſtances utiles ou inutiles. C'eſt que l'on a été extrêmement frapé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Génies au contraire, mépriſant tout ce petit détail, vont ſaiſir dans les choſes je ne ſai quoi d'eſſentiel, & qui eſt ordinairement indépendant des circonſtances.

Croiroit-on bien que dans les choſes de paſſion, il vaut mieux imiter

Digitized by Google

ter le langage des perſonnes d'un eſprit médiocre, que celui des autres ? A la verité on ne rapporte guere que des faits, & on ne s'éleve pas juſqu'aux reflexions ; mais rien n'eſt plus agréable que des faits expoſez de maniere qu'ils portent leur reflexion avec eux. Tel eſt ce trait admirable de Virgile : *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derriere des Saules, & veut être apperçûë auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel eſt le deſſein de Galatée, quoi qu'il le ſente parfaitement bien ; mais il a été frapé de l'action, & ſelon qu'il vous la repreſente, il eſt impoſſible que vous n'en deviniez le deſſein. Or l'eſprit aime les idées ſenſibles, parce qu'il les ſaiſit facilement, & il aime à penetrer, pourvû que ce ſoit ſans effort, ſoit parce qu'il ſe plaît à agir juſqu'à un certain point, ſoit parce qu'un peu de penetration flate ſa vanité. Il a le double plaiſir, & d'embraſſer une idée facile, & de penetrer, lors qu'on lui preſente des faits pareils à celui de Galatée. L'action, & pour ainſi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout enſemble à ſes yeux ; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut coûter moins.

Lors que Coridon dans la ſeconde Eglogue de Virgile, dit pour vanter ſa flûte que Dametas la lui donna en mourant, & lui dit, *Tu es le ſecond Maître qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce preſent, toutes ces circonſtances ſont parfaitement du génie Paſtoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embaraſſât dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en démêler, mais cela voudroit être ménagé avec art.

Il n'y a point de Perſonnages à qui il ſiée mieux de charger un peu leur diſcours de circonſtances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas être abſolument inutiles, ou priſes trop loin, car cela ſeroit ennuyeux, quoi que peut-être naturel ; mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit, & qui manquent plus de paſſion qu'elles ne ſont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréable. Ainſi lors que dans une Eglogue de M. Segrais une Bergere dit,

Menalque & Licidas ont ſû faire des Vers
Dignes d'être chantez par cent Peuples divers,
Mais mon jaloux Berger ſous ce vieux Sycomore,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.

La circonſtance du Sycomore eſt jolie en ce qu'elle ſeroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des Bergers, les récits & les narrations leur conviennent fort bien; mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Aſtrée, pleines de reflexions generales, & de raiſonnemens liez les uns aux autres, en verité je ne croi pas que leur caractere le permette.

Il n'eſt pas mal qu'ils faſſent des Deſcriptions, pourvû qu'elles ne ſoient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirſis dans la premiere Idylle de Theocrite paſſe un peu les bornes, & ſur cet exemple Ronſard, & Remi Belleau ſon contemporain, en ont fait qui l'emportent en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un Panier, un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne finiſſent point. Ce n'eſt pas que ces Deſcriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté, & un art merveilleux; au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, fameux Poëte Latin du 16. ſiecle, dans l'Eglogue de Nicé, qui eſt, à ce que je croi, Victoire Colonne, Veuve de Davalos Marquis de Peſquaire, fait décrire au Berget Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y préſentera Davalos mourant, & regrettant de ne pas mourir dans un combat, des Rois, des Capitaines, & des Nymphes en pleurs autour de lui, Nicé priant en vain les Dieux, Nicé évanouïe à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ſes femmes lui jettent ſur le viſage; & il ajoûte qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gémiſſemens, s'ils ſe pouvoient exprimer ſur le jonc. Voilà bien des choſes pour un panier, & même je ne rapporte pas tout: mais je ne ſai comment tout cela ſe peut repreſenter ſur du jonc, ni comment Damon qui n'y ſauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'eſt point embaraſſé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Peſquaire de mourir dans ſon lit. Je ſoupçonne que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je voi que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaiſons dans les diſcours de ſes Bergers. Elles ſont aſſez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaiſons triviales, & principalement des proverbes groſſiers, dont les vrais Bergers ſe ſervent preſque toûjours. Mais comme ces traits-là ſont fort aiſez à attraper, c'eſt ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre choſe dans tous les Auteurs d'Eglo-

gues

gues que des Bergeres qui ſurpaſſent toutes les autres *autant que le Pin ſurpaſſe le Houx, & que le Chêne eſt au-deſſus de la Fougere*; on ne parle que des rigueurs d'une ingrate *qui ſont à un Berger ce qu'eſt le Biſe aux Fleurs, la Grêle aux Moiſſons, &c.* A l'heure qu'il eſt, je croi tout cela uſé, & à dire vrai, ce n'eſt pas un grand malheur. Naturellement les comparaiſons ne ſont pas trop du génie de la paſſion, & les Bergers ne s'en devroient ſervir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace, mais je n'en connois guere de cette eſpece.

Ainſi nous avons trouvé à peu près la meſure d'eſprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me ſemble, des Eglogues comme des habits que l'on prend dans des Balets pour repreſenter des Païſans. Ils ſont d'étofes beaucoup plus belles que ceux des Païſans veritables, ils ſont même ornez de rubans & de points, & on les taille ſeulement en habits de Païſans. Il faut auſſi que les ſentimens dont on fait la matiere des Eglogues, ſoient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers, mais il faut leur donner la forme la plus ſimple & la plus champêtre qu'il ſoit poſſible.

Ce n'eſt pas qu'on ne doive mettre de la ſimplicité & de la naïveté juſque dans les ſentimens; mais on doit prendre garde auſſi que cette naïveté & cette ſimplicité n'excluent que les raffinemens exceſſifs, tels que ſont ceux des gens du grand monde, & non pas des lumieres que la nature & les paſſions fourniſſent d'elles-mêmes, autrement l'on tomberoit dans des puerilitez qui feroient rire. C'en eſt une excellente dans ſon genre que celle de ce jeune Berger, qui dans une Eglogue de Remi Belleau, dit ſur un baiſer qu'il avoit pris à une jolie Bergere:

J'ai baiſé des Chevreaux qui ne faiſoient que naître,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maître
L'autre jour dans ces Prez, mais ce baiſer vraiment,
Surpaſſe la douceur de tous enſemblement.

Une puerilité ſeroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger qu'au Cyclope Polyphéme. Dans l'Idylle de Theocrite qui porte ſon nom & qui eſt belle, il ſonge à ſe vanger de ce que ſa mere, Nymphe Marine, n'a jamais pris ſoin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nymphe de la Mer; la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peut guere

croire que fait comme il étoit, ſa mere fût aſſez folle de lui, pour être bien fâchée de lui voir ces petits maux, ni qu'il imaginât une vengeance ſi mignonne. Son caractere eſt mieux gardé, lors qu'il promet à Galatée comme un preſent fort agréable quatre petits Ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien ſavoir pourquoi Daphnis en mourant, dit adieu aux Ours, & aux Loups Cerviers auſſi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Arethuſe, & aux Fleuves de Sicile. Il me ſemble qu'on n'a guere coûtume de regretter une pareille compagnie.

Il ne me reſte plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaiſon avec les précédentes, c'eſt ſur les Eglogues qui ont un Refrain à peu près comme des Ballades, ou un Vers qui ſe repete pluſieurs fois. Il n'eſt pas beſoin de dire qu'il faut ménager à ces Refrains des chûtes heureuſes, ou tout au moins juſtes; mais on ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir que tout l'art dont Theocrite s'eſt ſervi dans une Idylle de cette eſpece, a été de prendre ſon Refrain, & de le jetter dans ſon Idylle à tort & à travers, ſans aucun égard pour le ſens des endroits où il le mettoit, ſans égard même pour les phraſes qu'il ne faiſoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne ſeroit pas admiré s'il en faiſoit autant.

Voilà bien du mal que j'ai dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils ſont; je ne doute pas que je ne paroiſſe bien impie à ceux qui profeſſent cette eſpece de Religion que l'on s'eſt faite d'adorer l'Antiquité. Il eſt vrai que je n'ai pas laiſſé de louer aſſez ſouvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ai pas toujours louez, & je n'ai pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux défauts; je n'ai pas forcé toutes les lumieres naturelles de la Raiſon pour les juſtifier; je les ai en partie approuvez, & condamnez en partie, comme des Auteurs de ce Siecle, que je verrois tous les jours en perſonne; & c'eſt dans toutes ces choſes-là que conſiſte le ſacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite Digreſſion qui ſera mon Apologie, & une expoſition naïve du ſentiment où je ſuis ſur les Anciens & les Modernes. J'eſpere qu'on me le permettra d'autant plus facilement que le Poëme de M. Perraut a mis cette queſtion fort à la mode. Comme il ſe prepare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucherai que fort legerement; j'eſtime aſſez les Anciens pour leur laiſſer l'honneur d'être combattus par un Adverſaire illuſtre & digne d'eux.

D I-

Digitized by Google

DIGRESSION

Sur les Anciens & les Modernes.

TOute la queſtion de la préeminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entenduë, ſe réduit à ſavoir ſi les Arbres qui étoient autrefois dans nos Campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'ayent été, Homere, Platon, Demoſthene, ne peuvent être égalez dans ces derniers Siecles : mais ſi nos Arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon & Demoſthene.

Eclairciſſons ce Paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux de ce tems-là étoient mieux diſpoſez, formez de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'eſprits animaux ; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce tems-là auroient-ils été mieux diſpoſez ? Les Arbres auroient donc été auſſi plus grands & plus beaux ; car ſi la nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuſe, les arbres auſſi bien que les cerveaux des hommes auroient dû ſe ſentir de cette vigueur & de cette jeuneſſe.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde, quand ils nous diſent que ces gens-là ſont les ſources du bon goût & de la raiſon, & les lumieres deſtinées à éclaircir tous les autres hommes, que l'on n'a d'eſprit qu'autant qu'on les admire, que la nature s'eſt épuiſée à produire ces grands originaux : en verité ils nous les font d'une autre eſpece que nous, & la Phyſique n'eſt pas d'accord avec toutes ces belles phraſes. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui eſt toûjours la même, qu'elle tourne & retourne ſans ceſſe en mille façons & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes ; & certainement elle n'a point formé Platon, Demoſthene, ni Homere d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philoſophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos Eſprits qui ne ſont pas d'une nature materielle, que la liaiſon qu'ils

ont avec le cerveau qui eſt materiel, & qui par ſes differentes diſpoſitions produit toutes les differences qui ſont entr'eux.

Mais ſi les arbres de tous les Siecles ſont également grands ; les arbres de tous les Païs ne le ſont pas. Voilà des differences auſſi pour les Eſprits. Les differentes idées ſont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes ſortes de Climats. Peut-être notre terroir de France n'eſt-il pas propre pour les raiſonnemens que ſont les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers ; & ſans aller ſi loin, peut-être les Orangers qui ne viennent pas auſſi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'eſprit que l'on n'a pas tout-à-fait ſemblable en France. Il eſt toûjours ſûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui eſt entre toutes les parties du monde materiel, les differences de climats qui ſe font ſentir dans les Plantes, doivent s'étendre juſqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y eſt moins grand & moins ſenſible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus ſur les Cerveaux que ſur la Terre, qui eſt d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainſi les penſées d'un païs ſe tranſportent plus aiſément dans un autre que ſes Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le genie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me ſemble qu'on aſſûre ordinairement qu'il y a plus de diverſité entre les Eſprits qu'entre les Viſages. Je n'en ſuis pas bien ſûr. Les Viſages à force de ſe regarder les uns les autres, ne prennent point de reſſemblances nouvelles, mais les Eſprits en prennent par le commerce qu'ils ont enſemble. Ainſi les Eſprits, qui naturellement differoient autant que les Viſages, viennent a ne differer plus tant.

La facilité qu'ont les Eſprits à ſe former les uns ſur les autres, fait que les Peuples ne conſervent pas l'eſprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que ſi nous n'épouſions que des Grecques. Il eſt certain que par des alliances ſi frequentes le ſang de Grece, & celui de France, s'altereroient, & que l'air de viſage particulier aux deux Nations changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels climats ſont les plus favorables pour l'eſprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des déſavantages qui ſe compenſent, & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient auſſi moins de juſteſſe, &

ainſi

ainſi du reſte, il s'enſuit que la difference des climats ne doit être comptée pour rien, pourvû que les Eſprits ſoient d'ailleurs également cultivez. Tout au plus on pourroit croire que la Zone torride & les deux Glaciales, ne ſont pas fort propos pour les Sciences. Juſqu'à preſent elles n'ont point paſſé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede; peut-être n'a-ce pas été par hazard qu'elles ſe ſont tenuës entre le mont Atlas & la Mer Baltique; on ne ſait ſi ce ne ſont point là des bornes que la nature leur a poſées, & ſi l'on peut eſperer de voir jamais de grands Auteurs Lapons ou Négres.

Quoi qu'il en ſoit, voilà, ce me ſemble, la grande queſtion des Anciens & des Modernes vuidée. Les Siecles ne mettent aucune difference naturelle entre les hommes, le climat de la Gréce ou de l'Italie; & celui de la France, ſont trop voiſins pour mettre quelque difference ſenſible entre les Grecs ou les Latins & Nous; quand ils y en mettroient quelqu'une, elle ſeroit fort aiſée à effacer; & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raiſonnement paroiſſe convainquant à tout le monde. Si j'euſſe employée de grands tours d'Eloquence, oppoſé des traits d'Hiſtoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Hiſtoire honorables pour les Anciens, & des paſſages favorables aux uns à des paſſages favorables aux autres, ſi j'euſſe traité de Savans entêtez ceux qui nous traitent d'ignorans & d'eſprits ſuperficiels, & que ſelon les loix établies entre les Gens de Lettres, jeuſſe rendu exactement injure pour injure aux Partiſans de l'Antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves; mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais; & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on ſeroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai crû que le plus court étoit de conſulter un peu ſur tout ceci la Phyſique, qui a le ſecret d'abreger bien des conteſtations que la Rhetorique rend infinies.

Ici, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui eſt entre les Anciens & nous, il ne reſte plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les differences, quelles qu'elles ſoient, doivent être cauſées par des circonſtances étrangeres, telles que ſont le tems, les gouvernemens, l'état des affaires generales.

Les Anciens ont tout inventé, c'eſt ſur ce point que leurs Partiſans

ſans triomphent ; donc ils avoient beaucoup plus d'eſprit que nous ; point du tout ; mais ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât ſur ce qu'ils on bû les premiers l'eau de nos Rivieres, & que l'on nous inſultât ſur ce que nous ne buvons plus que leurs reſtes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé ; s'ils étoient en la nôtre, ils ajoûteroient à ce qu'ils trouveroient inventé ; il n'y a pas là grand myſtere.

Je parle pas ici des inventions que le hazard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal habile homme du monde ; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque effort d'eſprit. Il eſt certain que les plus groſſieres de cette eſpece n'ont été reſervées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit été d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre Siecle brûle les Vaiſſeaux des Romains avec des Miroirs, ſi cependant ce n'eſt point là une fable.

Qui voudroit débiter des choſes ſpecieuſes & brillantes, ſoûtiendroit à la gloire des Modernes que l'eſprit n'a pas beſoin d'un grand effort pour les premieres découvertes, & que la Nature ſemble nous y porter elle-même, mais qu'il faut plus d'effort pour y ajoûter quelque choſe, & un plus grand effort, plus on y a déja ajoûté, parce que la matiere eſt plus épuiſée, & que ce qui reſte à y découvrir eſt moins expoſé aux yeux. Peut-être que les Admirateurs des Anciens ne négligeroient pas un raiſonnement auſſi bon que celui-là, s'il favoriſoit leur parti ; mais javouë de bonne-foi qu'il n'eſt pas aſſez ſolide.

Il eſt vrai que pour ajoûter aux premieres découvertes, il faut ſouvent plus d'effort d'eſprit, qu'il n'en a falu pour les faire ; mais auſſi on ſe trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a deja l'eſprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des vûës empruntées d'autrui qui s'ajoûtent a celles que nous avons de notre fonds, & ſi nous ſurpaſſons le premier inventeur, c'eſt lui qui nous a aidé lui-même à le ſurpaſſer ; ainſi il a toûjours ſa part à la gloire de notre Ouvrage ; & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous reſteroit rien de plus qu'à lui.

Je pouſſe ſi loin l'équité dont je ſuis ſur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vûës fauſſes qu'ils ont euës, de mauvais raiſonnemens qu'ils ont faits, de ſottiſes qu'ils ont dites.

Tel-

Digitized by Google

Telle eſt notre condition qu'il ne nous eſt point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raiſonnable ſur quelque matiere que ce ſoit ; il faut avant cela que nous nous égarions long-tems, & que nous paſſions par diverſes ſortes d'erreurs, & par divers degrez d'impertinences. Il eût toûjours dû être bien facile, à ce qu'il ſemble, de s'aviſer que tout le jeu de la Nature conſiſte dans les figures & dans les mouvemens des corps ; cependant avant que d'en venir là, il a fallu eſſayer des Idées de Platon, des Nombres de Pythagores, des Qualitez d'Ariſtote, & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai Syſtême. Je dis qu'on y a été réduit, car en verité il n'en reſtoit plus d'autre, & il ſemble qu'on s'eſt défendu de le prendre auſſi long-tems qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuiſé la plus grande partie des idées fauſſes qu'on ſe pouvoit faire ; il falloit abſolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoiſſance envers ceux qui nous en ont acquittez. Il en va de même ſur diverſes matieres, où il y a je ne ſai combien de ſottiſes, que nous dirions, ſi elles n'avoient pas été dites, & ſi on ne nous les avoit pas, pour ainſi dire, enlevées ; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en reſſaiſiſſent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainſi étant éclairez par les vûës des Anciens, & par leur fautes mêmes, il n'eſt pas ſurprenant que nous les ſurpaſſions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fuſſions d'une nature fort inferieure à la leur ; il faudroit preſque que nous ne fuſſions pas hommes auſſi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puiſſent toûjours encherir ſur les Anciens, il faut que les choſes ſoient d'une eſpece à le permettre. L'Eloquence & la Poëſie ne demandent qu'un certain nombre de vûës aſſez borné, par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent avoir amaſſé en peu de ſiecles un petit nombre de vûës, & la vivacité de l'imagination n'a pas beſoin d'une longue ſuite d'experiences, ni d'une grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle eſt capable. Mais la Phyſique, la Medecine, les Mathematiques, ſont compoſées d'un nombre infini de vûës, & dépendent de la juſteſſe du raiſonnement, qui ſe perfectionne avec une extrême lenteur & ſe perfectionne toûjours ; il faut même ſouvent qu'elles ſoient aidées par des experiences que le hazard ſeul fait naître, &

qu'il n'amene pas à point nommé. Il eſt évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Phyſiciens ou Mathematiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philoſophie, & ce qui de là ſe répand ſur tout, je veux dire la maniere de raiſonner, s'eſt extrêmement perfectionné dans ce ſiecle. Je doute fort que la plûpart des gens entrent dans la remarque que je vais faire; je la ferai cependant pour ceux qui ſe connoiſſent en raiſonnemens, & je puis me vanter que c'eſt avoir du courage que de s'expoſer pour l'interêt de la Verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'eſt aſſurément pas mépriſable. Sur quelque matiere que ce ſoit, les Anciens ſont aſſez ſujets à ne pas raiſonner dans la derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites ſimilitudes, des jeux d'eſprit peu ſolides, des diſcours vagues & confus paſſent chez eux pour des preuves, auſſi rien ne leur coûte à prouver; mais ce qu'un Ancien démontroit en ſe jouant, donneroit à l'heure qu'il eſt bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'eſt-on pas ſur les raiſonnemens? On veut qu'ils ſoient intelligibles, on veut qu'ils ſoient juſtes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la choſe du monde la plus ingénieuſe, ſi elle ne va pas au fait. Avant M. Deſcartes on raiſonnoit plus commodément; les ſiecles paſſez ſont bien-heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'eſt lui, à ce qu'il me ſemble, qui a amené cette nouvelle méthode de raiſonner, beaucoup plus eſtimable que ſa Philoſophie même, dont une bonne partie ſe trouve fauſſe, ou fort incertaine, ſelon les propres regles qu'il nous a appriſes. Enfin il regne non ſeulement dans nos bons Ouvrages de Phyſique & de Métaphyſique, mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une préciſion & une juſteſſe, qui juſqu'à préſent n'avoient été guere connuës.

Je ſuis même fort perſuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laiſſe pas de ſe gliſſer encore dans nos meilleurs Livres quelques raiſonnemens à l'antique, mais nous ſerons quelque jour Anciens, & ne ſera-t-il pas bien juſte que notre poſterité à ſon tour nous redreſſe & nous ſurpaſſe, principalement ſur la maniere de raiſonner, qui eſt une Science à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui eſt de l'Eloquence & de la Poëſie, qui ſont le ſujet de

Digitized by Google

de la principale conteſtation entre les Anciens & les Modernes, quoi qu'elles ne ſoient pas en elles-mêmes fort importantes, je croi que les Anciens en ont pû atteindre la perfection, parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de ſiécles, & je ne ſai pas préciſément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils été ? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une diſcuſſion infinie, & qui, quelque juſte & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les partiſans de l'Antiquité. Le moyen de raiſonner avec eux ? Ils ſont réſolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner tout ? à les admirer ſur tout. C'eſt là particulierement le génie des Commentateurs, peuple le plus ſuperſtitieux de tous ceux qui ſont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautez ne ſe tiendroient heureuſes d'inſpirer à leurs Amans une paſſion auſſi vive & auſſi tendre que celle qu'un Grec ou un Latin inſpire à ſon reſpectueux Interprete ?

Cependant je dirai quelque choſe de plus précis ſur l'Eloquence & ſur la Poëſie des Anciens ; non que je ne ſache aſſez le péril qu'il y a à ſe déclarer, mais il me ſemble que mon peu d'autorité & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a été plus loin chez les Anciens que la Poëſie, & que Demoſthene & Ciceron ſont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur ; j'en vois une raiſon aſſez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs, & dans celle des Romains, & il étoit auſſi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le ſeroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poëſie au contraire n'étoit bonne à rien, & ç'a été toûjours la même choſe dans toutes ſortes de Gouvernemens ; ce vice-là lui eſt bien eſſentiel. Il me paroît encore que ſur la Poëſie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une eſpece de Poëſie, ſur laquelle les Latins n'ont rien à oppoſer aux Grecs, on voit bien que c'eſt la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte ſur Demoſthene, Virgile ſur Theocrite, & ſur Homere, Horace ſur Pindare, Tite-Live & Tacite ſur tous les Hiſtoriens Grecs.

Dans le Syſtême que nous avons établi d'abord, cet ordre eſt fort naturel. Les Latins étoient des Modernes à l'égard des Grecs ; mais comme l'Eloquence & la Poëſie ſont aſſez bornées, il faut qu'il y

ait un tems où elles ſoient portées à leur derniere perfection, & je tiens que pour l'Eloquence & pour l'Hiſtoire, ce tems-là a été le Siècle d'Auguſte. Je n'imagine rien au-deſſus de Ciceron & de Tite-Live; ce n'eſt pas qu'ils n'ayent leurs défauts, mais je ne crois pas qu'on puiſſe avoir moins de défauts avec autant de grandes qualitez, & l'on ſait aſſez que c'eſt la ſeule maniere dont on puiſſe dire que les hommes ſoient parfaits ſur quelque choſe.

La plus belle verſification du monde eſt celle de Virgile, peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loiſir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Eneïde d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on ſurpaſſe jamais. Pour ce qui eſt de l'ordonnance du Poëme en general, de la maniere d'amener les évenemens, & d'y ménager des ſurpriſes agréables, de la nobleſſe des caracteres, de la varieté des incidens, je ne ſerai jamais fort étonnné qu'on aille au-de-là de Virgile, & nos Romans qui ſont des Poëmes en proſe, nous en ont déja fait voir la poſſibilité.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans un plus grand détail de critique, je veux ſeulement faire voir que puiſque les Anciens ont pû parvenir ſur de certaines choſes à la derniere perfection, & n'y pas parvenir, on doit en examinant s'ils y ſont parvenus, ne conſerver aucun reſpect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire ſans adouciſſement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare; il faut avoir la hardieſſe de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands genies, il faut pouvoir digerer que l'on compare Demoſthene & Ciceron à un homme qui aura un nom François, & peut-être bas; grand & prodigieux effort de raiſon?

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il ſeroit plus raiſonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes naturellement ont dû encherir ſur les Anciens, cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels ſont au contraire les fondemens de celle où l'on eſt pour les Anciens? Leurs noms qui ſonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils ſont Grecs ou Latins, la réputation qu'ils ont euë d'être les premiers hommes de leur ſiecle, ce qui n'étoit vrai que pour leur ſiecle, le nombre de leurs admirateurs qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant

Digitized by Google

dant une longue ſuite d'années. Tout cela conſideré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions prévenus pour les Modernes; mais les hommes non contens d'abandonner la Raiſon pour les préjugez, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être ſurpaſſez, mais ne diſons pas qu'ils ne peuvent être égalez; maniere de parler très-familiere à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas? En qualité d'hommes nous avons toûjours droit d'y prétendre. N'eſt-il pas plaiſant qu'il ſoit beſoin de nous relever le courage ſur ce point-là, & que nous qui avons ſouvent une vanité ſi mal entenduë, nous ayons auſſi quelquefois une humilité qui ne l'eſt pas moins? Il eſt donc bien déterminé qu'aucune ſorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la Nature ſe ſouvient bien encore comment elle forma la tête de Ciceron & de Tite-Live. Elle produit dans tous les ſiecles des hommes propres à être de grands hommes, mais les ſiecles ne leur permettent pas toûjours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares, des Gouvernemens ou abſolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts, des préjugez & des fantaiſies qui peuvent prendre une infinité de formes differentes, tel qu'eſt à la Chine le reſpect des Cadavres, qui empêche qu'on ne faſſe aucune anatomie, des guerres univerſelles, établiſſent ſouvent, & pour long-tems, l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverſes diſpoſitions des fortunes particulieres, & vous verrez combien la Nature ſeme en vain de Cicerons & de Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainſi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faiſant naître de grands Rois fait naître auſſi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellens Hiſtoriens pour écrire leurs vies; ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'en tout tems les Hiſtoriens & les Poëtes ſont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les ſiecles barbares qui ont ſuivi celui d'Auguſte, & précedé celui-ci, fourniſſent aux partiſans de l'Antiquité celui de tous leurs raiſonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, diſent-ils, que dans ces ſiecles-là, l'ignorance étoit ſi épaiſſe & ſi profonde? C'eſt que l'on n'y connoiſſoit plus les Grecs & les Latins, on ne les liſoit plus; mais du moment que l'on ſe remit devant les yeux ces

excellens modelles, on vit renaître la Raiſon & le bon goût. Cela eſt vrai, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commençemens des Sciences, des belles Lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fît oublier, ſeroit-ce à dire qu'il en fût devenu incapable ? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premieres Elemens. Si quelque remede lui rendoit la memoire tout-à-coup, ce ſeroit bien de la peine épargnée, il ſe trouveroit ſachant tout ce qu'il avoit ſû, & pour continuer, il n'auroit qu'à prendre où il auroit fini. La lecture des Anciens a diſſipé l'ignorance & la barbarie des ſiecles précedens. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau, que nous aurions été long-tems à rattraper, mais que nous euſſions rattrapées à la fin ſans le ſecours des Grecs & des Latins, ſi nous les avions bien cherchées. Et où les euſſions-nous priſes ? Où les avoient priſes les Anciens. Les Anciens même avant que de les prendre tâtonnerent bien long-tems.

La comparaiſon que nous venons de faire des hommes de tous les ſiecles à un ſeul homme peut s'étendre ſur toute notre queſtion des Anciens & des Modernes. Un bon eſprit cultivé eſt, pour ainſi dire, compoſé de tous les eſprits des ſiecles précedens, ce n'eſt qu'un même eſprit qui s'eſt cultivé pendant tout ce tems-là. Ainſi cet homme qui a vêcu depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, a eu ſon enfance où il ne s'eſt occupé que des beſoins les plus preſſans de la vie, ſa jeuneſſe où il a aſſez bien réuſſi aux choſes d'imagination, telles que la Poëſie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raiſonner, mais avec moins de ſolidité que de feu. Il eſt maintenant dans l'âge de virilité, où il raiſonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais ; mais il ſeroit bien plus avancé ſi la paſſion de la guerre ne l'avoit occupé long-tems, & ne lui avoit donné du mépris pour les Sciences auſquelles il eſt enfin revenu.

Il eſt fâcheux de ne pouvoir pas pouſſer juſqu'au bout une comparaiſon qui eſt en ſi beau train, mais je ſuis obligé d'avouër que cet homme-là n'aura point de vieilleſſe ; il ſera toûjours également capable des choſes auſquelles ſa jeuneſſe étoit propre, & il le ſera toûjours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité, c'eſt-à-dire, pour quitter l'allegorie, que les hommes ne dégenereront jamais, & que les vûës ſaines de tous les bons eſprits, qui ſe ſuccederont, s'ajoûteront toûjours les unes aux autres.

Cet

Digitized by Google

Cet amas qui croît inceſſamment, de vûës qu'il faut ſuivre, de regles qu'il faut pratiquer; augmente toûjours auſſi la difficulté de toutes les eſpeces de Sciences ou d'Arts; mais d'un autre côté de nouvelles facilitez naiſſent pour recompenſer ces difficultez; je m'expliquerai mieux par des exemples. Du tems d'Homere, c'étoit une grande merveille qu'un homme pût aſſujettir ſon diſcours à des meſures, à des ſyllabes longues & breves, & faire en même tems quelque choſe de raiſonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, & on ſe tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un ſeul Vers cinq Langues differentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas, au defaut de tous les deux prendre l'attique, l'Eolique, ou le Commun, c'eſt-à-dire, parler en même tems Picard, Gaſcon, Normand, Breton & François commun. Il pouvoit alonger un mot, s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long, perſonne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confuſion de Langues, cet aſſemblage bizarre de mots tout défigurez étoit la Langue des Dieux, du moins il eſt bien ſûr que ce n'étoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchée les unes après les autres, & à l'heure qu'il eſt les Poëtes dépouillez de leurs anciens Privileges ſont reduits à parler d'une maniere naturelle. Il ſembleroit que le métier ſeroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'eſprit enrichi d'une infinité d'idées Poëtiques qui nous ſont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux, nous ſommes guidez par un grand nombre de regles & de reflexions qui ont été faites ſur cet Art, & comme tous ces ſecours manquoient à Homere, il en a été récompenſé avec juſtice par toutes les licences qu'on lui laiſſoit prendre. Je crois pourtant, à dire le vrai, que ſa condition étoit un peu meilleure que la nôtre; ces ſortes de compenſations ne ſont pas ſi exactes.

Les Mathematiques, la Phyſique, ſont des Sciences dont le joug s'apeſantit toûjours ſur les Savans, à la fin il y faudroit renoncer, mais les Methodes ſe multiplient en même temps; le même eſprit qui perfectionne les choſes en y ajoûtant de nouvelles vûës, perfectionne auſſi la maniere de les apprendre en l'abregeant, & fournit de nouveaux moyens d'embraſſer la nouvelle étenduë qu'il donne aux Sciences. Un Savant de ce ſiecle-ci contient dix fois un Savant du

du ſiecle d'Auguſte, mais il en a eu dix fois plus de commoditez pour devenir Savant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Juſtice, pour marquer qu'elle s'en ſert à peſer, & à égaler à peu près tout ce qu'elle diſtribuë aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les deſavantages des differentes conditions, les facilitez & les difficultez qui regardent les choſes de l'eſprit.

En vertu de ces compenſations, nous pouvons eſperer qu'on nous admirera avec excès dans les ſiecles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos Ouvrages des beautez que nous n'avons point prétendu y mettre, telle faute inſoûtenable, & dont l'Auteur conviendroit lui-même aujourd'hui, trouvera des Défenſeurs d'un courage invincible, & Dieu ſait avec quel mépris on traitera en comparaiſon de nous les beaux eſprits de ces tems-là, qui pourront bien être des Ameriquains. C'eſt ainſi que le même préjugé nous abaiſſe dans un tems, pour nous élever dans un autre, c'eſt ainſi qu'on en eſt la victime, & puis la divinité; jeu aſſez plaiſant à conſiderer avec des yeux indifferens.

Je puis même pouſſer la prédiction encore plus loin. Un tems a été que les Latins étoient Modernes, & alors ils ſe plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les Anciens. La difference de tems qui eſt entre les uns & les autres diſparoit à notre égard, à cauſe du grand éloignement où nous ſommes, ils ſont tous anciens pour nous, & nous ne faiſons pas de difficulté de préferer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent ſur les autres; mais entre Anciens & Modernes ce ſeroit un grand déſordre que les Modernes l'emportaſſent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue ſuite de ſiecles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins; alors il eſt aiſé de prévoir qu'on ne fera aucun ſcrupule de nous préferer hautement à eux ſur beaucoup de choſes. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Ariſtophane, ne tiendront guere devant Cinna, Horace, Ariane, le Miſanthrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comedies du bon tems, car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon tems eſt paſſé. Je ne crois pas que Theagene & Chariclée, Clitophon & Leucippe ſoient jamais comparez à Cyrus, à l'Aſtrée, à Zaïde,

Digitized by Google

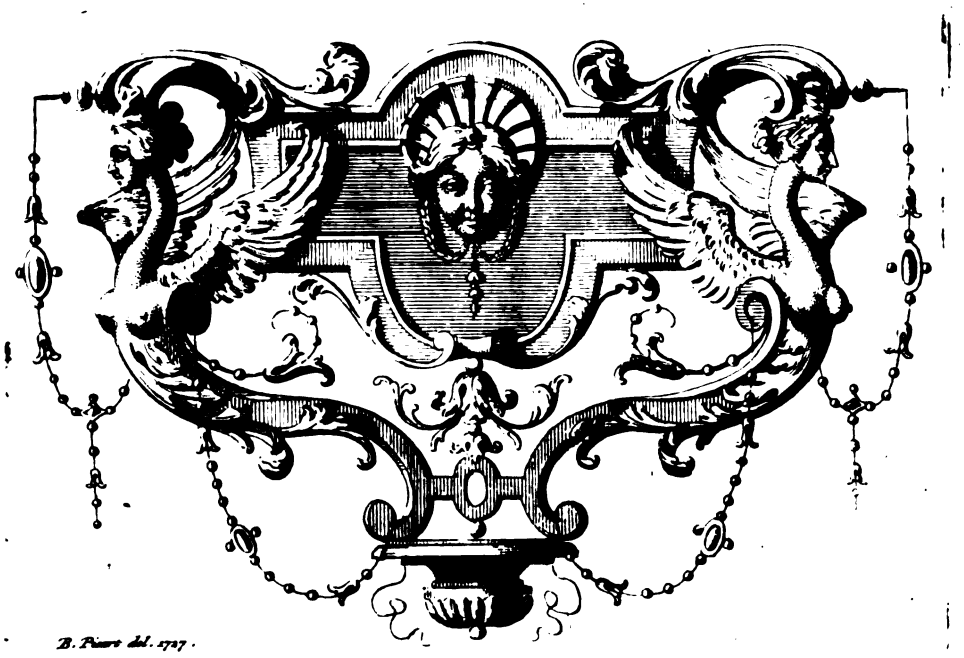
de, à la Princeſſe de Cleves. Il y a même des eſpeces nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à oppoſer, & qu'apparemment la poſterité ne ſurpaſſera pas. N'y eût-il que les Chanſons, eſpece qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuſe quantité, toutes pleines de feu & d'eſprit; & je maintiens que ſi Anacreon les avoit ſûës, il les auroit plus chantées que la plûpart des ſiennes. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poëſie que la verſification peut avoir aujourd'hui autant de nobleſſe, mais en même tems plus de juſteſſe & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me ſuis propoſé d'éviter les détails, & je n'étalerai pas davantage nos richeſſes, mais je ſuis perſuadé que nous ſommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toûjours la peine de tenir des Regiſtres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une bonne partie.

Si les grands Hommes de ce ſiecle avoient des ſentimens charitables pour la poſterité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aſpirer toûjours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choſes, rien ne borne tant les eſprits, que l'admiration exceſſive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Ariſtote, & qu'on ne cherchoit la Verité que dans ſes Ecrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non ſeulement la Philoſophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abîme de galimatias & d'idées inintelligibles; d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Ariſtote n'a jamais fait un vrai Philoſophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fuſſent devenus, s'il eût été permis. Et le mal eſt qu'une fantaiſie de cette eſpece une fois établie parmi les hommes, en voilà pour long-temps, on ſera des ſiecles entiers à en revenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Deſcartes, & le mettre à la place d'Ariſtote, ce ſeroit à peu près le même inconvenient.

Cependant il faut tout dire; il n'eſt pas bien ſûr que la poſterité nous compte pour un mérite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre-elle & nous, comme nous les comptons aujourd'hui aux Gres & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la Raiſon ſe perfectionnera, & que l'on ſe déſabuſera generalement du préjugé groſſier de l'Antiquité. Peut-être ne durera-t-il pas encore long-tems, peut-être à l'heure qu'il eſt admirons-nous les Anciens en

pure perte, & ſans devoir jamais être admirez en cette qualité-là. Cela ſeroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir oſé attaquer des Anciens dans le Diſcours ſur l'Eglogue, il faut que ce ſoit un crime qui ne puiſſe être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajoûterai ſeulement que ſi j'ai choqué les ſiecles paſſez par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guere au ſiecle préſent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles repreſentent toûjours un amour tendre, délicat, appliqué, fidelle juſqu'à en être ſuperſtitieux, & ſelon tout ce que j'entens dire, le ſiecle eſt bien mal choiſi pour y peindre un amour ſi parfait.



B. Picart del. 1727.

THE-

THETIS ET PELÉE,

TRAGEDIE

REPRESENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS

PAR L'ACADEMIE ROYALE

DE MUSIQUE,

l'An 1689.

Digitized by Google

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA NUIT.
LA VICTOIRE.
Suite de la Victoire.
LE SOLEIL.

Digitized by Google

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente une Nuit.

SCENE I.

LA NUIT dans ſon Char.

ACchevons notre cours paiſible,
Achevons de verſer nos tranquilles Pavots;
Mortels, dans votre ſort pénible
Le plus grand bien eſt le repos.
Goutez ce calme heureux que le deſtin vous laiſſe,
Le jour ne reviendra qu'avec trop de viteſſe,
Et mille ſoins divers
S'empareront de l'Univers.

On entend un bruit de Guerre.

Quel bruit interrompt le ſilence
De la Terre & des Cieux?
D'où vient que dans ces lieux
La Victoire s'avance?

SCENE II.

LA NUIT, LA VICTOIRE, & ſa Suite.

CHOEUR.

ALlons, allons, ne tardons pas,
Un jeune HEROS nous appelle;
Allons le couronner dans l'horreur des combats,
La Victoire à jamais lui veut être fidelle,
Elle ſuivra toûjours ſes pas.

On commence à voir un peu de clarté.

LA VICTOIRE.

O Nuit! précipitez votre ſombre carriere,
Déja du Dieu du jour un foible éclat nous luit;
Cedez à la lumiere,
Fuyez, fuyez, obſcure Nuit.

LA NUIT.

Il n'eſt pas tems encor que le Soleil me chaſſe,
O Ciel! par quelle nouveauté
Vient-il ſi-tôt prendre ma place,
Et faire briller ſa clarté?

La clarté augmente peu à peu.

CHOEUR.

O Nuit! précipitez votre ſombre carriere,
Voyez quel eſt déja cet éclat qui nous luit,
Cedez à la lumiere,
Fuyez, fuyez, obſcure Nuit.

LA NUIT.

Il faut ceder, je ne puis m'en défendre,
Un trop grand éclat m'y réduit.
Quel prodige doit-on attendre
Dans le jour qui me ſuit?

LA VICTOIRE.

Le tems vous preſſe trop, vous ne pouvez l'apprendre.

CHOEUR.

Fuyez, fuyez, obſcure Nuit.

La Nuit ſe retire.

SCENE III.

LA VICTOIRE & ſa Suite.

On voit le Palais du Soleil qui commence à s'ouvrir.

DU Palais du Soleil la barriere éclatante
S'ouvre de moment en moment.
Marquons au Dieu du Jour qui remplit notre attente,
Combien à nos regards ce ſpectacle eſt charmant.

Pendant que le Palais du Soleil acheve de s'ouvrir, la Suite de la Victoire en marque ſa joye par des danſes.

Digitized by Google

SCENE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES, LA VICTOIRE & ſa Suite.

LE SOLEIL.

VIctoire, tu le vois, j'accomplis ma promeſſe,
A ſuivre tes deſirs tu vois que je m'empreſſe,
L'ordre de l'Univers, & d'éternelles Loix
N'ont point de pouvoir qui m'arrête,
Je vais partir plûtôt que je ne dois,
Pour éclairer la premiere conquête
Du Fils du plus puiſſant des Rois.

LA VICTOIRE.

Je ne puis te marquer trop de reconnoiſſance,
Soleil, quand tu répons à mon impatience.
Un grand Roi m'a preſcrit de voler en des lieux
Où ſon auguſte Fils, d'un courage intrepide,
Expoſe des jours précieux,
Ma courſe n'eſt jamais plus prompte & plus rapide,
Que quand je ſuis les Loix d'un Roi ſi glorieux.

LE SOLEIL.

Pendant quelques momens encore
Laiſſons briller l'Aurore,
Et j'entre en ma carriere avec la même ardeur
Qui poſſede ton cœur.
Quel deſtin aujourd'hui commence!
Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naiſſance!
Que de fameux exploits l'un à l'autre enchaînez

S'of-

S'offrent dans l'avenir à mes yeux étonnez!
A ce vainqueur nouveau mille Ennemis ſe rendent,
Mille ſuperbes Murs tombent ſous ſon effort.
Que vois-je ? quel illuſtre ſort !
Il ſatisfait à tout ce que demandent
Et l'Exemple qu'il ſuit, & le Sang dont il ſort.

Danſes de la Suite de la Victoire & des Heures.

CHOEUR.

Préparons, préparons nos Palmes immortelles
Pour tant d'exploits guerriers;
Pour des conquêtes ſi belles
Préparons tous nos Lauriers.

LE SOLEIL *dans ſon Char.*

Je commence mon cours, va, pars ainſi que moi,
Victoire, accordons-nous à ſervir un grand Roi.

Le Soleil part, & la Victoire s'envole.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

JUPITER.
NEPTUNE.
MERCURE.
PELE'E, *Roi de Theſſalie.*
THETIS, *Déeſſe de la Mer.*
DORIS, *Nymphe de la Mer.*
CYDIPPE, *Nymphe de la Mer.*
LES TROIS SIRENES.
UN TRITON.
LES MINISTRES DU DESTIN.
LES TROIS EUMENIDES.

THE-

Digitized by Google

B. Picart del. et sculp. 1728.

THETIS ET PELÉE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente le Palais de Thetis.

SCENE PREMIERE.

PELE'E.

QUE mon deſtin eſt déplorable !
En vain à mes ſoûpirs Thetis eſt favorable,
Helas ! Neptune en eſt charmé,

Digitized by Google

La crainte que nous cauſe un Dieu ſi redoutable
Tient toûjours dans nos cœurs ce beau feu renfermé.
Quelles ſont tes rigueurs, Amour impitoyable!
Il eſt encor des maux pour un Amant aimé.

SCENE II.

PELE'E, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

QUoi? je vous trouve ſeul? Thetis attend Neptune;
Lorſqu'il vient à ſes yeux faire briller ſa Cour,
Il ſemble que d'un ſi beau jour
L'éclat vous importune.
La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour.

PELE'E.

Moi, Nymphe, j'aimerois? non, mon cœur eſt paiſible,
Non, mon cœur n'eſt point enflâmé.

DORIS.

On dit d'un air moins animé
Que l'on eſt inſenſible.

PELE'E.

Par le ſeul mot d'amour vous m'avez allarmé.

DORIS.

C'eſt en vain qu'un Amant tâche de ſe contraindre,
En vain il cache ſon ardeur,
Les efforts qu'il ſe fait pour feindre
Trahiſſent malgré lui le ſecret de ſon cœur.

J'igno-

Digitized by Google

J'ignore quel Objet dans votre ame a fait naître
Des feux qui n'oſent éclater;
Mais vous aimez, j'ai ſû le reconnoître,
Ne cherchez point à m'en faire douter.

PELE'E.

J'aimerois, ſi l'amour ſincere
Pouvoit s'aſſurer d'être heureux;
Mais ſouvent les plus beaux feux
Trouvent un objet ſevere;
Souvent on préfere
L'Amant le moins amoureux.

Neptune aime Thetis, c'eſt à moi qu'il confie
Ses ſecrets ſentimens;
Mais ſes tourmens
Me font voir ſans envie
Le deſtin des Amants.

DORIS.

De quoi peut vous ſervir une feinte éternelle?
Roi des Theſſaliens, fameux par vos exploits,
Vous aimez, vous ſerez fidele;
D'où vient que vous n'oſez découvrir votre choix?

Avec une gloire éclatante
Vous flaterez la vanité
D'une fiere Beauté;
Avec une flâme conſtante
Vous pourrez d'une Indifferente
Vaincre la cruauté.
Avec une gloire éclatante,
Avec une flâme conſtante,
On eſt aiſément écouté.

PELE'E.

Vous tâchez vainement d'animer mon courage,
Quand je ſerois Amant, croirois-je vos diſcours?
La crainte eſt toûjours
Le cruel partage
Des tendres amours.

DORIS.

L'eſpoir eſt toûjours
Le charmant partage
Des tendres amours.

PELE'E & DORIS.

La crainte / L'eſpoir } eſt toûjours
Le charmant / Le cruel } partage
Des tendres amours.

SCENE III.

THETIS, DORIS, PELE'E, CYDIPPE, Nymphes de la Suite de Thetis.

DORIS.

DEeſſe, avec plaiſir nous allons voir la Fête
Que le Dieu des Eaux vous apprête.

THETIS.

J'eſpere qu'en ce jour votre amitié pour moi
Vous fera partager l'honneur que je reçoi.

Digitized by Google

On voit venir de loin les Sirenes, & on entend leur Muſique.

Mais nous voyons déja les Sirenes paroître,
Nous entendons leurs doux concerts,
Préparons-nous à voir bien-tôt le Maître
Des vaſtes Mers.

SCENE IV.

THETIS, DORIS, PELE'E, LES SIRENES, Nymphes de la Suite de Thetis, Nereïdes qui accompagnent les Sirenes.

LES SIRENES.

NOs chants harmonieux forcent tout à ſe rendre,
Nous diſpoſons des cœurs à notre gré:
Dès que nos voix ſe font entendre,
Notre triomphe eſt aſſuré.

Danſes des Nereïdes.

LES SIRENES *à Thetis.*

Prenez d'aimables chaînes,
Que nos chanſons ne ſoient pas vaines
Pour la premiere fois;
Eſt-il des rigueurs inhumaines
Pour un fidele amour annoncé par nos voix?

SCENE V.

NEPTUNE, THETIS, PELE'E, TRITONS & FLEUVES de la Suite de Neptune, DORIS, SIRENES, NEREIDES.

CHOEUR de Tritons & de Fleuves.

EMpreſſons-nous à plaire au Dieu des Ondes,
Il adore Thetis, adorons ſes beaux yeux,
Les Amours deſcendront dans nos Grottes profondes,
Ils regnent juſque dans ces lieux.

NEPTUNE *à Thetis.*

Voyez, belle Déeſſe,
Voyez toute ma Cour vous marquer ſon tranſport,
Je vous ſoumets par ma tendreſſe
Tout ce qui m'eſt ſoumis par les ordres du Sort.
Jupiter m'enleva le plus noble partage;
Mais l'Empire des Mers où je donne la Loi,
Sur l'Empire des Cieux doit avoir l'avantage,
Quand vous regnerez avec moi.

THETIS.

Je doute que du Sort la ſuprême puiſſance
M'ait deſtinée à cet honneur;
Mais je reçoi vos ſoins avec reconnoiſſance,
C'eſt le ſeul ſentiment qui dépend de mon cœur.

NEPTUNE.

Je me flate que ma conſtance
Doit m'attirer une autre récompenſe;

Digitized by Google

Aimez, aimez à votre tour,
C'eſt l'amour ſeul qui peut payer l'amour.

Danſes de Divinitez de la Mer.

CHOEUR de toutes les Divinitez.

Tout reconnoît l'Amour, tout ſe plaît dans ſes chaînes,
Tout cede à ſes loix ſouveraines;
Mais il n'eſt rien dans l'Univers
Qui lui ſoit plus ſoumis que l'Empire des Mers.

UN TRITON.

C'eſt dans nos flots que Venus prit naiſſance,
Nous fûmes les premiers ſous ſon obéiſſance,
La Mere d'Amour fit ſur nous
L'eſſai de ſes traits les plus doux.

NEPTUNE *aux Divinitez de la Mer.*

Je ſuis content de votre zèle,
Il ne ſauroit mieux éclater.

à Thetis.

Je vous quitte, aimable Immortelle,
Songez à la grandeur où vous pouvez monter:
Mais ſongez encor plus à mon amour fidèle.

Neptune ſort avec les Divinitez de la Mer.

SCENE VI.

THETIS, PELE'E.

PELE'E.

JE viens de ſoûtenir le ſpectacle fatal
Des hommages pompeux que vous rend mon Rival;

Pour me payer d'une peine ſi dure,
Vos plus tendres regards ne me ſont-ils pas dûs?
Parlez, ou que du moins un ſoupir me raſſure
Contre les ſoins que l'on vous a rendus.

THETIS.

Perdez une crainte importune,
Je viens d'apprendre encor que mes foibles attraits
Vous donnent un Rival plus puiſſant que Neptune,
Et mon cœur eſt à vous plus qu'il n'y fut jamais.

PELE'E.

Ah! Jupiter eſt ce Rival terrible!

THETIS.

C'eſt lui qui va m'offrir des ſoupirs ſuperflus.

PELE'E.

Quoi! Jupiter pour vous eſt devenu ſenſible?
Ma peine étoit trop foible, & rien n'y manque plus.

Daignez me pardonner ma crainte & mes allarmes;
Si j'en croiois les troubles que je ſens,
Je me plaindrois de l'excès de vos charmes,
Lorſqu'ils me font des Rivaux ſi puiſſants.

THETIS.

Vous remportez des victoires nouvelles,
Quand je fais des Amants nouveaux:
Si mes conquetes ſont trop belles,
Vos triomphes en ſont plus beaux.

PELE'E.

Je ne ſuis qu'un Mortel, c'eſt en vain que j'eſpere;
Ces Dieux empreſſez à vous plaire

Digitized by Google

Me font ſentir trop vivement
Que je ſuis un temeraire
D'oſer être votre Amant.

THETIS.

Dans l'Empire d'Amour on tient le rang ſuprême,
Dès que l'on ſait charmer :
Un mortel qui ſe fait aimer,
Eſt égal à Jupiter même.
Dans l'Empire d'Amour on tient le rang ſuprême,
Dès que l'on ſait charmer.

PELE'E.

Lorſque j'obtiens de vous un ſi doux ſacrifice,
O Ciel ! dans quels malheurs il faut que je languiſſe !
J'eſperois que l'Hymen finiroit mon tourment,
Mais tout s'oppoſe à cet eſpoir charmant ;
Plus vous m'aimez, plus je ſens le ſupplice
D'être aimé vainement.

THETIS & PELE'E.

Faut-il que tout s'uniſſe
Contre de ſi beaux feux ?
Helas ! quelle injuſtice !
Les plus tendres amours ſont les plus malheureux.

THETIS.

Redoublons, s'il ſe peut, notre ardeur mutuelle,
Par notre amour tâchons à ſurmonter
La fortune cruelle.

THETIS & PELE'E.

Aimons, c'eſt le ſeul bien qu'on ne peut nous ôter.

ACTE II.

Le Théatre repréſente un Rivage de la Mer.

SCENE I.

DORIS, CYDIPPE.

CYDIPPE.

VOus ſuivez un penchant trop flateur & trop doux,
Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous.
Son feu, s'il vous aimoit, craindroit moins de paroître,
Ses ſoins ſeroient plus empreſſez;
Il vous tient des diſcours douteux, embaraſſez,
L'Amour par ſes regards ne ſe fait point connoître;
On l'apperçoit bien mieux
Dans votre bouche & dans vos yeux.

DORIS.

Non, j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre.
Des ſoins toûjours craintifs, un timide embarras,
Sont les effets de l'Amour le plus tendre;
C'eſt en ſoupirant tout bas
Qu'il ſe fait le mieux entendre.

CYDIPPE.

On croit facilement qu'on inſpire les feux
Que l'on reſſent ſoi-même,

On ſe flate ſi-tôt qu'on aime,
Et tout paroît amour à des yeux amoureux.

DORIS.

Pelée aime en ſecret, tout marque ſa tendreſſe,
A quel Objet ſes vœux pourroient-ils être offerts ?
Il voit ſouvent Thetis, mais le ſoin qui le preſſe
Eſt de ſervir le Dieu des Mers,
Il n'eſt pas ſon Rival auprès d'une Déeſſe.

Tout ſemble déclarer
Que c'eſt moi qu'il adore;
Mais j'en crois mieux encore
Mon cœur qui m'en oſe aſſurer.

CYDIPPE.

Ne ſerai-je point trop ſincere,
Si je vous avertis
D'un ſecret qui doit vous déplaire ?
J'ai vû dans un lieu ſolitaire
Pelée entretenir Thetis.
Le hazard ſeul n'eût pû les y conduire,
Sans entendre leurs voix, je ſus aſſez m'inſtruire
De leurs mutuelles amours;
Par leurs regards j'entendis leurs diſcours.

DORIS.

Il aimeroit Thetis ? Ciel ! cet affreux ſupplice
Seroit-il reſervé pour ma ſecrette ardeur ?
Mais je la vois, pour lire dans ſon cœur
Je veux employer l'artifice.

Digitized by Google

SCENE II.

THETIS, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

DEeſſe, venez-vous ſur ce bord écarté
Rêver aux conquêtes brillantes
Que fait votre beauté ?

THETIS.

Ce qui peut les rendre charmantes
N'eſt que la ſeule vanité.

Les Dieux ont peu d'amour, on ne doit point attendre
Que leur cœur tout entier s'en laiſſe poſſeder,
Ces Amans ſont aiſez à prendre,
Et difficiles à garder.

DORIS & CYDIPPE.

Un tendre amour doit avoir l'avantage
Sur un rang éclattant,
Le plus glorieux hommage
Eſt celui d'un cœur conſtant.

DORIS.

Quelquefois un Mortel me jure
Qu'il eſt touché du pouvoir de mes yeux,
Si j'en étois bien ſûre,
Je le préfererois aux Dieux.

THETIS.

Et quel eſt cet Amant ? l'amitié vous engage

Digitized by Google

A me laiſſer entrer dans un ſecret ſi doux.

DORIS.

Pelée a pris des ſoins... Vous changez de viſage?
Pourquoi vous troublez-vous?

THETIS.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes,
Avec bien du myſtere il a conduit ſes feux.

DORIS.

L'Amour diſcret cache ſes peines,
Et l'Objet même de ſes vœux.

Mais je vois Mercure deſcendre,
Je crois que ſans témoins vous le voulez entendre.

SCENE III.

THETIS, MERCURE.

MERCURE.

JUpiter attiré par vos divins appas
Va paroître ici bas.

Quand Neptune vous rend les armes,
Ce triomphe pour vous eſt trop peu glorieux;
L'Amour devoit à tant de charmes
La conquête d'un Dieu maître des autres Dieux.

THETIS.

Je ſai que Jupiter tient tout ſous ſon Empire,
Que les Dieux révèrent ſes loix;

Mer-

Mercure, on n'a rien à me dire
Sur le reſpect que je lui dois.

SCENE IV.

THETIS.

TRiſtes honneurs, gloire cruelle,
Ah! que vous me gênez!
Triſtes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deſtinez?

Mon Amant n'eſt qu'un infidele!
Dieux! quel trouble ſaiſit tous mes ſens étonnez!
Le perfide trahit une flâme ſi belle!
Helas! mes jours infortunez
Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.
Triſtes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deſtinez?

Vous qu'en ces lieux l'Amour appelle,
Retournez dans le Ciel que vous abandonnez,
Laiſſez-moi m'occuper de ma douleur mortelle;
A de trop juſtes pleurs mes yeux ſont condamnez.
Triſtes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deſtinez?

SCENE V.

THETIS, PELE'E.

PELE'E.

ENfin je vous revois, quel bonheur pour ma flâme!
Que ces momens me ſemblent doux!

THE-

Digitized by Google

THETIS.

Allez chercher Doris, elle a touché votre ame,
Je ſai que votre cœur ſe partage entre nous.

PELE'E.

O Ciel ! que vous entens-je dire?
Quoi ? lorſqu'à votre hymen vous ſouffrez que j'aſpire...

THETIS.

Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penſer.
Mon hymen t'eût comblé de gloire,
Mais il te plaît d'y renoncer
Par une trahiſon ſi noire.
Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penſer.

PELE'E.

Ah ! quels noms pleins d'horreur me faites-vous entendre?
Quel traitement, grands Dieux ! & l'amour le plus tendre
Peut-il ſe l'être attiré?

THETIS.

Ton crime eſt trop aſſuré,
Tu ne ſaurois t'en défendre,
En vain des plus grands Dieux j'avois touché le cœur,
Je te ſacrifiois leur majeſté ſuprême,
Et j'euſſe encor voulu que Jupiter lui-même
Eût eû plus de grandeur.

Tu me fais cependant la plus cruelle injure,
Tu brûles pour d'autres appas;
Quel deſtin eſt le mien ! helas!
C'eſt le ſort d'une ardeur trop fidelle & trop pure
De trouver toûjours des ingrats.

PELE'E.

Le croyez-vous, belle Déeſſe ?
Quoi ? vous m'aimez, & de votre tendreſſe
J'ignorerois le prix?
Quoi ? vous m'aimez, & j'aimerois Doris ?
Le croyez-vous, belle Déeſſe ?
Ah ! pour vous détromper d'un ſoupçon qui me bleſſe,
J'irai, même à vos yeux, l'accabler de mépris.

THETIS.

Ne croi point m'éblouïr par une fauſſe adreſſe.

On voit des Eclairs, & on entend le Tonnerre.

Mais je puis me vanger, ces Eclairs que je voi,
Ce Tonnerre qui gronde,
M'annoncent le Maître du Monde.
Je ſaurai me forcer à recevoir ſa foi,
Mon cœur s'eſt engagé ſur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi,
Et je veux l'en punir en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi.

PELE'E.

Et moi, je vais le voir ce Rival redoutable,
Pour attirer ſur moi ſa haine impitoyable
Mon amour va ſe découvrir,
Je vous parois coupable,
Je ne cherche plus qu'à mourir.

THETIS.

Ah ! que dis-tu ? fui ſa preſence,
Quitte des lieux pleins de danger.

Digitized by Google

PELE'E.

Si je vous ai pû faire une mortelle offenſe ;
C'eſt au Tonnerre à vous vanger.

THETIS.

Eloigne-toi, le bruit redouble,
Je ne puis plus te voir ici ſans trouble.

PELE'E.

A me chaſſer vos efforts ſeront vains,
Si je ne vois finir votre injuſtice extrême.

THETIS.

Va, fui ; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime.

Jupiter deſcend du Ciel.

SCENE VI.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

DEeſſe, dans ces lieux mon amour me conduit
Avec tout l'éclat qui me ſuit ;
Pour d'autres Beautez moins charmantes
J'ai ſouvent emprunté des formes differentes ;
Mais il faut que mes ſoins ſoient plus dignes de vous,
Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde,
Et c'eſt comme Maître du Monde
Que je veux être à vos genoux.

THETIS.

Permettez que mon cœur prenne peu d'aſſurance
Sur des ſoins trop flateurs que je n'attendois pas,
Je ſai quels ſont mes appas,
Et quelle eſt votre conſtance.

JUPITER.

Il eſt vrai que juſqu'à ce jour
J'ai pris pour cent Beautez un inconſtant amour ;
Mais votre gloire en deviendra plus belle,
Lorſqu'à vos charmes ſeuls mes vœux ſeront offerts,
Et vous triompherez de tant d'Objets divers
En me rendant fidele.

Rien n'eſt plus doux que d'arrêter
Un cœur volage.
C'eſt un avantage
Dont vous devez vous flater.

THETIS.

Rien n'eſt capable d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont on ne peut ſe flater.

ENSEMBLE.

Rien n'eſt {plus doux que / capable} d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont {vous devez vous / on ne peut ſe} flater.

Digitized by Google

JUPITER.

Vous refuſez de croire
Que mon cœur pour jamais ſoit ſous votre pouvoir,
Vous ignorez encor quelle eſt votre victoire,
Eh bien vous allez le ſavoir.

Changez-vous, Lieux ruſtiques,
En Jardins magnifiques,
Et vous, Peuples divers,
Venez en un inſtant, & traverſez les airs.

SCENE VII.

Le Théatre change, & repreſente des Jardins; dans le même tems on voit paroître quatre Troupes des quatre Peuples les plus differents & les plus éloignez les uns des autres qui fuſſent connus du tems des Fables. La premiere eſt de Grecs, la ſeconde de Perſes, la troiſieme d'Ethiopiens, & la quatrieme de Scythes.

JUPITER, THETIS, MERCURE, Troupes des quatre Peuples.

JUPITER.

VOus qui de tous les lieux que le Soleil éclaire
Par mes ordres puiſſans accourez à la fois,
Peuples, qui ſous diverſes loix
N'avez rien de commun que l'ardeur de me plaire,
Soyez attentifs à ma voix.

Vos vœux ne ſeront point deſormais legitimes,
Je ne recevrai point d'encens ni de victimes,

Si le nom de Thetis n'eſt joint avec le mien;
Sans cet aimable nom je n'écoute plus rien.

Thetis a ſû charmer le Maître du Tonnerre,
Et le plus grand des Immortels;
Il faut que ſur toute la Terre
Elle partage ſes Autels.

CHOEUR.

Thetis a ſû charmer le Maître du Tonnerre,
Et le plus grand des Immortels;
Il faut que ſur toute la Terre
Elle partage ſes Autels.

Les Grecs & les Perſes rendent leurs hommages à Thetis par des Danſes.

CHOEUR des Grecs & des Perſes.

Aimez, Déeſſe,
Tout vous en preſſe,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

Un Dieu puiſſant reçoit nos vœux ſans ceſſe,
Et de ce Dieu vous recevez les vœux.

Aimez, Déeſſe,
Tout vous en preſſe,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

De vos deſirs ſi la Gloire eſt maîtreſſe,
La Gloire même approuvera vos feux.

Aimez, Déeſſe,
Tout vous en preſſe,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

Dan-

Digitized by Google

Danſes des Ethiopiens & des Scythes.

CHOEUR des quatre Peuples.

Que toutes nos voix ſe confondent
Pour chanter de Thetis les triomphants appas.
Que tout les célèbre ici bas,
Que les Cieux même nous répondent,
Le Souverain des Dieux veut à tout l'Univers
Vanter la gloire de ſes fers.

On entend une Tempête qui s'élevè.

CHOEUR des Peuples.

Quel bruit ſoudain nous épouvante!
Quelle tempête! quelle horreur!
Les Vents ſont déchaînez, & l'Onde menaçante
Répond aux Vents avec fureur.

Neptune paroît ſur la Mer.

SCENE VIII.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE, PEUPLES.

Neptune paroît ſur la Mer.

NEPTUNE.

DE quels chants odieux retentit ce rivage?
Jupiter ſait-il bien que c'eſt moi qu'il outrage?
A-t-il quitté les Cieux pour braver mon couroux,
En m'enlevant l'Objet de mes vœux les plus doux?

JUPITER.

Oui, j'adore Thetis, & n'en fais point myſtere,

Vous,

Vous, ſi vous m'en croyez, Neptune, épargnez-vous
Les impuiſſants tranſports d'une vaine colere.

Jupiter ſort ſuivi des Peuples.

SCENE IX.

NEPTUNE, MERCURE.

Neptune ſort de la Mer, & la Tempête continuë.

NEPTUNE.

ME croit-il donc ſoumis à ſes commandemens?
Quoi? me croit-il ſous ſon obéïſſance?
Ah! dans le juſte éclat de mes reſſentimens
Mon bras ſe ſervira de toute ſa puiſſance,
Je confondrai les Elemens,
J'exciterai mes flots, & par leur violence
Je cauſerai partout d'affreux débordemens;
Et ſur la Terre entiere exerçant ma vangeance,
J'ébranlerai ſes fondemens.

MERCURE.

S'il faut que Jupiter s'obſtine
Dans l'amour dont il eſt bleſſé,
Je vois d'une affreuſe ruine
L'Univers menacé.

Songez à prévenir les maux que j'apprehende,
L'interêt commun le demande.

NEPTUNE.

Ne croyez point m'intimider,

Non,

Digitized by Google

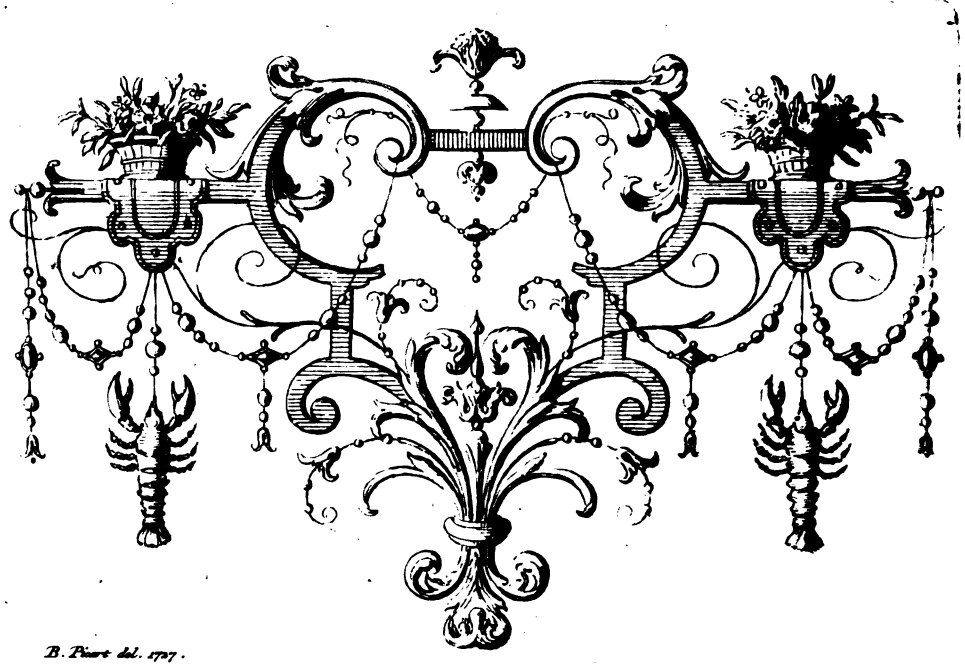
Non, non, que Jupiter ſe rende,
J'ai prévenu ſes feux, c'eſt à lui de ceder.

MERCURE.

Une Puiſſance plus grande
Entre vous peut décider;
Conſultez le Deſtin, le Deſtin vous commande,
Son Arrêt doit vous accorder.
La fin de vos débats ne peut être plus prompte;
Vous ſaurez qui des deux doit obtenir Thetis.

NEPTUNE.

J'y conſens, au Deſtin nous nous rendons ſans honte,
Il nous tient tous aſſujettis.



B. Picart del. 1727.

ACTE III.

Le Théatre repréſente le Temple du Deſtin.

SCENE I.

LES MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

O Deſtin ! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi?
Tout fléchit ſous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de réſiſtance.
O Deſtin ! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux,
C'eſt toi qui nous amenes
Tous les évenemens heureux ou malheureux.
Tu les as liez entr'eux
Avec d'inviſibles chaînes ;
Par des moyens ſecrets
Ton pouvoir les prépare,
Et chaque inſtant déclare
Quelqu'un de tes Arrêts.

CHOEUR

Digitized by Google

CHOEUR.

O Deſtin! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi!
Tout fléchit ſous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de réſiſtance.
O Deſtin! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

C'eſt en vain qu'un Mortel pleure, gemit, ſoupire,
Un Dieu voudroit en vain t'oppoſer ſa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de preſcrire,
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton Empire,
Ton inflexible dureté;
En fait la Majeſté.

SCENE II.

LES MINISTRES DU DESTIN, PELE'E.

PELE'E.

MIniſtres du Deſtin, je viens pour vous apprendre
Que dans ces lieux Neptune va ſe rendre,
Neptune vient vous conſulter,
Quel ſpectacle plus doux peut jamais vous flater?

CHOEUR.

O Deſtin! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi?
Tout fléchit ſous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de réſiſtance.

Digitized by Google

O Deſtin ! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

Les Dieux ont partagé le Monde,
Et leur pouvoir eſt different ;
Mais ton vaſte Empire comprend
Les Cieux, l'Enfer, la Terre & l'Onde.
Les Dieux ont partagé le Monde,
Mais tu réunis tout ſous un pouvoir plus grand.

PELÉE.

Daignez auſſi ſur mes peines ſecrettes
Des Arrêts du Deſtin être les Interpretes.

CHOEUR.

Nous ne répondons point aux Mortels curieux ;
L'Oracle du Deſtin n'eſt que pour les grands Dieux.

Les Miniſtres ſortent.

SCENE III.

PELÉE.

Ciel ! en voiant ce Temple redoutable,
De quel frémiſſement je me ſens agité !
C'eſt ici qu'il eſt arrêté
Si je dois être heureux ou miſerable ;
Cet Ordre, quel qu'il ſoit, doit être exécuté ;
Mais l'avenir impenetrable
Le cache encor dans ſon obſcurité,
Quel doute inſupportable !
Qu'un Amant en eſt tourmenté !

In-

Digitized by Google

Inflexible Deſtin, dans tes Loix éternelles
N'as-tu ſuivi qu'un aveugle hazard?
Helas ! n'as-tu point eu d'égard
Pour les Amans fideles?

Non, non, je tâche en vain à flater mes ennuis,
Par l'état où tu me réduis,
Je reconnois déjà l'effet de tes caprices;
Et n'exerces-tu pas toûjours
Tes plus cruelles injuſtices
Sur les plus fidelles amours?

SCENE IV.

PELE'E, DORIS.

DORIS.

OU je me trompe, ou c'eſt votre tendreſſe
Qui dans ces lieux vous amene avec nous.
A l'Arret du Deſtin votre cœur s'intereſſe;
Mais je crains qu'il ne donne une aimable Déeſſe
A quelque Dieu plûtôt qu'à vous.

PELE'E.

Je ne crains, ni n'eſpere.
L'avenir qui m'eſt préparé
Saura toûjours me plaire,
Et le Deſtin peut faire
Ses Arrêts à ſon gré.

DORIS.

Je connois votre flâme,
C'eſt en vain que vous déguiſez.

PELE'E.

Plus vous voulez penetrer dans mon ame,
Plus vous vous abuſez.

Il ſort.

SCENE V.

DORIS.

JE ne le vois que trop, mes feux ſont mépriſez.
J'ai crû que l'on m'aimoit, j'ai pris des eſperances
Sur de trop foibles apparences;
Ciel! quelle honte pour mon cœur
D'être tombé dans une erreur ſi vaine!
Et quelle peine
De renoncer à cette douce erreur!

Mais que ſert ma plainte impuiſſante!
Il faut punir & ſe vanger.
Que par ſes maux l'Ingrat reſſente
Dans quels maux il m'a ſû plonger;
Il faut punir & ſe vanger.
Tout ce que la fureur preſente,
Eſt permis pour ſe ſoulager;
Il faut punir & ſe vanger.

SCENE VI.

NEPTUNE, DORIS, Suite de Neptune.

NEPTUNE.

QU'on ne me ſuive plus, allez, que l'on m'attende,
Je veux que ſans témoins cet Oracle ſe rende.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VII.

NEPTUNE.

CEdez pour quelque tems, importune Grandeur,
Cedez au tendre amour qui regne dans mon cœur.
Moi que les vaſtes Mers reconnoiſſent pour Maître,
Je viens en tremblant reconnoître
Un plus grand pouvoir dans ces lieux;
L'Amour qui m'y réduit ſait abaiſſer les Dieux,
Sa force contre nous affecte de paroître.
Cedez pour quelque tems, importune Grandeur,
Cedez au tendre amour qui regne dans mon cœur.

SCENE VIII.

NEPTUNE, MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

DIeu de la Mer, quel ſujet vous amene!

NEPTUNE.

Mon amour pour Thétis cauſe toute ma peine,
Jupiter vient troubler mes feux,
Prononcez qui de nous verra remplir ſes vœux.

UN DES MINISTRES.

Deſtin, un grand Dieu te demande
Quel ſuccès tu veux qu'il attende;
Dans tes ſecrets il cherche à pénetrer,
Daigneras-tu les déclarer?

Le

Digitized by Google

Le Miniſtre eſt ſaiſi tout à coup d'une eſpece d'enthouſiaſme, & il continuë.

Qu'un reſpect plein d'épouvante
Faſſe tout trembler,
L'Avenir va ſe réveler.
Que tout l'Univers reſſente
Un reſpect plein d'épouvante,
Le Deſtin eſt prêt à parler.

CHOEUR.

Qu'un reſpect plein d'épouvante
Faſſe tout trembler,
L'Avenir va ſe réveler.
Que tout l'Univers reſſente
Un reſpect plein d'épouvante,
Le Deſtin eſt prêt à parler.

On entend une voix qui ſort du fond du Temple.

ORACLE.

Écoutez, Dieu de l'Onde,
Tout ce que le Deſtin permet qu'on vous réponde.
L'Epoux de la belle Thetis
Doit être un jour moins grand, moins puiſſant que ſon Fils;
Tout le reſte eſt caché dans une nuit profonde.

NEPTUNE.

Ah! quel Oracle je reçoi!
Quel Arrêt menaçant! quelle funeſte loi!

ACTE IV.

Le Théatre repréſente un lieu deſert au bord de la Mer.

SCENE I.

JUPITER, DORIS.

JUPITER.

DAns quel étonnement votre diſcours me jette !
Thétis pourroit brûler d'une flâme ſecrette !
Neptune à Jupiter eſt-il donc préferé ?

DORIS.

Non, un ſimple Mortel, Pelée eſt adoré.

Je viens de voir encor ces deux Amans enſemble,
Ils ſe cherchent partout, & ſe trouvent toûjours.

JUPITER.

Quoi ! lorſque ſous mes Loix il n'eſt rien qui ne tremble,
Un Mortel oſeroit traverſer mes amours ?

DORIS.

Thetis vient en ces lieux, & vous pouvez vous-même
Vous éclaircir dans cet inſtant.

SCENE II.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

DEeſſe, expliquez-vous ſur le ſort qui m'attend.

Jupiter ne veut point que ſa grandeur ſuprême
Lui faſſe auprès de vous un mérite éclatant,
Il ne veut s'en ſervir qu'à prouver qu'il vous aime,
En vous la ſoûmettant.

THETIS.

Neptune ainſi que vous prétend à ma tendreſſe,
Il eſt le Dieu des Mers, j'en ſuis une Déeſſe,
Je dois redouter ſon courroux,
Il ne m'eſt pas permis de choiſir entre vous.

JUPITER.

Tant d'égards, tant de prévoyance
Sont des effets d'indifference,
Ces timides ménagemens
Ne ſont pas faits pour les Amans.

THETIS.

Vous ſavez quelle eſt ma fortune,
Le Deſtin m'a ſoûmiſe au Maître de la Mer.

JUPITER.

Si vous aimiez Jupiter,
Vous craindriez moins Neptune.

Mais que me veut Protée ? il le faut écouter.

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

JUPITER, THETIS, PROTE'E.

PROTE'E *à Jupiter.*

NEptune m'a chargé de venir vous apprendre
Qu'à l'hymen de Thetis il ceſſe de prétendre,
Qu'il n'a plus le deſſein de vous la diſputer.

JUPITER.

Quel bonheur imprevû vient ici me ſurprendre?
Ah! ma reconnoiſſance aura ſoin d'éclater,
Dis-lui qu'il en doit tout attendre.

SCENE IV.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

RIen n'eſt donc plus contraire au ſuccès de mes vœux,
Vous m'oppoſiez un obſtacle qui ceſſe.
Mais que vois-je, Thetis? quelle ſombre triſteſſe
Dans le moment que tout cede à mes feux?
Pour m'aſſûrer de tout ce trouble doit ſuffire.
Un fidelle rapport....

THETIS.

Quoi? qu'a-t-on pû vous dire?

JUPITER.

Que Pelée en ſecret . . .

THETIS.

Non, ne le croyez pas,

Non, ſi ſon cœur ſoupire,
C'eſt pour d'autres appas,
Non, ne le croyez pas.

JUPITER.

Je vois que vous êtes coupable,
Vous vous juſtifiez d'un air trop empreſſé.
Votre cœur s'eſt donc abaiſſé
Aux vœux d'un Mortel mépriſable?
Lorſque je ſoupirois pour vous,
Je rendois ſeulement ſon triomphe plus doux.
Sous une trompeuſe apparence
Vous impoſiez à cet amour fatal
Qui tenoit Jupiter ſous votre obéïſſance.
Non, je n'aurai pas trop de toute ma puiſſance,
Pour punir à mon gré mon odieux Rival.

THETIS.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Eſt-ce là cet amour ſi ſoumis & ſi tendre?

JUPITER.

Par de cruels mépris vous oſez m'irriter,
Et vous avez recours à mon amour extrême,
Quand ma fureur eſt prête d'éclater?
Tremblez, c'eſt cet amour lui-même
Que vous avez à redouter.

SCENE V.

THETIS.

QUelle horreur m'environne, & quel effroi me glace!
Quels abîmes de maux s'ouvrent devant mes yeux!

He-

Helas ! c'eſt mon Amant que Jupiter menace,
Quels traits peut nous lancer le ſouverain des Dieux !

Ah ! je le vois déja, je le vois qui prépare
Ses plus terribles coups.
Trop funeſtes Appas, pourquoi m'attirez-vous
Sous le doux nom d'amour cette haine barbare,
Et cet implacable courroux ?

SCENE VI.

THETIS, PELE'E.

THETIS.

AH ! Pelée, apprenez tous les malheurs enſemble,
Jupiter ſait enfin nos ſecrettes amours.
Vous dirai-je encor plus ? Ciel ! je fremis, je tremble..
Jupiter menace vos jours.

Quoi ! de votre peril la funeſte nouvelle
Ne vous inſpire pas d'effroi ?

PELE'E.

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi,
Vous êtes Immortelle.

THETIS.

Si vous ne craignez pas pour vous,
Craignez du moins pour une Amante ;
Peut-on vous porter des coups
Que mon ame ne reſſente ?

PELE'E.

Que votre tendreſſe eſt charmante,
Et que mon trépas ſera doux !

L'Ennemi qui nous tourmente
Lui-même en ſera jaloux.

THETIS.

Craignez du moins pour une Amante,
Si vous ne craignez pas pour vous.

Quel ſeroit mon deſtin? vous ceſſeriez de vivre,
Et moi, je ne pourrois recourir au trépas;
Si je pouvois vous ſuivre,
Je ne me plaindrois pas.

THETIS & PELE'E.

Helas! de quelles flâmes
Nous perdons les douceurs!
Quel amour enchantoit nos ames!
Quel amour uniſſoit nos cœurs!
Helas! de quelles flâmes
Nous perdons les douceurs?

THETIS.

Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes ſens timides?
Tous les Vents raſſemblez frémiſſent dans les airs.

PELE'E.

Je vois ſortir des Enfers
Les cruelles Eumenides.

THETIS.

Ah! c'en eſt fait, je vous perds.

SCE-

SCENE VII.

THETIS, PELE'E, LES TROIS EUMENIDES, LES VENTS.

Les Vents arrivent en faiſant des eſpeces de tourbillons autour de Pelée, avec des actions menaçantes.

UNE EUMENIDE.

PElée, il faut aller ſur ce Rocher funeſte,
Où dans un tourment éternel
Gémit le fameux Criminel
Qui déroba le feu céleſte.

Partez, Vents, & l'emportez
Dans ces lieux ſi redoutez.

Les Vents vont pour enlever Pelée.

THETIS.

Accablez-moi plutôt des plus affreuſes peines,
Arrêtez, Cruels, arrêtez.

LES EUMENIDES.

Déeſſe, vos larmes ſont vaïnes,
Vos cris ne ſont point écoutez;
Les Loix de Jupiter ſont des Loix ſouveraines,
Il faut ſuivre ſes volontez.

Les Vents vont encore pour enlever Pelée.

THETIS.

Arrêtez, Cruels, arrêtez.

PE-

Digitized by Google

PELE'E, *à Thetis.*

Laiſſez-moi d'un Rival devenir la victime,
Puiſqu'un tendre amour eſt un crime,
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas meritez?

UNE EUMENIDE.

Vents, ne differez plus, obéiſſez, partez.

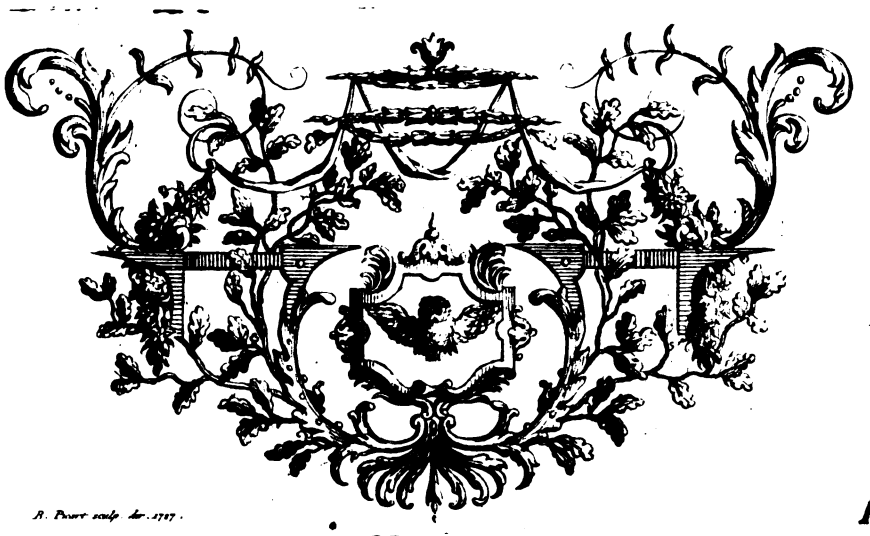
Les Vents enlevent Pelée.

SCENE VIII.

THETIS, LES EUMENIDES.

THETIS.

QUoi! toute la Nature
A ce ſpectacle affreux ne fremit-elle pas?
Soleil, retourne ſur tes pas,
Plonge-nous pour jamais dans une nuit obſcure,
Dieux immortels, uniſſez-vous
Contre un Tyran qui nous opprime tous.



B. Picart sculp. Anno 1717.

Digitized by Google

ACTE V.

La Décoration eſt la même que dans l'Acte précedent.

SCENE I.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

N'En doutez point, Neptune à ſa flâme renonce,
Sur l'oracle qu'ici je vous ai rapporté,
J'ai voulu du Deſtin apprendre la réponſe,
Par mes avis il l'avoit conſulté.

JUPITER.

Quel Oracle cruel ! que je ſuis agité !

J'ai puni mon Rival, Thetis ambitieuſe
Auroit pû l'oublier après quelques ſoupirs ;
Mais d'un Fils trop puiſſant la naiſſance odieuſe
Seroit l'effet de mes deſirs.

Mon trouble eſt extrême,
Vous m'entraînez tour à tour,
Trop charmant Amour,
Doux attraits du rang ſuprême.
Helas ! faut-il que dans mon cœur,
Dans le cœur de Jupiter même,
L'Amour balance la Grandeur !

Digitized by Google

MERCURE.

Le cœur de Jupiter n'eſt fait que pour la gloire,
L'Amour n'y peut long-tems diſputer la victoire.

JUPITER.

Non, il ne la diſpute plus,
C'en eſt fait, ſes nœuds ſont rompus.

Pour monter ſur ce Trône où le Ciel me revere,
J'en fis tomber mon Pere,
Un Fils ambitieux le vangeroit ſur moi,
Je connois les deſirs qu'un ſi beau Rang inſpire,
Mon propre exemple doit ſuffire
Pour me remplir d'effroi.

Mais quel ſouvenir me retrace
Des charmes trop doux & trop chers?
Ma Grandeur diſparoît, tout ſon éclat s'efface;
Faudra-t-il ſuccomber & rentrer dans mes fers?

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, THETIS.

THETIS.

DU Souverain des Dieux j'implore la clemence
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence,
S'ils étoient moins cruels, j'aurois moins d'eſperance
De toucher un cœur genereux;
Plus vous aimez, plus ma conſtance
Doit fléchir un cœur amoureux.
Rendez-vous aux tourmens affreux

Dont

Dont j'éprouve la violence :
Epargnez ſeulement les jours d'un Malheureux ;
J'accepte pour ſupplice une éternelle abſence ,
N'eſt-il pas aſſez rigoureux ?
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE, THETIS, DORIS.

DORIS *à Jupiter.*

UN juſte repentir m'agite & me tourmente,
J'ai troublé deux Amans dans leur flâme innocente,
J'ai pouſſé votre bras, & j'ai conduit vos traits;
Que ne puis-je du moins par ma douleur preſſante
Réparer les maux que j'ai faits?

THETIS & MERCURE.

Que votre haine ceſſe,
Laiſſez-vous émouvoir.

MERCURE.

La gloire vous en preſſe.

THETIS.

L'Amour même, l'Amour vous en fait un devoir.

JUPITER.

Vents, partez, & que la Déeſſe
Revoie en ce moment l'Objet de ſa tendreſſe.

Doris ſort.

THETIS.

Ah ! quel genereux retour !
Quel bonheur pour mon amour !

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE, THETIS, PELE'E ramené par les Vents.

THETIS à Pelée.

PElée, à mes ſoupirs Jupiter a fait grace,
De ſon plus fier courroux ſa bonté prend la place.

PELE'E *à Jupiter.*

Maître de l'Univers, quels Autels, quels Encens
Acquitteront jamais nos cœurs reconnoiſſans?

JUPITER.

Votre amour eſt content; un doux ſuccès le flate,
Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate,
Je veux que votre Hymen ſe célebre à mes yeux,
Je veux que ce lieu s'embelliſſe,
Et qu'une Fête y réuniſſe
Les Dieux les plus puiſſants de la Terre & des Cieux.

Le Théatre change, & repreſente l'appareil du Feſtin des Nôces de Thetis & de Pelée. Les Dieux Céleſtes ſont placez de tous côtez ſur des Nuages, & les Dieux Terreſtres ſont en bas.

SCENE V.

JUPITER, THETIS, PELE'E, Troupe de Dieux Céleſtes, Troupe de Dieux Terreſtres.

JUPITER.

ECoutez-moi, Troupe Immortelle,
Quand l'Amour à Thetis me fit rendre des ſoins,

Une

Digitized by Google

Une flâme ſi belle
Eut tous les Mortels pour témoins.
Mais j'ai ſacrifié mon amour à ma gloire,
Je cede à mon Rival ce que j'aime le mieux,
Je veux avoir tous les Dieux
Pour témoins de ma Victoire.

DIEUX DU CIEL.

Célebrons tous par des Concerts charmants
Du Souverain des Dieux le triomphe ſuprême.

DIEUX DE LA TERRE.

Célebrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

DIEUX DU CIEL.

Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre?

DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux Amans ſont charmez en ce jour!

DIEUX DU CIEL.

Qu'il eſt beau de vaincre l'Amour!

DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il eſt doux de s'y rendre!

DIEUX DU CIEL & DE LA TERRE.

Célebrons tous par des Concerts charmants
Du Souverain des Dieux le triomphe ſuprême,
Célebrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

FLORE.

Tous vos vœux ſont ſatisfaits,
Amans, ne changez jamais.

Une flâme contente
N'en doit pas être moins ardente,
L'Amour ne vous rend pas heureux
Pour vous rendre moins amoureux.
Que toûjours les Zephirs & Flore
Vous trouvent à leur retour,
Plus charmez encore
D'un mutuel amour.

POMONE.

Quittez le reſte de la Terre,
Volez, Amours, dans ces beaux lieux,
Vos traits y ſont victorieux
Et du Trident & du Tonnerre.
Quittez le reſte de la Terre,
Volez, Amours, dans ces beaux lieux.

CHOEUR DE TOUS LES DIEUX.

Vivez heureux, tendres Amans,
Vivez, vivez heureux, oubliez vos tourmens.
Un beau nœud vous unit, jouïſſez de ſes charmes.
Vous les avez payez par toutes vos allarmes.
Du ſort des plus grands Dieux ne ſoiez point jaloux,
Ils ont peu de plaiſirs, s'ils n'aiment comme vous.

F I N.

ENÉE ET LAVINIE,

TRAGEDIE

EN MUSIQUE,

REPRESENTÉE

PAR L'ACADEMIE ROYALE

DE MUSIQUE

l'An 1690.

Digitized by Google

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA FELICITÉ.
LES BERGERS DE THESSALIE.
ENCELADE, *Chef des Titans.*
LES TITANS.

PRO-

Digitized by Google

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente un Vallon qui s'étend entre Oſſa, Pelion, & quelques autres des principales Montagnes de la Theſſalie.

SCENE I.

LA FELICITE' *qui deſcend du Ciel*, BERGERS DE THESSALIE.

CHOEUR des Bergers, *aſſis ſur des Rochers & des Gazons.*

DESCENDEZ, deſcendez, Divinité charmante,
Faites chez les Humains briller tous vos appas.
Déja tout enchante,
Tout rit ici bas.
Deſcendez, deſcendez, Divinité charmante,
Faites chez les Humains briller tous vos appas.

LA FELICITE' *deſcenduë du Ciel.*

Rendez graces, Mortels, au Maître du Tonnerre,
Le Ciel eſt le ſéjour qui me fut deſtiné,
Le Sort même avoit ordonné
Que je fuſſe toûjours inconnuë à la Terre,
Cependant Jupiter par des ordres plus doux
Veut que je me partage entre les Dieux & vous.
Que tous vos cœurs d'intelligence
Celebrent ſes dons à jamais,

Digitized by Google

Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

CHOEUR.

Que tous nos cœurs d'intelligence
Celebrent ſes dons à jamais,
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

Une éternelle Paix,
Une heureuſe abondance
Vont deſormais
Combler notre eſperance.
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

Danſes des Bergers.

LA FELICITE'.

Amours, ſi les ſoupçons, les craintes inquietes,
Doivent troubler tous les lieux où vous êtes,
Fuyez, fuyez, je ne vous permets pas
D'entrer dans ces heureux climats.
Mais s'il ſe peut que les Ris & les Graces,
Que les Plaiſirs marchent ſeuls ſur vos traces,
Venez, Amours, tendres Amours, venez
Embellir ces lieux fortunez.

aux Bergers.

Aimez, aimez, ſans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour vous que de douces langueurs,
Quand il eſt ſans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas beſoin de rigueurs
Pour redoubler ſes charmes.

CHOEUR.

Digitized by Google

CHOEUR.

Aimons, aimons, ſans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour nous que de douces langueurs.
Quand il eſt ſans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas beſoin de rigueurs
Pour redoubler ſes charmes.

LA FELICITE'.

Quand vos Hautbois, quand vos Muſettes
Font de votre bonheur retentir ces retraites,
Juſque dans vos amours
Mêlez toûjours
L'auguſte nom du Dieu qui vous fait de beaux jours.

CHOEUR.

Quand nos Hautbois, quand nos Muſettes
Font de notre bonheur retentir ces retraites,
Juſque dans nos amours
Mêlons toûjours
L'auguſte nom du Dieu qui nous fait de beaux jours.

SCENE II.

LA FELICITE', BERGERS de Theſſalie, Troupe de Titans.

CHOEUR des Titans.

TRoublons, troublons les odieux hommages
Que Jupiter reçoit des pleuples inſenſez,
Il doit à leur erreur ſes plus grands avantages;
Troublons, troublons les odieux hommages
Troublons les vœux qui lui ſont adreſſez.

Digitized by Google

CHOEUR des Bergers.

Quelle rage vous inſpire,
Titans, que prétendez-vous?

CHOEUR des Titans.

Nous allons renverſer l'Empire
Que vous reverez tous.

LA FELICITE'.

O Ciel! ſe peut-il qu'on menace
Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit?
Je reconnois à cette aveugle audace
Encelade qui vous ſéduit.

Dans un abîme affreux c'eſt lui qui vous entraîne,
Temeraires, vous courez
A votre perte certaine,
Malheureux, vous perirez.

CHOEUR des Bergers.

Ah! fuyons loin de ces rebelles,
Loin de ces lieux précipitons nos pas,
Craignons de voir les attentats
De leurs mains criminelles.

SCENE III.

ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

IL faut exécuter des projets éclatans,
Allons, combattons, il eſt tems,
Attaquons Jupiter au milieu de ſa gloire,
Il n'eſt que cette victoire
Qui ſoit digne des Titans.

C'eſt

C'eſt à notre valeur à nous faire une route
Vers ce Trône élevé que l'Univers redoute,
Entaſſons, entaſſons
Ces Rochers & ces Monts.

CHOEUR des Titans.

Entaſſons, entaſſons
Ces Rochers & ces Monts.
Soutenons ces maſſes peſantes,
Avançons, ne ſuccombons pas,
Ranimons de nos bras
Les forces languiſſantes.
Entaſſons, entaſſons
Ces Rochers & ces Monts.

ENCELADE.

Achevons le peu qui nous reſte,
Nous voyons de plus près la demeure céleſte,
Bien-tôt nous allons y toucher,
Jupiter eſt vaincu, puiſqu'on peut l'approcher.

On entend le Tonnerre.

CHOEUR.

Quel bruit ! quels éclats de Tonnerre !

ENCELADE.

Quoi ? fiers Titans, vous vous laiſſez troubler ?
Si par ce vain murmure on impoſe à la Terre,
Ce n'eſt pas à vous à trembler.

CHOEUR.

De ce bruit redoublé quelle eſt la violence !
Arrête, Dieu puiſſant, nous cedons à tes coups.
La foudre, ô Ciel ! de toutes parts s'élance,
Nos Monts ſe renverſent ſur nous.
Nous periſſons. O fatale vengeance !
O trop redoutable courroux !

ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

JUNON.
VENUS.
LATINUS, *Roi d'une partie de l'Italie, fils de Faunus, petit-fils de Picus & de Circé.*
AMATA, *femme de Latinus.*
LAVINIE, *fille de Latinus & d'Amata.*
ENE'E, *Prince Troyen, fils de Venus.*
TURNUS, *Roi des Rutules peuple d'Italie, fils d'une sœur d'Amata,*
ILIONE'E, *Confident d'Enée.*
CAMILLE, *Confidente de Lavinie.*
L'OMBRE DE DIDON.
Peuples Latins.
Soldats Rutules.
Soldats Troyens.
Prêtres de Janus.
FAUNES ET DRYADES.
Troupe d'hommes & de femmes qui celebrent la Fête de Bacchus.
DEUX CYCLOPES.
LES GRACES ET LES PLAISIRS.

Digitized by Google

B. Picart del. et sculp. 1718.

ENÉE ET LAVINIE, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente le Temple de Janus dont les portes ſont ouvertes à cauſe que l'on eſt en tems de Guerre, & qu'il n'y a encore qu'une Trêve entre Enée & Turnus. On voit dans le fond du Temple la Statuë de Janus, aux pieds de laquelle ſont enchaînées la Diſcorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.

SCENE I.

ENÉE, ILIONÉE.

ILIONÉE.

ENfin voici le jour qui donne à la Princeſſe
Ou vous, ou Turnus pour Epoux,

Le

Digitized by Google

Le Roi va choiſir entre vous,
Chaſſez cette ſombre triſteſſe,
Vous pouvez vous livrer à l'eſpoir le plus doux.

ENE'E.

Non, ne me flate point d'une eſperance vaine.
Les Troyens ne ſont plus, Ilion eſt détruit,
Etranger en tous lieux, Chef d'un Peuple qui fuit,
Les plus grands Dieux m'accablent de leur haine,
Et je pourrois ici voir la fin de ma peine!
De mes tendres ſoupirs je recevrois le fruit
Malgré l'heureux Turnus appuyé par la Reine!
Non, ne me flate point d'une eſperance vaine,
Non, je connois trop bien le ſort qui me pourſuit.

ILIONE'E.

Vous êtes ſûr du moins que ces rives heureuſes
Termineront enfin tant de courſes douteuſes,
Mille Oracles en ſont garands;
Quand vous ne ſeriez pas l'Epoux de Lavinie,
Un autre hymen dans l'Auſonie
Fixeroit les Troyens errans.

ENE'E.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore,
Si d'un Objet charmant il falloit m'arracher,
Ah! ſeroit-il encore
Des biens qui puſſent me toucher?

ILIONE'E.

Aimez, aimez ſans eſclavage,
Un grand courage,
Quoiqu'il ſoit amoureux,
Se rend le maître de ſes vœux.

Digitized by Google

ENE'E & ILIONE'E.

Peut-on aimer } ſans eſclavage,
Aimez, aimez }
Un grand courage
Dès qu'il eſt } amoureux,
Quoiqu'il ſoit }
N'eſt plus } le maître de ſes vœux.
Se rend }

ILIONE'E.

Vous brûlez d'une ardeur nouvelle,
Pouvez-vous répondre d'un cœur
Qui ne fut pas toûjours fidele?
Il n'eſt que la premiere ardeur
Que l'on puiſſe croire éternelle.

ENE'E.

Je prenois pour un tendre amour
Quelques feux languiſſans qui naiſſoient dans mon ame;
Mais le nouveau feu qui m'enflâme
M'apprend que je n'ai point aimé juſqu'à ce jour.

SCENE II.

ENE'E, LAVINIE, ILIONE'E, CAMILLE.

ENE'E.

DAignez vous arrêter, Princeſſe trop charmante,
Tournez les yeux ſur moi, j'attens ici mon ſort,
J'attens dans un moment ou la vie ou la mort.
Quel moment, juſte Ciel! mon cœur s'en épouvante,
Après mille perils qui n'ont pû le troubler,
C'eſt aujourd'hui qu'il commence à trembler.

UNIVERSIDAD CENTRAL BIBLIOTECA DERECHO

Digitized by Google

LAVINIE.

Il eſt vrai que ce jour mérite
Tout le trouble qui vous agite;
Vous allez ſavoir ſi les Dieux
Vous accordent enfin un azile en ces lieux,
Si d'un deſtin trop cruel & trop rude
Vous avez fléchi le couroux.

ENE'E.

Je vais ſavoir ſi je dois être à vous,
C'eſt toute mon inquietude.

Le Ciel promet qu'en ces Climats
Je verrai ma courſe finie,
Mais il ne m'aſſure pas
De l'hymen de Lavinie,
Et tout le reſte eſt pour moi ſans appas.

Souffrez que mon amour extrême
Cherche mon deſtin dans vos yeux,
Ils me l'apprendront mieux
Que les Oracles même
Que j'ai reçûs des Dieux.

LAVINIE.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre,
C'eſt au Roi de choiſir entre Turnus & vous.

ENE'E.

Si j'obtenois un regard tendre,
Que le préſage en ſeroit doux!

Le choix que les Dieux vont faire
Se reglera ſur vos vœux,
Tous les Dieux doivent ſe plaire
A rendre vos jours heureux.

Par-

Digitized by Google

Parlez, nommez l'Amant que votre cœur préfere.

LAVINIE.

Non, il ſeroit trop dangereux
De prévenir le choix d'un pere.

ENE'E.

O Venus, ô mere d'Amour !
Croirai-je encor que je vous dois le jour ?
Tous les cœurs des humains ſont ſous votre puiſſance,
Mes plus ardens ſoupirs vous demandent un cœur
Où vous avez vous-même attaché mon bonheur ;
Cependant je n'en puis vaincre l'indifference.
Par mes tourmens, par ma langueur
J'implore en vain votre aſſiſtance.
O Venus, ô mere d'Amour !
Croirai-je encor que je vous dois le jour ?

On entend un bruit d'Inſtrumens qui annoncent le Roi.

LAVINIE.

J'entens que le Roi vient, l'heure fatale arrive.

ENE'E.

Vous ne raſſurez point mon ame trop craintive?

LAVINIE.

Prince, ſi dans ce jour le choix m'étoit permis,
Vous pourriez reconnoître
Que Venus a toûjours favoriſé ſon fils.

ENE'E.

Ah ! Ciel ! ſe pourroit-il . . .

LAVINIE.

Je vois le Roi paroître.

SCENE III.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, ILIONE'E, CAMILLE, Prêtres de Janus, Soldats Troyens, Soldats Rutules, Peuples Latins.

LE ROI.

VOus qui dans les combats fûtes ſi redoutez,
Nobles Rivaux qui conſentez
A terminer une guerre cruelle,
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous,
De Lavinie enfin je vais nommer l'époux;
Puiſſe mon choix produire une paix éternelle!

O Janus, c'eſt à toi de nous rendre la paix.
Retiens captives deſormais
La Guerre, la Fureur, la Diſcorde & la Haine,
Retiens-les à tes pieds ſous une même chaîne.

CHOEUR.

O Janus, c'eſt à toi de nous rendre la paix.

LE GRAND PRETRE DE JANUS.

Avant que de regner dans les Cieux pour jamais,
Tu ſoumis ces climats à ta Loi ſouveraine,
Tu te fis un Empire à force de bienfaits,
Dans un profond repos tu commandois ſans peine
A des cœurs ſatisfaits;
Ramene un tems ſi doux, ramene
De ce ſiecle innocent les tranquilles attraits.

CHOEUR.

O Janus, c'eſt à toi de nous rendre la paix.

Dan-

Digitized by Google

Danſes des Peuples qui demandent à Janus le retour de l'âge d'or dont on a joüi pendant qu'il a regné en Italie.

CHOEUR.

Jours heureux, jours pleins de charmes,
Recommencez votre cours.
Vous qui couliez ſans allarmes,
Revenez, aimables jours.

LE ROI.

Miniſtres de Janus, vous que de ſes Myſteres
Il a rendus dépoſitaires,
Pour marque de la paix fermez l'auguſte lieu
Habité par le Dieu.

Les Prêtres ferment les portes avec cérémonie.

LE GRAND PRETRE.

Que l'on garde un profond ſilence,
Le Roi va déclarer ſon choix,
Si les Dieux aux Humains refuſent leur préſence,
Ils daîgnent leur parler par la bouche des Rois.

Dans ce moment les portes du Temple ſe briſent d'elles-mêmes avec un grand bruit, tout le Temple paroît en feu, les quatre Figures enchaînées aux pieds de Janus s'envolent.

CHOEUR.

Quel bruit affreux ſe fait entendre!
Quel ſpectacle eſt offert à nos yeux étonnez?
Charmante Paix que nous oſions attendre,
Eſt-ce ainſi que vous revenez!

Junon deſcend du Ciel.

SCENE IV.

JUNON, LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, &c.

JUNON dans ſon Char.

POurquoi ces vains apprêts d'une paix qui m'offenſe?
Pourquoi ces vœux que vous m'offrez ?
Courez, Roi des Latins, & vous, Turnus, courez
Où vous appelle ma vangeance;
Chaſſez, chaſſez tous deux des bords Auſoniens
Les perfides Troyens.
Que d'un Peuple odieux ce mépriſable reſte
Erre encor ſur toutes les Mers,
Qu'il devienne à tout l'Univers
Un exemple effrayant de la haine céleſte,
Et qu'un ſort toûjours plus funeſte
Lui faſſe regretter mille tourmens ſoufferts.

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, &c.

LE ROI.

QU'ai-je entendu ? quel excès de colere!
Les Dieux connoiſſent-ils ces tranſports furieux?
Ne ſongeons plus au choix que j'allois faire,
Sortons, quittons ces lieux.

ENE'E.

Digitized by Google

ENE'E.

Craignez moins de Junon la fureur ordinaire,
J'ai d'autres Dieux pour moi qui partagent les Cieux.

LE ROI.

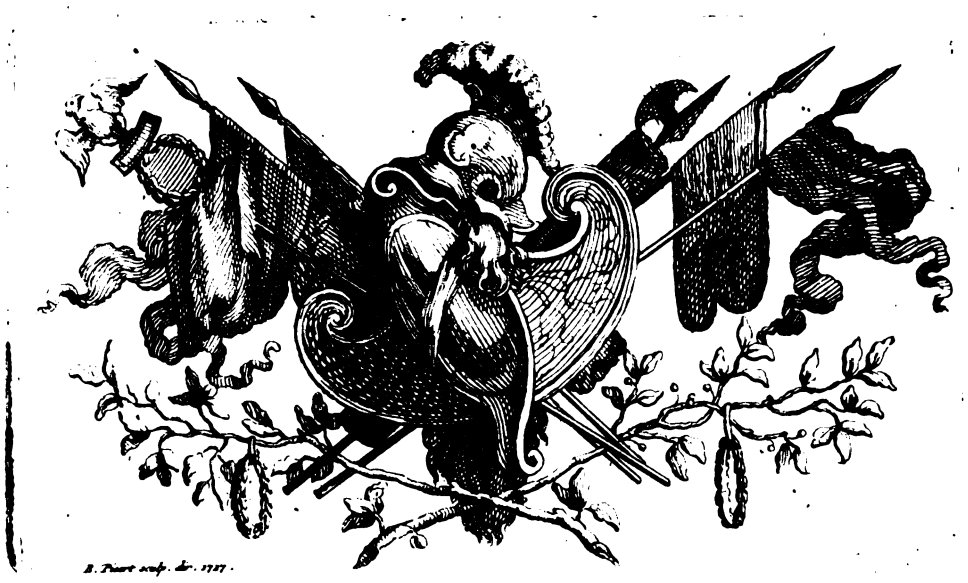
Sortons, ne ſongeons plus au choix que j'allois faire.
Nous devons ce reſpect à la Reine des Dieux.

SCENE VI.

LA REINE, TURNUS.

ENSEMBLE.

TRiomphons, triomphons, tout nous eſt favorable,
Accablons les Troyens, ne les épargnons plus,
Par une vangeance implacable
Réparons les momens que nous avons perdus.



Digitized by Google

ACTE II.

Le Théatre repreſente un Bois conſacré à Faunus pere du Roi. On voit un petit Temple ruſtique au milieu duquel eſt la Statuë du Dieu.

SCENE I.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

TOI qui ſouvent nous marques ta préſence
Dans ce Bois qui t'eſt conſacré,
Faunus, toi dont mon pere a reçû la naiſſance,
Permets à mes ſoupirs de troubler le ſilence
De ce ſéjour ſi réveré.

Le Deſtin contre moi s'eſt enfin déclaré,
Du malheur qui m'attend j'ai l'entiere aſſurance,
Reçois la triſte confidence
Des ſecrettes douleurs d'un cœur deſeſperé.
Permets à mes ſoupirs de troubler le ſilence
De ce ſéjour ſi réveré.

CAMILLE.

Pourquoi dans ce lieu ſolitaire
Venez-vous de vos pleurs entretenir le cours?
Si Junon pourſuit toûjours

Digitized by Google

Le Heros qui ſait vous plaire,
La Déeſſe des Amours
N'eſt pas un foible ſecours.

LAVINIE.

Ah ! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus ?
Elle a cauſé les feux qui vinrent me ſurprendre,
Je l'aime, je le plains, & ne puis rien de plus.
Ah ! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus ?
Lorſque du haut des Cieux Junon vient de deſcendre
Pour armer contre lui mon pere avec Turnus,
L'objet d'une flâme ſi tendre
N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répandre,
Et qui lui ſont même inconnus
Ah ! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus ?

CAMILLE.

En vain Junon impitoyable
D'une guerre nouvelle a donné le ſignal,
Le Roi paroît plus favorable
A ce Heros qu'à ſon Rival.

LAVINIE.

Et puis-je douter que la Reine
Dans un parti cruel à la fin ne l'entraine ?

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour.
Mes yeux vont être chaque jour
Les malheureux témoins d'une injuſte vangeance.
Turnus me vantera ſa barbare valeur,
Et peut-être obtiendra ma main pour récompenſe
D'avoir ſû me percer le cœur.

SCENE II.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROI.

MA Fille, je ne puis renoncer qu'avec peine
A l'eſpoir de la paix dont j'oſois me flater.
Peut-être que le Ciel n'approuve point la haine
Que Junon a fait éclater.
Dans le doute où je ſuis j'ai recours à mon Pere,
Son Oracle ſouvent me conduit & m'éclaire,
Et je viens pour le conſulter.

Habitant redoutable
De ces Antres & de ces Bois,
Toi pour qui l'avenir n'a rien d'impenetrable,
Toi qu'oblige le ſang à m'être favorable,
Tu peux ſeul diſſiper le trouble où tu me vois,
Daigne faire entendre ta voix.

SCENE III.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE, FAUNES ET DRYADES.

CHOEUR de Faunes & de Dryades.

QUittons nos demeures ſauvages!
Sortons de nos antres ſecrets,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.
De l'obſcur avenir il perce les nuages,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.

L'ORA-

Digitized by Google

L'ORACLE DE FAUNUS.

Les Amours vont bien-tôt ramener parmi vous
La Paix qu'ils en avoient bannie,
Le Ciel ſuivra les vœux de Lavinie
Sur le choix d'un Epoux.

LE ROI.

Ma fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines,
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

LAVINIE.

Euſſions-nous oſé dans nos peines
Nous flater d'un ſi doux eſpoir?

Danſes des Faunes & des Dryades, qui marquent leur joie d'un Oracle ſi heureux.

DEUX DRYADES & UN FAUNE.

L'Amour prend pour une offenſe
Le deſeſpoir des Amans.
Peut-il manquer de puiſſance
Pour payer tous leurs tourmens?

Un Amant qui perſevere
Trouve enfin un heureux jour.
Son bonheur eſt néceſſaire
Pour la gloire de l'Amour.

CHOEUR.

Aimons, tout eſt fait pour aimer,
Tout doit ſe laiſſer enflâmer,
Rendons-nous à des loix ſouveraines.
Toûjours l'amour eſt le plus fort,
Tous les cœurs ont un même ſort,
Ils ſont tous deſtinez à ſes chaînes.

Contre l'Amoûr & ſes appas
On rend d'inutiles combats,
Il vaut mieux s'épargner mille peines.
Toûjours l'Amour eſt le plus fort,
Tous les cœurs ont un même ſort,
Ils ſont tous deſtinez à ſes chaînes.

LE ROI *à Lavinie.*

Puiſqu'aux vœux de ton cœur les Dieux ſeront propices,
Entre tes deux Amans il faut que tu choiſiſſes,
C'eſt à toi de regler le ſort qui les attend,
Délibere à loiſir ſur ce choix important.

SCENE IV.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

D'Où me vient un bonheur qui paſſe mon attente?
Du ſort qui m'accabloit que devient le courroux?
Quoi! je puis par mon choix voir ma flâme contente?
Ciel, Oracle, Deſtin, dont la douceur m'enchante,
M'eſt-il permis de m'aſſurer ſur vous?

CAMILLE.

La fortune eſt toûjours volage,
Sa haine n'eſt pas ſans retour.
De longs malheurs ſont le préſage
Des biens qui viennent à leur tour.

LAVINIE.

Je cede aux doux tranſports où l'amour me convie,
Grands Dieux! de quel plaiſir mon cœur eſt penetré!
Un aimable Heros en ſecret adoré

Re-

Digitized by Google

Recevra de ma main le bonheur de ſa vie;
Il eût pû le devoir au Roi,
Mais que j'aime à penſer qu'il tiendra tout de moi!

LAVINIE, CAMILLE.

Qu'il eſt doux de pouvoir ſoi-même
Regler le ſort de ce qu'on aime!
Qu'il eſt doux de pouvoir
Regler le ſort de ce qu'on aime,
Et combler ſon eſpoir!

LAVINIE.

Mais quelle eſt ma frayeur mortelle!
Une obſcure vapeur s'éleve des Enfers.
Quels fantômes ſortis de la nuit éternelle
Oſent paroître dans les airs?

On entend une Symphonie effrayante.

LAVINIE.

Où ſuis-je? quel eſt mon effroi?
Dieux! juſtes Dieux! quel ſpectable terrible!
Dérobons-nous, s'il eſt poſſible . . .

SCENE V.

LAVINIE, L'OMBRE DE DIDON.

L'OMBRE.

ARrête, Lavinie, arrête, écoute-moi.

Je fus Didon, je regnai dans Carthage,
Un Etranger rebut des flots & de l'orage,
De ma prodigue main reçut mille bienfaits.
L'amour en ſa faveur avoit ſéduit mon ame:

Par une feinte ardeur il augmenta ma flâme,
Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah! quelle trahiſon!

L'OMBRE.

Mon deſeſpoir extrême
Arma mon bras contre moi-même,
Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueur.

LAVINIE.

Le perfide! l'ingrat!

L'OMBRE.

Cet ingrat, ce perfide,
C'eſt ce même Troyen pour qui l'amour décide.
Dans le fond de ton cœur.

L'Ombre diſparoît.

SCENE VI.

LAVINIE.

QUel funeſte diſcours! quelle image effrayante!
Confuſe, interdite, tremblante,
Je ne me connois plus, je meurs,
Je ſuccombe ſous tant d'horreurs.

Une Amante ſi génereuſe
Voit ſon amour payé du plus cruel trépas!
Que ne te dois-je point, ô Reine malheureuſe?
Qui jamais m'eût fait voir, helas!
Le précipice affreux qui s'ouvroit ſous mes pas?

SCE-

Digitized by Google

SCENE VII.

ENE'E, LAVINIE.

ENE'E.

DE nos deſtins nouveaux le Roi vient de m'inſtruire,
Votre choix deſormais eſt notre unique loi.
Belle Princeſſe, apprenez-moi
Si dans mon cœur l'Oracle doit produire
Tout le plaiſir que j'en reçoi.

LAVINIE.

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce;
Mais des ordres du ſort ſi vous êtes content,
Turnus doit du moins l'être autant.

ENE'E.

Quel coup mortel ! quelle réponſe !
J'avois crû tantôt entrevoir
D'une foible pitié la premiere apparence,
Vos regards adoucis, un aimable ſilence,
Quelques mots échappez me permettoient l'eſpoir :
Me ſuis-je fait une vaine chimere?
Par un ſonge trop doux l'amour m'a-t-il flatté?
J'ai crû facilement vous trouver moins ſevere,
Mes tendres ſoins l'avoient bien merité.

LAVINIE.

Vous n'avez merité que mon indifference,
Si j'ai paru vous donner juſqu'ici
De foibles ſujets d'eſperance,
Je veux les oublier, oubliez-les auſſi.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VIII.

ENE'E.

IMplacable Junon, eſt-ce votre colere
Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs?
Avez-vous uſurpé l'empire de ma Mere?
Diſpoſez-vous des cœurs?

Je ſai que ſans pitié vous pouvez mettre en cendre
De ſuperbes rempars dont vos Grecs ſont jaloux,
Je ſai que ſur les Mers votre bras peut s'étendre,
Que les vents & les flots ſervent votre courroux;
Mais du moins en aimant je croyois ne dépendre
Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphez, Déeſſe inhumaine,
Je n'avois point encor fléchi ſous votre haine,
Mais vous m'aviez ſû réſerver
Le ſeul malheur que je ne puis braver.

ACTE III.

Le Théatre repreſente les Jardins d'un Palais que Circé a bâti, & qu'elle a laiſſé à Latinus ſon petit-fils.

SCENE I.

LA REINE, TURNUS.

LA REINE.

PUISQUE ma fille encor ne ſuit pas mon attente,
Non, il n'eſt rien que je ne tente;
Bacchus eſt aujourd'hui celebré parmi nous,
Il ne voit les Troyens que d'un œil de couroux.
Tournons contr'eux les fureurs qu'il inſpire,
Peut-être aidera-t-il lui-même nos tranſports.
Peut-être ferons-nous que le peuple conſpire
A les chaſſer tous de ces bords.

La Princeſſe paroît, je vous laiſſe avec elle,
La Fête de Bacchus m'appelle.

SCENE II.

LAVINIE, TURNUS, CAMILLE.

TURNUS.

PRinceſſe, eſt-il donc vrai que vos vœux ſi long-tems
Entre Enée & Turnus puiſſent être flotans?

LAVINIE.

Souffrez avec moins de colere
Que je ne précipite rien,
Le choix que je dois faire
Regle le ſort des Etats de mon pere,
Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompez point, inhumaine,
Je ne connois que trop quel eſt votre embarras,
Non, vous ne déliberez pas;
Ce n'eſt point votre choix qui vous tient incertaine,
Vous tremblez ſeulement à nous le déclarer,
Et plus vous y ſentez de peine,
Plus je vois quel Amant vous voulez préferer.

LAVINIE.

Si mon choix étoit fait, quelle raiſon ſecrette
M'obligeroit de le cacher?

TURNUS.

Ah! pourriez-vous ne vous pas reprocher
L'injure que vous m'auriez faite?

Je

Je ſuis du ſang dont vous ſortez,
Je vous aimai dès l'âge le plus tendre,
Mes yeux ſont les premiers qu'on vous ait fait entendre,
Et vos fers ſont les ſeuls que mon cœur ait portez.
Ne redoutez-vous point une honte éternelle
En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux,
Qui peut-être pour d'autres yeux
Brûla ſouvent d'une flâme infidelle ?
Vous vous troublez !

LAVINIE.

Seigneur...

TURNUS.

Ce trouble que je voi
M'apprend ce qu'il faut que j'eſpere,
Vous voyez malgré vous tout le prix de ma foi,
Et vous rougiſſez de colere
Quand la Raiſon vous parle trop pour moi.

LAVINIE.

Elle parle pour vous, Seigneur, je le confeſſe,
Mais elle peut auſſi parler pour un Rival.
Par le choix qu'entre vous le juſte Ciel me laiſſe,
Il vous met dans un rang égal.

TURNUS.

Ne cherchez point à nous confondre,
De mon ſincere amour vous devez vous répondre,
Mon ſort ſans votre hymen eſt aſſez glorieux,
Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.
Mais mon Rival après tant de naufrages
Cherche un azile en ces climats.
Le rang qui vous attend eſt l'objet des hommages
Qu'il feint de rendre à vos appas.

LAVINIE.

Des vœux intereſſez n'ont guere de puiſſance,
Si par de feints ſoupirs on prétend m'impoſer,
Je ſaurai démêler un deſſein qui m'offenſe.

TURNUS.

Vous ſaurez vous le déguiſer.

En vain je répandois des larmes,
Votre choix eſt prêt d'éclater,
Vous allez me donner les armes,
Dont j'ai beſoin contre vos charmes,
Heureux ſi j'en puis profiter.

SCENE III.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

QUelle ſuperbe plainte a-t-il oſé me faire ?
Quel eſt ce fier emportement ?

CAMILLE.

Quand vous blâmez Turnus, j'entens facilement
Ce que vous cherchez à me taire,
Vous me vantez un Rival plus charmant.
Il faut nommer Turnus, c'eſt un choix néceſſaire,
En vain l'Amour en ordonne autrement.

LAVINIE.

Permets encor que mon cœur délibere,
Permets du moins que ce choix ſe differe,

Etein-

Eteindre ſon amour, immoler ſon Amant,
Eſt-ce l'ouvrage d'un moment!

CAMILLE.

Vous avez entendu la Reine de Carthage.
Et contre cet ingrat vous manquez de courage?

LAVINIE.

Mais ſavons-nous ſi Junon dans ce jour
N'a pas pour m'effrayer formé cette Ombre vaine?
Défions-nous de ſa cruelle haine.

CAMILLE.

Défiez-vous plûtôt de votre amour.

LAVINIE.

Quand mon Amant auroit été volage,
Dois-je par ma rigueur vanger d'autres appas
Qui n'ont ſû plus long-tems mériter ſon hommage?
Dois-je punir un outrage
Qui ne me regarde pas?

CAMILLE.

Les inconſtans, les infidelles
Sont criminels envers toutes les Belles.
Il ne faut point que l'Empire amoureux
Ait jamais d'azile pour eux.

LAVINIE.

Ne me preſſe point tant, Turnus eſt plus ſincere,
Turnus ſait mieux aimer, je le connois trop bien.
Pour l'infidelle Troyen
Sait-il mieux l'art de plaire?

CAMILLE.

Un Amant qui ſait peu charmer,
Quelquefois à force d'aimer

Peut-devenir aimable ;
Mais un volage Amant
Devient plus haïſſable
Plus il étoit charmant.

LAVINIE.

Eh bien, nommons Turnus, ſortons d'incertitude,
Puiſſe Enée à jamais ſentir un coup ſi rude !
D'où vient qu'en ſa faveur mon foible cœur combat ?
Prêtez-moi du ſecours, ô Styx, ! ô Rives ſombres !
Laiſſez encor ſortir vos ombres
Pour m'animer contre un Ingrat.

CAMILLE, LAVINIE.

Ah ! quel tourment quand la Raiſon commande
Ce que l'amour ne permet pas ?
Trop cruelle Raiſon, hélas !
Eſt-ce à toi qu'il faut qu'on ſe rende ?
Peut-on, charmant amour, mépriſer tes appas ?
Ah ! quel tourment quand la Raiſon commande
Ce que l'amour ne permet pas ?

CHOEUR *qu'on entend de derriere le Théatre.*

Suivons tous le Dieu qui nous appelle,
Suivons tous ces aimables loix,
C'eſt lui ſeul dans la Troupe immortelle
Qui peut donner tous les biens à la fois.

LAVINIE.

Quelles ſont ces voix éclatantes !

CAMILLE.

Ignorez-vous d'où part ce bruit confus ?
On célèbre aujourd'hui la fête de Bacchus,
La Reine conduit les Bacchantes.

Digitized by Google

SCENE IV.

LA REINE, LAVINIE, Troupe qui celebre la fête de Bacchus.

CHOEUR.

CHantons Bacchus & ſes bienfaits;
Quels fruits ont plus d'attraits
Que les fruits dont il ſe couronne;
Les plaiſirs ne quittent jamais
L'aimable Cour qui l'environne.
La Raiſon fuit dès qu'il l'ordonne,
Et laiſſe les humains en paix.
Chantons Bacchus & ſes bienfaits.

Danſe des Bacchantes.

UN HOMME DE LA FETE.

Heureux les lieux où ſa préſence
Répand mille appas!
Heureux les climats
Qui lui donnerent la naiſſance!

CHOEUR.

Heureux les lieux où ſa préſence
Répand mille appas!

LA REINE.

Les Troyens déteſtent la Grece,
Elle a produit Bacchus, il la comble de biens;
Allons, que chacun s'empreſſe
A pourſuivre les Troyens.

La fureur ſaiſit toute la Troupe.

CHOEUR.

Digitized by Google

CHOEUR.

Cherchons en tous lieux nos victimes,
Cherchons les Troyens, hâtons-nous.
Que l'exil les diſperſe tous,
Que le fer puniſſe leurs crimes,
Qu'ils périſſent dans les abîmes
De la mer en courroux.
O Toi, qui contr'eux nous animes
Par des fureurs ſi légitimes,
Bacchus, tu dois être jaloux
D'égaler Junon par tes coups.

LA REINE.

Quoi? ma fille à nos yeux vous demeurez tranquille?
De toute notre ardeur l'exemple eſt inutile?

Toi, qui par des tranſports puiſſans
Te rends le maître des ames,
Deſcens dans ſon cœur, deſcens.
Inſpire-lui la haine que je ſens,
Et la fureur dont tu m'enflâmes,
Deſcens dans ſon cœur, deſcens.

Danſe des Bacchantes furieuſes autour de Lavinie.

LAVINIE.

Où ſuis-je! ô Ciel! dans les murs de Carthage
Qui m'a pû ſoudain tranſporter?
J'y vois les feux allumez par la rage
D'une Amante que l'on outrage,
Je la vois s'y précipiter,
J'entens ſes cris. Dieux! elle expire
En nommant un Ingrat inſenſible à ſa mort.
C'eſt en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aſpire

Digitized by Google

A me faire un ſemblable ſort;
Va, perfide Troyen, cherche une autre conquête.
Reine, écoutez, écoutez tous;
Je choiſis. . .

LA REINE.

Déclarez un choix digne de vous;
Parlez, qui vous arrête?

LAVINIE.

Je choiſis Turnus pour époux.

CHOEUR.

Que nos cris d'allegreſſe
Percent juſqu'aux Cieux,
Nous ſommes victorieux;
Chantons, chantons ſans ceſſe,
Nous ſommes victorieux;
Que nos cris d'allegreſſe
Percent juſqu'aux Cieux.

LA REINE.

Allons trouver le Roi, ſuivez mes pas, Princeſſe,
Il lui faut annoncer un choix ſi glorieux.

ACTE IV.

Palais de Circé.

SCENE I.

ENE'E, ILIONE'E.

ILIONE'E.

OU courez-vous ? quel ſoin vous preſſe ?

ENE'E.

Je cherche partout la Princeſſe,
Je veux lui reprocher ſon choix,
Je veux la voir pour la derniere fois.

ILIONE'E.

En vain pour ſe vanger on ſe plaint d'une Ingrate,
Son triomphe en eſt plus beau.
D'un amour mépriſé la vangeance n'éclate
Que par un amour nouveau.

ENE'E.

Non, j'aimerai toûjours l'Ingrate qui m'outrage,
Je ſens trop quel amour m'engage,
Je me dois épargner le triſte & vain effort
Que je ferois pour ſortir d'eſclavage,

Je

Je ne puis obtenir de mon foible courage
Que d'avoir recours à la mort.

ILIONE'E.

Vous voiez la ſurpriſe où ce diſcours me jette,
L'Amour peut-il réduire un Heros au trépas?
Non, non, d'un autre ſoin votre cœur s'inquiete,
Vous regrettez une ſure retraite
Que nous trouvions en ces climats.

ENE'E.

Je vois tous les malheurs dans le coup qui m'accable,
Je pers l'unique objet qui me paroît aimable,
Je pers l'azile heureux promis à mes travaux,
Cependant l'amour ſeul rend mon ſort déplorable.
Un Amant miſerable
Eſt inſenſible à d'autres maux.

ILIONE'E.

Des malheureux Troyens perdez-vous la mémoire?
Oubliez-vous un ſi cher interêt?
Ecoutez leurs ſoupirs & la voix de la Gloire.

ENE'E.

Ah! Ciel! la Princeſſe paroît.

SCENE II.

ENE'E, LAVINIE.

ENE'E.

ME cherchez-vous, cruelle?
Venez-vous inſulter à ma douleur mortelle?
Ah! laiſſez-moi mourir,

Laiſſez-moi diſpoſer de mon dernier ſoupir.
Que dis-je ? non, venez, venez répondre
Aux reproches qui vous ſont dûs,
Je veux en mourant vous confondre
Sur l'injuſte choix de Turnus.
Mes tranſports... mon amour... je ſens que je m'égare,
Il regne en mon eſprit un deſordre fatal,
Helas ! eſt-il bien vrai que votre cœur barbare
Me ſacrifie à mon Rival ?

LAVINIE.

Vous prenez un ſoin inutile
D'étaler à mes yeux une feinte douleur,
Pourvû que dans ces lieux vous trouviez un aziſe,
Qu'un autre hymen vous faſſe un ſort tranquile,
Ma perte eſt un foible malheur.

ENE'E.

Ah ! que ne puis-je à vos yeux même
Porter ailleurs mes ſoupirs & ma foi ?
Pourquoi feindrois-je ici ce deſeſpoir extrême ?
Que pourrois-je eſperer ? tout eſt perdu pour moi.
Si mon cœur ſavoit feindre, Ingrate,
Il feindroit bien plutôt un calme qu'il n'a pas,
Je vous déroberois ma douleur qui vous flate,
Vous ne jouïriez point de mon cruel trépas.

LAVINIE.

L'amour ſur votre cœur n'a pas tant de puiſſance,
Didon avoit ſû l'embraſer,
Vous vites cependant ſa mort avec conſtance.

ENE'E.

De ce crime odieux ceſſez de m'accuſer.

Di-

Didon par ſes bienfaits me prévenoit ſans ceſſe,
Et ma reconnoiſſance imita la tendreſſe ;
Senſible à ſon amour plutôt qu'à ſes appas,
Je lui donnois un cœur qui ne ſe donnoit pas.
Il fallut cependant pour me ſéparer d'elle
Des ordres abſolus du Souverain des Dieux.
Ah ! que ne ſouffroit-il que je fuſſe fidelle?
Que ne me laiſſoit-il éloigné de vos yeux ?

LAVINIE.

Se peut-il que pour moi votre cœur ſoit ſincere?

ENE'E.

Helas ! en pouvez-vous douter ?

LAVINIE.

Non, non, qu'il ait plûtôt l'ardeur la plus legere,
C'eſt ce que je dois ſouhaiter.

ENE'E.

D'où vient que je vous vois à vous-même contraire?
Ciel ! quel trouble ſecret ſemble vous agiter?

LAVINIE.

Helas ! ſi vous m'aimiez, que je ſerois à plaindre !

ENE'E.

Parlez, expliquez-vous, rien ne vous doit contraindre.

LAVINIE.

Qu'aurois-je fait ? grands Dieux ! Turnus ſeroit nommé,
Et vous ſeriez aimé.

ENE'E.

Qu'entens-je ! pourquoi donc par un choix ſi funeſte...

LAVINIE.

Les Enfers contre vous on fait parler Didon;
Une fureur divine helas! a fait le reſte,
Et d'un Amant que je déteſte
Elle a ſû m'arracher le nom.

ENE'E.

D'une aveugle fureur deſavouez l'ouvrage.

LAVINIE.

Ma Raiſon l'approuvoit, & je l'ai dit au Roi.
Ma gloire, des ſermens, la Reine, tout m'engage
A ſuivre une cruelle loi.

ENE'E.

Que mon ame à la fois eſt troublée & ravie!
Quel excès de plaiſir, quel excès de douleur
Vient agiter mon cœur!
En vous perdant je vais perdre la vie,
J'apprens que vous m'aimez, dans ce fatal inſtant,
Je meurs plus malheureux, & je meurs plus content.

LAVINIE.

Soupçons, dont j'ai ſuivi l'injuſte violence,
D'où vient que vous oſiez attaquer l'innocence
D'un Amant digne de mon choix?
Que n'ai-je crû mon cœur qui prenoit ſa défenſe?
Ah! lorſqu'un tendre amour nous tient ſous ſa puiſſance,
Il faut n'écouter que ſa voix.

ENE'E, LAVINIE.

Je cede à ma douleur extrême.

ENE'E.

Je ſouffre tous les maux dont on peut ſoupirer.

LA-

Digitized by Google

LAVINIE.

Je cauſe tous les maux qui nous font ſoupirer,

ENE'E.

Je vais perdre à jamais le ſeul objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit je me prive moi-même.

ENE'E, LAVINIE.

O mort! de nos tourmens venez nous délivrer,
O mort! uniſſez-nous, on nous va ſéparer.

LAVINIE.

Je vois Turnus, il faut que je l'évite.

ENE'E.

Laiſſez-moi lui parler, dérobez-lui vos pleurs,
Puiſque je ſuis aimé, ce que mon cœur médite
Peut réparer tous nos malheurs.

SCENE III.

ENE'E, TURNUS.

ENE'E.

SEigneur, vous cherchez Lavinie,
Permettez qu'un moment j'oſe arrêter vos pas.
On a fait choix de vous, & la guerre eſt finie.
Je ſai trop que dans les combats
Le ſang de nos Sujets ne ſe doit plus répandre;
Mais je dois encore prétendre
Que le fer à la main aux yeux de nos Soldats
Nous terminions ſeuls nos débats.

TUR-

TURNUS.

Préferé par l'Objet que j'aime,
Je ſai que je pourrois ne pas prendre la loi
De votre deſeſpoir extrême;
Mais à la gloire auſſi je ſai ce que je dois;
J'accepte le combat, & j'obtiendrai du Roi
Qu'il en ſoit l'arbitre ſuprême.

Cependant, Seigneur, redoutez
Un Rival qui ſur vous a déja l'avantage.

ENE'E.

La victoire que vous vantez
N'eſt pas pour vous peut-être un ſi charmant préſage.

On entend une harmonie très-douce.

SCENE IV.

ENE'E.

J'Entens d'agréables concerts.
Une clarté plus pure
Se répand dans les airs.
Un nouveau charme embellit la nature,
Et pare l'Univers.
C'eſt Venus qui deſcend, tout me fait reconnoître
La Déeſſe de la Beauté.
Et quelle autre Divinité
Peut annoncer ainſi qu'elle eſt prête à paroître?

Digitized by Google

SCENE V.

VENUS *qui eſt deſcenduë des Cieux accompagnée de Nymphes, de Graces, de plaiſirs & de deux Cyclopes*, ENE'E.

ENE'E.

DEeſſe, à qui je puis donner des noms plus doux,
Mere des Amours, & ma mere,
Quel deſtin, quelle loi ſevere
M'a ſi long tems fait languir loin de vous?
Votre fils malheureux aimoit ſans eſperance,
Vous avez dans les pleurs laiſſé couler ſes jours,
Que ne m'accordiez-vous du moins votre préſence,
Si vous ne vouliez pas m'accorder du ſecours?

VENUS.

Mon fils, connois mieux ma tendreſſe,
Tu ne vois pas toûjours ce que fait mon pouvoir;
En poſſedant le cœur d'une aimable Princeſſe,
Penſes-tu ne me rien devoir?

Quand l'Epouſe du Dieu qui lance le tonnerre
Arme contre tes jours & le Ciel & la Terre,
Apprens ce que j'oppoſe à toutes ſes fureurs;
Je te donne les cœurs.
J'ai fait plus, ton Rival a des armes fatales
Teintes dans les eaux infernales,
Et je t'apporte ici des armes que Vulcain
Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

ENE'E.

Pour vous marquer l'excès de ma reconnoiſſance,
Tous mes diſcours ſeroient trop languiſſans;

Servez-vous de votre puiſſance,
Dans le fond de mon cœur liſez ce que je ſens.

VENUS.

Cyclopes, donnez-lui les armes
Qui de ſon ennemi rendront le ſort douteux,
Et vous, Graces, Amours, verſez ſur lui les charmes
Qui d'un aimable Objet redoubleront les feux.

Danſes des Graces & des Plaiſirs.

UN PLAISIR.

Que tes dons ſont charmans, Déeſſe de Cythere!
Trop heureux qui les peut recevoir!
La beauté ſoumet tout dès qu'elle ſe fait voir,
C'eſt regner que de plaire.
Que tes dons ſont charmans, Déeſſe de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

CHOEUR.

Que tes dons ſont charmans, Déeſſe de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

VENUS.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre
Peut s'attirer les reſpects de la Terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

CHOEUR.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre
Peut s'attirer les reſpects de la Terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

Digitized by Google

VENUS.

Dieux, Mortels, c'eſt à moi qu'il faut que tout ſe rende,
Je ne veux pour encens que de tendres ſoupirs,
Les honneurs que Venus vous demande
Sont les plus doux plaiſirs.

UN PLAISIR.

Suivons tous, adorons une puiſſance aimable.
Tranſports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, ſuivons tous
Une puiſſance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous.
Qu'un empire inévitable
Soit un empire ſi doux!

CHOEUR.

Suivons tous, adorons une puiſſance aimable.
Tranſports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, ſuivons tous
Une puiſſance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous
Qu'un empire inévitable
Soit un empire ſi doux!

ACTE V.

Temple de Junon.

SCENE I.

LAVINIE.

QUEL triſte ſort dans ce Temple m'amene?
Pourquoi faut-il que j'y ſuive la Reine ?
Ici tout reconnoît la Maitreſſe des Dieux
Qui nous hait, & qui nous accable,
Turnus ſeroit peu redoutable
Sans le ſecours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence,
Peut-être en ce moment Enée eſt en danger.
Juſtes Dieux, prenez ſa défenſe,
Ah ! pourriez-vous ne le pas proteger ?

Qu'ai-je dit ? où m'emporte une ardeur témeraire?
Dans le Temple où je ſuis quels vœux ai-je formez ?
Vœux trop ardens, tenez-vous renfermez,
Vous pourriez de Junon redoubler la colere.

Hélas ! quand pour moi ſeule il expoſe ſes jours,
Quand je vois de ſa mort l'image menaçante,

Digitized by Google

Il faut encor qu'une timide Amante
Ne puiſſe de ſes vœux lui prêter le ſecours.

SCENE II.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

MA fille, triomphons, j'ai fait un ſacrifice
Qui nous promet un heureux ſort.
Du plaiſir que je ſens partage le tranſport,
Il n'en faut point douter, Junon nous eſt propice,
Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort! ah! je fremis!

LA REINE.

Quelle eſt cette ſurpriſe?
Quoi? contre un ennemi le Ciel nous favoriſe,
Et j'entens vos ſoupirs, je vois couler vos pleurs?

LAVINIE.

Puiſque ma flâme s'eſt trahie,
Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs,
Avec cet ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entens-je? ah! rougiſſez de cet indigne amour.

LAVINIE.

Contentez-vous, qu'il m'en coûte le jour.

Chere Ombre, qui déja peut-être
Dans ces funeſtes lieux erres autour de moi,
Je dois en te ſuivant récompenſer ta foi
Que j'ai ſû ſi mal reconnoître.
Je vais ou te vanger des crimes que j'ai faits,
Ou m'unir à toi pour jamais.

SCENE III.

LA REINE, LAVINIE, CAMILLE.

LA REINE.

HElas ! quel eſt ce trouble, & que dois-je en attendre?
Parle, quel eſt l'arrêt que le ſort vient de rendre?

CAMILLE.

Ah ! que ne pouvez-vous à jamais l'ignorer?
Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

LA REINE.

O préſages trompeurs ? ô deſtin trop contraire!

CAMILLE.

Le ſuperbe Troyen va ſe rendre en ces lieux.

LA REINE.

Fuions un vainqueur odieux,
Déeſſe, a-t-il enfin ſurmonté ta colere?

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

LE ROI, ENE'E, LAVINIE, ILIONE'E, CAMILLE, Soldats Troyens, Peuples Latins.

LE ROI.

MA fille, tu vois le vainqueur,
Pour prix de ſa victoire il a droit ſur ton cœur.
Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux préſages,
Je veux que ſes hommages
De Junon, s'il ſe peut, fléchiſſent la rigueur.

ENE'E.

Il ne me ſuffit pas que ſa colere ceſſe,
Mon bonheur le plus grand dépend de la Princeſſe.

à Lavinie.

Votre cœur avec moi daigne-t-il partager
Des doux tranſports que reſſent ma tendreſſe?

LAVINIE.

Prince, vous ne devez ſonger
Qu'à fléchir la Déeſſe.

ENE'E.

Redoutable Junon, je viens à vos genoux
Par des reſpects profonds expier ma victoire,
Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire,
Et dans ce même jour je me ſoumets à vous.
Conſentez au repos où le Deſtin m'appelle
Après tant de travaux ſi longs & ſi cruels.

La

La haine des Immortels
Ne doit pas être immortelle.

LE ROI.

Eſperons, eſperons le ſuccès le plus doux,
Le Ciel ouvre à nos yeux ſes barrieres brillantes,
On ne voit point les marques menaçantes
Qui nous annoncent ſon courroux.

SCENE V.

JUNON dans les Cieux, LE ROI, ENE'E, LAVINIE, *&c.*

JUNON.

INvincible Guerrier, Junon vient vous apprendre
Qu'à vos heureux deſtins elle daigne ſe rendre,
Ma haine contre vous n'a que trop combattu.
Il n'eſt rien qu'à la fin la Vertu ne ſurmonte,
A Venus tout cede ſans honte,
Et vous avez pour vous Venus & la Vertu.

Junon diſparoît.

ENE'E & ILIONE'E.

Souveraine du Ciel, quelle reconnoiſſance
Ferons-nous paroître à tes yeux?

LE ROI, LAVINIE.

Une ſincere obéiſſance
Eſt l'encens le plus doux que reçoivent les Dieux.

Digitized by Google

SCENE VI.

LE ROI, LAVINIE, ENE'E, ILIONE'E, CAMILLE, Soldats Troyens, Peuples Latins.

LE ROI.

VOus qu'un autre Ciel a vû naître,
Troyens, pour votre Roi venez me reconnoître,
Venez à mes Sujets vous unir pour toûjours;
Venus vous a conduits ſur ces rives aimables,
Attirez-nous des regards favorables
De la Déeſſe des Amours.

CAMILLE, ILIONE'E.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de ſon fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons ſans ſe faire attendre
Sauront flater nos deſirs,
L'amour heureux n'en ſera pas moins tendre,
Tous les ſoupirs
Naitront au milieu des plaiſirs.

CHOEUR.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de ſon fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons ſans ſe faire attendre
Sauront flater nos deſirs,
L'amour heureux n'en ſera pas moins tendre,
Tous les ſoupirs
Naitront au milieu des plaiſirs.

Danſes des Troyens & des Latins, qui expriment l'union des deux Peuples.

CAMILLE, ILIONE'E.

On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoupire,
On déteſte cent fois ſon tyrannique Empire,
Et ſes triſtes engagemens.
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir ſouffert de trop legers tourmens.

CHOEUR.

On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoupire,
On déteſte cent fois ſon tyrannique Empire,
Et ſes triſtes engagemens.
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir ſouffert de trop legers tourmens.

F I N.

Digitized by Google

RECUEIL
DE
POESIES
DIVERSES.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIBUTADIS
A
POLEMON.

ON dit que Dibutade de Sicyone inventa la Sculpture. Un ſoir ſa fille traça ſur une muraille les extremitez de l'ombre de ſon Amant, qui ſe formoit à la lumiere d'une lampe, & cela donna à Dibutade la premiere idée de tailler une pierre en homme. Je ſuppoſe que cette fille ayant vû une belle ſtatuë de la façon de ſon pere, écrit à ſon Amant. Les noms de Dibutatis & de Polemon ſont faints.

UNE nouvelle joye, & que je veux t'écrire
Tient mon eſprit tout occupé.
Mon pere m'a fait voir un marbre qui reſpire,
Du moins ſi l'œil n'eſt pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait ſû prendre
La molleſſe même des chairs,
Et ce je ſai ne quoi de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs?

Tu ſais quelles raiſons me font aimer la vûë
D'un marbre ſi bien travaillé.
D'une ſi douce joye on n'a point l'ame émuë,
Sans que l'Amour y ſoit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre eſt à mes yeux offerte
L'image de cet heureux ſoir,
Qui répara ſi bien une legere perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere,
Il ſait, il approuve nos feux,
Mais un pere eſt toûjours un témoin trop ſevere
Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettez par complaiſance
Compoſoient tout notre entretien,
Et nous interrompions notre triſte ſilence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prêtoit une lumiere ſombre,
Qui m'aidoit encor à rêver.
Je voyois ſur un mur ſe dépeindre ton ombre,
Et m'appliquois à l'obſerver.

Crr tout plaît, Polemon, pour peu qu'il repreſente
L'objet de notre attachement,
C'eſt aſſez pour flater les langueurs d'une Amante
Que l'ombre ſeule d'un Amant.

Mais je pouſſai plus loin cette douce chimere.
Je voulus fixer en ces lieux,

Attacher à ce mur une ombre paſſagere,
Pour la conſerver à mes yeux.

Alors en la ſuivant du bout d'une baguette,
Je trace une image de toi,
Une image, il eſt vrai, peu diſtincte, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moi.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit auſſi-tôt le deſſein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainſi, cher Polemon, commence la Sculpture,
Graces à ces heureux hazards.
L'Amour qui ſut jadis débrouiller la Nature,
Aujourd'hui fait naître les Arts.

Je ſens un doux eſpoir à qui mon cœur ſe livre,
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puiſqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre
Pour ſe montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur mémoire
Bien loin au de-là de leurs jours,
Et le ſoin qu'ils auront d'éterniſer leur gloire,
Eterniſera nos amours.

Combien de Demi-dieux, dont les hommes peut-être
Euſſent oublié juſqu'au nom,
Que d'exemples puiſſans que l'on n'eût pû connoitre
Si je n'euſſe aimé Polemon?

Mais ſi tu reſſemblois à tant d'Amans volages,
Si tu changeois à mon égard,

Oſe-

Digitized by Google

Oſerois-tu jetter les yeux ſur les Ouvrages
Que va produire un ſi bel Art?

Ta noire trahiſon auroit toûjours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour ſi fidelle
Dont ils ſont tous autant d'effets.

Je t'offenſe, & je ſai qu'il s'éleve en ton ame
Un vif, mais doux reſſentiment.
Viens, je réparerai ces ſoupçons de ma flâme,
Que je condamne en les formant.

Quoi! de tels changemens ſeroient-ils donc poſſibles?
Quoi! cet Amour toûjours vainqueur
Animeroit par moi des marbres inſenſibles,
Et n'animeroit plus ton cœur?

FLORA
A
POMPÉE.

POmpée étant encore jeune aima la Courtiſane Flora dont la beauté étoit ſi grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Caſtor & de Pollux. Geminius ami de Pompée devint éperdûment amoureux d'elle; mais comme elle étoit prévenuë de la paſſion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écoutoit pas Geminius. Pompée ayant pitié de ſon ami, la lui ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'eſt dans cet état qu'elle lui écrit.

PRête à voir arriver la mort que je deſire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs;

Ma

Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes triſtes regards on voit le feu s'éteindre,
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,
Et croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux?

En vain ſur ces Portraits les Etrangers me vantent,
Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'eſt plus Flora qu'ils repreſentent
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te ſouvient-il du tems où ta flâme inquiete
Craignoit ſi tendrement des Rivaux malheureux?
Ah! diſois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux?

Pourras-tu, ma Flora, reſiſter à leurs larmes?
Pourrai-je dans ton cœur tenir ſeul contre eux tous?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux!

Je te diſois alors, je mettois en uſage
Tout ce qui te pouvoit guérir de ce ſouci.
Ciel! quelle erreur! étoit-ce mon partage
Que de te raſſurer ainſi?

C'étoit toi qui devois jurer à ta maitreſſe
Que tu ne ſerois point touché par tes Rivaux,
Que tu pourrois ſoutenir ta tendreſſe
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu? j'étois trop inſenſible
Aux ſoupirs qu'on pouſſoit pour ébranler ma foi,
De tendres ſoins me trouvoient invincible,
Lorſqu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà, Dieux immortels, ce qui fait qu'on me quite,
Vous écoutez ici les plaintes d'un Amant.
Et qu'eſt-ce donc deſormais qui mérite
Un éternel attachement?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flâme
Il falloit d'un ami préferer le repos,
Ne prétens point nous déguiſer ton ame
Sous de vains diſcours de Heros.

On ſait juſqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Juſqu'où doit nous pouſſer un ſi cher interêt,
D'autres Heros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'amour parle, tout ſe taît.

Ton changement n'a point une cauſe plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux.
Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un Ami genereux.

Pourquoi, lorsqu'il voioit ſa flâme rebutée,
Ton Rival t'a-t-il pû toucher par ſes ennuis?
Et moi, qui pers tout ce qui ma flatée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes preſens jouïroit-il jamais?
Il ſe reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeller, je le retiens ſans ceſſe,
Car quand tu reviendrois, quel ſort ſeroit le mien ?
Je devrois tout à ſa ſeule tendreſſe,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à lui tu t'es rendu juſtice,
Il n'eſt pas comme toi barbare & ſans amour.
Je n'aurois pas à craindre un ſacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas ! rien ne t'efface ?
Quel charme malheureux a ſû me prévenir ?
Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir !

Alors mes ſoins pour lui tendres, ardens, durables,
Paſſeroient tous les ſoins que pour toi j'ai perdus,
Et je rendrois encor plus déſirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illuſion, & trop tôt diſſipée !
Quoi ! d'un fatal amour je pourrois me guérir ?
Quoi ! j'aimerois un autre que Pompée ?
Non, je ne ſaurai que mourir.

ARISBE
AU JEUNE
MARIUS.

QUand Marius eut été chaſſé de Rome par la faction de Silla, & ſe fut retiré en Afrique, ſon fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempſal Roi de Numidie, qui le retint priſonnier. Une des femmes de ce Roi devint amoureuſe du jeune Marius, & eut la generoſité de lui fournir des moyens de ſortir de ſa priſon, quoique par là elle le perdit pour jamais. C'eſt après qu'elle lui a rendu ſa liberté, & qu'il a rejoint ſon pere, qu'elle lui écrit.

DEpuis que je me ſuis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres deſirs,
Dans votre ſouvenir me ſuis-je conſervée ?
Songez-vous à mes déplaiſirs?

Il n'eſt point de fin pour mes peines,
Rien ne ſauroit rejoindre Arisbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir briſé vos chaînes,
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant votre ſortie,
Un demi jour m'eût-il duré ſans vous parler?
Et maintenant les mois, & les ans, & ma vie,
Tout ſans vous, tout va s'écouler.

Seu-

Digitized by Google

Seule, & mortellement bleſſée,
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne ſaurois bannir l'eſperance inſenſée
Que j'ai de vous trouver partout.

Qui le croîroit ? je revois, j'aime
Les lieux où par le Roi vous étiez reſſerré,
Et je vous redemande à cette priſon même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
Que l'ombre de la nuit ſe répande ſur nous,
Ma triſteſſe redouble en ce vaſte ſilence,
Et ce tems m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore;
Lorſqu'en mes yeux laſſez le ſommeil eſt entré,
En ſonge quelquefois (ce bien me reſte encore)
Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avouërai-je une crainte
Qui paſſe tous les maux de mon cœur agité ?
Je crains que votre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me repreſente ſans ceſſe
Combien vous me preſſiez d'ouvrir votre priſon,
Je ne me ſouviens point d'aucun trait de tendreſſe,
Vous donniez tout à la raiſon.

Vous me parliez toujours d'un pere
Dont il falloit ſervir la haine & le courroux,
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Helas ! d'où vient que ma mémoire
Repaſſe les diſcours & les ſoins d'un Amant ?
Pour ne le voir jamais, eſt-il beſoin de croire
Qu'il m'aimât ſans déguiſement ?

Oui, d'une abſence ſi cruelle
Il faut que cette idée adouciſſe l'ennui.
J'ai beſoin de penſer, Marius eſt fidelle,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triſte plaiſir ! douceur trompeuſe !
Mes maux, ſi vous m'aimez, doivent s'en augmenter,
Votre perte à mon cœur en eſt plus douloureuſe,
Cependant je veux m'en flater.

Peut-être la fierté Romaine
S'oppoſe aux ſentimens que vous auriez pour moi,
Je ſuis une Numide, & votre ame hautaine
Dédaigne d'être ſous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'empire d'amour un climat étranger ?
La beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne,
A toujours celui d'engager.

D'ailleurs je ne ſuis plus Numide,
De ſon propre interêt mon amour eſt vainqueur ;
La naiſſance n'eſt rien où la vertu décide,
Je ſuis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la mémoire
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour,
J'ai plus fait pour l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ai ſacrifié mon amour.

Grands

Grands Dieux! vous vîtes ſeuls mes peines,
De l'excès de mes maux vous fûtes ſeuls témoins,
Lorſqu'enfin arriva la nuit où de ſes chaines
Marius ſortit par mes ſoins.

Tandis qu'une troupe choiſie
Conduiſoit ce deſſein ſur mes ordres ſecrets,
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie
En exécutant mes projets;

Par une tendreſſe contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuſer le Roi.
Dans l'état où j'étois, quelle cruelle feinte!
Quel ſupplice qu'un tel emploi!

Avec combien d'inquietude
Je ſentois s'écouler & comptois les inſtans!
Ciel! diſois je tout bas dans cette incertitude,
Sait-on bien ſe ſervir du tems?

Prend-on bien toutes ſes meſures?
Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour, veille pour nous, veille, en ces conjonctures
Uun rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoûtois-je enſuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, il ſort, il prend la fuite,
Il eſt déja hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon eſprit à tel point ſe laiſſoit occuper,

Que

Que cet air inquiet dépeint ſur mon viſage
Commençoit à ſe diſſiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée,
Las de me voir diſtraite, & peut-être offenſé,
Je courus & de crainte & d'eſpoir agitée,
Savoir ce qui s'étoit paſſé.

On m'apprit une heureuſe iſſuë,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçûë,
J'en penſai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuſe
Moi-même j'employai mes ſoins & mes efforts,
Je ne ſai quel plaiſir d'une ame genereuſe
Me ſoûtint par de doux tranſports.

Mais que cette ardeur de courage
Eſt après ſon effet prompte à ſe démentir!
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage,
Je commençai de les ſentir.

Telle fut ou mon injuſtice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'oſai reprocher cet important ſervice
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire
De cet heureux ſuccès jouït en gémiſſant;
Je n'en rougirai point, ce qu'Arisbe a ſû faire
Excuſe aſſez ce qu'elle ſent.

Que

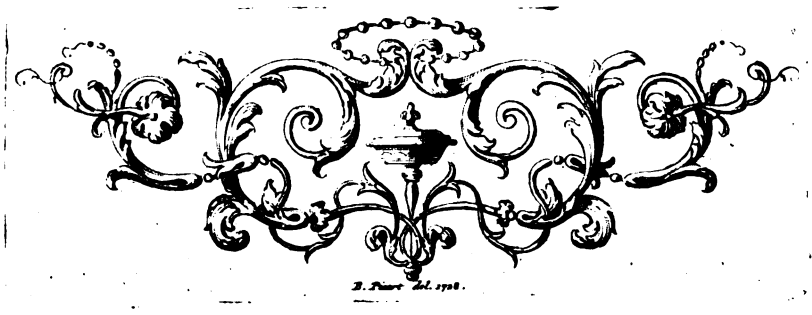
Que je crains qu'aucune foibleſſe
N'aide de votre part à me juſtifier !
Libre, regrettez-vous les marques de tendreſſe
Que vous reçûtes priſonnier ?

Vous dûtes vers Arisbe abſente
En ſortant de ces lieux envoyer un ſoupir,
Vous meritâtes peu les bienfaits d'une Amante,
S'ils vous firent trop de plaiſir.

Un autre Amant eût fui moins vîte
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais ;
C'eſt là que je la laiſſe, eût-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que ſai-je ? un autre Amant peut-être
En rompant ſes liens eût rendu des combats.
Ah ! ſi dans votre cœur ce ſentiment put naître,
De quoi ne me paya-t-il pas ?

Mais Dieux ! quel bonheur j'enviſage !
C'eſt un prix aſſez grand que mon amour reçoit,
Si près d'une Rivale on ne fait pas uſage
De la liberté qu'on me doit.



CLEOPATRE
A
AUGUSTE.

ON ſait l'hiſtoire de Cléopatre. Il eſt beſoin de ſe la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'eſprit de cette Lettre; car je ſuppoſe que Cléopatre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguſte, & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour ſa juſtification les principaux évenemens de ſa vie. Sur tout il faut ſe ſouvenir combien Cléopatre étoit une Princeſſe galante, & que dans l'état où elle ſe trouvoit alors, il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource auprès d'Auguſte, qu'une coquetterie bien conduite.

JE crois devoir, Seigneur, vous épargner ma vûë,
En l'état où je ſuis j'évite tous les yeux,
Je ſuis le Soleil même, & je ſuis deſcenduë
Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeſte ſéjour, conforme à mes penſées,
Excite mes ſoupirs, & nourrit mes douleurs;
Ces Morts m'offrent en vain leurs fortunes paſſées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cleopatre y compte
La gloire dont le Ciel ſe plaît à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'être ſeule à s'en affliger.

Rei-

Digitized by Google

Reine ſans diadême, & n'attendant que l'heure
D'une priſon affreuſe ou d'un banniſſement,
Dans ſes Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de ſon Amant.

Quand cet Amant, & moi par ſes déſirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçû l'ambitieuſe idée
De vous diſputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que toujours vers l'Empire
Le deſtin vous faiſoit quelque nouveau degré?
Je me rendis à lui ſur les mers de l'Epire,
Avant qu'il ſe fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre diſgrace,
J'en voulus en fuiant prévenir les arrêts,
Et depuis, vous ſavez ſi l'Egypte eut l'audace
De s'oppoſer à vos progrès.

Non, non, ſans jalouſie & d'un eſprit tranquille,
De vos heureux ſuccès nous regardions le cours,
Nous voulions ſeulement aſſurer un azile
A de malheureuſes amours.

Marc Antoine paſſoit pour le ſecond de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manieres, ſon air, tout étoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimai.

Je ſai que ſon eſprit violent, témeraire,
Toujours aux paſſions ſe laiſſoit prévenir,
Et je craignois pour lui la fortune proſpere
Qu'il ne ſavoit pas ſoutenir.

Je l'aimai cependant, c'eſt une loi fatale
Que l'amour doit cauſer tous mes évenemens,
Je m'attache aux Heros, je ſuis tendre, & j'égale
Leurs vertus par mes ſentimens.

Ah ! Seigneur, à vos yeux lorſque j'irai paroître,
Prenez d'un ennemi le viſage irrité,
Traitez-moi, s'il ſe peut, comme un ſuperbe Maître,
Je craindrois trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en eſclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La Maiſon des Ceſars, telle eſt ſa deſtinée,
Doit triompher de moi deux fois.

Ceſar qu'on met au rang des Dieux, & non des Princes,
Par mille aimable ſoins triompha de mon cœur.
Et vous triompherez de moi, de mes Provinces,
Auſſi juſte, auſſi grand Vainqueur.

Il préfera pourtant la plus douce victoire.
Dieux ! quels ſoupirs pouſſoit le maître des Humains !
Que d'amour dans une ame où regnoit tant de gloire,
Que rempliſſoient tant de deſſeins !

Combien me jura-t-il qu'au ſortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ſes pas,
Il eût manqué toujours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas ?

Combien me jura-t-il qu'il eût changé ſans peine
Tant d'honneurs, de reſpects, & d'applaudiſſemens
Contre un des tendres ſoins dont j'étois toujours pleine,
Contre mes doux empreſſemens ?

Auſſi

Digitized by Google

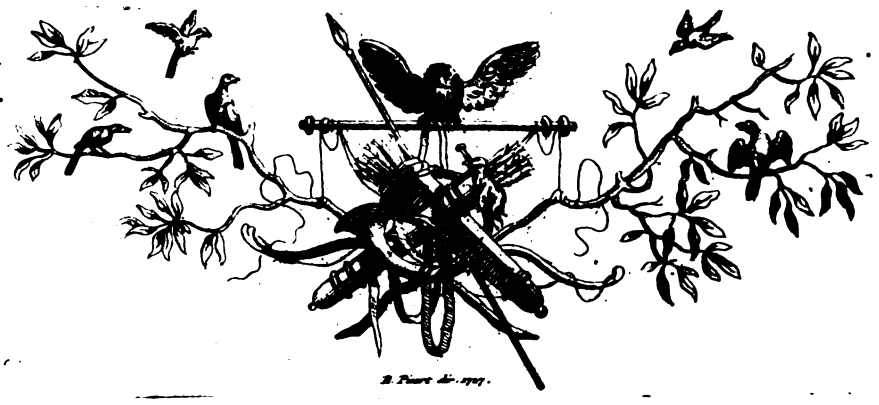
Auſſi pour être heureux, s'il peut jamais ſuffire
De poſſeder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De ſe voir prévenir dans tout ce qu'on déſire,
Ceſar ſans doute étoit heureux.

Je le ſens bien, Seigneur, je me ſuis égarée,
J'ai trop dit que Ceſar a vêcu ſous mes loix,
Bien-tôt vous me verrez pâle & défigurée,
Et vous condamnerez ſon choix.

Mais ſi le grànd Céſar ſouhaità de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la proſperité.
Le ſort, vous le ſavez, favorable, ou contraire
Décide auſſi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoiois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut-être .... mais, hélas! quel retour j'enviſage!
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imitez la clemence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous êtes par le ſang, par l'aveugle naiſſance
Moins obligé de l'imiter!



PORTRAIT
DE
CLARICE.

J'Eſpere que Venus ne s'en fachera pas,
Aſſez peu de Beautez m'ont paru redoutables,
Je ne ſuis pas des plus aimables,
Mais je ſuis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où regne la tendreſſe,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte ! il falloit juſtifier ſans ceſſe
Ce cœur oiſif qui m'étoit reproché.

Je diſois quelquefois : Qu'on me trouve un viſage
Par la ſimple nature uniquement paré,
Dont la douceur ſoit vive, & dont l'air vif ſoit ſage;
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui ſeroit encor bien néceſſaire,
Ce ſeroit un eſprit qui penſât finement,
Et qui crût être un eſprit ordinaire,
Timide ſans ſujet, & par là plus charmant,
Qui ne pût ſe montrer, ni ſe cacher ſans plaire;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'eſt pas obligé de garder de meſure
Dans les ſouhaits qu'on peut former;

Com-

Digitized by Google

Comme en aimant je prétens eſtimer,
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture,
Vertueux ſans rien réprimer,
Qui n'eût pas beſoin de s'armer
D'une ſageſſe auſtere & dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflâmer;
Qu'on me le trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effraiois tout le monde.
Chacun me promettoit une paix ſi profonde,
Que j'en ſerois moi-même embarraſſé.
Je ne voyois point de Bergere,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoiât à ma chimere.

Je ne ſai cependant comment l'Amour a fait.
Il faut qu'il ait long-tems médité ſon projet.
Mais enfin il eſt ſûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
O! que l'Amour a de malice!

LES

LES JEUX OLYMPIQUES,

Sur une paſſion qui avoit déja duré cinq ans.

JAdis de cent ans en cent ans
La magnifique Rome à tous ſes Habitans
Donnoit une ſuperbe Fête ;
Et les Herauts crioient : *Citoyens , accourez ,*
Vous n'avez jamais vû , jamais vous ne verrez
Le ſpectacle qu'on vous apprête.

Ce n'eſt pas qu'à parler dans la grande rigueur ,
On n'eût bien pû trouver quelque tête chenuë
D'une opiniâtre vigueur ,
Par qui la Fête cût été déja vûë ;
Mais quoi ! dans la condition
Où les Dieux ont réduit la triſte vie humaine ,
Un cas ſi ſingulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fît une exception.

Telle eſt chez les Amours la coûtume établie ,
La même choſe s'y publie
A des Jeux ſolemnels qu'ils celebrent entr'eux
Mais ce qui doit cauſer une douleur amere ,
C'eſt que tous les quatre ans on celebre ces Jeux ;
Cependant pour ces malheureux

C'eſt

C'eſt une Fête Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.
Avoir vêcu deux ans, la carriere eſt jolie,
Trois, c'eſt le bout du monde, on ne les peut paſſer,
Mais aller juſqu'à quatre, oh, ce ſeroit folie,
Si ſeulement ils oſoient y penſer.
Ils n'avoient pas jadis les mêmes deſtinées;
Un Amour fourniſſoit ſa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond;
Helas! bien moins de tems aujourd'hui les emporte;
Et s'il faut que toujours ils baiſſent de la ſorte,
Dieu ſache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la Troupe legere,
Lorſqu'à ces derniers Jeux, & dans un grand concours,
S'avança le Doyen de Cypre & de Cithere,
Le Mathuſalem des Amours,
Un Amour de cinq ans, & qui de ce ſpectacle
Leur eût fait par avance un fidelle rapport!
Le petit Peuple aîlé, dans un commun tranſport,
Battit des mains, cria miracle.

Mais, grand Dieux! que ne fut-ce pas
Quand il vint dans la Lice, & malgré ce grand âge
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille differens combats?
Car ces Jeux reſſembloient à ceux que vit l'Elide,
Jeux guerriers, où venoient s'exercer les Amours;
Tantôt à déclarer une flâme timide,
Qui veut parler, & qui ſe tait toujours;
Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,
Ces petits ſoins qui touchent tant;
Tantôt à ſe plaindre des Belles
Avec reſpect, & même en s'emportant.

Que ſai-je enfin ? ſous cette fauſſe image
Ils préludent enſemble à leurs charmans emplois,
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce ſolide apprentiſſage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut ſuivi.
De toutes parts l'allegreſſe s'exprime
Par mille cris redoublez à l'envi;
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime;
L'autre veut ſavoir le regime
Dont juſqu'alors il s'eſt ſervi.

Mais lui; ce ne ſont pas ici, comme j'eſpere,
Dit-il, les derniers Jeux où je me trouverai;
Il n'eſt pas encor tems que je ſois admiré,
Et, qu'il ſoit dit ſans vous déplaire,
Tous tant que vous voilà, je vous enterrerai.
Mon deſtin ſera tel, que des Amours antiques
Chez les Amours futurs moi ſeul je ferai foi;
On me conſultera ſur de vieilles pratiques,
Dont la mémoire auroit peri ſans moi.
Mais puiſque vous voulez ſavoir ce qui me donne
Cette longue ſanté dont vous êtes ſurpris,
Je vis de ce beau feu qui ſort des yeux d'Iris,
Et comme on voit, la nourriture eſt bonne.

SONNET.

JE ſuis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorſque tout hors d'haleine il couroit après elle,

Et

Digitized by Google

Et lui contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualitez dont il étoit orné.)

Je ſuis le Dieu des Vers, je ſuis bel eſprit né.
Mais les Vers n'étoient point le charme de la Belle.
Je ſai jouër du Lut, arrêtez. Bagatelle,
Le Lut ne pouvoit rien ſur ce cœur obſtiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je ſuis par mon ſavoir Dieu de la Medecine.
Daphné fuyoit encor plus vîte que jamais.

Mais s'il eût dit, Voiez quelle eſt votre conquête,
Je ſuis un jeune Dieu, toujours beau, toujours frais;
Daphné, ſur ma parole, auroit tournée la tête.

SUR

UN SOUPER,

Où l'on ſouhaitoit qu'une perſonne qui en devoit être, s'ennuiât.

PRIERE A L'ENNUI.

O Toi, terrible Dieu, que l'on n'honore guere,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joie, Ennui, puiſſant Ennui,
Goûte un plaiſir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.

Va t'établir ce ſoir dans la noble cohuë,
Deſcens envelopé d'une inviſible nuë,
Lorſque tu t'introduis ſans qu'on ſache comment,
Tu regnes plus abſolument.
Mene avec toi ta Troupe, & qu'elle ſoit complete,
Le triſte Serieux & la Langueur ſecrette
Par qui les Plaiſirs ſont chaſſez,
Les Complimens froids & glacez,
Les Nouvelles de la Gazette,
Les longs Contes remplis de détails entaſſez,
Ou, qui pis eſt, les Ris forcez,
La Gayeté fauſſe & contrefaite,
Les bons mots d'autrui qu'on répete,
Et qui même ſont mal placez.
Que d'un repas très-court les Convives laſſez
Cachent leurs bâillemens ſous une main diſcrete,
Qu'ils prétent à l'Horloge une oreille inquiete,
Et ne ſe montrent empreſſez
Qu'à faire avant minuit une heureuſe retraite.
Ennui, tu me diras qu'en préſence d'Iris
Il ne t'eſt pas aiſé d'établir ton empire,
Que ſon aimable vûë animant les eſprits . . .
Je t'entens, à cela je n'ai qu'un mot à dire.
Eh bien, tu ne dois pas ſonger
A regner ſur toute la Bande,
Mais Iris peut leur plaire, & pourtant enrager;
C'eſt ſur elle, grand Dieu, qu'il faudra te vanger,
Puiſſant Ennui, je te la recommande.

SUR

SUR

UN RETOUR

Qui devoit être au mois d'Octobre.

NE reviendras-tu point, ne ferai-je ſans ceſſe
Que d'inutiles vœux pour hâter ta pareſſe,
Mois charmant, Mois aimable, où de ſes dons nouveaux
Bacchus remplira nos tonneaux?
De Vignerons contens quand verrai-je une Armée
Par les ordres du Dieu dépouiller ſes Etats,
Et faire bouillonner la liqueur enflâmée
Mere des Jeux, & l'Ame des Repas?
Ainſi dans le fond d'un Bocage
Je parlois ſeul, & Bacchus m'entendit;
Il crut qu'enfin je lui rendois hommage,
Et de ce tardif avantage
Le Dieu des Buveurs s'applaudit.
Mais l'Amour qui ſavoit combien Iris m'occupe,
Et dans quel tems ſon retour eſt reglé,
De mes diſcours avoit lui ſeul la clé,
Et prenoit l'autre Dieu pour dupe.

REVERIE.

A Vous que j'aime, & n'en aime pas moins
Pour vous aimer dans le ſilence :
A vous à qui je rends des ſoins
Inconnus, & ſans récompenſe :
A vous, qui pourrez bien ne le jamais ſavoir,
En ces lieux écartez j'adreſſe cet hommage,
Et je puis ſeulement me rendre témoignage
Que j'aime à faire mon devoir.
Je doute même que tout autre
En pareil cas s'en acquittât ainſi ;
Mais vous, ſi vous faiſiez le vôtre,
Vous devineriez tout ceci.

ETRENNES

Pour l'Année 1701.

EN commençant, Iris, l'an qui ſuit mil ſept cens,
Je voulois ſous vos loix mettre ma deſtinée,
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens,
Seulement pour ladite année,
Cela n'a jamais d'autre ſens.
Mais avec cette année un ſiecle auſſi commence ;
Attendons, ai-je dit, nous pouvons à bon droit
De l'un & l'autre Bail peſer la difference.

Mais

Digitized by Google

Mais les appas d'Iris ſouffrent-ils qu'on balance?
Et bien donc, pour le ſiecle, ſoit.

AUTRES ETRENNES.

EN ce jour ſolennel, où de vœux redoublez
Plus qu'en tout autre tems les Dieux ſont accablez,
J'ai fait des vœux hardis, & peut-être impoſſibles;
J'ai demandé des jours occupez & paiſibles,
Des plaiſirs vifs, ſans le ſecours puiſſant
Du trouble & de l'inquietude,
Des biens dont la longue habitude
Eût le charme d'un goût naiſſant,
De la gloire, non pas cette vaine fumée
Qui va ſe répandant au loin,
Mais cette gloire qu'avec ſoin
Dans ſon cœur on tient renfermée.
Tel étoit mon Placet. Jupiter mit au bas
En caracteres longs, qu'on ne liſoit qu'à peine,
Renvoyé vers l'aimable Iſmene,
Ceci ne me regarde pas.

SUR DES ETRENNES

Avancées d'une année ſur l'autre.

LE Dieu de l'Helicon & celui de Cithere,
Souverains des Plaiſirs, ſont convenus entr'eux

De

De payer tous les ans à Celle qui m'eſt chere
Un tribut de vers amoureux ;
Elle qui n'eſt pas ménagere
Veut en mil ſept cens un manger mil ſept cens deux,
Et les Divinitez faciles à ſes vœux
N'y ſavent rien que de la laiſſer faire.
Qu'en arrivera-t-il ? le fond manquera ? Non.
L'Amour fournit toujours, la ſource eſt abondante.
Oui l'Amour, direz-vous, mais pour votre Apollon...
Oh, quand l'Amour le prend d'un certain ton,
Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.

L'HOROSCOPE.

JE n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas,
Je ne m'étonne plus de mon amour extrême,
Le Ciel dès ma naiſſance même
Promit mon cœur à vos appas.
Un Aſtrologue expert dans les choſes futures
Voulut en ce moment prévoir mes avantures ;
Des Planetes alors les Aſpects étoient doux,
Et les Conjonctions heureuſes,
Mon Berceau fut le rendé-vous
Des Influences amoureuſes ;
Venus & Jupiter y verſoient tour à tour
Tant de quinteſſence d'amour,
Que même un œil mortel eût pû la voir deſcendre.
De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre ?
Helas ! je ne faiſois que de venir au jour,
Qu'ils prennent bien leur tems pour nous faire un cœur tendre !
Quand de mon avenir fatal

L'Aſtro-

Digitized by Google

L'Aſtrologue d'abord fit le plan general,
Il le trouva des moins conſiderables;
Je ne devois ni forcer Baſtions,
Ni décider Procès, ni gagner Millions,
Mais aimer des Objets aimables,
Offrir des vœux, quelquefois bien reçûs,
Eprouver les amours coquets ou véritables,
Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus.
Alors l'Aſtrologue s'écrie,
Le joli garçon que voilà!
La charmante petite vie
Que le Ciel lui deſtine là!
Mais quand dans le détail il entra davantage,
Il vit qu'encor Enfant je ſavois de ma foi
A deux beaux yeux faire un ſi prompt hommage,
Que mon premier amour & moi
Nous étions preſque de même âge.
D'autres amours après s'emparoient de mon cœur,
La force, la durée en étoit inégale,
Et l'on ne diſtinguoit par aucun intervalle
Un amour & ſon ſucceſſeur.
Ce n'étoit juſque-là que des Préliminaires,
Le Ciel avoit paru d'abord
Par un eſſai de paſſions legeres
Jouër ſeulement ſur mont ſort.
Mais quel amour, ô Dieux! quel amour prend la place
De ceux qui l'avoient précedé!
Fuiez, foibles amours dont j'étois poſſedé,
Fuiez, & dans mon cœur ne laiſſez point de trace.
Celui qui ſe rendoit maître de mon deſtin
Du reſte de ma vie occupoit l'étenduë,
L'Aſtrologue avoit beau porter au loin ſa vûë,
Il n'en découvroit point la fin.
Quoi! diſoit-il, preſqu'en verſant des larmes,
Ce pauvre Enfant que je croyois heureux,

Des volages amours va-t-il perdre les charmes ?
Quoi ! pour toujours va-t-il être amoureux ?
Non, non, il faut que je m'applique
A voir encor l'affaire de plus près.
Alors il met ſur nouveaux frais
Toutes ſes regles en pratique ;
D'un œil plus attentif il obſerve le cours
Et des Fixes & des Planetes,
Dans tous les coins du Ciel promene ſes Lunettes,
Retrace des Calculs qui n'étoient pas trop courts,
Et puis quand il eut fait cent choſes déja faites,
Il vit que j'aimois pour toujours.

LE TEMS ET L'AMOUR.

FABLE.

ILs ſont deux Dieux, portant aîles au dos,
Les plus méchants qu'ait Jupin à ſa table,
L'un eſt le Tems, mangeur inſatiable,
Vieillard chenu, mais helas ! trop diſpos ;
Et l'autre, qui ? c'eſt l'Enfant de Paphos.
Quand cet Enfant a pris beaucoup de peine
Chez ſon Beaupere à forger une chaîne
Qui de deux cœurs doit unir le deſtin,
Vient le Barbon qu'on ne peut trop maudire,
Qui vous la ronge, & vous l'uſe à la fin ;
Adieu la chaîne, & le Vieillard malin
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.
Fut-il jamais ſous ſa cruelle dent
Liens ſi forts qu'ils fiſſent réſiſtance ?

Ces

Digitized by Google

Ces jours paſſez je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence;
Tous deux, tous deux, l'Enfant & le Vieillard,
Ils compoſoient une chaîne durable,
Le Tems lui-même en ſerroit avec art
Tous les chaînons. N'eſt-ce point une fable?
Non, je l'ai vû, vû de mes propres yeux,
Ou je le ſens, pour vous dire encor mieux.

LA MACREUSE.

Sur ce qu'on traitoit de Macreuſe *un homme qui paroiſſoit fort indifferent, & qui cependant ne l'étoit pas.*

D'Un Marais du Septentrion
Sortit jadis une Macreuſe,
Dont la froideur étoit fameuſe
Parmi ſa froide Nation.
Il eſt dit dans une Chronique
Qu'un jour Iris vit en paſſant
Ce pauvre Animal aquatique,
Tout engourdi, tout languiſſant.
Auſſi-tôt de l'Oiſeau le ſang froid ſe dégele,
Sa forme change, & par le don
Qu'avoient les regards de la Belle,
La Macreuſe devient Pigeon.
Vous devinez qu'à ce ſpectacle
Tout le monde cria miracle;
Point du tout. Et pourquoi ſi peu d'étonnement?
C'eſt qu'Iris fit ce changement.

La Macreuſe ſoudain, fiere de ne plus l'être,
Va dans un Colombier ſe faire reconnoître,
Prendre ſon rang, jouïr des droits
D'un nouvel être qui l'honore,
Et qui plus eſt, plus mille fois encore,
Aimer pour la premiere fois.
Qu'elle ſe ſentit peu de ſa triſte origine!
Qu'elle ſut faire honneur à la vertu divine
Qui rendoit ſon deſtin ſi beau
Dans leurs careſſes amoureuſes,
Tous les autres Pigeons, Pigeons dès le berceau,
Sembloient eux-mêmes des Macreuſes.
Auſſi de ſes amours en tous lieux ſignalez
Telle fut la gloire éclatante,
Que quand la Déeſſe charmante,
Qui ſous ſes loix tient les Enfans aîlez,
Perdit un des Pigeons à ſon char attelez,
Notre Macreuſe eut la place vacante.

*SUR CE QU'EN ECRIVANT à une Perſonne, on n'avoit oſé écrire le mot d'*Amour, *& qu'on l'avoit laiſſé en blanc.*

HIer peut-être, Amour, je te parus coupable,
Même en implorant ton pouvoir,
Je n'oſai prononcer ton nom, ce nom aimable
Que jamais l'Univers n'entend ſans s'émouvoir.
J'eus trop d'égard pour une Indifferente,
Je craignis plus de l'offenſer que toi;
Mais d'un reſpect pouſſé plus loin que je ne doi

Le

Le moyen que je me repente?
N'eſt-ce pas toi, grand Dieu, qui m'en as fait la loi?
La ſeule criminelle eſt la Beauté que j'aime,
De ton nom outragé vange l'honneur ſuprême,
La peine que tu dois choiſir,
C'eſt que bien-tôt avec plaiſir
Elle le prononce elle-même.

SUR UN BILLET,

Où une Perſonne n'avoit écrit que les premieres lettres d'un ſentiment qu'on lui demandoit.

CErtain Chiffre tracé par une main charmante
Tourmentoit un jour mes eſprits,
J'eus recours au Fils de Cypris,
Il n'eſt Déchiffreur que l'on vante
Autant que lui pour ces ſortes d'Ecrits.
Il me lut tout courant l'adorable Grimoire.
J'entendis. . . juſte Ciel! quelle ſeroit ma gloire!
Quel deſtin ſeroit auſſi beau?
Mais helas! il ne lut qu'à travers ſon Bandeau,
Et je n'oſe preſque l'en croire.

SUR UN CLAIR DE LUNE.

QUand l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ſes premiers charmes,
Contre ſoi-même encor c'eſt lui prêter des armes
Que d'être ſeul, & de rêver.
La dominante idée à chaque inſtant préſente
N'en devient que plus dominante,
Elle produit de trop tendres tranſports,
Et plus l'eſprit rentre en lui-même
Libre des Objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je connois ce péril, & qui le connoît mieux?
Tous les ſoirs cependant une force ſecrete
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là, vous m'occupez ſeule, & dans ce doux ſilence
Abſente je vous vois, je ſuis à vos genoux,
Je vous peins de mes feux toute la violence;
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venoit par ſa préſence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le Soleil dans les Mers vient alors de deſcendre,
Sa Sœur jette un éclat moins vif & moins perçant;
Elle répand dans l'air je ne ſai quoi de tendre,
Et dont mon ame ſe reſſent.

Peut-

Digitized by Google

Peut-être ce discours n'est guere intelligible,
Vous ne l'entendrez point, je sai ce que j'y perds;
Un cœur passionné voit un autre Univers
Que le cœur qui n'est pas sensible.

SUR

UNE PASSION D'AUTOMNE.

O Que Dame Cypris est bonne,
Qui justement lorsque l'Automne
Va dépouiller nos Echalas,
Vous rend plus sensible, & me donne
Ce qui m'est dû sur vos appas!
Car & cette gent fanfaronne
Qui prétend se plaire aux combats,
Et cette autre non moins friponne
Qui porte de petits rabats,
Et ceux de qui la bouche entonne
Les graves Galimatias
Que l'aveugle Themis ordonne,
Enfin, Galants de tous états
Seront absens de ces climats
Où mon heureux sort m'empriſonne,
Et d'où ne sortent point vos pas.
Que si dans le tems des frimats,
Où le monde à Paris foisonne,
Où jusques dans les Galetas
Essain d'Amours en l'air bourdonne,

Où

Où tout Epoux eſt dans le cas
Dont il ne faut railler perſonne,
Où tout Amant ſenſé ſoupçonne
Qu'il pourroit ne s'en ſauver pas,
Si dans ces tems ſi délicats
Fidelité vous abandonne,
Par ma foi, je le dis tout bas,
J'en rougis, mais je lui pardonne.

A MADAME
LA D... DE M...

Sur ſon Mariage qui fut conſommé dans une Hôtellerie d'une petite Ville.

DU beau ſang dont vous êtes née,
Un Souverain vous eſt dû pour Epoux,
Mais vos appas auſſi donnent des droits ſur vous
A l'Ennemi de l'Hymenée.
Le ſerieux Hymen par un grave decret
Vous met entre les bras d'un Prince d'Auſonie;
L'autre pour donner un trait
Qui tienne de ſon genie,
Sans pompe & preſque en ſecret
Conclut la céremonie
Dans un méchant cabaret.

SUR

Digitized by Google

SUR

UN PORTRAIT

De feuë Madame la Ducheſſe de Mantouë.

TOi que pour ſon Rival Apollon même avouë,
Immortel Cygne de Mantouë *; * *Virgile.*
Quoique pour vivre ici le deſtin t'ait marqué
Le plus beau tems de la grandeur Romaine,
Que je te plains d'avoir manqué
Ce ſujet pour tes chants, & cette Souveraine!

LES DEUX

COURRIERS.

L'Autre jour deux Courriers, chacun portant ſa male,
L'un parti de la Capitale,
L'autre d'un lieu voiſin, le plus beau des Deſerts,
Allant tous deux d'une viteſſe égale,
Se rencontrerent dans les airs.
Dans les airs? direz-vous. Voici choſes nouvelles.
C'étoient Zephirs, entendez-vous?
Et ce qu'ils portoient ſur leurs aîles
C'étoient ſoupirs dérobez aux jaloux,
Vers, & que ſai-je enfin? cent autres bagatelles,

Qui raviſſent deux Cœurs fidelles,
Et font leurs tréſors les plus doux.
Le Courrier qui tournoit le dos à la grand' Ville,
Vous ſaurez que c'étoit le mien;
Dit à l'autre parti de ce ſéjour tranquille
Où ſe renfermoit tout mon bien,
Ta courſe doit être aſſez prompte,
Tu n'as rien à porter, mon Frere, au prix de moi,
Voi comme je ſuis chargé, voi,
Tu devrois en mourir de honte.
Il eſt vrai, répond-il, & cependant je conte
D'être encor mieux reçû que toi.

CAPRICE.

JE ne dors ni nuit ni jour,
Le Diable emporte l'Amour,
Ses petits Freres, ſa Mere,
Tous ſes Parens, Jeux & Ris,
Toute l'Iſle de Cithere,
Et qui plus eſt, mon Iris.

SUR
UNE PETITE VEROLE.

SUr le ſujet de la gente femelle
Qui rend mon cœur auſſi tendre qu'il eſt,

Gra-

Digitized by Google

Grace & Beauté ſont enſemble en querelle ;
Car Beauté dit : C'eſt par moi qu'elle eſt belle.
Grace répond : C'eſt par moi qu'elle plaît.
Dame Beauté toujours fiere & hautaine,
D'eſprit quinteux, & qui veut qu'on apprenne
Combien ſes dons doivent être chéris,
Vous prend congé du viſage d'Iris.
Mais d'autre part ſa gentille Rivale,
Pour la confondre & lui clorre le bec,
Grace demeure, & tous nos cœurs avec,
D'Enfans aîlez troupe toujours égale
Aux pieds d'Iris ſe rend avec reſpect ;
Dame Beauté mainte couleuvre avale.
Si qu'à la fin voiant que ſon couroux
N'avance rien, & ne ſert de deux cloux,
Elle revient ſans mot dire, au plus vite ;
Heureuſe encor qu'on la reçoive au gîte.

SUR

UNE SCENE

Que j'avois faite entre l'Amour & Pſyché.

PSYCHE' à IRIS.

MA chere Sœur, nous ne nous devons rien,
En même cas nous ſommes l'une & l'autre,
Votre Amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

Digitized by Google

MADRIGAL.

JE veux chanter en vers la Beauté qui m'engage,
J'y penſe, j'y repenſe, & le tout ſans effet;
Mon cœur s'occupe du ſujet,
Et l'eſprit laiſſe là l'ouvrage.

AUTRE.

TU ſais quel eſt l'Objet, Amour, dont j'ai fait choix,
Fais que de ſes beaux yeux j'éprouve ſeul les armes,
Ne crains point d'être injuſte à l'égard de ſes charmes,
En ne ſoûmettant pas mille cœurs à ſes loix;
Mon cœur eſt aſſez tendre, il eſt aſſez fidelle;
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.

SUR
UNE PASSION CONSTANTE,
Sans être malheureuſe.

UN jour aux pieds d'Iris l'Amour alla ſe rendre,
Reſpectueux, timide, & n'en oſant attendre

Que

Digitized by Google

Que des rigueurs & du dédain ;
Iris ſe trouva moins ſevere,
Et l'Enfant retourna ſoudain
A ſon naturel témeraire.
Cependant par tous les dégrez
Il ſut conduire ſon audace.
Enfin, je prévois bien que vous en douterez,
Siecles futurs, enfin Iris même l'embraſſe.
Mais dans l'inſtant qu'entre ſes bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs ſi nouvelles,
Iris en trahiſon lui coupoit les deux aîles,
Et l'Amour ne le ſentit pas.
Ce tour-là fut, ſur ma parole,
Le mieux penſé que j'aie encor connu,
Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

DAns un lieu ſombre & tenebreux,
Le dixiéme Janvier, s'aſſemblerent les Sages,
Cenſeurs du monde, & preſque Anthropophages,
Gens ſans amour, & rêvant toujours creux.
De longs habits de deuil la Troupe étoit couverte,
De deuil étoit tendu le funeſte ſéjour ;
L'an précedent à pareil jour
D'un de leurs Compagnons ils avoient fait la perte,
Il avoit déſerté ; quand un Sage déſerte,
Ne le cherchez que chez l'Amour.
Dans des chants où regnoit une triſteſſe extrême,
De celui qui manquoit ils déploroient le ſort.

Helas ! diſoit avec tranſport
Un Orateur à face maigre & blême,
C'étoit pour notre Corps un ſujet excellent ;
Quel pareſſeux ! quel indolent !
Quel ennemi du ſoin & de la veille !
Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent !
Qu'il dormoit bien ſur l'une & l'autre oreille !
A peine quelquefois paroiſſoit-il galant ;
Je ſai qu'il faiſoit mal d'en faire le ſemblant,
Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
Auprès de cet amour ſincere & violent
Qui nous en a fait un rebelle !
Le Diſcoureur en étoit là,
Quand le Sage défunt parut & le troubla,
Comme un Spectre ſorti du ténebreux rivage.
Meſſieurs, leur dit-il, me voilà.
Et voilà celle qui m'engage ;
Critiquez ce Portrait, vous ſavez critiquer,
Et comme un peu de tems vous ſera néceſſaire,
Je ne veux pas vous en laiſſer manquer,
Je reviens dans un an, à l'autre Anniverſaire.
En attendant, je vous déclare à tous
Que j'aime, que l'on m'aime, & que vous êtes fous.

SUR

DES DISTRACTIONS

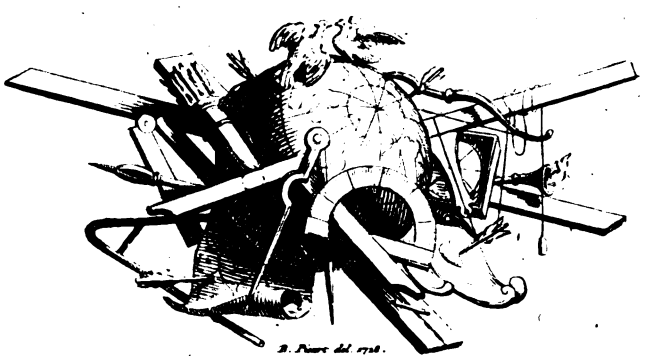
Dans l'Etude de la Géometrie.

LOrſque je tiens les horribles Ecrits
Des Succeſſeurs d'Euclide & d'Archimede ;

Con-

Digitized by Google

Contre la joie infaillible remede,
Rude ſupplice aux plus triſtes Eſprits,
Je vois l'Amour, & je ſuis tout ſurpris
Qu'il me vient là faire une parentheſe;
Penſe un moment, dit-il, à ton Iris,
Tu penſeras un peu plus à ton aiſe.
Très-volontiers, lui dis-je, mon Mignon,
Je ſai trop bien qu'on ne lui dit pas, non.
J'accomplis l'ordre, & d'aſſez bonne grace.
Puis je reprens mes Savans, & l'Ennui,
Priant l'Amour de leur ceder la place,
La compagnie eſt mauvaiſe pour lui.
S'en va-t-il? non. Parentheſe nouvelle,
Encore Iris. Encore une fois, ſoit,
Deux, s'il le faut. On peut faire pour elle
Sans faire trop, un peu plus qu'on ne doit.
Mais à la fin, lorſque je m'en crois quitte,
Que mon devoir eſt fait, & par de-là,
Mon enragé, mon traître eſt encor là,
Et ſon Iris. En vain je me dépite,
Au Diable ſoit le Lutin obſtiné,
C'eſt encor pis, j'en ſuis mieux lutiné.
Je n'y ſai plus que prendre patience,
Et puiſqu'il faut que je penſe & repenſe
A cette Iris, & la nuit & le jour,
Penſons-y donc. Adieu vous dis, Science,
Je veux avoir la paix avec l'Amour.



L'AMOUR.

ET

L'HONNEUR,

FABLE.

DAns l'Age d'Or que l'on nous vante tant
Où l'on aimoit ſans loix & ſans contrainte,
On croit qu'Amour eut un regne éclatant,
C'eſt une erreur; il fut ſi peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte.
J'ai des Sujets, mais ils ſont trop ſoûmis,
Dit-il, je regne, & je n'ai point de gloire,
J'aimerois mieux dompter des ennemis,
Je ne veux plus d'empire ſans victoire.
A ce diſcours Jupin rêve, & produit
L'auſtere Honneur, épouvantail des Belles,
Rival d'Amour, & Chef de ſes Rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'Enfant mutin le conſidere en face,
De près, de loin, & puis faiſant un ſaut,
Pere des Dieux, dit-il, je te rends grace,
Tu m'as fait là le Monſtre qu'il me faut.

ENVOI.

Jeune Beauté, vous que rien ne ſurmonte,
Je ne dis pas, vous aimerez un jour,

Mais

Mais après tout, ceci n'eſt point un conte,
L'Honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

SUR

UNE BRUNE.

BRunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renverſa cette forte cervelle,
Où la Sageſſe avoit pris le timon;
Qui dit Brunette, il dit ſpirituelle,
Et vive au moins comme un petit Démon.
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis viſages
Qui de la Grece affolerent les Sages,
Qui comme Oiſons les menoient par le bec,
Qui croiez-vous que ce fuſſent? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes
Diſoient, Dieu ſait, gentilleſſes en Grec.
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente
Moi Philoſophe, ou du moins raiſonneur,
Et qui pouvois acquerir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifferente.
Or vous, Meſſieurs, qui faites vanité
Des triſtes dons de l'auſtere Sageſſe,
Quand vous verrez Brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité,
Brunettes ſont l'écueil de votre eſpece.

Digitized by Google

SUR CE QU'ON AVOIT TRAITE' un ſujet tendrement, au lieu de le traiter galamment ſelon la premiere intention.

J'Ai vû le tems que j'avois en partage
Un aſſez galant badinage ;
Je ſavois, diſoit-on, dans des Vers gracieux
Faire jouër ces Enfans qui ſont Dieux.
Mais de moi maintenant ce talent ſe retire ;
Lorſque je demande à ma Lire
Un Menuet, un Rigodon,
Elle me rend des Airs qui peindroient le martyre
Du paſſionné Celadon.
Ce que tu m'accordois, Dieu des Vers, quel caprice
Te porte à me le refuſer ?
Mais non, j'ai tort de t'accuſer
Je reconnois mon injuſtice.
Depuis un tems je m'apperçoi
Que quand tes dons ſacrez daignent ſur moi deſcendre,
C'eſt le Vaſe où je les reçoi
Qui fait que même malgré toi
Tout le galant ſe tourne en tendre.

SUR CE QU'ON AVOIT MIS dans une Eglogue ces quatre Vers:

SAns permettre à ſon cœur de trop nobles déſirs,
Elle peut des Dieux même attendre les ſoupirs ;

Et

Digitized by Google

Et ſi pour elle en vain les Dieux verſoient des larmes,
Ils ſauveroient encor leur gloire par ſes charmes.

Et qu'il fallut les ôter, parce qu'il étoient trop pompeux.

Le Poëte a manqué, je n'en diſconviens pas,
Mais il étoit plus Amant que Poëte.
Quand de ce qu'on adore on chante les appas,
Le Chalumeau devient Trompette.

SUR

UNE VISITE

Qu'un Malade attendoit inutilement depuis quelque tems.

VOus ne venez donc point, vous pour qui je reſpire,
Vous qui ſeule à mes maux pourriez me dérober,
Vous qui d'un ſimple mot, qui d'un leger ſourire
Diſſiperiez l'horreur où je me ſens tomber.
Privé de la ſanté, mon ſeul mal eſt l'abſence,
C'eſt vous que je regrette, & qui me tourmentez,
Venez de vos attraits éprouver la puiſſance,
Et ſi je ſouffre encor, puniſſez-m'en, partez.

LETTRE

A une Demoiſelle de Suéde, dont j'avois vû un très-agréable Portrait chez M..... Envoyé de Suéde, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

MADEMOISELLE,

JE ne ſai ſi en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un. Sur votre nom, qui eſt fort illuſtre, il faut que je vous croye Suédoiſe ; ſur les grands yeux noirs que j'ai vûs dans votre portrait, & qui doivent être pleins de feu dans l'Original, je vous croirois Eſpagnole ; ſur de jolis Vers François qu'on m'a montrez de vous, je vous crois Françoiſe ; ſur les Vers Italiens qu'on dit que vous ſavez faire, vous devez être Italienne ; ſur tout cela enſemble, vous n'êtes d'aucun Païs.

Pour rendre le miracle encor plus achevé,
Dix-ſept ans à peu près, c'eſt l'âge qu'on vous donne ;
Dix-ſept ans juſqu'ici n'avoient gâté perſonne,
Pour vous, ils vous font tort. L'eſprit ſi cultivé,
Et dix-ſept ans, font que je vous ſoupçonne,
De n'être, Dieu me le pardonne,
Que quelque objet en l'air qu'un Poëte a rêvé.

Cependant il eſt certain que M. l'Envoyé de Suéde prend l'affaire fort ſérieuſement ; & ſi l'on a à croire des prodiges, ce doit être plûtôt ſur ſon autorité que ſur celle d'un autre. Il ſoûtient que vous êtes à Stokholm, que mille gens vous y ont vûë, & vous y ont parlé ; il dit même que votre portrait qui repreſente le plus charmant viſage du monde, ne repreſente pas le vôtre dans toute ſa beauté, & que les Pein-

Digitized by Google

Peintres de Suéde ne flatent pas comme les nôtres. Mais pourquoi, nous qui ſommes dans le Païs de la beauté, de l'eſprit, & des agrémens, n'aurions-nous jamais rien vû de pareil à une perſonne ſi accomplie? Voilà ce que la vanité Françoiſe nous fait dire auſſi-tôt. A cela je ne ſai qu'une réponſe, qui puiſſe nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

L'Amour ailleurs ſi redoutable
Ne trouve pas ſans doute un climat favorable
Sous le Ciel de Suéde, & ſi près des Lappons;
Les cœurs y ſont glacez, & pour fondre leurs glaces,
N'a-t-il pas dû produire un Chef-d'œuvre où les Graces
Euſſent répandu tous leurs dons?
Si nos Climats n'ont rien qui ne vous cede
Soit en eſprit, ſoit en attraits,
C'eſt qu'Amour y ſoûmet les cœurs à moins de frais
Qu'il ne pourroit faire en Suéde.

C'eſt là, MADEMOISELLE, tout ce que j'ai pû imaginer de plus vrai-ſemblable. Tirez-moi d'embarras, je vous en conjure, & ayez la bonté de me faire ſavoir ſi vous êtes. Que votre modeſtie ne vous empêche point de me l'avouër naturellement: je vous promets de n'en parler à perſonne, je ne voudrois pas qu'on ſût que j'euſſe quelque intelligence avec une Etrangere, qui triompheroit de toutes nos Françoiſes, & effaceroit l'honneur de la Nation. Ce ſeroit là un trop grand crime contre ma Patrie; cependant je m'accoûtume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes ſoupirs, à l'heure qu'il eſt, ſortent de France, & vont du côté du Nort.

Lieux déſolez, où l'Hiver tient ſon ſiége
Sur de vaſtes amas de nége,
Où les Aquilons violents
Où les Frimats & les Ours blancs
Compoſent ſon triſte cortege,
Mer Glaciale, affreux climats,
C'eſt après vous que je ſoûpire;
Les lieux où regne un éternel Zephire,
Le ſéjour de Venus, Cypre ne vous vaut pas.

Vous voyez, MADEMOISELLE, que mon cœur a déja bien fait du chemin. Je me flate que mes hommages qui ne ſeroient pas dignes de vous à Stokholm, deviendront de quelque prix en traverſant cinq cens lieuës de Païs pour aller juſqu'à vous ; & que s'il eſt triſte de vous écrire de ſi loin, ce me ſera du moins auprès de vous une eſpece de mérite. Je n'en ai point d'autre à vous faire valoir, & je ne crois pas même que vous puiſſiez ſavoir qui je ſuis,

A moins qu'un coup de la fortune
N'ait porté juſque ſur vos bords
Le nom de l'Enchanteur qui fait parler les Morts,
Et qui voyage dans la Lune.

MADRIGAL.

AUx Immortels quand je fais quelque offrande,
Ils m'en ſeront eux-mêmes les témoins;
Ce n'eſt jamais l'or que je leur demande,
Les dignitez, les honneurs encor moins.
Mais je leur dis: Votre pouvoir ſuprême,
Dieux immortels, diſpoſe auſſi des cœurs,
Conſervez-moi le cœur de ce que j'aime,
Et je renonce à vos autres faveurs.

SUR

Digitized by Google

SUR

UN COMMERCE D'AMOUR,

Qui ſubſiſtoit ſans fureurs, ſans jalouſie, &c.

AVoir l'Amour tel qu'il erre en ce Monde,
Les yeux en feu, la mine furibonde,
Barbare auteur des pleurs les plus amers,
On le prendroit pour le fils de Megere,
Qui s'eſt armé des ſerpens de ſa Mere,
Et vient chez nous tranſporter les Enfers.
Mais grace à vous, & grace à moi peut-être,
On le peut voir ſous des traits moins connus,
Vos tendres feux l'obligent de paroître
Comme le fils de l'aimable Venus.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES GALANTES

DE Mr.

LE CHEVALIER D'HER.

Digitized by Google

PRÉFACE.

VOICI une nouvelle Edition des LETTRES GALANTES *de Mr. le Chevalier* D'HER ***. *On en a retranché celles qui n'ont pas parû ſi agréables que les autres, & par là on a prétendu rendre cette Edition beaucoup meilleure: ce n'eſt pas que dès la premiere impreſſion, l'on n'eût déja fait un choix ſur toutes les Lettres manuſcrites du Chevalier d'Her ***, que l'on avoit entre les mains, mais enfin ce choix n'avoit pas été tout-à-fait exact, & cette fois-ci, que l'on n'a voulu faire qu'un Volume au lieu des deux qu'on avoit imprimez, on a été plus rigoureux que jamais. Ainſi ſi ces Lettres ont déja été reçuës ſi favorablement du Public, on peut eſperer qu'elle le ſeront encore davantage dans l'état où elles paroiſſent préſentement. La plûpart de celles même qui ont été conſervées, & qui le méritoient le mieux, ont été retouchées par l'Auteur. Quant à cet Auteur il n'eſt pas ſi aiſé à deviner que l'on croiroit bien, & ce qui a ſervi à le cacher, c'eſt que ceux à qui on a fauſſement attribué cet Ouvrage, n'ont pas cru qu'il leur fît aſſez de tort pour s'en défendre bien ſerieuſement.*

LET-

Digitized by Google

LETTRES GALANTES.

A MADAME de G.

LETTRE I.

IL y a long-tems, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, ſi vous aviez le loiſir d'être aimée de moi; mais vous êtes trop occupée par je ne ſai combien d'autres Soûpirans, & j'ai jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque tems plus favorable, où je le placerai. Peut-être votre Cour ſera-t-elle moins groſſe pendant quelque petit intervalle; peut-être ſerez-vous bien aiſe d'inſpirer de la jalouſie & du dépit à quelqu'un, en faiſant paroître tout-à-coup un nouvel Amant. Comptez que vous en avez un de réſerve dont vous pourrez vous ſervir quand il vous plaira. Je tiendrai toûjours mes ſoins & mes vœux tous prêts; vous n'aurez qu'à me faire ſigne que je commence, & je commencerai. Ne dites point que vous n'aimez de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainſi il eſt tems

Digitized by Google

que je vienne, parce que je ferai toûjours nombre. Ayez plus d'œconomie & de ménage. Les Belles ont ſouvent vingt Conquêtes à la fois; & quand tout cela vient à manquer en même-tems, figurez-vous la déſolation. Gardez quelque choſe pour l'avenir; j'attendrai quinze ou vingt ans, ſi vous voulez. Je me paſſerai à un peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'hui; je vous relâche cette extrême vivacité dont eſt votre teint, auſſi-bien il y a beaucoup de ſuperflu dans votre beauté. Je ne veux que le neceſſaire, que vous aurez toûjours. Quand vous me donnerez le tems que je vous demande, ce n'eſt qu'un tems que vous auriez donné aux reflexions. Encore puis-je me flater que je vaux mieux qu'elles, & que je vous occuperai plus agréablement. Les plus petits ſentimens valent mieux que les plus belles réflexions. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrez rêver à moi. Adieu, Madame, juſqu'à nos Amours.

A MONSIEUR du T.

LETTRE II.

ON dit qu'outre votre Procès, vous avez de l'amour, & que vous aimez la Femme de votre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maiſon de ſes Juges, que du chagrin, de la haine, du dépit; & vous, vous y avez pris de la tendreſſe. Je ne conçoi pas comment dans un Homme qui plaide, il reſte encore quelque choſe qui puiſſe aimer; mais peut-être auſſi n'aimez-vous que pour plaider mieux. Il vous eſt plus commmode d'attendre dans la Chambre de Madame, que dans l'Antichambre de Monſieur, où vous vous promeneriez avec d'autres Plaideurs qui vous conteroient leurs affaires, & ne vous donneroient pas la conſolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avez bien fait de convertir en aſſiduitez amoureuſes, les fâcheuſes aſſiduitez qu'il falloit avoir dans cette Maiſon-là; & encore vaut-il mieux faire ſa cour à la Dame du Logis, qu'au Secretaire. Il ne vous en coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre; au contraire, je crois que vous y gagnez, & que les rigueurs du Secretaire auroient paſſé celles de la Dame, quelque vertueuſe qu'elle ſoit. Je ris, quand

je

Digitized by Google

je ſonge que vos tendres ſoins ne lui demandent apparemment qu'une bonne ſollicitation auprès de ſon Mari, & qu'elle s'applique les ſoupirs que vous pouſſez pour le gain de votre cauſe. Je ne doute point que vous ne mettiez ſur ſon compte les nuits que vos affaires vous font paſſer ſans dormir. C'eſt aſſurement un beau ſecret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais ſi vous êtes amoureux tout de bon, que vous êtes occupé! Conter vos raiſons au Mari, & à la Femme, tour à tour! Parler Procès à l'un, & galanterie à l'autre! Au ſortir d'un Cabinet où l'on a crié avec une eſpece de fureur, aller ſoupirer tendrement dans une Chambre! N'avoir que la diſtance de deux Appartemens, pour quitter le hideux perſonnage de plaideur, & prendre l'agréable perſonnage d'Amant! La tête ne vous tourne-t-elle point quelquefois? Ne vous méprenez-vous point, & ne parlez-vous point de galanterie au Mari, & de procès à la Femme? Vous vous allez faire une grande habitude de vigilance. Vous avez des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce ſont autant de perſonnes dont il faut éclairer la conduite. Vous ſerez bien habile, ſi vous empêchez que les uns ne vous faſſent quelque ſupercherie, tandis que vous ſongerez aux autres. Vous verrez qu'ils ſe ligueront enſemble, & que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantôt on mettra une fauſſe Piece dans le Procès. Adieu, Monſieur. Si vous n'aimez pas tout de bon, vous entendez bien vos affaires; ſi vous aimez, vous vous êtes fait bien des affaires nouvelles.

AU MEME.

LETTRE III.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire ſur la perte de votre Procès, ne doive être accompagné d'un compliment de congratulation. Votre affaire étoit fort bonne, & vous l'avez perduë. Cela veut dire, que vous plaiſiez à Madame de L. Vous n'avez que trop bien ſollicité votre Rapporteur, & que trop engagé dans vos interêts une Perſonne qui le touchoit. La juſtice

UNIVERSIDAD CENTRAL BIBLIOTECA DERECHO

Digitized by Google

que l'amour vous a renduë, vous a attiré l'injuſtice du Palais. Je vous crois conſolé de reſte ; car l'Homme galant l'emporte bien chez vous ſur le Plaideur. Il n'y a que ſix mois que vous plaidez, & il y a vingt ans tout au moins que vous êtes galant ; il étoit bien raiſonnable que vous réuſſiſſiez mieux dans le métier où vous avez plus d'experience. Songez que vous étiez deshonoré ſi vous aviez gagné le Procès, & manqué la Dame. C'eſt comme ſi un Homme d'Epée avoit bien réſolu une queſtion de Philoſophie, & s'étoit mal battu. Tous ceux qui perdent leur Cauſe, ne ſont pas vangez comme vous ; & la Femme du Rapporteur ne répare pas toûjours les torts que le Mari leur a faits. Vous allez être plus amoureux de cette belle Dame, que vous ne l'avez encore été ; la haine que vous avez pour ſon Epoux, tournera à ſon profit. Au reſte ; vous qui avez toûjours été diſcret à l'égard des belles, gardez-vous bien de vous plaindre du Procès perdu. Vous ne ſauriez parler de l'injuſtice du Mari, ſans publier les faveurs de la Femme ; ſur-tout une Requête civile ſeroit la choſe du monde la plus indiſcrete & la plus contraire aux loix de l'Amour. N'y ſongez ſeulement pas ; prenez votre parti doucement, & comptez ce que votre Rapporteur vous fait coûter, au nombre des dépenſes que vous avez faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. de V.

LETTRE IV.

POurquoi vous mocquez-vous tant de notre Ami le Chevalier, ſur ce qu'il aime une Griſette ? Vous voudriez donc qu'on ne pût entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malthe, en faiſant ſes preuves ? Pour moi je trouve deux beaux yeux auſſi nobles que le Roi, & je ne demande point qu'ils me produiſent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un viſage, parce que ce viſage-là ſera deſcendu de vingt Ducs ? Point du tout. Je compte toutes les Laides pour roturieres. J'ai pourtant vû des Gens, qui dans des Perſonnes aſſez éloignées d'être belles, aimoient ſeulement leurs illuſtres Ancêtres, & les ti-

Digitized by Google

titres de leur Maiſon; mais je vous avouë que je n'aurois pas les ſentimens aſſez élevez pour être amoureux d'un Arbre Génealogique. Si notre Chevalier étoit dans les Païs où l'on choiſit les Rois à la bonne mine, il aimeroit préſentement une Princeſſe; mais parce qu'il eſt en France, il n'aime qu'une Griſette; he bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princeſſe Etrangere, qui n'eſt pas reconnuë. Serieuſement, ſi vous ſentiez votre cœur ſur le point de s'aller rendre à une jolie Perſonne, l'arrêteriez-vous pour dire, *Attendons, nous ſommes contents de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la nobleſſe?* Je ſuis ſûr que notre cœur préviendroit bien-tôt votre examen. Le goût du Chevalier me ſemble fort bon. Il n'y a preſque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, ni teints, ni tailles, ni ſentimens; la Nature s'eſt refugiée chez les Griſettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur eſt qu'il ne ſoupirera point dans des Appartemens de ſept Pieces de plein-pied, & ſuperbement meublez, & que dans toute la Maiſon où ſa Maîtreſſe ſera, il ne verra rien de ſi beau qu'elle; mais s'il a deſſein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les Gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'eſt pas du bon air de ſe défendre; que ce n'eſt point là comme en uſent les Femmes de qualité; & là-deſſus ces pauvres Créatures ſe rendent, ſeulement pour montrer quelles ſavent vivre. Je veux qu'on reſpecte ſa ſimplicité; ſi l'on veut être fourbe, qu'on le ſoit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie eſt établi.

A MADEMOISELLE de C.

Qui étoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.

LETTRE V.

JE vous écris, Mademoiſelle, dans une Langue que vous n'entendez pas encore beaucoup, mais en récompenſe, je vous écrirai ſur une matiere que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous dirai que je vous trouve la plus aimable Perſonne du monde, je crois que vous n'aurez pas beſoin d'Interprete. Vous devriez m'entendre même en Chinois, car après qu'on vous a vûë, que peut-on vous dire

dire autre choſe ? J'ai bien vû des Vaiſſeaux qui ayant preſque fait le tour du Monde, revenoient en France chargez de Curioſitez étrangeres, mais il n'ont jamais rien apporté de ſi curieux que ce que le vôtre a apporté, quoiqu'il n'ait pas fait un grand voyage. En verité, ce n'eſt pas parce que vous venez d'un autre Païs que je vous eſtime tant. Fuſſiez-vous Françoiſe, je vous eſtimerois encore beaucoup. Cependant il me ſemble que votre petit Jargon étranger contribuë un peu au plaiſir que je me fais de vous voir. Vous ne ſauriez croire combien votre viſage s'anime, & combien il naît de graces au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à votre bouche, eſt dans vos yeux. Je ne ſai plus comment on peut aimer des perſonnes qui parlent François ſans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez point mieux que vous ne le ſavez, ce ſeroient mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui ſont d'un uſage indiſpenſable. *Aimer*, par exemple, *ſoupirer*, *tendreſſe*; avec cela vous irez loin. Que j'envie, Mademoiſelle, le bonheur de celui pour qui vous bégayerez ces mots-là!

A MADEMOISELLE de I.

LETTRE VI.

MOn devoir m'oblige, Mademoiſelle, à vous parler d'une choſe qu'il y a long-tems que je vous cache. Je ſuis bien fâché de ne vous la pouvoir plus diſſimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être; mais enfin je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conſcience en murmureroit trop. Il y a aujourd'hui juſtement un mois, Mademoiſelle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira, vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colere; pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conſcience, après cela je ne m'inquiete de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuſte, que de voir une auſſi aimable Perſonne que vous, ſans l'aimer. L'amour eſt le revenu de la beauté, & qui voit la beauté ſans amour, lui retient ſon revenu d'une maniere qui crie vengeance. Je ne pourrois pas dormir, ſi je me ſentois l'ame

Digitized by Google

me chargée de ce peché-là. Vous me direz que je dois vous aimer ſans vous le dire ; j'entens bien votre expedient, Mademoiſelle, mais vous ſavez que quand on paye, on eſt bien aiſe d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même tems que je m'en acquitte. Que ſai-je ? Vous viendriez peut-être quelque jour m'inquieter là-deſſus ; il n'eſt rien tel que de prendre ſes ſûretez. Vous auriez beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne ſait ce qui peut arriver ; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il eſt ſûr que quand vous ſaurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A LA MEME.

LETTRE VII.

VOus vous êtes bien gendarmée de ma déclaration, vous êtes bien ſatisfaite de vous-même, votre vertu a fait ſon tintamarre ; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte vous m'aimerez ? Oui, vous m'aimerez ; je ſai bien ce que je dis, je ſai bien ce que je ſens qui me répond que je me ferai aimer, N'ayez point ſi bonne opinion de votre indifference, j'ai de la conſtance pour vaincre quatre indifferences comme la vôtre. Le tems ne me coute rien, en fait d'auſſi jolies Perſonnes que vous. Faut-il des années ? Hé bien, des années, ſoit. Je n'ai rien de plus agréable à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces ? Je vous jouërai le tour d'aimer juſqu'à vos duretez. Vous ne me ferez que des graces très-legeres ? Elles me paroîtront d'un très-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'oppoſerez des Rivaux ? Je les ferai tous deſerter par mes aſſiduitez, & par le deſeſpoir où je les mettrai de vous pouvoir rendre autant de ſoins que moi. Enfin prenez tel parti qu'il vous plaira ; je ferai enrager votre indifference, & après bien du tems, comblée de ſervices, de fidelité, de tendreſſe, de reſpect, vous ne ſaurez plus de quel côté vous tourner, & il faudra que vous m'aimiez par laſſitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'eſt que quand vous m'aimerez, je ne vous en aimerai pas moins. Vous allez compter cela pour rien ; mais ſachez que c'eſt

une grande promeſſe que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laiſſer là vos Amans des années entieres ſans les aimer, & après cela vous vous aviſez quand il vous plaît d'aimer à votre tour, mais qu'arrive-t-il ? Ils ont commencé d'aimer plutôt que vous, ils finiſſent plutôt, & vous achevez la carriere toutes ſeules. Vous n'aurez point cet inconvenient-là à craindre avec moi. J'aime fort bien, quoique je ſois aimé. Si vous ne m'en croyez pas, c'eſt un point de fait qui git en experience. Eprouvez-le.

A LA MEME.

LETTRE VIII.

DEpuis que je ſuis votre Amant déclaré, j'ai fait bien du progrès auprès de vous. Vous ne voulez plus être un moment ſeule avec moi, vous ne me recevez plus à votre toilette, vous ne ſouffririez pas que je vous euſſe pris le bout du doit. Bon, Mademoiſelle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance ou par mégarde : je n'aurai plus rien qui ne ſignifie quelque choſe. Il eſt vrai qu'il faut retourner ſur mes pas, & que vous me remettez au beau commencement ; mais n'importe. Par la voye que j'avois priſe, on avance beaucoup d'abord, & on eſt après tout étonné qu'on n'avance plus du tout ; au-lieu que par la nouvelle voye que vous me faites prendre, on avance très-lentement, mais on avance toujours. Il n'eſt rien tel que les méthodes regulieres. Voyez où en ſont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome ; cependant ces Heros-là, avec leurs pas de Tortuë, ne laiſſent pas d'arriver au douziéme. J'ai ſeulement un petit conſeil à vous donner. On voit que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire, & on devine par là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque choſe entre vous & moi. Vous pourriez même me traiter ſi mal, qu'on croiroit que vous m'aimeriez. Ne publiez point notre commerce, Mademoiſelle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de diſcretion que vous n'en avez, & faites-moi quelques

Digitized by Google

ques faveurs qui ſauvent votre reputation. Eſt-ce à moi à être plus diſcret que vous ? Eſt-ce aux Hommes à faire ces ſortes de prieres-là aux Dames? Admirez, s'il vous plaît, combien je ſuis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prieroient de leur continuer vos rigueurs; mais pour moi, je ne ſuis point de ces Fanfarons-là.

A LA MEME.

LETTRE IX.

JE vais m'éloigner de vous pour quelque tems, Mademoiſelle, c'eſt-à-dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'abſence a pour moi cette proprieté-là, qu'elle n'a, je croi, pour perſonne; elle m'attendrit. Je me figure toûjours les Gens que je ne vois point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous preſenterez à moi ſenſible, reconnoiſſante. Je m'imaginerai que ſi je vous voyois, vous auriez cent petites bontez pour moi; je ſerai plus charmé de votre idée ſur cet article-là que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous prétendiez par votre ſeverité vous établir chez moi un caractere d'Heroïne, en verité vous perdriez bien votre peine; dès que je ne vous voi plus, il ne me ſouvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce qui ne s'accoûtume point à ſe les repreſenter, il faut que je les voye, pour les croire. Je ſai bien qu'à mon retour, vous travaillerez fortement à redreſſer le mauvais pli que mon imagination aura pris; mais toûjours j'aurai eu malgré vous un peu de bon tems pendant l'abſence. Je ſerai trop heureux, ſi je ne fais pas la folie de revenir le plutôt que je pourrai. Si vous voyez ma fidélite avec quelque plaiſir, je vous promets que je vous ſerai encore plus fidelle abſent que preſent. Je ne puis rien voir de ſi aimable que votre idée, purifiée de vos défauts, & je n'aurai qu'elle dans la tête; mais quand je vous voi rigoureuſe au dernier point, je puis voir quelque choſe qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé; &

du jour que j'aurois découvert ailleurs plus de merite, ne comptez plus ſur moi. J'ai bien exactement calculé, ſi ce que vous avez d'eſprit & de beauté par deſſus les autres, recompenſoit le moins de tendreſſe que vous avez. J'ai trouvé qu'il le recompenſoit; & ſur cela je me ſuis mis à vous aimer. Je ne ſai pourtant, s'il ne ſe pourroit pas rencontrer quelque Perſonne qui aimât aſſez bien, pour regagner par là les autres avantages que vous auriez ſur elle; en ce cas-là, je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous; car enfin il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'eſprit qui touchent; la tendreſſe vaut encore ſon prix, & il eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur, comme ſur la Pomme de Diſcorde, *A la plus aimable.*

A LA MEME.

LETTRE X.

NE ſavois-je pas bien que l'abſence étoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce ſoit, & ſur le chemin même, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage je ne rencontrai perſonne, & je ne pus faire autre choſe que ſemer toute la route de ſoupirs qui retournoient ſur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine me firent eſperer, qu'il ſeroit Homme à vous connoitre. Après que nous eumes épuiſé les lieux communs de Voyageurs, je lui demandai d'où il venoit; il venoit de... auſſi bien que moi. J'eſperai beaucoup. Je le mis en termes generaux ſur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une ſeule qui pût paſſer pour belle; & cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer; mais mon Homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il eſt vrai qu'il me parloit toûjours agréablement, & avec beaucoup de politeſſe. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, je lui nomme comme une belle Perſonne Mademoiſelle de V... & lui demande s'il la connoiſſoit. Il me dit qu'il l'avoit vuë, me

Digitized by Google

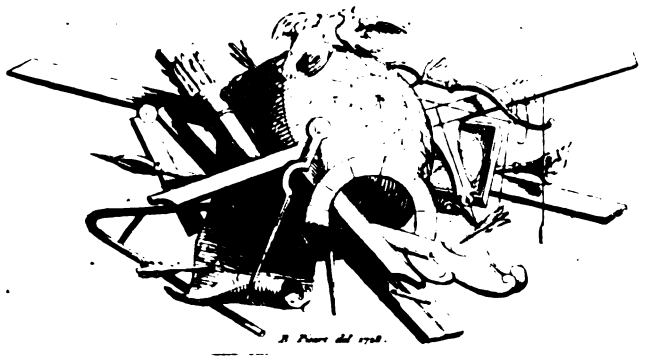
me voilà plein d'eſperance. Je vous nomme ; il ne vous connoiſſoit point, & il me dit pour ſes raiſons qu'il n'avoit fait que paſſer par... & n'avoit vu que par hazard Mademoiſelle de V. Alors je donne un coup d'éperon, & le laiſſe là. Il vint diner à la même Hôtellerie où j'étois déja arrivé ; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de ſa converſation, quelque agreable qu'elle fût, puis qu'il ne parloit point de vous. J'ai été plus heureux à ma Campagne. J'ai trouvé dans ces Déſerts éloignez le Baron de . . que vous connoiſſez un peu. Je lui ai fait croire qu'il étoit amoureux de vous pour avoir occaſion de lui en parler ſouvent. Je lui porte votre ſanté avec un ſouris fin & malicieux, & il la reçoit de même. J'avouë que j'achete un peu cher le plaiſir de parler de vous. Tout le mérite de cet Homme-là conſiſte à ſe connoitre en Bêtes. Il n'a dans l'eſprit que ſes Chiens & ſes Chevaux, & je vous aſſure que j'ai ſouvent peine à lui faire quitter cette matiere-là, pour le mettre ſur votre chapitre. Auſſi je ne lui demande preſque pas de réponſe ; il me ſuffit qu'il m'écoute, & au fond le Baron vaut encore mieux qu'un Echo, ou un Antre ſourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes Allées ſombres, qui ſont extrémement dangereuſes pour un amant ; elles inſpirent des réveries pernicieuſes, & c'eſt une choſe mortelle que le ſouvenir de votre beauté fortifié de ces Allées-là. Il y eſt encore venu des Roſſignols, avec qui aſſurément vous vous entendez. Vous me les avez envoyez, afin qu'ils m'enfonçaſſent encore la tendreſſe dans l'ame par leurs Chanſons. Ils les chantent ſi bien, qu'il faut qu'ils les ayent appriſes de vous. Je ſuis d'une foibleſſe étrange ; je n'oſerois plus entendre un Ruiſſeau qui gazouille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée ; je la tutaye. N'en ſoyez point ſcandaliſée. Votre idée m'eſt devenuë extrémement familiere.

A MONSIEUR C...

LETTRE XI.

EST-il vrai, Monſieur, que vous perdez l'eſprit ? On nous a dit que vous devenez Philoſophe, mais d'une Philoſophie la plus

extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus qu'il y ait de Couleurs; vous ſoûtenez que les Bêtes ſont des Machines comme des Horloges; enfin vous renverſez tellement toutes choſes, que l'on ne ſait plus où l'on en eſt. J'en parlois l'autre jour à Madame de B... qui eſt fort de vos amies, & qui en verité a bien regret à votre Raiſon. Elle étrangleroit Deſcartes ſi elle le tenoit. Auſſi faut-il avouër que ſa Philoſophie eſt une vilaine Philoſophie, elle enlaidit toutes les Dames. S'il n'y a donc point de teints, que deviendront les Lis & les Roſes de nos Belles? Vous aurez beau leur dire que les couleurs ſont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets. Les Dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint, elles veulent l'avoir à elles en propre; & s'il n'y a point de couleur la nuit, Mr. de N... eſt donc bien attrapé, qui eſt devenu amoureux de Mademoiſelle D. L. G. ſur ſon beau teint, & l'a épouſée. Il ſeroit fort fâcheux pour lui, de croire tenir le plus beau blanc, & le plus bel incarnat du monde; & de ne tenir rien. Nous fimes encore un raiſonnement Madame de B... & moi, qui aſſurément vous embaraſſera. Vous dites que les Bêtes ſont des Machines, auſſi bien que des Montres? Mais mettez une Machine de Chien & une Machine de Chienne, l'une auprès de l'autre, il en pourra reſulter une troiſieme petite Machine; au lieu que deux Montres ſeront l'une auprès de l'autre toute leur vie, ſans faire jamais une troiſieme Montre. Or nous trouvons par notre Philoſophie, Madame de B... & moi, que toutes les choſes qui étant deux ont la vertu de ſe faire trois, ſont d'une nobleſſe bien élevée au deſſus de la Machine. Nous vous donnons du tems pour nous répondre, nous ſavons bien qu'il faudra que vous conſultiez vos Livres. Madame de B... vous avertit par moi, que quand vous viendriez ici, elle ne vous recevra point chez elle, ſi vous ne faites réparation à ſon teint; & moi je vous aſſure que je ſuis une Machine montée à vous eſtimer, & à vous aimer toujours.



Digitized by Google

A MADAME D....

Qui pretendoit avoir entretenu quatre heures un Eſprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'étoit attaché.

LETTRE XII.

JE commence, Madame, à connoître les Gens de l'autre Monde, ils ont les mêmes goûts que ceux de ce Monde-ci, ils recherchent votre converſation auſſi-bien que nous. Nous pourrez-vous bien ſouffrir, nous autres ſimples Mortels, après vous être accoûtumée aux Eſprits? Ils vous diſtinguent de la maniere du monde la plus honnête. D'ordinaire ces Meſſieurs-là ſont bruſques; ils ouvrent vos rideaux, tirent votre couverte, vous donnent quelques ſoufflets, & on ne ſait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront toute une Chambre ſans dire pourquoi; enfin je n'avois jamais été content de leur procedé, & je trouvois qu'ils ne venoient ici que pour faire des tours de laquais, où le plus ſouvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Auſſi y en a-t-il quelques-uns d'entr'eux, qui ſe rangent volontairement à l'Ecurie, & ne ſe jugent dignes que de panſer les Chevaux. Mais enfin il s'eſt trouvé un honnête Homme d'eſprit, qui ſans battre, ni faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une converſation reglée. Et dans quelle converſation? Dans une converſation de quatre heures. Il faut que vous ayez bien du merite. Ces gens-là n'ont jamais dit quatre paroles ſuivies. Ils ne font que donner des naſardes, parce qu'ils ne daignent entretenir perſonne; & vous, ils vous entretiennent quatre heures. Vous êtes la premiere qui ayez eu un tête-à-tête tranquille avec un Eſprit, lui dans ſon Fauteuil, & vous dans le vôtre. Mais voyez comme cet Eſprit ſait vivre; il n'a oſé d'abord s'adreſſer à vous, il s'eſt attaché à une petite fille par la bouche de qui il vous a entretenuë. Il me ſemble que je voi quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner votre Demoiſelle. Aſſurément l'Eſprit a de grandes déclarations à vous faire, puiſqu'il prend ces voyes-là. Il ne vous a encore

core parlé que de matieres generales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avez rien ſu tirer de lui ſur les affaires de l'autre Monde : & mon Dieu ! je voi bien ſa politique ; vous êtes aſſez aimable pour lui faire trahir tous les ſecrets du païs d'où il vient, mais il veut vous vendre ſes confidences-là un peu cher ; j'avouë que j'en ferois autant en ſa place. Du moins, vous l'aurez bien interrogé ſur ce Monde-ci. Je croi vous tenir aſſez au cœur, pour me flater que vous lui aurez demandé de mes nouvelles, & que vous aurez voulu ſavoir de lui la verité de tout ce que je vous proteſte. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteſte autant à bien d'autres ; qu'une veritable paſſion & moi, nous ſommes des choſes incompatibles ; que je ne ſaurois aller au delà de l'amitié un peu égayée, mais je vous prie très-humblement de ne l'en croire pas ; l'Eſprit eſt jaloux de moi. Il ſait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On eſt bien malheureux quand on a des ennemis cachez comme lui. Je ne doute point qu'il n'oublie pour moi la politeſſe qu'il a euë pour vous ; & qu'après vous avoir entretenuë fort galamment, il ne vienne m'inſulter avec toute l'incivilité, qu'ont accoûtumé d'avoir ceux de ſon eſpece. Mais j'eſpere du moins que vous reconnoîtrez bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage, que mes ſoins & mes aſſiduitez. Je ne m'attendois pas que vous me fiſſiez des Rivaux, qui puſſent venir déménager ma Chambre toutes les nuits, jetter tous les meubles par les fenêtres, & me rouër peut-être de coups, ſans que je fuſſe en pouvoir de m'y oppoſer ; voilà ce que c'eſt que de m'être adreſſé à une Dame trop aimable. L'Eſprit quittera bientôt aſſurément la petite Fille, qui lui ſert de prétexte, & s'attachera à vous-même ; mais fût-il ici, je lui dirois en ſa préſence, que quand il parlera par votre bouche, on ne s'apercevra point que vous y ayez rien gagné.

A MADEMOISELLE de I...

LETTRE XIII.

ON a bien raiſon de dire, Mademoiſelle, que le myſtere eſt un aſſaiſonnement très-neceſſaire à l'amour. Si la paſſion que j'ai pour

pour vous étoit moins connuë, un Procès que j'ai ici en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je voi bien qu'il ſe moque de mes pourſuites. Il cherche à gagner toûjours du tems, parce qu'il connoît que je vous aime, & qu'il eſt perſuadé que j'aurai la foibleſſe de retourner bien-tôt à... pour vous voir. J'ai beau faire le méchant, il n'en tient compte. C'eſt grand' pitie, Mademoiſelle, qu'il faille eſſuyer vos mépris, & ceux de mon Receveur ! Il faut que cet Homme-là ait pris de vos mémoires, tant il vous imite en tout. Il ſait bien en ſa conſcience ce qu'il me doit, & il a pris une forte reſolution de ne me rien payer. Il me chicane de toutes manieres ſur les moindres choſes ; il m'engage dans ces procedures qui ne finiront de dix ans, ſuivant le train qu'elles prennent, la bonne foi que j'ai avec lui ne le touche point, il ne ſonge qu'à trouver l'occaſion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'eſpere, c'eſt que le jugement que j'obtiendrai contre lui, ſera valable auſſi contre vous ; il ſera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais dreſſer mon Homme vivement, non pas à cauſe des quatre mille Ecus qu'il me doit, mais à cauſe de la tendreſſe que vous me devez. Je m'animerai beaucoup davantage contre lui, & lui ferai moins de quartier, parce qu'il vous repréſente.

A LA MEME.

LETTRE XIV.

JE m'apperçois de ce que vous m'avez mandé, Mademoiſelle, que vous entreriez dans les interêts de mon Receveur, & que vous ſolliciteriez pour lui. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un délai d'un temps infini. Vous allez triompher ; mais j'ai trouvé un moyen de me vanger de vous. Je pars, & dans deux jours je vous reverrai. Je vai déſormais partager mon tems entre mon Chicaneur & ma Chicaneuſe. Le loiſir que l'un me laiſſera, je l'emploierai à agir contre l'autre. Je prévoi que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dès que je ſerai auprès de vous, vous me ferez rappeller par votre

Digitized by Google

Aſſocié, qui me donnera quelque aſſignation; & quand j'en ſerai à pourſuivre l'Aſſocié, il ſaura bien me faire lâcher priſe en vous obligeant à me mander quelque choſe de tendre, qui me fera auſſi-tôt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerrirai, & deviendrai un ſi impitoyable Plaideur, que vous aurez ſujet de trembler au moindre avantage que j'aurai ſur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fût vous, ſur qui je commençaſſe à en avoir, car je vous trouve encore plus obſtinée que mon Receveur; & je croi que votre exemple auroit plus de pouvoir ſur lui, que le ſien n'en aura ſur vous. Si vous me payez mes ſoins que vous avez reçus, il verroit bien qu'il ne pourroit pas ſe diſpenſer de me payer mon argent qu'il a reçu auſſi. Ainſi je vais travailler à obtenir de vous quelque choſe qui le puiſſe convaincre, & je lui ferai auſſi-tôt ſignifier les faveurs que vous m'aurez faites. Il me ſeroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je ſerai auprès de vous, & de n'être plus obligé de retourner plaider à une Juriſdiction de Campagne; je vous aſſure que vous m'allez retrouver par cette raiſon-là plus ardent & plus paſſionné que jamais; & vous ſerez peut-être la premiere qui ſerez contente des effets de l'abſence.

A LA MEME.

LETTRE XV.

JE vous trouvai hier, Mademoiſelle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne ſai ſi vous êtes embellie en effet, ou ſi c'eſt mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'eſt que d'aimer trop, on ne ſait jamais bien au juſte la verité des choſes. De bonne foi je douterois quelquefois que vous fuſſiez auſſi aimable que vous me paroiſſez, ſi je n'entendois dire à bien des Gens que vous l'êtes veritablement. Vous pourriez être laide que je ne m'en appercevrois pas, car je vous aime juſqu'à la folie. Auſſi quand je commençai à vous aimer, comme je ſentois que je devois me défier de mon jugement ſur votre chapitre, j'allai demander à tout le monde, s'il étoit vrai que vous euſſiez les grands yeux vifs, l'agreable bouche, & l'air fin

Digitized by Google

ſin que je vous voyois; on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illuſion, & ſur cette réponſe, je laiſſai faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y ſonge pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moi, que vous ne fuſſiez belle que par mon imagination, que de l'être effectivement. Dieu ſait avec combien de plaiſir vous receviez un amour qui vous embelliroit; ſi vous ne m'aimiez pas, je vous rendrois tout d'un coup votre premiere laideur, en ceſſant de vous aimer. Mais vous ſeriez bien fâchée de me devoir votre beauté; car il faudroit que vous n'en fiſſiez d'uſage que pour moi, & ce n'eſt pas là votre compte. On eſt bien malheureux que vos agrémens ne doivent rien à perſonne, cela vous rend trop fiere. Je ne ſai pourtant ſi ceux que je vous trouvai hier, ne vous étoient point inſpirez par quelqu'un. Il eſt ſûr que vos yeux n'étoient pas tout-à-fait au même état que je les avois laiſſez quand je partis. Il y avoit quelque choſe de changé; un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma paſſion; car ce feu & ce brillant étoient venus pendant mon abſence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Helas! on dit que l'œil du Maître eſt neceſſaire par tout, mais l'œil de l'Amant l'eſt encore bien davantage; j'ai été éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'euſſe été ici, j'euſſe bien empêché vos yeux de devenir plus vifs; il me ſemble même que je les ſurpris en flagrant-delit avec un Cavalier qui étoit chez vous; il vous regardoit, & vous le regardiez. Je veux un peu examiner de près cette affaire-là, mon cœur m'a dit que j'ai un Rival, mais je ne croi pas legerement mon cœur; car il me dit, par exemple, que vous devriez m'aimer, & cependant m'aimez-vous?

A LA MEME.

LETTRE XVI.

JE ne doute plus que je n'aye un Rival; il ſe déclara hier par la mauvaiſe humeur où il fut de me voir long-tems chez vous. J'admire comme vous avez pris votre tems juſte, pendant mon abſence, pour vous faire aimer de lui. Je gage que ſi j'euſſe été preſent

il n'eût jamais oſé ſonger à vous ; il eût vu de quelle maniere je vous aime, & il n'eût pas crû pouvoir vous aimer autant. Auſſi comme vous ſavez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquêtes ; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma paſſion. Du moins s'il a votre cœur, j'empêcherai qu'il ne l'ait à bon marché ; peut-être l'inclination que vous euſſiez euë pour lui, eût été cauſe que vous n'en euſſiez exigé qu'une tendreſſe legere, & que vous euſſiez ſuppléé par votre bonté, ce qui eût manqué à ſon amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égaler, & il auroit honte d'être preferé à un Homme qui vous aimeroit plus que lui. Ainſi par mes ſoins & mes aſſiduitez, je pouſſerai votre cœur au plus haut prix qu'il ſe pourra, & vous m'aurez l'obligation d'être plus tendrement aimée par le Rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien raiſonnable, vous me tiendriez compte, non ſeulement de mon amour, mais encore du ſien: J'aurois droit de vous demander cette double reconnoiſſance : cependant comme je veux être genereux, je conſens que vous ne me payiez que ma tendreſſe, & que pour celle de mon Rival, vous n'y ſongiez point du tout.

A LA JEUNE ANGLOISE.

LETTRE XVII.

IL court un bruit de vous, Mademoiſelle ; on dit que vous êtes aimée d'un Cavalier Anglois & que vous n'êtes pas mal diſpoſée pour lui. Vous moquez-vous? Faloit-il paſſer la Mer pour venir aimer un Anglois en France? Quel profit tirez-vous de votre voyage ? Voilà ce qui fait ſouvent qu'on perd la peine qu'on a priſe d'aller dans des Païs étrangers, on n'y voit que des Gens de ſa Nation. Eh, du moins donnez-nous le tems que vous paſſerez chez nous. Je voi bien que l'Angleterre a grand' peur que vous ne lui échapiez, puis qu'elle vous tient toujours par un Amant Anglois. Mais vous faites une inſulte cruelle à la France, dont vous venez mépriſer tous les Cavaliers. Prenez garde à vous, la France n'eſt point aujourd'hui ſur le

Digitized by Google

le pied qu'on ſe moque d'elle ; & moi qui vous parle, j'ai tant de zele pour ma Patrie, que je n'épargnerai rien pour la vanger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porſenna ; *Si je manque mon deſſein, nous ſommes encore trois cens de la même conjuration.* Soyez ſûre qu'on ne vous laiſſera point de repos. Vous avez répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiez pour la commodité de lui parler & de l'entendre ; mais en verité cette raiſon-là n'eſt pas valable. Votre Anglois n'entend que ce que vous lui dites, mais un François entendroit cent choſes que vous ne lui diriez pas ; il liroit dans vos yeux ce que l'autre attend que votre bouche lui diſe. D'ailleurs je vous donne ma parole qu'en moins de rien vous ſauriez notre Langue ; elle n'eſt fort difficile que pour les Perſonnes qui n'aiment point ; mais dès qu'on aime un François, la Langue Françoiſe eſt aiſée. Les Etrangers l'en eſtimeroient moins, s'ils ſavoient cela ; c'eſt pourquoi on ne dit pas ce ſecret à tout le monde. On les fait paſſer par des Grammaires, & par des méthodes qui ne fiſſent point. Mais pour vous, on vous eût fait la grace de vous abreger ce chemin. Ecoutez, il eſt encore tems, apprenez un peu de François avec moi.

A MADEMOISELLE de L. M.

LETTRE XVIII.

J'Apprens avec bien du plaiſir, Mademoiſelle, que vous êtes ſur le point de quitter votre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Freres errans ; mais j'en avois une toute particuliere pour une aimable petite Sœur errante comme vous. J'étois tout-à-fait fâché de croire que votre ame au ſortir de votre corps, ne dût pas trouver une auſſi jolie demeure que celle qu'elle quittoit ; mais enfin vous me délivrez de cet article de ma creance, & de bonne foi, je me ſens ſoulagé. Je vous aſſure que le troupeau d'où vous vous étiez égarée, vous recevra fort agréablement, & que vous y tiendrez bien-tôt le rang de Brebis favorite. On m'a mandé qu'après avoir abjuré votre hereſie, vous abjureriez auſſi votre indifférence en faveur

Digitized by Google

de Mr. le Marquis de C.... C'eſt bien fait de quitter toutes vos erreurs en même tems, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions ſaines. Après cela vous ſerez toute renouvellée, nouvelle Catholique, nouvelle mariée, nouvelle doctrine dans l'eſprit, nouveaux ſentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Egliſe; dès que vous l'aurez reconnuë pour votre Mere, elle vous fera voir par experience ce que c'eſt que le Sacrement de Mariage, que vous autres Hérétiques vous obſtinez à ne pas reconnoître pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une maniere plus douce, ni en même tems plus forte. Vous avouerez ſans doute, que vous aviez grand tort de conteſter au Mariage la dignité que nous lui donnons; & que quand il n'y auroit que cet article-là, il ne ſeroit pas pardonnable d'être Calviniſte. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverſe; Mr. le Marquis eſt plus ſavant Théologien que moi, & il vous en inſtruira mieux. Après ce qu'il vous enſeignera, vous pourrez diſputer en Sorbonne. Il a fait en vous convertiſſant un trait d'une grande habileté; il a accommodé les interêts de la Religion & les ſiens; il s'aſſure mille plaiſirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on lui tienne compte de ces plaiſirs-là. On le récompenſera d'avoir paſſé ſa vie avec une très-jolie Perſonne. J'attens avec impatience, Mademoiſelle, les deux cérémonies, après quoi vous ſerez à nous & à Mr. le Marquis. Je le nomme le dernier; car, ne lui en déplaiſe, vous appartiendrez à tous les Catholiques avant que de lui appartenir. Il eſt vrai que le dernier à qui vous appartiendrez, ſera celui à qui vous appartiendrez le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de votre ame; mais lui, il n'eſt pas perſuadé qu'une Perſonne conſiſte en une ame toute ſeule, & il croiroit ne vous aimer qu'à demi, s'il ne vous aimoit que par là. Je ne tiens pas ſon opinion mauvaiſe; & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une maniere auſſi parfaite que lui.

Digitized by Google

A MADAME de P.

LETTRE XIX.

VOus êtes bien rigoureuſe, Madame, de ne vouloir point conſentir au deſſein de Mr. de S... pour Mademoiſelle votre Fille. Vous dites que vous n'approuvez point un Mariage entre deux perſonnes qui ſont iſſuës de Germain; mais croyez-vous que ce ſoit-là un obſtacle pour la tendreſſe ? Quoi ! voulez-vous que Mr. de S... trouve Mademoiſelle de P... moins aimable, parce qu'il eſt Fils du Couſin Germain du Pere de Mademoiſelle de P...? Ce raiſonnement-là vous paroît bien fort, mais la beauté n'eſt-elle pas encore plus forte ? A-t-on toujours ſa genealogie devant les yeux & lors qu'on voit une Perſonne touchante, s'aviſe-t-on de penſer qu'on a un Biſayeul commun avec elle : En verité le ſouvenir du Biſayeul eſt bien loin, quand l'arriere-petite-fille eſt préſente avec tous ſes agrémens. Que reprochez-vous à Mr. de S...? Il eſt trop bon Parent, au lieu d'amitié il a de l'amour; il s'eſt mépris; voilà un grand malheur. Si c'eſt la devotion qui vous tient, ſongez que tous les Gens de l'ancien Teſtament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille ſix cens ſoixante & quinze ans plutôt, Mr. de S... eût été obligé en conſcience d'aimer Mademoiſelle votre Fille. Il eſt vrai que les choſes ont changé, mais auſſi on vous prie ſeulement de trouver bon que l'on demande le conſentement de Rome ſur cette affaire. Vous ſavez qu'on y permet les Mariages entre des Parens quand leurs biens ſont tellement embrouillez les uns avec les autres, qu'ils ne ſe pourroient ſéparer ſans de grands Procès. Veritablement Mr. de S... & Mademoiſelle de P... n'auront pas cette raiſon à alleguer; mais ce qui vaut bien autant, ils diront que les affaires de leurs cœurs ſont tellement embrouillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les ſéparer. Si Mademoiſelle votre Fille étoit une Héritiere en laquelle le nom finît & qu'elle eût tout le bien de la Maiſon de S.., vous auriez regret que ce bien-là ſortît de la Famille, & vous tâcheriez à obtenir une Diſpenſe pour la faire épouſer à un Parent d'un autre branche.

Mais

Digitized by Google

Mais preſentement elle a de la beauté & des agremens, qui ſont plus rares que le bien, & qui ſortiroient de la Famille pour n'y rentrer peut-être jamais. Pour moi, qui ai l'honneur de vous appartenir, quoi que ce ne ſoit que par femmes, je ne laiſſe pas de m'intereſſer extrémement à la beauté de la Maiſon de P... N'allez point, je vous prie, embellir une Famille Etrangere, en donnant Mademoiſelle de P... à un autre qu'à Mr. de S... ni peut-être enlaidir votre Famille, en obligeant Mr. de S... à faire un autre choix. Voyez combien toute la Maiſon de L... eſt laide : il lui faut plus d'un Siecle pour en revenir. Profitons de cet exemple, puis que nous tenons de la beauté chez nous, prenons ſoin de l'y conſerver.

A MONSIEUR de S.

LETTRE XX.

J'Apprens avec toute la joye imaginable, mon cher Couſin, que votre Diſpenſe eſt obtenuë; il ne vous en a coûté que quelque petite ſomme d'argent, avec laquelle vous avez réparé le malheur d'être parent de Mademoiſelle de P... On a déclaré qu'elle pouvoit déſormais ne vous regarder plus comme un Homme de ſa Famille, & vous traiter en Etranger. Mais qu'eſt-ce que vous traiter en Etranger? C'eſt être toute à vous, & ne vous refuſer rien. Je voudrois bien être Etranger à ce prix-là. Vous qui n'êtes plus ſon parent, vous ſerez bien diſtingué de ces Malheureux qui le ſont encore. Jouïſſez de la Diſpenſe que Rome vous a donnée, mon cher Couſin; mais ſongez à quoi elle vous engage, & faites bien voir que ce n'eſt pas en vain que la Capitale du monde s'eſt mêlée de vos affaires. Une permiſſion venue de ſi loin doit operer de grands effets ici. Sur tout, levez à Madame de P... tout le ſcrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiſelle ſa fille, & perſuadez-la qu'elle ne pouvoit trouver un autre Gendre, qui fit auſſi bien l'acqui de ſa conſcience dans le Sacrement, car il la faut prendre par les endroits de devotion.

Digitized by Google

A MONSIEUR le C. D. L. R.

LETTRE XXI.

NE me demandez point par où j'ai ſu tout ce que je vais vous dire, il ſuffit que je le ſai, & que je puis vous donner de bons conſeils. Vous aimez, & vous êtes aimé ; mais vous avez une ſorte de tendreſſe ſi propre à faire finir bien vîte celle que l'on a pour vous, que je vous aſſure que vous ne ſerez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de vûë votre Maîtreſſe, vous ne la quittez pas un moment ; s'il vient quelqu'un chez-elle, vous lui faites bien ſentir qu'il vous interrompt ; pendant des journées entieres que vous la voyez, vous ne lui parlez que de votre amour, & vous lui en parlez d'une maniere toujours languiſſante & paſſionnée. Encore un coup, ſi vous êtes aimé dans deux mois, je crierai miracle. La Dame a préſentement des forces pour vous ſuivre ; mais vous aurez bientôt épuiſé tout ce qui eſt dans ſon cœur ; & vous ſerez tout étonné qu'il ne lui fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine meſure de tendreſſe ; il la faut ménager ; ceux qui ne ſavent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On ſe plaint des abſences, & on ne fait que ſon devoir quand on s'en plaint ; cependant pourvu qu'elles ne ſoient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui vieilliroit ; & s'il languiſſoit, elle le réveillent. Ce ſeroit à la verité, pouſſer la choſe un peu loin, que de ſe procurer des abſences tout exprès ; mais enfin lors que le hazard nous en procure, nous devons peſter contr'elles, & ſoupçonner en même tems que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous ſervir de toute la liberté que vous avez de voir votre aimable Maîtreſſe à toute heure, & des journées entieres. Ce que vous gagnez par une ſi grande aſſiduité, vous le perdrez ſur la durée de votre commerce. Vous ramaſſerez en un jour, ce qui pourroit être répandu dans toute une ſemaine. C'eſt une autre faute de la même eſpece, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaiſir qu'on prenne à entendre le détail de vos

Digitized by Google

ſentimens, il eſt impoſſible que vous ne tombiez dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au ſortir d'avec vous, la Dame peut-être ſans s'en appercevoir, reſpire & reprend haleine. L'art des converſations amoureuſes, eſt qu'elles ne ſoient pas toujours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, après quoi les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agreables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'être toujours langoureux. Mettez-vous dans l'eſprit que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en même tems qu'on les divertiſſe, & que qui fait l'un ſans l'autre ne fait preſque rien, & peut-être choiſiroient-elles plutôt d'être diverties ſans qu'on les aimât, que d'être aimées ſans qu'on les divertît. La langueur a ſes uſages; mais quand elle eſt perpetuelle, c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un Amant doit être ſérieuſe & appliquée, mais ſa converſation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On perſuade par l'une, & on plaît par l'autre, & le plus ſouvent il vaut mieux plaire que perſuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidelité. Je ne ſai même ſi avec le tems la pauvre fidelité ne viendra point à être comptée pour un defaut. Il eſt toujours certain qu'elle ne ſuffit pas, & qu'elle a beſoin d'être aſſaiſonnée. Il vous en coûtera peu de choſe pour cet aſſaiſonnement. Soyez tel à peu-près que vous étiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jetter trop profondement dans l'amour, & de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, & ne laiſſer pas de vivre. Adieu mon cher Comte. Sachez-moi gré des conſeils que je vous donne; car ſi je ſuivois mes interêts, je laiſſerois finir un amour qui vous dérobe à vos Amis.

AU MEME.

LETTRE XXII.

CE n'eſt pas fait, mon cher Comte, & vous n'êtes pas quitte de mes conſeils. J'ai appris depuis peu que vous vous plaignez toujours, & que vous avez de la diſpoſition à la jalouſie. Ne croyez pas que je vous laiſſe paſſer ces deux choſes-là. Vous êtes aimé ſans dou-

Digitized by Google

dote, & fort tendrement. Sur quoi vos plaintes ſons-elles fondées ? Sur ma délitateſſe, direz-vous. Il eſt bon d'être délicat, mais il ne faut pas être Chicaneur. Les plaintes de délicateſſe reveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croyent pas qu'on doive jamais convenir de ſon bonheur avec la perſonne qui le fait, & qui ne ſavent quel nom donner à celles qu'ils nont pas lieu d'appeller cruelles & inhumaines. Mais prenez garde auſſi qu'on ne ſe fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendreſſe qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'être pas cruë ſur ſa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il eſt aimé lors qu'il l'eſt; mais s'il veut abſolument ſe plaindre, il peut ſe réſerver une petite matiere de plaintes ſur le plus ou le moins de tendreſſe. Encore faut-il faire ces ſortes de reproches avec des tranſports doux, & non pas avec des airs de chagrin. C'eſt toûjours un mauvais Perſonnage que celui d'un Homme qui ſe plaint; on ſe montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la vûe aux Gens de qui on veut être aimé. Les plus inſuportables de toutes les plaintes, ce ſont celles qui partent d'un caractere jaloux. Si j'étois Femme, toutes ces petites jalouſies qui ne ſignifient rien, me feroient jetter un Homme par les fenêtres. Pour moi, ou j'eſtime aſſez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puiſſent partager leur cœur, ni changer, ou je les eſtime aſſez peu pour ne m'inquieter point qu'elles le partagent ni qu'elles changent, & par conſequent je ne ſuis jamais jaloux. Je ſai bien qu'abſolument parlant, ce que j'aime peut m'échaper; mais enfin on prend de certaines aſſurances, & on dort. Si vous croyez que l'amour doive être une freneſie, & qu'il faille que deux Perſonnes ſous prétexte de s'aimer ſe tourmentent perpetuellement, & ſoient des ombres vangereſſes attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteſte plus rien. Mais moi, j'ai des idées plus douces; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez point que lon vous tienne toûjours compte de vos inquietudes, comme d'autant de marques de tendreſſe. L'amour en auroit l'honneur ſi elles arrivoient rarement; mais ſi elles ſont frequentes, on ne les attribuëra qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choſes, même en amour, quoi qu'il ne s'y trouve pas trop de raiſon.

Digitized by Google

A MONSIEUR le M. de C...

LETTRE XXIII.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aimois, comme vous ſavez, Madame de L. M. & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches; je n'entens que des plaintes perpetuelles; où ſont mes proteſtations de conſtance & de fidelité? que ſont devenuës mes premieres manieres? Cela me met au deſeſpoir; car de bonne foi, eſt-ce ma faute ſi je ne l'aime plus? qu'elle me rende mon amour je ne demande pas mieux. Je ſerois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ſes charmes; qu'elle faſſe des bleſſures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage? J'ai encore pour elle les mêmes ſoins & les mêmes aſſiduitez que j'avois auparavant. Mais dit-elle, ce n'eſt plus le meme air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne ſai ce qu'il eſt devenu. Elle m'appelle ingrat, & fort mal à propos, ce me ſemble. Ce que je fais à preſent pour elle, me coûte beaucoup, & elle devroit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit compte de ce qui ne me coûtoit rien. On ne ſait guere en ce monde-ci le veritable prix des choſes. Je commençai de l'aimer, ſans ſavoir pourquoi; & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une conſideration extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux ſur ſa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille Femmes qui ne ſont pas ſi belles; j'étudie l'agrément de ſes manieres, pour y être ſenſible; je trouve, ou je mets de l'eſprit dans les moindres choſes que je lui entens dire; enfin après avoir bien excité mon cœur, il me ſemble que je l'aime, je ſens je-ne-ſai-quoi pendant un inſtant; mais dans l'inſtant qui ſuit, il eſt ſûr que je ne ſens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoi faut-il qu'on aime, ou qu'on n'aime pas toûjours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même tems, pour finir en même tems? Je ſuis ſi chagrin contre l'amour, qu'à l'heure qu'il eſt je voudrois l'exterminer du monde.

AU

Digitized by Google

AU MEME.

LETTRE XXIV.

ENfin, Madame de L. M. & moi, nous avons pris une forme de vie, nous ſommes convenus de ne ſonger plus l'un à l'autre ſur le pied d'amour, & de vivre en bonne amitié. J'étois fort content de ce traité-là, cependant je vous aſſure qu'il n'eſt pas ſi aiſé à exécuter que je l'avois crû; non que j'aye des tentations de recommencer le perſonnage d'Amant; mais c'eſt que le perſonnage d'un Homme qui a été Amant, & qui ne veut plus être qu'Ami, eſt très-difficile. Je ne ſai comment parler de nouvelles à une Femme à qui j'ai tant parlé de tendreſſe; nos converſations me paroiſſent d'un ennui mortel, pour peu que je me ſouvienne de ces converſations vives que nous avions; & par malheur je ne puis m'empêcher de m'en ſouvenir. Je ne ſerois point embaraſſé à entretenir une autre ſur le beau tems & ſur la pluye; & je le ſuis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La vûë ſeule de ſon Apartement me rappelle des idées, qui me font trouver ridicule tout ce que je lui dis. Je vais chez elle par une ſorte de devoir qui me gêne beaucoup, quoi qu'elle ſoit de très-bonne compagnie. J'entre dans ſa Chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ai le ſérieux d'un Amant timide, & plein d'une paſſion qu'il n'oſe déclarer. C'eſt ainſi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les Vieillards rentrent en enfance. La Dame de ſon côté, a toutes les peines du monde à prendre avec moi les manieres qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres Gens qu'elle voit; mais ſans s'en appercevoir elle me traite plus froidement, & m'adreſſe plus rarement la parole. Quand elle me l'adreſſe, on remarque bien qu'elle s'y eſt preparée, & ce qu'elle me dit eſt plus concerté, & moins naturel. Je vois bien qu'il lui ſeroit plus aiſé, & même plus commode de me haïr que de m'aimer à demi, & que les paſſages les plus difficiles ne ſont pas ceux qui ſe font d'un ſentiment à un autre qui lui eſt tout oppoſé, mais à un autre qui lui reſſemble. Qui m'eût dit il

y a un an que j'euſſe dû craindre un jour d'être tête à tête avec Madame de L. M. je ne l'euſſe pas crû. Cependant quand je vais chez elle, & qu'il n'y a qu'une Perſonne ou deux, ma plus grande frayeur eſt qu'on ne ſe leve, & qu'on ne nous laiſſe ſeuls enſemble. Que deviendrois-je, bon Dieu, & de quoi lui parlerois-je? J'ai éprouvé cet embaras une fois; je vous jure que j'en ſuois. Il me prit comme une paralyſie d'eſprit, qui m'en ôta l'uſage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna; & je demeurai court ſans pouvoir dire à peine quatre paroles. Auſſi pour faire mes viſites, je prens le tems que la foule y eſt, cette foule contre laquelle j'ai autrefois tant peſté. Plût au Ciel que Madame de L. M. pût s'engager dans quelque paſſion nouvelle qui l'occupât, & qui lui fit perdre un reſte d'attention qu'elle a ſur moi! Il me ſemble que ſi elle me faiſoit une infidelité complete, j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le paſſé. Il faut de l'amour pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je vois chez elle un Cavalier de merite qui la trouve fort aimable, il me feroit plaiſir de me ſucceder. Ce que je crains, c'eſt que mon exemple ne faſſe tort aux autres Hommes, & que je n'aie rendu la Dame plus difficile à perſuader ſur la fidelité. Cependant je veux croire qu'une paſſion n'épuiſe pas un cœur, & qu'on n'eſt pas aſſez ſage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vrai, je ne voudrois pas qu'elle eût à me reprocher, qu'il a tenu à moi que notre tendreſſe n'ait été éternelle, & je ſerois bien-aiſe qu'elle me donnât lieu de lui ſoûtenir, qu'elle avoit l'ame diſpoſée à d'autres paſſions, & que je n'ai fait que prévenir ſon changement; car je ſens quelquefois ma conſcience chargée d'avoir abandonné une fort jolie femme, & cependant vous ſavez combien je ſuis innocent, & combien je me ſuis prié moi-même d'être fidelle. Adieu, mon cher Marquis, je vous manderai ſi je ſuis aſſez heureux pour avoir un ſucceſſeur. Vous êtes mon Confident, quand je n'ai plus d'amour; tant que j'en ai, aucun Mortel n'entre dans ces myſteres.

AU

AU MEME.

LETTRE XXV.

MEs ſouhaits ſont accomplis, j'ai un Succeſſeur. Quand je n'aime plus, j'ai autant d'envie de n'être plus aimé, que j'en ai d'être aimé quand j'aime. Je vous aſſure que j'ai deſiré avec un égal empreſſement la tendreſſe & l'indifference de Madame de L. M. Enfin je les ai obtenuës toutes deux l'une après l'autre, c'eſt tirer d'une perſonne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne ſai comment ſont faits ceux qui peuvent aimer ſans être aimez, ni ceux qui ſe plaiſent à être aimez ſans aimer; l'amour n'eſt bon que dans le partage. C'eſt la plus plaiſante choſe du monde que les diſpoſitions où mon Succeſſeur eſt à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ai précedé; tantôt il me mépriſe de ce qu'il croit que je n'ai pû me conſerver le bonheur dont je jouïſſois; tantôt il m'inſulte comme s'il obtenoit ſur moi une préférence que je lui euſſe diſputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé; mais il voit trop clairement que je l'ai pris; & cela le déſeſpere. Je gage qu'il voudroit que je fuſſe ſon rival, & qu'il lui en eût coûté la moitié de ſon bien, car il eſt outré du ſens froid avec lequel je regarde ſes empreſſemens & ſes ſoins. D'autre côté la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne, & je ne ſai ſi dans les complaiſances qu'elle a pour ſon Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moi qu'elle veut me faire ſentir. Peut-être ma préſence vaut quelque choſe à mon prétendu Rival. Il eſt toujours certain que la Dame voudroit bien qu'il parût qu'elle fait un choix à mon déſavantage entre cet Homme-là & moi; mais le moyen? Je me tiens toujours dans les termes de ceder tout. Je ſuis aſſez honnête pour être fâché de ne pouvoir pas ſervir d'aſſaiſonnement à la nouvelle tendreſſe de Madame de L. M. Tout ce que je puis faire, c'eſt de lui ſouhaiter une paſſion moins vive que celle qu'elle a euë, & à mon Succeſſeur une conſtance qui ſoit plus à l'épreuve du tems que la mienne.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE de T..

LETTRE XXVI.

J'Apprens de tous côtez les progrès de mon Rival, Mademoiſelle, & je tâche à me vanger de vous. Il y a ici une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce ſont les traits les plus reguliers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde; enfin quand je puis attraper un moment où je ne ſonge point à vous, elle me paroît tout-à-fait aimable; mais dès que votre idée me revient, je ne ſai où s'en vont ces traits, cette fraîcheur, ce teint. Votre air ſpirituel, & vos manieres fines m'ont gâté la Flandre; je doute que je puiſſe déſormais être amoureux en ce Païs-là. Encore ſi vous me rêpariez la perte de mes Flamandes! Mais elles ſont perdues ſans être remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation; mais ſi vous êtes bien reſoluë à aimer mon Rival, ſi vous avez trouvé le ſecret de ne penſer plus à moi, donnez-moi auſſi, je vous prie, celui de ne penſer plus à vous. Ou aimez-moi, ou laiſſez-moi aimer qui je voudrai dans ma Garniſon. Ne vous préſentez point toujours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrez qu'elle ait ſa beauté telle qu'elle pourra, ſans avoir rien à démêler avec la vôtre. Eſt-ce que je n'aimerai plus rien, parce que je vous ai vuë? Cela ſeroit bon ſi vous m'aimiez. A quoi voulez-vous que je paſſe ici ma vie? Je m'occuperai de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris? Y auroit-il de la juſtice? La Flamande qui penſera à moi, vaudra mieux que vous qui n'y penſez pas. Si vous me fâchez, je ferai en ſorte que je la trouverai belle en dépit de votre idée, & à force d'opiniâtreté, j'obtiendrai de moi qu'elle me paroiſſe aimable, même quand je me ſouviendrai de vous. Cependant vous me ferez plaiſir, Mademoiſelle, de ne m'obliger point à des efforts ſi violens, & de prendre doucement le parti de ſortir de mon eſprit.

Digitized by Google

A LA MEME.

Sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.

LETTRE XXVII.

ON m'a mandé, Mademoiſelle, les faveurs que vous m'avez faites. Vous avez beau vous en défendre, vous m'aimez, le ſommeil trahit vos ſecrets. Voilà ce que c'eſt que de vouloir renfermer des paſſions, & les cacher à ceux qui les cauſent. Si vous m'euſſiez avoué la vôtre, je vous aſſure que vous euſſiez été contente de ma diſcrétion; mais vous n'en avez voulu faire la confidence qu'à vous-même & vous n'avez pas été aſſez diſcrette. Apprenez de là, Mademoiſelle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moi de bonne grace ce que le ſommeil vous fera dire ſans que vous le ſachiez. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'euſſiez fait en peu de mots un petit aveu de vos ſentimens, que d'en parler la nuit comme une Perſonne inſenſée? L'amour ne perd rien; vous lui devez cet aveu de tendreſſe, il faut que vous le faſſiez en quelque tems que ce puiſſe être. Si votre Raiſon vous impoſe ſilence, votre Raiſon s'endormira, & alors l'amour ne s'endormira pas. Votre ſevere vertu peut répondre de vos jours, mais de vos nuits qui en répondra? Les nuits appartiennent à l'amour. Auſſi vous voyez que le ſecret de tant de jours vous eſt échapé en une nuit. Mais oſerois-je vous demander ſous quelle figure je me ſuis preſenté à vous pour obtenir que vous vous declaraſſiez en ma faveur; il ſe pourroit trouver des occaſions, où je ſerois bien-aiſe de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier, & menaçant, car je n'ai jamais rien gagné auprès de vous par des manieres reſpectueuſes & ſoûmiſes. Ne dites point que ce que vous avez dit la nuit ne tire point à conſequence; c'étoit vous qui parliez, vous ſeule; le jour c'eſt la contrainte, c'eſt la cerémonie, c'eſt la diſſimulation qui parle. Vous verrez combien je ſerai deſormais inſenſible à toutes vos rigueurs de jour, je compterai que vous vous dédirez la nuit. Heureux qui peut vous voir, vous autres Belles, telles que vous êtes.

A LA MEME.

LETTRE XXVIII.

DEpuis que vous avez parlé de moi en dormant, je ne dors plus; & de joye, & d'inquiétude, je ſuis ravi de vous tenir ſi fort au cœur; mais en même tems je tremble pour les myſteres qui ſeront entre-nous. Je ſuis aſſez content de votre retenuë le jour, mais votre vivacité de nuit m'allarme; vous découvrirez tous nos ſecrets. Comment ferions-nous, Mademoiſelle, pour conduire nos affaires ſûrement? Je n'y ſai qu'un moyen. Soyez le jour un peu moins reſervée, vous le ſerez davantage la nuit; car il eſt ſûr qu'il y a une meſure de choſes tendres qu'il faut dire; ce qu'on en dit le jour eſt autant de rabattu ſur la nuit. Je ne ſonge plus à vous faire d'infidelité, vos faveurs nocturnes m'ont tout-à-fait raffermi dans votre ſervice. Elles ont effacé pour moi tous les teints que je voyois, amorti l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles. Je n'entens plus de choſes ſpirituelles; que peut-on dire avec tous les efforts d'eſprit imaginables, qui vaille ce que vous avez dit ſans y penſer? Vos ſonges ont entierement ruiné chez moi la pauvre Flamande, ils lui ont fait un tort que toutes ſes veilles & tous ſes ſoins ne pourroient jamais réparer. Je ſuis aſſuré qu'elle dort fort tranquillement, & que ſon imagination qui ne travaille pas beaucoup le jour, eſt encore la nuit dans un repos bien plus parfait; or c'eſt-là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle perſonne du monde. Je ne conçoi pas à préſent comment on aime une Femme qui ne réve point, & qui ne parle point en révant. Je refuſerois Venus, ſi elle n'avoit pas ce talent-là. Continuez vos réveries, Mademoiſelle, l'amour même en eſt une, mais la plus agréable de toutes.

Digitized by Google

A LA MEME.

LETTRE XXIX.

LEs terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiſelle ! Vous allez épouſer mon Rival. Vous dites que vous voulez me détromper de l'opinion que j'avois conçuë de votre tendreſſe ſur ce que vous aviez parlé de moi pendant le ſommeil. Ah ! ne valoit-il pas mieux me laiſſer dans mon erreur ? Songez bien quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'aviez donnée ? Helas ! la faute, & la reparation ne ſont pas de la même eſpece. Parlez la nuit de Mr. de... ſi vous voulez, je me reſous à en paſſer par là ; mais ne vous enfermez pas ſeule avec lui dans une chambre, cela va au-delà des douces réveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'eſpere que j'en ſerai vangé par vous-même, & qu'en dormant vous parlerez de moi à ſes oreilles ; mais auſſi je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laiſſer guere dormir de peur de vous entendre parler de moi. Vous voyez, Mademoiſelle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon eſprit ; j'ai des eſperances, & des craintes ; mais en verité la partie n'eſt pas égale entre elles. Quelquefois je me conſole dans la penſée que mon Rival ne vous a pas tant aimée que moi. Il a vu que ſes ſoins n'approchoient pas des miens ; que ſa vivacité ſur tout ce qui vous regarde étoit moindre que la mienne ; qu'enfin tant qu'il ne s'agiroit que de ſentimens, je l'emporterois ſur lui ; & quand il a été pouſſé à bout par ma tendreſſe, il a été implorer le ſecours de Mr. votre Curé ; or franchement je ne m'attendois pas que Mr. le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'eſt pas là un procedé bien galant, je ne ſai ſi vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Egliſe contre moi, je n'ai rien à dire à l'Egliſe. Je ne vous euſſe pas fait ordonner en cerémonie de m'aimer, auſſi n'euſſai-je pas crû que quatre parole d'un Prêtre vous appriſſent ce que tous mes ſoûpirs n'ont pû vous apprendre. Mon Rival triomphe de moi à preſent ; mais j'ai bien envie de voir comment lui réüſſiront les moyens dont il ſe ſert pour votre conquête. Il vous trouvera obéïſſante à la verité,

mais bien neuve ; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut ſeulement qu'on ſe laiſſe aimer. Votre obeïſſance même lui devra être ſuſpecte, & votre vertu ſera cauſe qu'il ſe défiera de votre cœur. Les Perſonnes auſſi raiſonnables que vous, ne ſont point naturelles; il vaut mieux vivre avec des folles, on ſait ce qu'elles penſent. Je ſouhaite qu'il ait ce ſcrupule plus d'une fois, & qu'il ſente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agreable, il aura toujours quelque choſe à demêler avec le Curé. Pour moi tout ce que j'ai obtenu de vous étoit toujours bien mince, mais en recompenſe je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicateſſe ſi raffinée, qui pût y trouver la matiere d'un ſcrupule ſur le devoir, ou ſur l'obligation.

A LA MEME.

LETTRE XXX.

TOut le mal n'eſt pas que vous vous mariyez, Mademoiſelle, le pis eſt que votre Mariage ne puiſſe ébranler ma fidelité pour vous. Je n'ai point ici d'autre inſtrument de ma vangeance que la belle Flamande; & c'eſt un inſtrument dont il n'eſt pas aiſé de ſe ſervir. Il ne tient pas à moi que je ne l'aime, je vais tous les jours chez elle dans cette intention, je me diſpoſe à la tendreſſe le mieux qu'il m'eſt poſſible; mais de ſon côté elle ne ſeconde point mes deſſeins, elle ne s'aide point. Je voi une grande figure belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien diſputer à la Nature, mais c'eſt tant pis. Ses yeux qui ſont grands & noirs, ne ſavent que regarder fixement, ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens délicats, que donne ou l'envie de plaire, ou la joye d'avoir plû. Sa bouche qui eſt & la plus petite & la plus vermeille & la mieux façonnée du monde, ne ſait que rire, mais elle ne ſourit point; & qu'eſt-ce que ces ris immoderez & ſouvent ſtupides, auprès de la douce retenuë, & de l'affeterie ſpirituelle des ſoûris ? Si elle marche, ce n'eſt que pour aller où elle veut aller, ce n'eſt point pour ſe donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'eſt belle qu'à cauſe qu'on eſt belle avec les

Digitized by Google

les traits qu'elle a; & ſi elle n'eſt pas laide, ce n'eſt point ſa faute. Sur tout elle dit des choſes d'une naïveté qui me fait ſuer; & quand je voi qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien vîte la parole, ou je détourne la tête pour ne l'entendre point, & me tenir toûjours en état d'être amoureux d'elle. Je ſai combien mon amour pour elle eſt tendre, c'eſt-à-dire aiſé à bleſſer, & difficile à conſerver; auſſi je le ménage avec un ſoin incroyable, je ne l'expoſe point à de longues converſations; moins encore à des tête-à-tête, qui ſeroient des perils dont il ne ſe tireroit jamais, & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à ſubſiſter. Vous m'allez dire que j'ai grand tort de n'être pas fou de cette Flamande, moi qui ai toujours publié qu'il n'y avoit rien de ſi aimable que la Nature. A cela je ne ſai que répondre, ſinon que ſi c'eſt la Nature, je ne croyois pas que la Nature fût faite ainſi. Je m'en étois fait une fauſſe idée, parce que je ne l'avois jamais vûë. Ah! que vous avez bien pris vos meſures pour me trahir, & dans le tems de mon abſence, & lorſque j'étois dans un lieu où il n'étoit preſque pas poſſible que je me vangeaſſe! Vous n'aviez garde de me faire une infidelité dans Paris, je vous l'euſſe renduë du jour au lendemain.

A MONSIEUR R...

LETTRE XXXI.

NOtre ami eſt-il fou de ſonger à épouſer Madame de...? Il dit pour ſes raiſons qu'il eſt gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rente bien nettes? Hé bien, eſt-ce aſſez? elle n'a trait en ſa Perſonne auquel il ne falût quinze mille livres de rente pour le reparer? Sur le pied de ſa laideur, elle eſt fort pauvre. Mais, ditez-moi, comment a-t-il fait pour la tromper? Premierement il ſe faloit reſoudre à avoir un mauvais deſſein ſur elle, & cette reſolution ne me ſemble pas devoir être aiſée à prendre; mais puis qu'il l'a priſe, comment a-t-il réuſſi dans ſes prétentions? J'ai ouï dire à cette belle perſonne qu'elle n'avoit nulle envie de ſe marier; mais que ſi elle étoit deſtinée à faire cette folie-là, du moins elle ſauroit bien choiſir un Mari qui ne

ſongeât pas ſeulement à ſe rendre maître de ſon bien, mais qui eût une vraye conſideration pour elle. Ce mot de conſideration étoit modeſte; mais dans le ſens de la Dame, il vouloit dire de l'amour; & puis qu'elle a une fois penſé à faire diſtinction entre ſon bien & ſa perſonne; par quel ſecret a-t-on pû lui faire croire qu'on en vouloit à ſa Perſonne, & non pas à ſon bien? Croit-elle avoir un mérite dans lequel quinze mille livres de rente ſoient indignes d'être comptées? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un ſimple accompagnement de ſes autres perfections? N'y a-t-il plus de miroirs au monde? Cela me met en colere. Rendez-moi raiſon d'une ſi étrange dupperie. Pour notre Ami, il faut qu'il ne ſoit pas timide ni déconcerté. Aller dire à cette Femme-là qu'il l'aimoit, qu'il feroit ſon plus grand bonheur de paſſer ſa vie avec elle? Je ne crois pas que j'euſſe pû avoir la même aſſurance que lui. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la juſtification des démarches que j'euſſe faites, & pour le ſoulagement de ma ſincerité, que c'étoit ſon bien qui me tentoit; mais que ſi elle m'en eût voulu rendre maître, j'euſſe eu pour elle toute la reconnoiſſance poſſible. J'euſſe ajoûté qu'elle eût dû me choiſir, parce que j'euſſe empêché qu'un autre ne l'eût priſe pour dupe en lui faiſant croire qu'il l'eût aimée pour ſes beaux yeux. En verité une Femme raiſonnable auroit dû être plus touchée d'un procedé genereux & franc comme celui-là, que de la comédie que notre ami a jouée. Vous m'allez dire qu'il eſt des Femmes bien ſottes; il eſt vrai; mais enfin je ſuis aſſez ſot moi-même pour ne pouvoir me figurer qu'elles le ſoient au point qu'elles le ſont; & il y a des Gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voyes trop fines. Mandez-moi ſi la Dame s'eſt renduë un peu difficile à perſuader, en ce cas-là je romprois avec notre Ami, car il faut qu'il ſoit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir perſuadée, ſi elle y a apporté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un ſi bon Comédien.

A

A MADEMOISELLE de C.

En lui envoyant l'Extrait de ſon Baptême.

LETTRE XXXII.

JE puis me vanter, Mademoiſelle, de vous faire aujourd'hui un preſent très-conſiderable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans; & voici un Ecrit en forme qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette matiere-là on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiez qui fuſſent paſſées, ne le ſont point, les voilà que je vous préſente encore toutes entieres. Je meurs de peur que vous ne conceviez pas aſſez bien de quel prix elles ſont; mais juſte Ciel! qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoiſſance n'en tireroit-il pas? Où eſt le blanc & le rouge, où ſont les parures & les ſoins qui vaillent deux années? Il eſt bien juſte, Mademoiſelle, que vous ne faſſiez d'uſage de celles-ci que pour moi, puiſque c'eſt à moi que vous les devez. Quand elles ſe ſeront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira; je n'aurai plus aucun droit ſur votre vie; mais préſentement juſqu'à vingt-deux ans elle m'appartient. Paſſé cela je vous remets où je vous ai priſe, ſauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, ſi nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne ſoyez pas diſpoſée à me rendre juſtice, ſachez, Mademoiſelle, que je ne ſouffrirai point que perſonne vous aime ſur le pied de vingt ans; je dirai par tout qu'à la verité vous n'en euſſiez pas eu davantage ſi vous aviez voulu, mais que vous aviez réfuſé d'avoir deux ans de moins; & que puis que vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne ſongiez peut-être pas à quoi vous vous expoſiez en me rendant maître du ſecret de votre âge. C'eſt pourtant un ſecret que le beau ſexe garde bien inviolablement; & je croi que c'eſt le ſeul. Pluſieurs femmes m'ont confié les affaires de leur Maiſon, leurs amours

Digitized by Google

amours mêmes, aucune ne m'a confié ſon âge. J'en ai vû d'aſſez raiſonnables pour prendre leur parti dans les occaſions avec beaucoup de fermeté & de conſtance, je n'en ai point vû qui puſſent faire un aſſez grand effort de courage & de raiſon pour dire leur âge. La verité eſt que plus l'on a d'années, plus on voit de quelle importance il ſeroit de n'en avoir pas tant. Pour vous Mademoiſelle, qui ne vous êtes point ménagée; vous ne ſavez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échape quelque indiſcretion. Votre deſtinée dépendra de moi; & il n'y aura rien à quoi je ne vous contraigne, en vous mettant au lieu de poignart, l'Extrait de votre Baptême ſur la gorge. Je gage que vous riez à preſent de mes menaces, & que vous voyez ce tems-là ſi éloigné, que vous ne croyez pas que je l'atteigne; en verité je meurs de peur que vous n'ayez raiſon.

A MONSIEUR...

LETTRE XXXIII.

DEcidez-moi un peu, je vous prie, un cas de conſcience qui m'embaraſſe, j'ai recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou ſi vous voulez, je voi une aſſez jolie Femme, jeune, & qui peut bien inſpirer de l'amour par ſa perſonne ſeule. Sa folie eſt le bel eſprit, elle veut voir des Gens d'eſprit, elle veut avoir des commerces d'eſprit, de l'eſprit par tout. Il eſt pourtant vrai que ſi elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'art, & nullement à la Nature. Elle a un talent de penſer faux, & de prendre les choſes de travers, qui ne paroît pas commun. Elle va s'extaſier ſur un galimatias; dès qu'on parle elle ouvre de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre fineſſe à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a crû que je n'étois pas tout-à-fait bête; & ſur ce pied-là, elle me reçoit agreablement. J'ai été d'abord touché de ſa beauté, & je me perſuade que que par la voye du bel eſprit, je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là; pour peu qu'on la pouſſât dans le panneau, elle y tomberoit bien vîte; mais auſſi ſi je l'entête du bel eſprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Eſt-il permis pour m'en

Digitized by Google

m'en faire aimer, d'en faire une Précieuſe que tout le monde fuïra? C'eſt la meilleure petite Femme que je connoiſſe, elle donneroit ſon ame pour ſes Amis; & qui lui ôteroit ſa chimere, elle ſeroit fort aimable. En verité je fais conſcience de l'y confirmer. Je ſai bien que dès que je la declarerai bel eſprit, elle m'aimera; mais cela me fâche, la tête lui va tourner. Vous voyez combien j'ai l'ame bonne; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaiſir, ſi elle vouloit m'aimer, ſans qu'elle fût bel eſprit! mais je ne crois pas qu'elle le faſſe jamais qu'à cette condition-là. Tirez-moi, Monſieur, de la peine où vous me voyez, & envoyez-moi au plutôt une réponſe déciſive.

AU MEME.

LETTRE XXXIV.

VOus avez décidé pour la tromperie, & j'ai tâché à ſuivre votre déciſion; mais je ne crois pas que je faſſe rien de plus que les premieres tentatives. La Dame a donné ſi naïvement dans ce que j'ai commencé à lui dire ſur ſon prétendu bel eſprit, qu'il ne m'eſt pas poſſible de continuer. Ma ſincerité a trop pâti; j'aime mieux qu'elle ne m'aime point que de la rendre ſi ſotte. Vous dites qu'un autre n'aura pas la même délicateſſe de conſcience que moi, & qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non, je l'avertirai bien que tous ceux qui la louëront ſur le bel eſprit, la tromperont & qu'elle ne ſouffre pas qu'on lui tienne de pareils diſcours. Vous qui m'avez conſeillé, vous en parliez bien à votre aiſe, vous ne ſauriez croire quel ſupplice c'eſt que de tromper une perſonne qui n'y apporte aucune reſiſtance. Si elle veut ſe contenter d'être belle, je vais en être fou; mais je la prierai de borner là ſon mérite. Je me reprocherois de lui mettre dans la tête une viſion qu'elle y auroit toute ſa vie, & je ſuis ſûr que je ne l'aimerois pas auſſi longtems que la viſion dureroit. Il ne ſeroit pas d'un honnête Homme de faire une folle pour la laiſſer là. Je n'ai pas voulu faire faire des Vers pour elle par un de mes Amis qui me fournit tous ceux

dont je puis avoir beſoin dans mes petites affaires; car je ſai combien les Vers ſont dangereux pour ſon mal. Enfin ſi elle ſavoit les obligations qu'elle m'a, il me ſemble qu'elle devroit m'aimer paſſionnément. J'ai un ſoin extrême de la Raiſon qui lui reſte; je ne ſai ſi elle la portera encore loin, mais enfin je ne veux pas l'alterer le moins du monde, ce peu-là lui eſt d'une trop grande importance. Adieu, je ſuis aſſuré que nos derniers Neveux auront de la peine à croire mon deſintereſſement.

A MADAME de L. S.

LETTRE XXXV.

VOus euſſiez été bien étonnée, Madame, & la vertu de Mademoiſelle votre Fille vous eût été bien ſuſpecte, ſi vous euſſiez vû où nous étions hier elle & moi. Voici quelles étoient nos attitudes. J'avois ôté mon Juſte au-corps, j'allois achever de me mettre en chemiſe, & Mademoiſelle de L. S. n'attendoit que le moment de m'embraſſer, & de ſe jetter à corps perdu ſur moi. C'eſt-là le fruit de la ſevere éducation que vous lui avez donnée. Si vous voulez pourtant que je vous diſe quelque choſe pour la juſtifier auprès de vous, nous paſſions la Riviere à.... l'eau étoit fort émuë, & Mademoiſelle de L. S. l'étoit encore davantage. Du milieu de la Riviere, elle cria qu'on la remît à terre, comme s'il n'y eût pas eu auſſi loin, & autant de peril qu'à paſſer à l'autre bord. Vous ſavez qu'elle n'eſt jamais ſi belle que quand elle s'anime, & jamais elle ne fut ſi animée. Ce n'eſt pas l'avoir vûë que de l'avoir vûë ſur terre; l'eau agitée eſt bien plus favorable à ſa beauté. Je tâchai pourtant à la raſſurer, & à diminuer ſes charmes; en lui diſant que bien des Perſonnes qui ne la valoient pas, avoient été reçûës par des Tritons & par des Naïades, lors qu'elles étoient tombées à l'eau. Mais la peur lui avoit tellement troublé l'eſprit, qu'elle n'en crut rien; elle eut plus de confiance en moi qu'aux Naïades & aux Tritons, & elle voulut que je me miſſe en état de la tirer de peril à la nage. Je me deshabillai donc à demi, & je me repens bien de ne lui avoir pas dit qu'elle ſe deshabillât auſſi-

bien

Digitized by Google

bien que moi, pour peſer moins ſur l'eau ; je ſuis ſûr qu'elle l'eût fait. Je ne ſai ſi elle craignoit que je lui fiſſe une ſurpriſe, & que je ne me jettaſſe à la riviere ſans elle, mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maître de ſa deſtinée, je profitai de l'occaſion ; je lui fis faire vœu que ſi elle échapoit, elle m'aimeroit, & viendroit en pelerinage chez moi avec Madame votre Sœur, qui étoit là auſſi, mais moins effrayée. Elle promit tout. Là-deſſus vint une vague aſſez forte pour me valoir encore quelque choſe de plus que ce que j'avois obtenu ; & ſans doute je pouvois aller loin avec le ſecours d'un ſaut que fit le Bateau ; mais je jugeai que ſi on m'avoit trop promis, on croiroit être en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la generoſité, ou la politique de me borner. Je vous aſſure, Madame, que je ſuis fort content de la petite tempête que nous eſſuyâmes, il n'y eut coup de vent qui ne fît plus d'effets que mille de mes ſoûpirs. Les Céladons ne connoiſſent les Rivieres que pour s'y jetter de deſeſpoir ; mais je les ai trouvées propres à autre choſe, & je ſuis bien aiſe d'avoir rectifié le mauvais uſage que les Amans en faiſoient. Je vous prie très-humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'execution des vœux que Mademoiſelle votre Fille a faits. Elle eſt ſur terre en pleine ſanté ; & je crains qu'il ne ſoit néceſſaire de lui rafraîchir bien-tôt le ſouvenir de la Riviere & de moi.

A LA MEME.

LETTRE XXXVI.

JE craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Paſſato il pericolo, gabbato il ſanto*, mais du moins on ne s'eſt pas moqué de moi tout-à-fait ; Madame votre Sœur & Mademoiſelle votre Fille, vinrent avant-hier chez moi en pelerinage. Comme elles faiſoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fût accompagnée de trop de plaiſirs, de peur qu'elles n'en perdiſſent le mérite. Les deux Pelerines qui ne comptoient pas ſur cela, & qui s'attendoient à être reçûës magnifiquement, furent bien ſurpriſes de trouver un petit repas en poiſſon, quoi que ce fût un jour gras. Mon

deſſein étoit que tout leur repreſentât le peril dont elles étoient échapées ; on ne leur ſervit que des Poiſſons de cette même Riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choiſi des Brochets & des Truites d'une groſſeur à leur faire avouër qu'elles étoient bien-heureuſes de n'avoir pas été mangées par ces Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit Poiſſon qui fût-là eût été de ceux qui les avoient attenduës avec plaiſir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'atteſterent ; & auſſi-tôt ces Pêcheurs ſe mirent à danſer au ſon de quelques Violons qu'on ne voyoit point ; mais qui ne paroiſſoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouverent la Danſe des Pêcheurs aſſez jolie pour ſe joindre avec eux, & nous fimes un petit Bal ruſtique. Je ne ſai comment la nuit vint ; peut-être les Pelerines le ſavent bien ; mais enfin elle vint. Madame votre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiſelle de L. S. y conſentoit volontiers ; apparemment elle n'en voyoit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls ſur terre. Son avis l'emporta, les Dames demeurerent & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que ſi leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient paſſé une nuit chez un Homme, elles recommenceroient leur pelerinage. Il reſte à préſent que Mademoiſelle votre Fille accompliſſe l'autre moitié du vœu qu'elle fit ſur la Riviere. Elle dit qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me ſemble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces matieres-là ſur leur parole ? Plus elles ſont aimables, & moins on les doit croire legerement.

A MADAME D. V.

En lui envoyant un More & un Singe.

LETTRE XXXVII.

L'Afrique s'épuiſe pour vous, Madame, elle vous envoye les deux plus vilains Animaux qu'elle ait produits ; rien ne manqueroit à mon

mon preſent, ſi je vous donnois auſſi un Crocodile. Voilà le plus ſtupide de tous les Mores & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous aſſure qu'il y a une de ces Bêtes-là qui reſpecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'eſprit. Vous jugez bien que l'admirateur eſt le More. Outre que tous ceux de ſa Nation croyent fermement que les Singes ont autant d'eſprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler; ce More ci a conçu une eſtime particuliere pour le Singe par la longue habitude qu'il a euë avec lui, & il n'a de raiſonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je ſuis bien aiſe que vous ayez toujours en votre préſence un Eſclave qui me repreſentera. Il n'eſt pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois beſoin de quelques coups de bâton, qui l'avertiſſent de ſon devoir, il m'arrive ſouvent auſſi de ne vous pas ſervir trop volontiers, & d'être tenté de me révolter. Pour le Singe, ne ſoyez pas ſurpriſe ſi vous l'entendez ſoûpirer; ſi vous lui voyez paſſer les nuits ſans dormir; s'il a des inquietudes continuelles quand il ne vous verra pas; s'il mange peu, s'il ne ſe divertit à rien; il ne ſe peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choſes-là à me les voir faire.

A LA MEME.

Sur la mort du Singe.

LETTRE XXXVIII.

LE Singe eſt mort, Madame, j'y perds beaucoup, il n'y a plus que le More qui puiſſe vous faire ſouvenir de moi. Ce pauvre Animal apparemment a pris du chagrin, de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter aſſez bien auprès de vous; il n'y avoit rien qu'il n'eût pû contrefaire plus aiſément que ma tendreſſe. Ainſi puiſſent créver tous ces Rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent être les Singes de mon amour. Peut-être auſſi parce qu'il imitoit ma paſſion, il s'eſt attiré vos rigueurs, & en eſt mort de déſeſpoir. En ce cas-là, c'eſt à moi à l'imiter à mon tour, & à mourir après lui. On dit que vous le pleu-

rez ; il eſt un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avez faits , mais prenez vos meſures là-deſſus , je vous prie , & ne m'obligez point à mourir ſi vous avez à me regretter après ma mort. Il y a apparence que ſi vous pleurez celui qui ne faiſoit que m'imiter , vous me pleureriez bien davantage. Je ſuis un original de tendreſſe , que vous auriez peine à recouvrer ; il ne s'en retrouveroit que de mauvaiſes copies. Ne deſeſperez point le More , parce qu'il me repréſente , il ſeroit fâcheux qu'il eût encore par cette raiſon la deſtinée du Singe. Ne ſauriez-vous laiſſer en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidelité & mon attachement pour vous ? Je verſe pour la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son avanture m'apprend ce que je dois eſperer. Adieu , Madame , ſongez s'il vous plaît, que vous ne ſauriez reſſuſciter le Singe , mais que vous pouvez me conſerver.

A MONSIEUR ....

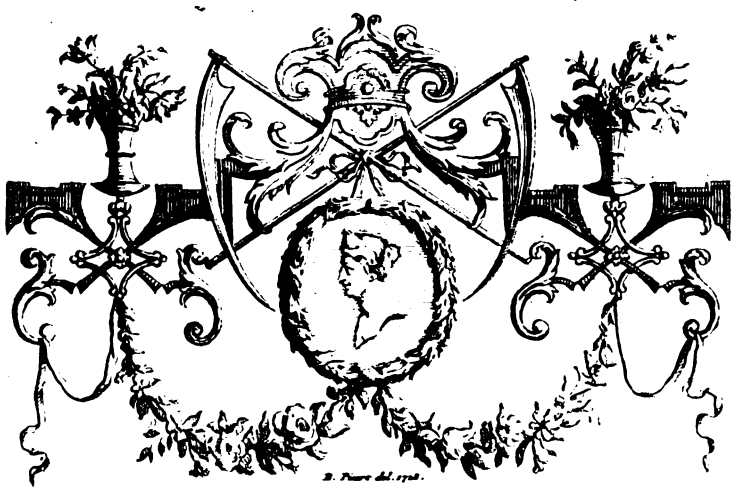
En lui envoyant du Quinquina.

LETTRE XXXIX.

JE vous envoye le Remede Anglois ; il n'y a point de Fiévre à preſent qui oſe tenir contre lui , & s'il ne vous guérit pas , apprenez que vous ne ſerez guere à la mode. Je ne ſache point d'honnête Homme qui , s'il avoit pris du Quinquina ſans effet, eût la hardieſſe de le dire. Cependant votre Fiévre, à ce que j'ai appris depuis peu, eſt d'une nature particuliere , je ne ſai s'il la chaſſera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avez de ce que Mad. . . vous a fait une trahiſon. Etes-vous fou ? Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on eſt abandonné d'une Femme ? Cela eſt-il de ce ſiecle-ci ? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plutôt que vous n'avez fait, avec les talens de fidelité & de conſtance que vous poſſedez. Je vous jure que ſi le Quinquina ne ſervoit qu'à guérir les Fiévres qui ſont cauſées par des chagrins d'amour, le Medecin Anglois qui gagne ici tout

Digitized by Google

tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puis que vous voulez être un malade extraordinaire, il faut vous traiter ſur ce pied-là. J'ai à vous avertir d'une préparation que vous devez apporter avant que de prendre votre Remede. Il ne vous ſervira de rien s'il n'eſt précedé de quelques reflexions mûres & ſolides ſur le caractere de la plûpart des Femmes, & même ſur le caractere de l'amour. Vous demandez de la fidelité à votre Maîtreſſe; vous ſeriez peut-être bien fondé ſi elle n'avoit jamais aimé que vous, & ſi vous n'aviez jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déja des paſſions qui ont fini, & malgré une experience ſi convainquante, vous vous imaginez que la paſſion que vous lui inſpirez, ne finira point. Et quel privilege avez-vous, s'il vous plaît, par deſſus les autres? D'ailleurs, ſi vous avez déja aimé, vous devez ſavoir qu'on aime plus d'une fois; pourquoi la Belle ſera-t-elle à ſon dernier attachement? Vous n'avez qu'un ſujet legitime de vous plaindre d'elle, c'eſt qu'elle vous a prévenu, & qu'en matiere de commerces amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut lui pardonner de s'en être ſaiſie, une autre fois vous vous en ſaiſirez ſur quelque autre. Vous en ſerez plus appliqué à ne vous pas laiſſer ſurprendre par une infidelité trop prompte. Malheur à la premiere Femme que vous aimerez. Enfin ce n'eſt pas l'intention de l'amour, que les attachemens durent ſi long-tems, il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif; & enſuite pour renouveller cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaiſirs fort ſenſibles que les commencemens des paſſions, & il ſeroit triſte que l'on commençat une fois, pour ne finir plus. Prenez toutes ces penſées avec votre Quinquina, & j'eſpere que vous vous guérirez. Quand vous ſerez un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entierement votre ſanté.



A MADAME...

LETTRE XL.

MOnſieur de.... a voulu, Madame, que je lui donnaſſe une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne ſai s'il ne préſume point trop de mon credit, mais je veux bien m'expoſer pour lui à vos refus; jugez par là combien j'entre dans ſes interêts. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ſes affaires; & moi, je vous prie ſeulement de n'y pas nuire, je crains qu'il n'y ſonge plus guére quand il vous aura vûë. Il cherche un accès chez vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occaſion la bonté de le chaſſer de votre Chambre pour l'envoyer chez ſon Avocat, & chez ſon Rapporteur. Je vous recommande, non pas ſon Procès, mais ſa liberté; s'il perdoit une fois l'une, il pourroit bien auſſi perdre l'autre. Sur tout je vous ſupplie, Madame, de vouloir bien ne ſoûrire jamais devant lui, je connois ſon cœur & vos ſoûris, il n'y reſiſteroit jamais. De grace, laiſſez-lui faire ſes affaires, il ne va point à.... pour vous aimer. Ne prenez point avec lui ce tour de converſation badine & enjouée, que vous entendez ſi bien, il n'y répondroit que trop; mais entretenez-le de l'importance d'un grand Procès, des caracteres de ſes Juges, de la vigilance qu'il faut avoir; enfin de choſes ſolides, & non dangereuſes. Je ſai qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de lui, je vous demande quelque choſe de plus difficile que ſi je vous priois de ſolliciter tout le Parlement en ſa faveur; vous n'auriez pas beſoin d'effort pour être très-bonne Amie, & vous en aurez beſoin pour paroître moins aimable que vous ne l'êtes naturellement. Mais auſſi que ma vanité ſeroit flattée, ſi vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter!

Digitized by Google

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XLI.

PUis que vous êtes deſtiné à paſſer quelque tems à... vous faites bien de me demander des conſeils ſur votre conduite ; je connois la Ville, & je puis vous en donner d'aſſez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choſes de ſorte que vous pourrez tout reconnoître avec ma Lettre à la main. La ville eſt petite, & votre mérite eſt grand ; cependant je doute que votre mérite puiſſe être eſtimé dans toute la Ville. Elle eſt diviſée en deux Parties, qui reſſemblent pour l'animoſité aux Guelphes & aux Gibelins. On ſifle dans l'une de ces Cabales, ce qui eſt adoré dans l'autre. Je croi que bien-tôt elles ſe diſtingueront par les couleurs, & par les Armoiries. La ſource de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S... en fit des plaiſanteries, & ſur cela elles en vinrent au point de faire déclarer tous leurs Amis, & de n'en laiſſer aucun dans la neutralité. Les deux Dames ſont à la tête des deux Partis. S'il y a une Fête chez l'une, dans le même tems on en fait la critique chez l'autre ; on n'a de l'eſprit auprès de l'une qu'autant qu'on ſait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverez, les deux factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle, car un Etranger qui ſe détermine pour l'une ou pour l'autre, eſt d'un grand poids, & principalement un Homme de Paris ; on croit qu'il repréſente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la Faction victorieuſe ; dans l'autre on n'en croit rien ; on ſoûtient que cet Homme-là ne ſe connoît pas en Gens, & fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoiſſeurs de France auſſi bien que les meilleurs. Ainſi comptez que d'abord vous ſerez extrémement couru ; mais que ſi vous faites choix d'un des deux partis, l'autre ſe mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & même par votre nobleſſe. Si elle paſſe-là, elle paſſera bien à Malte. Il n'y aura trait dans votre vie qu'on ne rappelle, on écriroit plutôt dans tous les lieux où vous avez été pour avoir des Mémoires de vos Dits

Digitized by Google

& Geſtes. Le meilleur ſeroit de vous conſerver toûjours neutre, en faiſant eſperer à l'une & à l'autre Faction que vous vous declarerez pour elle; mais j'avouë que cette conduite eſt très-difficile à tenir, peu de Négociateurs au Monde en ſeroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voici du moins les Portraits des deux chefs de parti que je vous envoye, afin que vous vous déterminiez plus aiſément. Il n'eſt point queſtion de beauté chez l'une ni chez l'autre des Dames, il ne s'agit que de l'eſprit, des airs du monde, & principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs Habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre ſur cette matiere-là. Pour l'eſprit, Madame du T.... l'a plus vif & plus étourdi, & Madame de S.... plus lent & plus repoſé. Auſſi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages, l'une par un ridicule perpetuel, & quelquefois aſſez juſte qu'elle jette ſur l'autre; & l'autre par un mépris affecté qui ſe contente de peu de paroles, mais fort empoiſonnées. Ceux qui ſe piquent de bel eſprit ſont entrez dans le parti de la premiere, & la derniere a mis dans le ſien ceux qui ſe piquent davantage d'être honnêtes Gens. Si vous voulez être d'une Cohuë ſouvent fort confuſe, mais auſſi aſſez réjouïſſante, allez chez Madame du T.... Si vous voulez voir des Gens plus ſérieux, & lier des converſations plus regulieres, & en récompenſe plus fatigantes & plus guindées, allez chez Madame de S... mais enfin avant que de vous déclarer pour l'une d'elles, faite proviſion de plaiſanteries ſur l'autre. Je croi déja deviner le parti que vous ſuivrez, la Cohuë vaut mieux pour peu de tems, j'aimerois mieux l'autre Maiſon pour un Commerce qui devroit avoir de la ſuite. Adieu, mandez-moi au plutôt comment vous vous ſerez gouverné.

A MONSIEUR de d'O...

LETTRE XLII.

VOus m'embaraſſez fort, mon cher Couſin, en me demandant conſeil ſur vos affaires. D'un côté vous êtes fort amoureux, & de l'autre Mr. votre Pere vous menace très-ſérieuſement de vous deshéri-

Digitized by Google

heriter, ſi vous épouſez la Demoiſelle dont vous êtes amoureux. En verité, je ne ſai que vous dire. Il y a ſur cette matiere-là deux partis à prendre, le parti heroïque, qui eſt de préferer la belle tendreſſe à tout, & le parti bourgeois, qui eſt de ne vouloir pas perdre vingt mille livres de rente pour une Maîtreſſe. C'eſt à vous, à vous conſulter. Vous avez ſans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros; mais la difficulté n'eſt pas de l'être à préſent, c'eſt de l'être à l'avenir. Je vous conſeillerois de ſuivre votre grandeur d'ame, ſi vous étiez ſûr qu'elle ne vous abandonnât point; mais vous ne ſauriez compter ſur elle, peut-être ne la trouverez-vous plus dès que l'affaire ſera finie. En un mot, on ſe laſſe d'être Héros, & on ne ſe laſſe point d'être riche. Vous n'avez point vu vingt mille livres de rente faire des Inconſtans, comme toutes les Belles en font. Je ſai que ces raiſonnemens vous paroîtront aſſez groſſiers, & qu'ils ſont démentis par toute la Métaphyſique amoureuſe; je ſuis fâché que l'expérience que j'ai du monde, ne me permette pas de conſerver des idées, que je trouverois auſſi-bien que vous plus nobles & plus délicates. Ce n'eſt pas ma faute, ſi je ne croi pas que l'amour ſuffiſe pour faire le bonheur de quelqu'un; j'aurois aſſez d'envie de le croire; mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit ſeul en état de ſe paſſer de tout? & ſi l'amour trompe, à plus forte raiſon, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut-être que vous trouverez mille agrémens, & mille complaiſances, dans la Perſonne que vous aurez épouſée, parce qu'elle devra tout à un Homme qui lui aura ſacrifié ſa fortune; mais prenez-garde que ce ne ſoit là juſtement ce qui gâtera votre Mariage. Il pourra arriver fort aiſément qu'on ne répondra pas à l'idée, que vous concevrez de l'obligation que l'on vous aura. Je ſerois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fuſſe en droit de faire les reproches que vous pourrez faire à la vôtre. Il me ſemble qu'on eſt bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une femme ne doit déja que trop à ſon Mari, pourquoi en voulez-vous une qui vous devra encore davantage? Songez que par là elle ſera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, & que par conſéquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne ſavez pas quel ſupplice ce ſera pour vous, que de n'oſer jamais vous plaindre d'elle; il faudra, pour ſoûtenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroiſſiez toujours charmé de ſes manieres pour vous, même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous

avouë que je ne voudrois pas me priver de la liberté de peſter hautement contre ma Femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexion ſur ces raiſons, mon cher Couſin; mais avant que de vous déterminer tout-à fait, abſtenez-vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un Sermon à la maniere d'un Pere, ou d'un Oncle farouche, je ne ſuis pas aſſez ſage pour avoir droit de prendre ce ton; cependant je croi vous avoir dit à peu près tout ce que vous pourroient dire des Gens, ou plus ſages, ou plus chagrins que moi.

AU MEME.

LETTRE XLIII.

VOus m'avez écrit en vrai ſtile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de votre Maîtreſſe, Venus ſeroit bien heureuſe, ſi elle lui reſſembloit; mais ce qui vous touche le plus en elle, eſt juſtement ce qui me ſeroit le plus ſuſpect, je veux dire, ſon eſprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites, mais je meurs de peur qu'avec l'eſprit qu'elle a, elle ne connoiſſe trop les avantages qu'elle peut tirer de votre paſſion, & n'entende trop bien ſes interêts. Vous ſerez toujours riche quoi qu'il arrive, du moins aſſez riche pour elle, qui n'a rien; cela peut donner de l'amour à une perſonne d'eſprit. Vous devriez bien démêler ſes veritables ſentimens. Vous gouverne-t-elle? Prend-elle de l'empire ſur vous? Se ſert-elle de ſon pouvoir pour vous diſpoſer au Mariage, & pour vous affermir dans le genéreux deſſein d'être desherité? Il eſt vrai que je ſuis fou, de vous faire toutes ces queſtions. On mene comme on veut un Homme auſſi amoureux que vous l'êtes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter pour quelques momens les yeux de votre amour, & examiner le procedé de votre Maîtreſſe? Ne ſoyez pas charmé pour lui entendre dire qu'elle eſt bien malheureuſe de mettre de la diviſion entre Mr. votre Pere, & vous; qu'elle ne mérite point que vous lui faſſiez le ſacrifice d'un Bien conſidérable; qu'il vaut mieux que vous rompiez avec elle, & que vous ne la revoyiez jamais; ce ne ſont-là que des diſ-

Digitized by Google

diſcours; & quand même ils ſeroient ſoûtenus par quelques larmes, ces diſcours ne ſeroient encore rien; mais obſervez, ſi quand elle vous repréſente l'inconvénient de perdre vingt mille livres de rente pour elle, elle n'évite point d'aprofondir trop la matiere, ſi elle ne coule point ſur cela legerement, ſi dans le même tems qu'elle vous exhorte à ſuivre votre interêt, elle ne vous inſinuë point adroitement des raiſons de n'en rien faire, ſi elle ſe rend aiſément aux prieres que vous lui faites de ne vous parler plus ſur ce ton; enfin ſi elle n'eſt point généreuſe ſeulement pour le paroître, & ſi elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, ſans en eſſuyer le danger. Elle eſt dans une ſituation où elle ne peut donner des louanges à la grandeur d'ame, qui ne ſoient des preuves preſque ſûres qu'elle vous trompe; & toutes les fois qu'en termes généraux elle vous anime à un amour ſincere & deſintéreſſé, cela veut dire que le ſien ne l'eſt pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne faſſe de vrais efforts pour vous bannir de ſa vûë, & je croi qu'elle ne ſauroit mieux vous marquer ſon peu de tendreſſe pour vous qu'en vous épouſant. Je vous plains, mon pauvre Couſin, d'avoir à vous précautionner contre une perſonne que vous aimez; mais quand il ne ſeroit queſtion que d'amour, la délicateſſe ſeule vous engageroit à étudier avec ſoin les manieres que l'on a avec vous; & outre cela, il eſt queſtion de votre fortune, qui eſt une fort bonne raiſon pour vous faire redoubler votre delicateſſe.

AU MEME.

LETTRE XLIV.

VOus vous plaignez de la perſecution de Mr. votre Pere, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embaraſſe, vous met hors d'état de vous marier de long-tems; mais pour moi, mon cher Couſin, je trouve que vous lui devez être fort obligé, il favoriſe votre amour, & votre raiſon. Vous allez être par les obſtacles plus amoureux, & plus tendrement aimé, & peut-être par la longueur du tems deviendrez-vous plus raiſonnable. Ou votre paſſion ſe fortifiera, ou votre bon ſens aura le loiſir de renaître. Ou

vous vous marierez avec plus de joye, & plus de tranſports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque maniere que l'affaire tourne, M. votre Pere vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il ſeroit à propos de garder pour le plus tard qu'il ſe pourroit les plaiſirs du Mariage, qui ne vous manqueront pas, & de faire durer ceux que vous goûtez à preſent, car vous ne les recouvrerez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit; s'il étoit poſſible, ne le placer que vers la fin de ſa vie. Je ne ſai quels ſouhaits je vais faire pour vous; ſi je vous en conſultois, je ne balancerois pas à ſouhaiter qu'on vous aimât toûjours avec beaucoup de tendreſſe, mais il me ſemble qu'une infidelité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux. Elle vous dégageroit de votre amour avec honneur. Vous auriez auprès des Dames le mérite d'avoir été Homme à mépriſer vingt mille livres de rentes pour leurs beaux yeux, & vous auriez réellement le profit de les avoir conſervées. Si votre Maîtreſſe vous aime, j'eſpere que ſon amour diminuëra peu à peu au bout d'un certain tems, ſelon la deſtinée de toutes les paſſions, & qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guerira; mais ſi elle ne vous aime pas, & qu'elle ne faſſe que jouër un Perſonnage d'Amante, elle aura aſſez d'eſprit pour le jouër toujours. Ainſi prenez garde à n'être pas la dupe d'une conſtance, que vous aurez lieu de ſoupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Couſin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le ſentez peut-être pas aſſez. On diroit que votre deſtinée vous a fait exprès une ſituation la plus embaraſſante qu'on puiſſe imaginer. Vous n'êtes ni aſſez gueux, ni aſſez riche. Si vous étiez plus gueux, vous n'auriez aucune matiere de ſoupçons du côté de l'amour, vous ſeriez ſûr qu'on n'aimeroit que votre Perſonne, & ſi vous étiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du côté de la fortune.

A MADAME d'O...

LETTRE XLV.

IL eſt vrai, Madame, qu'avant votre Mariage, j'ai tâchée par toutes ſortes de moyens d'ébranler la fidelité de Mr. d'O... à votre égard;

Digitized by Google

égard; mais faites reflexion, s'il vous plaît, que pour être toûjours en état de parler contre vous, j'ai eu l'eſprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous êtes. J'avois ouï dire à tout le monde, que cette précaution-là étoit neceſſaire pour être votre ennemi. Le bruit commun étoit qu'il n'y avoit pas de comparaiſon entre vous, & vingt mille livres de rente; mais comme je ne vous ai pas vûë, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avouërez qu'un mérite qui l'emporte ſur vingt mille livres de rente, eſt rare. Je ſuis ravi d'avoir écrit à Mr. votre Epoux je ne ſai combien de Lettres, où je lui empoiſonnois l'eſprit ſur votre chapitre le plus adroitement que je pouvois; ſans cela je tremblerois que ſa paſſion ne pût pas tenir contre le Mariage, mais je ſai à préſent de quel caractere elle eſt, & je ſuis ſûr que l'eſtime ſolide ſur laquelle elle eſt fondée, durera toujours. Voyez combien je ſuis bon Parent, Madame, c'eſt l'avoir bien marqué que de m'être déclarée contre une ſi aimable Perſonne que vous êtes; jugez ce que je ferois, ſi ce zele de Parent avoit préſentement lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous diſſimuler une crainte que j'ai, & qui part peut-être d'une mauvaiſe conſcience qui me reproche ce que j'ai fait. J'ai peur que quand je vous verrai, vous ne vous mettiez en tête de me prouver trop bien que l'attachement de mon Parent pour vous, étoit très-raiſonnable. Au nom de Dieu, Madame, point de vengeance; faiſons une paix ſincere, je ne me preſenterai poins à vous que vous ne m'ayiez donné parole de n'être point trop belle, ni trop pleine d'eſprit.

A MADEMOISELLE de N...

LETTRE XLVI.

VOus venez donc à Paris, Mademoiſelle, j'en ſuis ravi; il étoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choſes du monde ne ſe connuſſent point. Je vous aſſure que vous vous cauſerez une admiration reciproque. Vous prétendez peut-être cacher ici que vous ſoyez Provinciale, parce que vous n'avez ni l'accent, ni l'air, ni les manieres de Province; mais je vous avertis que j'ai dit à tout le monde

Digitized by Google

de que vous n'êtes jamais venuë à Paris. Je ſuis de la même Province que vous, j'aime ma Patrie, & je ne conſentirai point que vous lui ôtiez l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée auſſi-bien qu'elle a fait. Je vous attens avec impatience pour confondre des Pariſiennes, qui croyent que s'il ſe trouve de la beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ni agrément ni politeſſe. Je ne ſai ſi quand elles vous auront vûë, elles voudront bien expoſer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Au reſte, Mademoiſelle, ne ſongez pas à conſerver votre tranquillité & votre froideur en ce Païs-ci. Il entre des indifferentes dans Paris, mais il n'en ſort point. Vous n'avez qu'à nous dire quelle ſorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & même ſi vous ne voulez pas perdre ici de tems à attendre un Amant qui vous convienne, envoyez-moi un Mémoire des perfections que vous ſouhaitez qu'il ait, & vous verrez à votre arrivée un Cavalier de ce caractere, qui ira vous offrir ſes ſoins.

A MADAME de N...

LETTRE XLVII.

JE vous jure, Madame, que ſi je ne ſavois très-certainement que Mademoiſelle votre Fille n'étoit jamais venuë à Paris, je croirois qu'elle y auroit paſſé toute ſa vie. Il ſemble qu'elle ce ſoit fâchée de ce qu'on lui a dit qu'elle auroit ici bien des ſujets de ſurpriſe & d'admiration; & elle regarde toutes choſes avec une eſpece de fierté & de dédain qui me charme; car ce ſentiment eſt tout-à-fait aimable dans une jeune perſonne qui ſe ſent belle, & qui ne veut pas que rien ſoit en droit de lui cauſer de l'étonnement. C'eſt parce qu'on lui avoit trop vanté Paris, quelle ſe fait un honneur de le voir avec cette indifference; mais en verité Paris n'en uſe pas de même à ſon égard; je l'y avois extrémement vantée, & on ne laiſſe pas de l'y trouver très-accomplie. Je ne me fuſſe pas hazardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges, tant à cauſe de mon propre interêt, que de celui de la perſonne que j'aurois annoncée; mais je ſavois que Mademoiſelle de N... étoit ſi propre à plaire à tout le monde, que le bien que je di-

Digitized by Google

dirois d'elle avant qu'on l'eût vûë, ne lui feroit point de tort. Tout ce que je crains, c'eſt qu'elle ne ſe faſſe des affaires avec des Femmes, dont elle aura engagé les Amans à ſon ſervice ſans y penſer; je lui ai déja bien recommandé qu'elle y prît garde, & qu'elle ne s'amuſât pas à faire étourdiment des conquêtes de tout ce qui s'offriroit. Je ſerois bien aiſe que pour éviter cet inconvenient, elle eût choiſi quelqu'un, ſur qui elle jettât tout l'effet de ſa beauté; mais je ne ſai ſi les avis que vous lui avez donnez à ſon départ, ne ſeroient point par malheur contraires aux miens; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant, non pas même pour ſe donner le plaiſir de le tourmenter.

A LA MEME.

LETTRE XLVIII.

C'Eſt ſans doute, Madame à Mademoiſelle de N . . . que nous avons l'obligation des plus grands plaiſirs que nous ayons eus ce Carnaval. Vous en conviendrez quand je vous aurai fait une petite relation de ce qui ſe paſſa le Mardi-gras. Nous avions imaginé une aſſez jolie Maſcarade. Notre deſſein étoit de repréſenter les Amadis, & Mademoiſelle votre Fille avoit obtenu de Madame ſa Tante, qu'elle maſqueroit auſſi bien que nous. Nous nous fimes un vrai plaiſir de la ſeule idée d'être habillez comme ces vieux Fous qui couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiſelles ſcrupuleuſes, qui montoient en croupe derriere eux, & les ſuivoient dans leurs avantures. Nous conſultâmes toutes les Tapiſſeries anciennes pour prendre les vrais Habits de ce ſiecle-là, & pendant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre choſe parmi nous. Aujourd'hui l'un ajuſtoit la figure d'un Heaume, demain l'autre reformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les ſoins que nous donnâmes à faire faire notre équipage Romaneſque. Enfin le Mardi-gras vint, ce jour que nous avions tant deſiré pour notre Maſcarade. Nous nous aſſemblâmes le ſoir chez Madame de . . . pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin, avec Meſſieurs de . . . qui étoient auſſi deſtinez à être Chevaliers Errans. Mademoiſelle de N . . . ne nous a jamais paru ſi bel-

le que quand elle fut habillée en Oriane. En verité c'eſt une beauté de tous les ſiecles; elle étoit charmante avec la parure de ſa Triſayeule. Nous nous préparions à partir tous pleins de joye, & bien diſpoſez à courir tous les Bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaiſirs pour toute notre nuit. Sur cela Mademoiſelle de N... nous dit avec un air d'enjouëment que je tâcherois à vous exprimer, ſi vous ne le connoiſſiez pas; *Je vais vous paroître folle, & je le ſuis peut-être; mais ſi j'en ſuis cruë, nous nous deshabillerons tous; & au lieu d'aller au Bal, nous nous irons coucher. J'ai déja remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'eſt attendu à y avoir bien du plaiſir, on n'y en a point eu du tout; & que quand le deſſein en a été fort agréable, l'execution ne l'a pas été.* Tout le monde condamna d'abord ſon avis; mais quand on y eut donné un moment de réflexion, on trouva qu'elle diſoit vrai, & auſſi-tôt chacun jetta une piece de ſon équipage d'un côté, une autre d'un autre; enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joye cauſé par la bizarrerie de ce que nous faiſions, qu'il eût été impoſſible qu'aucun Bal nous eût rejouïs autant. Dieu ſait combien nous plaiſantâmes ſur notre dépenſe perduë, & ſur notre Chevalerie avortée; ces folies nous menerent ſi loin que nous ne nous ſeparâmes qu'à cinq heures du matin, c'eſt-à-dire, auſſi tard que ſi nous euſſions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agreable pendant notre Carnaval. Nous avons réſolu de donner deſormais tous nos projets à renverſer à Mademoiſelle votre fille.

LET-

Digitized by Google

LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'U...

LETTRE I.

CROIREZ-vous ce que je vais vous dire ? Notre Ami le Marquis de ... eſt aimé de ſa Femme. Vous ſavez avec quelle répugnance elle l'a épouſé, & combien elle a eu de peine à prendre la réſolution d'avoir vingt-cinq mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils ſont mariez, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu ſe dédire ſitôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-être avoit-elle quelque honte de ſes nouveaux ſentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur, elle lui dit publiquement

mille choſes tendres, & lui donne de petits noms. Vous ne ſauriez croire la mauvaiſe grace qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie Femme. Cela ne lui ſied point du tout, & c'eſt un ridicule pour lui que d'être appellé *mon cœur*, par une belle bouche; & regardé amoureuſement par de beaux yeux. Du tems qu'il ne faiſoit que ſe plaindre des duretez qu'on avoit pour lui, il eſt vrai qu'il ſe plaignoit d'une maniere brutale & ſouvent impertinente; mais on trouvoit bon qu'il ſe plaignît, c'étoit le perſonnage qui lui convenoit, on le lui laiſſoit faire; mais qu'il ſoit aimé, on n'y ſauroit conſentir. N'allez pas vous imaginer, que je ſois jaloux de ſon bonheur & amoureux de la Dame; je vous proteſte que non, c'eſt ſeulement qu'on ſeroit bien-aiſe de voir un certain ordre raiſonnable dans les choſes, & qu'on eſt bleſſé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une choſe trop douce & trop obligeante qu'on lui dit, par un gros ris qui retentit dans ſa vigoureuſe poitrine; & quelquefois, ce qui eſt plus inſuportable, il prend un air ſerieux qui avertit ſa Femme qu'il faut moderer un peu ſa paſſion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendiſſiez préſentement parler ſur la galanterie. Depuis l'heureux ſuccès de ſon mariage il ſe croit né pour l'amour; il ſe mêle de debiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune ſe parent, que c'eſt toûjours la faute des hommes, s'ils ſont maltraitez; qu'il n'y a point de rigueurs éternelles; qu'on ne manque point de cœur quand on les ſait bien attaquer; & enfin tout ce qu'on a coûtume de dire en general pour ſe le faire appliquer en particulier. Vous jugez bien que de ſa vie il n'avoit encore tenu de pareils diſcours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de ſujet d'être content qu'il s'imagine; ſa Femme eſt folle de lui, elle le ſera bien-tôt de quelque autre. C'eſt la plus dangereuſe choſe du monde pour un Mari qui n'eſt pas aimable, que d'être aimé dès qu'il eſt Mari, il faut qu'il ait plû par des agrémens qui ne peuvent pas lui être particuliers. Je vous répons que Madame. . . doit avoir un temperament ſur lequel la vertu du Sacrement a operé tout auſſi-tôt; & ſi ce temperament favorable a trouvé un certain mérite au Mari, il eſt à craindre qu'il ne le trouve auſſi à bien d'autres. Voilà ce que c'eſt que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les ſentimens qu'elle prend dans ſon devoir, cela eſt ſûr, mais peu agréable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le Mariage ait cauſez trop ſoudainement, cela eſt plus agreable, mais peu ſûr. On ſeroit bien embaraſſé à choiſir; le meilleur eſt, je croi, de ne choiſir point.

AU

AU MEME.

LETTRE II.

JE vous l'avois bien prédit, c'en eſt fait, le pauvre Mari n'eſt plus aimé; on ne l'appelle plus que *Monſieur*, quelquefois *Mon cher*, mais rarement & languiſſamment, & je voi un jeune homme bien fait & aſſidu, qui a bien la mine d'emporter les petits noms. Je prévoi même que le Mari n'en ſera que mieux trompé, parce qu'il a été aimé pendant quelque tems; on l'a rempli d'une opinion de ſon mérite qui ne lui permettra pas d'être jaloux, ou s'il vient à l'être, Dieu ſait comme on lui reprochera qu'il n'aura pas rendu juſtice à la tendreſſe qu'on lui a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on lui a donnez, ou l'empecheront de ſe plaindre, ou ſerviront de réponſe à toutes ſes plaintes, & je vous aſſure qu'il les payera bien. Mon Dieu! que cet-homme-là paroîtra haïſſable à des yeux deſabuſez! car il le leur paroîtra beaucoup plus qu'à d'autres par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toûjours trouvé auſſi ſot qu'il eſt. Croyez qu'on lui demandera bien compte, & qu'on le punira bien ſeverement de ce qu'il aura pris la liberté d'impoſer à une jolie femme, & eu la hardieſſe de jouïr de ſon amour. Tout ce qu'il pourra dire pour ſa juſtification, c'eſt qu'il a été aſſez naturel qu'elle commençât par lui la carriere de galanterie où elle va entrer, puis qu'il a été le premier, quoi qu'indigne, qui ſe ſoit preſenté à elle. En effet il ſemble qu'il faille expedier promptement un Mari, & aller delà aux autres; c'eſt une affaire faite, & on n'y revient plus. Je croi celle-ci bien finie, & ſi toutes les autres vont auſſi vîte, l'Hiſtoire de Madame... ſera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-être eſt-il à ſouhaiter pour le Mari qu'il ſoit bien grand, il auroit du moins la conſolation de voir que perſonne n'auroit fait ſur le cœur de cette belle Perſonne des impreſſions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MONSIEUR D'A...

LETTRE III.

IL faut que je vous ſatisfaſſe, & que je vous mande tout au long ce qui ſe paſſe chez Madame de L... depuis qu'elle eſt Veuve. Elle ne ſonge, comme vous devez ſavoir, qu'à prendre un ſecond Mari, mais quel Mari ? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on ait des deſſeins ſur ſon bien, plus que ſur ſa perſonne; delicateſſe très-fondée & très-raiſonnable; mais qu'elle ne devroit pourtant pas écouter. Elle obſerve dans ſes diſcours de diminuer ſon bien autant qu'elle peut pour empêcher les vœux & les ſoupirs de ſes Amans d'aller de ce côté-là, & en même tems elle diminuë auſſi ſon âge; mais elle ne peut faire de tort ni à l'un ni à l'autre, on ſait que le bien eſt grand, & l'âge auſſi. Je voudrois que vous viſſiez avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiſelle ſa fille. Auſſi-tôt qu'on en parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'eſt pas là ce qui durera dans cette jolie perſonne, mais que ce qui la rendra long-tems aimable, ſera ſa taille & ſa figure. Et pourquoi cette diſtinction? C'eſt que ſa Mere eſt encore d'une figure aſſez noble, & d'aſſez belle taille. Pour le teint, vous voyez bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La Demoiſelle de ſon côté a un grand interêt à empêcher que ſa Mere ne ſe remarie; auſſi elle s'y employe avec toute l'adreſſe poſſible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manieres propres à ſéduire Madame de L... & commence à faire quelque progrès auprès d'elle, tous les charmes de la Fille ſe jettent à la traverſe; on a pour lui faire lâcher priſe, & pour l'attirer à ſoi des ſecrets infaillibles, que la beauté & la jeuneſſe fourniſſent; on rend la mere jalouſe, & il n'en faut pas davantage; car quand elle l'eſt une fois, elle fait autant de bruit, & eſt auſſi difficile à appaiſer, que ſi elle n'avoit que vingt ans. Il ſeroit à craindre pour la Demoiſelle qu'il ne ſe trouvât quelque homme de bon ſens qui allât droit à ſon but, & qui ne ſe laiſſât point donner le change. Mais heureuſement Madame de L... n'admet que de jeunes gens à ſoupirer pour elle, & de jeunes gens ſeront toûjours les dupes

de

de ſa fille. Je vous avouërai que je lui ai fait pendant quelque tems une méchanceté. J'ai fait ſemblant d'être amoureux de la mere, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Auſſi-tôt voilà la fille qui met en uſage toute la plus fine coqueterie pour faire une diverſion. J'avois deſſein de l'alarmer un peu, & je ne donnois pas dans le piege; mais enfin je la tirai de peine il y a quelques jours par une Lettre que je lui écrivis. En voici une copie. Je vous l'envoye, parce que cette Piece peut ſervir à l'hiſtoire du Veuvage de Madame de L. . . que vous aviez envie de ſavoir.

A MADEMOISELLE de L...

LETTRE IV.

DItes la verité, Mademoiſelle, n'êtes-vous pas bien aiſe que je prenne la peine de vous écrire? Vous avez ſi fort éprouvé ma fierté, que vous devez être infiniment ſenſible aux moindres graces que je vous fais. Ne ſouhaiteriez-vous pas même de trouver cette Lettre-ci pleine de tendreſſe, & pour tout dire, d'amour? Je ſai l'uſage que vous en feriez, & je devine fort bien comme en allant porter vos plaintes à Madame votre mere, de ce que j'oſerois vous écrire de pareilles choſes, vous ſeriez ravie de la deſabuſer de ma fidelité. Mais n'eſperez rien, je ne vous parlerai point encore d'amour; il s'agit ſeulement de ſavoir ce que vous voulez bien qu'il vous en coûte, afin que je renonce à devenir votre Beaupere. Je me contenterai que vous faſſiez pour me récompenſer de ne l'être point, ce que vous avez fait juſqu'ici pour m'empêcher de l'être. Souvenez-vous, Mademoiſelle, de toutes les bontez que vous m'avez marquées, vous m'y avez accoutumé, il m'eſt impoſſible de m'en paſſer à l'avenir; je vous connois des regards, & des façons de parler que je vous redemanderai toute ma vie. Il vous ſera d'autant plus aiſé de me continuer toutes ces faveurs, que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne faiſois. J'ai admiré votre perſéverance à mon égard, rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviez pour moi; mais ſoyez ſûre que vous me trouverez deſormais moins fier & moins inſenſible.

Je

Je ne laiſſerai plus ſans réponſe les choſes obligeantes que vous me direz, & quand vous ferez des pas vers moi, je commencerai à en faire vers vous. Si vous changez de manieres le moins du monde, je redeviens Beaupere, & je ſaurai bien m'attirer votre tendreſſe par les ſoins que j'aurai pour Madame votre mere, lorſque je ne me l'attirerai pas par ceux que j'aurai pour vous-même. Mais, Mademoiſelle, pourquoi faudroit-il prendre ces voyes détournées ? Pourquoi ne pourroit-on réüſſir auprès de vous qu'en faiſant ſa cour à une autre? Dès qu'on a de l'attachement pour Madame votre mere, vous vous chargez de le payer; qu'on en ait pour vous, vous n'y ſongez pas. Il vaudroit mieux, ce me ſemble, remettre les choſes dans leur ordre naturel, Madame de L... récompenſeroit ſes Amans, & vous les vôtres, & en ce cas-là je vous promets fidelité.

A MADAME...

LETTRE V.

JE vous prie, Madame, que je vous faſſe une hiſtoire aſſez extraordinaire, mais dont je vous garantis la vérité, & qui eſt nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur ſalutaire des forces de l'amour, & vous ſervira à vous faire voir que dès qu'un Amant eſt d'une certaine perſéverance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accomoder avec lui. La L... étoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pû trouver moyen de plaire; ſoins, aſſiduitez, reſpects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit été inutile. A la fin un beau jour qu'il étoit dans le cabinet de la Dame ſeul avec elle, il lui declara que puis que rien n'avoit été capable de la toucher, il étoit reſolu de mourir. Juſques-là il ne tenoit qu'un diſcours for commun; mais voici ce qu'il y eut de particulier: *Et afin*, lui dit-il, *que vous jouïſſiez pleinement de ma mort, & que vous ayez le plaiſir de la voir arriver par degrez, je veux mourir de faim ici dans ce Cabinet*; & ſur cela il ſe jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en mocquer, & le laiſſa là, fort ſûre qu'il n'y ſeroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le ſoir arrive, la nuit

Digitized by Google

nuit vient, & il eſt encore dans le Cabinet. On va le trouver, on lui demande s'il eſt fou, s'il veut paſſer là la nuit. Il ne répond pas un ſeul mot, & oblige la Dame à ſortir. La nuit ſe paſſe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à réſipiſcence ; il n'ouvre la bouche que pour répondre, *Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire mes dernieres paroles.* Il jette un regard languiſſant ſur elle, pouſſe un ſoupir, & tourne la tête d'un autre côté. Le troiſiéme jour, la Dame plus embarraſſée que jamais, lui porte elle-même un bouillon. Dieu ſait avec quel ſouris dédaigneux il le regarda. Il paroiſſoit conſiderablement affoibli ; il avoit déja je ne ſai quoi d'égaré dans l'air de ſon viſage, & quelque choſe d'éteint dans les yeux. Le quatriéme jour, la Dame fit des réflexions profondes ſur le ſcandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon Cabinet ! mort par un deſeſpoir ! mort de faim ! je ſuis perdue ; cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la verité, & on fera mille plaiſanteries.* Peut-être auſſi fut-elle touchée d'une marque de paſſion ſi extraordinaire. Pourquoi non ? Je croirois bien que cela fit autant d'effet ſur elle que la crainte du ſcandale. Quoi qu'il en ſoit, elle l'alla trouver, & après une derniere exhortation, qu'il paroiſſoit même n'entendre pas, parce qu'il étoit déja mourant, elle lui dit que puiſqu'on ne pouvoit le faire ſortir de là par aucune bonne raiſon, il en ſortît à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre moribond tourna languiſſamment les yeux vers elle & demanda s'il avoit bien entendu, ou ſi ce n'étoit point un ſonge qui ſe formât dans un cerveau malade & épuiſé. On lui confirma ce qu'on lui avoit dit ; auſſi-tôt la vie revint en lui, & non ſeulement la vie, mais une vivacité ſurprenante, avec laquelle il ſe fit payer de ce qu'il alloit ſortir du Cabinet. Jamais il ne ſe fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame fût aſſez bon gré à ſes charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'ayent eu bonne part au miracle ; mais il eſt conſtant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain, & quelques bouteilles de vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement ſous un lit de repos qui étoit dans le Cabinet ; car comme il avoit prévû ſa mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dreſſer les cheveux à la tête. O ſiecle ! ô mœurs ! dites-vous. Heureuſe cependant & trois fois heureuſe, qui a des Amans qui ſavent fourber ainſi. On a l'honneur d'avoir fait l'inexorable, & le plaiſir de ne l'avoir pas été. Je gage qu'on a bien ſenti l'obligation qu'on avoit à notre Ami la L... & que pour la reconnoître on l'a ren-

voyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne merite point auſſi la gentilleſſe de ſon invention ! D'autres emportent les Places qu'ils aſſiegent en les affamant, lui il a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant lui-même. Le ſtratagême eſt le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'eſt qu'une autre fois les Dames ne laiſſent crever les hommes qui voudront mourir ; je ne croi pourtant pas que ce peril-là ſoit bien grand. Vous voyez dans cette Hiſtoire qu'il eût fallu que le Cavalier ſe fût retiré honteuſement ſi les proviſions euſſent manqué ; mais les rigueurs de la Belle ne durerent pas auſſi-long-tems que le pain & les bouteilles de vin.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE VI.

LA jolie choſe, Monſieur, que votre petite Parente, & que je vous ſuis obligé de m'avoir fait voir ce treſor avant qu'il paroiſſe dans le grand monde ! C'eſt la plus aimable figure que j'aye jamais vuë, & il me ſemble que la ſimplicité dans laquelle l'ont élevée les Religieuſes qui ont eu juſqu'à preſent ſoin d'elle, releve beaucoup ſes agrémens. Moi qui n'eſtimois pas l'éducation des Convents, je commence à en être charmé, & je ne ſai plus comment on peut aimer une jeune perſonne déja toute dreſſée aux manieres du monde. Mademoiſelle de V.... a ſans doute beaucoup d'eſprit ; mais comme elle n'a point encore entendu parler des Gens raiſonnables, elle penſe plus qu'elle ne peut exprimer, & je voi avec un plaiſir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle a de n'y pas réuſſir. Elle ſent la difference de ſes Phraſes de Convent à celles dont je me ſers, & je ſuis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'eſt pas que je n'entrevoye dans cette honte quelque choſe de fier, & qui ſemble me dire que je n'ai ſur elle que l'avantage de l'experience. Je remarque même que quand je me ſuis ſervi de quelque façon de parler qui lui eſt nouvelle, & qui lui a plû, elle ne la prend pas auſſi-tôt, mais elle attend quelques jours à s'en ſervir, apparemment pour diſſimuler qu'elle ait rien appris de moi. Elle eſt ſi fâchée que j'aye preſentement plus d'eſprit qu'elle,

Digitized by Google

qu'elle, qu'aſſurément elle en aura plus que moi avant qu'il ſoit peu. Je n'ai pas pû m'empêcher de faire quelquefois tomber l'entretien ſur les choſes du cœur, elle n'en parle que dans un certain ſtile tiré des livres de devotion qu'elle a lûs, & qui tranſporté du Divin au Profane, fait un effet aſſez plaiſant; mais elle ne laiſſe pas d'entendre fort bien ce qu'elle dit, & je ſouhaiterois qu'en ce langage devot elle voulût m'exprimer des ſentimens, qui ne le fuſſent pas. Elle vient toûjours à la Grille accompagnée d'une Reverende Mere qui ne montre point ſon viſage, & qui de deſſous un Voile baiſſé pouſſe mal à propos des Sentences ſur le mépris du monde, & la vanité de nos occupations; & cependant elle ſe plaint lors que je fais mes viſites, ou moins frequentes, ou plus courtes. Ce n'eſt pas aſſurément que je lui tienne des diſcours auſſi édifians que pourroit faire ſon Confeſſeur. Nous ſommes déja en quelque ſorte d'intelligence, la jeune Penſionaire & moi, ſur les ſottiſes de la Reverende Mere, & il y a eu quelques ſignes d'yeux qui ont paſſé par devant le Voile noir ſans être apperçûs. Plaiſe à l'amour que notre intelligence puiſſe aller loin aux dépens de cette importune Figure qui vient ſe planter devant nous, j'en aurois en verité un double plaiſir.

AU MEME.

LETTRE VII.

JE commence une éducation de Mademoiſſelle de V . . . un peu differente de celle qu'on lui a donnée juſqu'à preſent. Je lui ai envoyé le Roman de Cyrus avec la permiſſion de la Mere qui la gouverne; & il a été expedié tout entier en quinze jours. Auſſi en a-t-elle les yeux tout battus, & je croi que ceux de la Reverende Mere le ſont auſſi, car elles a voulu goûter du poiſon avant ſa Penſionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapiſſante, où il entroit de la vieilleſſe, de la tendreſſe, & outre tout cela, je ne ſai quoi de particulier aux Religieuſes. *Mon Dieu! Monſieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuſe lors qu'elle avoit tant d'angoiſſes dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le grand Arta-*

mene ! Je trouvai la remarque fort proportionnée au genie d'une Religieuſe, toujours gênée & captive ; & la petite Penſionnaire, qui l'entendit bien en ce ſens-là, répondit bruſquement : *Oui, mais Artamene étoit toujours en Campagne pour enlever Mandane, & pour nous, perſonne n'y ſonge.* Vous voyez que l'exemple de cette Heroïne les a aſſez miſes toutes deux dans le goût des enlevemens, & qu'un grand Artamene n'y perdroit pas ſes pas, mais je ne voudrois pas l'être de toutes les deux. Cyrus a fait ſur Mademoiſelle de V . . . l'effet que les Romans font toujours ſur de jeunes perſonnes qui n'ont rien vû ; elle s'imagine le monde fait ſur ce modele. Je tâche de la réſoudre à ne pas exiger de ſes Amans tout le mérite d'Artamene, & à leur en relâcher quelque choſe, ſur tout, ce reſpect outré qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe, & en mon particulier je lui avouë, qu'à moins que ce caractere heroïque ne ſoit un peu mitigé, & amené à ma portée, je n'y puis pas prétendre, & que je ſerois auſſi-tôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pié de la lettre, tout ce qu'elle a vû dans ſon Livre. Il n'y a pas grand mal à cela ; le monde l'aura bien-tôt deſabuſée, & j'eſpere même qu'elle viendra aiſément à gouter la difference qui eſt entre le Romaneſque & le naturel. Peu de Femmes conſentiroient au rétabliſſement de la diſcipline amoureuſe des Romans.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE VIII.

VOus voulez bien ſouffrir, Mademoiſelle, que je me vante de vous donner de l'eſprit. J'ai crû d'abord que c'étoit quelque choſe de fort glorieux pour moi ; mais je vois que je vous en donne tant en peu de tems, que je n'ai pas grand ſujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avez à en recevoir diminuë extrémement le mérite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'êtes pas ingrate, vous me donnez en récompenſe ce que je n'oſerois nommer dans une Lettre qui doit entrer dans un Convent. Si cependant je croyois qu'il n'y eût que vous qui duſſiez la voir, je hazarderois le mot d'amour ; car je vous avouë que je n'ai pas tant de reſpect pour vous, que pour la

Digitized by Google

la Mere de... Les jolies perſonnes en inſpirent moins, & vous êtes aſſurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiſelle, de l'échange que vous voulez que nous faſſions enſemble. J'aime mieux vous donner de l'eſprit *gratis*; je vous déclare que je n'ai point affaire d'amour. Ce qui me déplait le plus, c'eſt que votre reconnoiſſance eſt ſi exacte, que vous voulez me donner un amour qui dure autant que durera l'eſprit que je vous donne. A ce compte je vous aimerois toute ma vie? Je vous rends très-humbles graces, je n'ai jamais été amoureux de cette façon-là. J'ai promis à chaque Belle que j'ai quitté, que je n'en aimerois jamais d'autre plus fidellement. Voulez-vous que je manque tout d'un coup à tant de promeſſes qui étoient les ſeules que j'eſperois de pouvoir tenir? Ne me permettrez-vous point de conſerver à l'égard de tant d'aimables perſonnes, cette eſpece unique de fidelité? Vous me rendrez infidelle à un Monde de Belles tout à la fois. Il faut pourtant m'y réſoudre, ſi je continuë de vous voir; mais du moins recompenſez-moi ſur le pied de cette multitude & de Maîtreſſes paſſées, & de Maîtreſſes à venir que je vous ſacrifie; car pendant le reſte de ma vie, que je vois bien qu'il faut vous dévouer, j'étois homme à avoir encore quelque douzaine ou deux de paſſions. Vous étouffez dans mon cœur toute cette belle eſperance d'amours à naître. Je n'ai point de regret à la diverſité qui ſe fût trouvée dans ma vie, j'euſſe aimé tantôt une brune, tantôt une blonde, tantôt une perſonne gaye, tantôt une ſerieuſe; mais il me ſemble que vous raſſemblez le mérite de tous ces differens caracteres. Vous me paroiſſez gaye & ſérieuſe; & ce qui eſt plus ſurprenant, j'ai tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en même tems. Il vaut autant que je vous aime vous ſeule, que ſi je m'étois amuſé à aimer en détail toutes ces autres perſonnes qui ſont en vous en racourci; mais auſſi afin que l'Empire d'Amour ne perdît rien, il faudroit que vous m'aimaſſiez autant qu'elles auroient pû faire toutes enſemble. Vous êtes jeune, il ſeroit extrémement glorieux que votre coup d'eſſai fût quelque choſe de grand.

A MONSIEUR D'E....

LETTRE IX.

JE ſuis perdu, mon cher Monſieur, je me ſuis brouillé au Convent par une imprudence que j'ai faite. J'écrivois à Mademoiſelle de V... & je lui mandois que je hazarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour ſi la Réverende Mere ſa Gouvernante ne la devoit point lire, mais que je reſpectois cette bonne Religieuſe plus qu'elle, parce qu'elle étoit aſſurément moins jolie. Je ne m'aperçus que trop à la premiere viſite, qu'elle avoit lû ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, & je ſentis bien le chagrin où elle étoit d'avoir été trop reſpectée. Je crus que pour remedier à tout, il ne faloit que lui manquer de reſpect, quoi que cela ne fût pas aiſé; je lui dis cent folies qui ne s'adreſſoient qu'à elle, j'attaquai ce Voile baiſſé par les plus impertinentes galanteries dont je pûs m'aviſer. Je lui dis que nous étions bienheureux qu'elle n'en pût pas mettre un ſur ſon eſprit comme ſur ſon viſage; que l'obſtination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hauſſer, ne pouvoit être qu'une marque de ſa charité pour le prochain, qu'elle ne vouloit pas mettre en peril, qu'il faloit l'en remercier en même tems qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles ſottiſes ne furent pas dites, & quelles ſottiſes du moins auſſi grandes ne furent pas répondues? Il n'y a que vous qui le ſachiez, ô Grilles, confidentes & témoins de mes peines. Cependant je n'avançai rien, & cette bonne Religieuſe ne me veut pas moins de mal pour ſa beauté mépriſée, que Junon en voulut autrefois à Pâris. Il eſt vrai que j'ai un peu plus de tort que lui, car encore ne condamna-t-il que ce qu'il avoit vu, moi j'ai condamné la Junon voilée ſans l'avoir vuë; heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoiſſance de cauſe que Pâris. J'ai déja été refuſé deux fois à la Grille ſur d'aſſez mauvais prétextes, cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon eſperance eſt, qu'il viendra bien-tôt à la bonne Mere quelque menace d'apoplexie qui l'obligera de me pardonner. A vous dire le vrai, je croi qu'une apoplexie toute entiere feroit encore mieux.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE de V.

LETTRE X.

PUiſqu'enfin vous allez paroître dans le monde, Mademoiſelle, je veux me mettre à prophetiſer, & lire dans l'avenir votre deſtinée. Imaginez-vous un grand cri qui s'élevera dans Paris, & mille voix confuſes où l'on pourra ſeulement diſtinguer, *qu'elle eſt jolie ! qu'elle eſt belle !* Juſqu'à preſent on vous a vûë dans le lieu où vous avez été, mais perſonne ne vous a encore regardée, hormis moi qui certainement me ſuis bien acquitté ſur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiſelle, vont être à peu près pour vous comme les miens; vous n'y remarquerez peut-être pas de difference; mais ſi vous me permettez de mêler quelque choſe de triſte dans mes prédictions, les premiers jours de votre apparition une fois paſſez, vous ne trouverez plus dans les yeux des autres ce qui ſera encore dans les miens. Vous entendrez inceſſamment autour de vous une ſorte de bruit ſourd & de murmure confus auquel vous n'êtes pas encore accoûtumée; cela s'appelle des ſoupirs. Ils ſeront faits comme quelques-uns de ceux que vous avez déja entendus de moi. Peut-être ſeulement ſeront-ils pouſſez un peu plus haut, mais ce ne ſont pas là les meilleurs. Sur tout il tombera ſur vous de toutes parts une grêle de certaines choſes agreables qu'on nomme des fleurettes ou des douceurs, vous en ſerez ſi accablée, qu'à peine aurez-vous le loiſir de reſpirer; dès que vous vous en ſerez défenduë d'un côté, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoûtumiez trop à ce langage flateur qui ne ſera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidellement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moi, ſi vous n'étiez pas preſentement la ſeule perſonne de votre Sexe pour qui je m'intereſſaſſe, je ferois publier dans Paris que toutes les femmes euſſent à engager leurs Amans de la meilleure maniere dont elles pourroient s'aviſer, & qu'elles veillaſſent de près à la garde de leurs Captifs; car à votre arrivée on ne va entendre parler que de chaînes rompuës, & de Maîtreſſes abandonnées. Je ſuis perſuadé qu'a-

Digitized by Google

qu'après cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on ſe hâteroit de favoriſer, & une autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire ſelon les differentes maximes qu'ont les Dames pour conſerver leurs Conquêtes ; je croi pourtant que la plûpart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiſelle, il eſt très-certain que votre ſortie du Convent eſt un évenement très-conſiderable dans le monde qui aime & eſt aimé, & qu'il y doit cauſer une grande revolution. Une jeune Divinité de ſeize ans comme vous s'y eſt bien-tôt fait reconnoître pour ce qu'elle eſt, & dès qu'elle ſe fait voir, tout tombe à ſes genoux. Pour moi, ſi je ne ſuis pas tombé aux vôtres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, ſongez que c'eſt la grille qui m'en a empêché, car ce n'eſt point la coûtume d'adorer de loin de ſi jolies Divinitez, on ne tombe point à leurs genoux ſans les embraſſer.

A M. LE CHEV. DU B.

LETTRE XI.

QUe direz-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer ſur une des plus belles choſes que vous ayez jamais faites ? Vous êtes amoureux de Madame de M,... Aſſurément ce ne ſont pas les ſens qui vous la font aimer, je croi qu'il n'y en a pas un ſeul qui ne dépoſe contre elle ; mais elle a beaucoup d'une certaine ſorte d'eſprit, & c'eſt là le merite qui vous touche. Rien n'eſt plus louable que ce mépris des beautez ſenſibles & materielles, & ce goût vif pour les beautez ſpirituelles & inviſibles. Il y a même beaucoup plus qu'un ſimple mépris pour les unes, & un goût violent pour les autres ; vous allez à ces beautez inviſibles & ſpirituelles au travers des laideurs materielles & ſenſibles qui ſe préſentent en votre chemin. Sans doute votre grandeur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous êtes entré en conteſtation de ſpiritualité avec quelque Ange. Cependant c'eſt cela même qui ne peut être aprouvé dans un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre ; ne faites point l'Ange à vingt-cinq ans, mon pauvre Chevalier, & ſur tout ne le faites point pour une perſonne auſſi éloignée de l'être. Puiſque vous croyez

Digitized by Google

croyez que cette femme-là a tant d'eſprit, imitez-la, je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour votre eſprit. En euſſiez-vous autant que feu Voiture, vous auriez encore beſoin auprès d'elle de la jeuneſſe, & des agrémens dont elle eſt accompagnée. Prenez les maximes qu'elle a ſur l'amour, & vous n'aurez bien-tôt plus d'amour pour elle. Vous prétendez que le commerce de cette Dame vous fera une réputation d'eſprit; détrompez-vous; vous êtes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-être parce qu'elle raille aſſez generalement de tout le monde, vous vous croyez au-deſſus de tous ceux dont elle a plaiſanté avec vous, & vous êtes agréablement flaté par l'exception que fait de vous une perſonne qui ſait ſi bien démêler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardez-vous bien de prendre le payement de vos ſoins pour un effet de votre mérite; il y a bien de la difference entre mériter & acheter. Ces manieres de diſtinction qu'on a pour vous, vous les avez achetées, & aſſez cher. Encore ſi l'achat une fois fait, c'étoit pour le reſte de votre vie, paſſe, mais il le faut renouveller bien ſouvent. Selon que je vous vois poſſedé de la vertueuſe paſſion d'avoir de l'eſprit, je croi que ſi on vous condamnoit à vous mettre dans la Philoſophie ou dans les Mathematiques, vous le feriez. Du moins eſt-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M... Quelle entrepriſe peut être audeſſus de lui? Adieu mon cher Chevalier, n'eſtimez point tant l'eſprit, s'il ſe peut, & ſongez à en avoir à meilleur marché.

AU MEME.

LETTRE XII.

TRemblez à la vuë de cette Lettre, je vais vous prêcher plus que jamais. On me mande que vos amours vous brouillent avec tout le monde. Madame Des... en uſe avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagez dans ſa Conjuration. Il leur fit boire du ſang humain, afin qu'il ne puſſent jamais rompre la liaiſon qu'un ſi grand crime formeroit entre eux. Madame Des... vous fait auſſi avaler tout le venin qu'elle a contre les Humains en general; elle vous

remplit l'eſprit de ſes plaiſanteries que vous ne manquez pas de repeter, & plus vous vous faites d'ennemis, plus vous êtes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre paſſion.

Vivre avec votre Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reſte du monde.

C'eſt-là apparemment ce que vous vous propoſez. J'avouë que rien ne ſeroit plus agreable ſi ce n'étoit l'Iris; & je n'aimerois pas une paix ſi profonde avec elle. Je vous aſſûre que vous vous préparez une ſolitude qui ne differera guere de celle de la Thebaïde, ſans compter les auſteritez que vous aurez à pratiquer. N'allez pas vous imaginer que vous en ayez plus d'eſprit parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime; je voudrois bien ſavoir ſi elle en eſt plus jeune, parce que vous l'êtes, vous qui l'aimez tant. J'avouë qu'on ſe fait l'eſprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne ſe rajeunit pas avec ceux qui ſont jeunes; mais vous ne vous faites pas l'eſprit avec Madame Des... vous prenez le ſien tout fait, parce que comme il vient d'une perſonne qui vous eſt extrémement chere, vous croyez y avoir une ſorte de droit, & vous vous parez des jolies choſes que vous lui avez ouï dire. C'eſt ce qui vous trompe, elles ne prouvent non plus votre eſprit que le fard que Madame Des... met tous les jours, marque ſa jeuneſſe. Tout cela s'applique par dehors, & ne vient point du dedans. Si vous voulez nous prouver que vous ayez profité avec elle, apprenez à dire des choſes qui ne ſoient point d'elle, & même afin qu'on ne vous ſoupçonne pas de lui rien dérober, apprenez à louer avec agrément & avec délicateſſe, c'eſt ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-même elle ne vous a jamais rien dit de doux ni de flateur, ſeulement elle jette ſur le reſte du genre humain des plaiſanteries ameres où vous n'êtes pas compris, & vous êtes réduit à vous contenter de cela comme des plus tendres diſcours qui puiſſent ſortir d'une bouche cherie. Apparemment c'eſt ainſi que Tiſiphone & Alecto font l'amour, lors qu'il arrive que ces jolies Demoiſelles ſont en commerce de galanterie, & que les ſerpens dont elles ſont coëffées radouciſſent leurs ſifflemens, & tâchent à faire les yeux doux. J'eſpere qu'une comparaiſon ſi outrée mettra ma Lettre en ſûreté, & que vous ne la ſacrifierez pas à l'objet de votre flâme. Je ne ſerois pourtant pas fâché que vous le fiſſiez; je ſuis ſûr qu'on vous haïroit de l'avoir ſeulement reçûë.

AU

AU MEME.

LETTRE XIII.

ON me mande que vous avez depuis peu un Rival, & que vous ne lui voulez pas ceder. Vous moquez-vous ? Connoiſſez-vous ſi peu le bonheur que votre fortune vous envoye? Faites reflexion que vous alliez être le dernier Amant de Madame Des... car preſentement les Amours ne ſe preſſent plus guere autour d'elle. Rien n'eſt, ce me ſemble, plus deſagreable que de porter les derniers Encens ſur un Autel qui tombe en ruïne, & je ne me plairois point du tout à finir l'Hiſtoire amoureuſe d'une Dame quelle qu'elle fût. Je vous voyois extrémement menacé d'eſſuyer cette honte-là, & j'en étois au deſeſpoir pour vous; mais voici un homme qui ſe preſente pour vous l'épargner, & vous ne profitez pas d'une rencontre ſi heureuſe? En verité je ne vous comprens pas. Peut-être que de voir la place diſputée, c'eſt ce qui vous excite à la conſerver; moi, je trouve au contraire que vous devriez prendre adroitement pour la quitter, le moment où elle eſt diſputée; il y auroit quelque honneur à avoir joüi d'une choſe dont un autre eût pû encore être jaloux, & vous rejetteriez ſur votre Rival le deshonneur d'en être à l'avenir poſſeſſeur ſi paiſible. Vous avez encore une petite réflexion à faire, c'eſt que ſi vous negligez l'occaſion qui s'offre, Madame Des... pourra bien ne la pas négliger; & ſi vous ne ſentez pas l'avantage d'avoir un Rival, elle ſentira bien celui d'avoir un nouvel Amant. Vous avez vingt-cinq ans; elle en a, je n'oſerois dire combien, & il ſeroit dit qu'elle vous auroit fait une infidelité ? Cela ne ſeroit pas ſupportable. Cependant il y a bien de l'aparence que ce malheur vous arrivera ſi vous n'y donnez ordre. Je croi qu'elle vous trouve preſentement l'eſprit aſſez formé, & qu'elle ſera bien aiſe de le former à quelqu'autre. Vous deviendriez un prodige, & vous ſeriez trop au deſſus du reſte des hommes, ſi vous étiez plus long-tems le ſeul qui profitaſſiez de ſes excellentes leçons. Il eſt juſte que ceux qui en ont beſoin, vous ſuccedent. Serieuſement on lui eſt bien obligé de la bonté qu'elle a de répandre aſſez également l'eſprit.

Digitized by Google

A MONSIEUR...

LETTRE XIV.

IL faut mon cher Monſieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous faſſe part d'un chagrin très-ſerieux que j'ai, dont je crains pourtant que vous ne faſſiez que rire. Vous m'avez vû extrémement touché de Mad. . . J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ai en general pour les perſonnes mélancoliques; ſa mélancolie me paroiſſoit promettre quelque choſe de paſſionné & de piquant; je ne me trompois pas; je ſuis venu à ne lui point déplaire, mais j'en ſuis bien puni. Quoi que je ſois pour elle d'un attachement & d'une aſſiduité très-exemplaire, je n'entens ſortir de ſa bouche que des plaintes. Il eſt vrai qu'elle les fait avec beaucoup d'eſprit, & qu'il y paroît un grand rafinement de tendreſſe, mais elle en fait toûjours. S'il arrive, ce qui eſt aſſez rare, qu'elle ſoit contente, ne croyez pas qu'elle en parle; elle n'a point d'expreſſions pour la joye & pour le plaiſir, cette langue-là lui eſt tout à fait inconnuë; & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle eſt contente, elle commence auſſitôt à ſe plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je lui donne ſi peu de ſujets de ſatisfaction, qu'il faut que je prenne ſoin de les lui faire remarquer. Imaginez-vous que c'eſt une Ariane qui n'eût en rien à dire à Theſée tant qu'il eût été fidelle, mais qui dès qu'elle auroit été abandonnée dans l'Iſle deſerte, eût fait merveilles avec les Rochers. J'ai pris la liberté de lui dire quelquefois qu'il faloit qu'on lui fit quelque perfidie ſignalée pour faire paroître ſon genie, & le mettre dans tout ſon jour. Cependant ſes chagrins mêmes augmentent ſa beauté; ils redoublent l'éclat de ſes yeux, la vivacité de ſon teint, & en un mot lui donnent une ame nouvelle. Qu'ils ſeroient agreables & piquants s'ils étoient un peu plus rares? Je ne ſaurois vivre avec elle, & je ne la ſaurois quitter. Je ſuis parfaitement content & de ſa beauté, & de ſon eſprit, & de ſon cœur; il n'y a que ſa ratte qui me fait enrager. Lui appartient-il à cette ratte, de venir gâter l'effet de tant de belles parties? Qui pourroit érater Mad... ce ſeroit une perſonne parfaite. On dit que l'operation eſt poſſible, & qu'elle n'eſt

pas

Digitized by Google

pas trop dangereuſe. Je m'en informerai mieux, & à cette condition je lui promets une fidelité éternelle.

AU MEME.

LETTRE XV.

JE ſuis fort trompé, ou j'ai trouvé un bon expedient pour me démêler d'avec Mad... ſans lui donner ſujet de me faire des Elegies qu'il me ſeroit impoſſible de ſoûtenir. J'ai été prendre notre Ami S. R. chez Madame d'H... à qui il s'étoit attaché je ne ſai par quel hazard, car cette Cour-là eſt aſſez ennemie de toute délicateſſe de ſentimens, & lui il eſt homme à reflexions profondes. Il a dans l'eſprit de certaines chimeres rafinées qui ont beſoin de pâtures, & je ne croi pas qu'il puiſſe être content d'une perſonne qui ne lui donne pas tous les jours ſujet de rêver creux, & de ſe ronger le cœur. Je l'ai donc tiré d'un lieu où il étoit fort déplacé, & je l'ai conduit chez Mad... où je ne doute point qu'il ne me faſſe grand tort. Il traitera l'amour ſerieuſement, methodiquement, & ſelon toute ſa dignité, au lieu que je n'en ai que des idées communes & ſuperficielles qui m'ont été bien repochées. A meſure qu'il avancera, je ferai à la faveur de mon Rival une retraite honorable & imperceptible. On n'entendroit point tant de plaintes de Femmes abandonnées par leurs Amans, ſi lors que les Amans ſe ſentent eux-mêmes abandonnez par leur amour, ils avoient ſoin de ſe donner des Succeſſeurs qui empêchaſſent que leur perte ne fût ſentie, & ce ne ſeroit point là du tout une infidelité; car quand je jure à une belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpreter favorablement, que ſi je ne l'adore pas toûjours, un autre l'adorera pour moi; enfin que je ne la laiſſerai point ſans un Amant qui lui plaiſe? C'eſt-là l'eſſentiel. Qu'importe que cet Amant, ce ſoit moi ou un autre? Je me tiens ſûr que Mad... ſera aſſez raiſonnable pour agréer la ſubſtitution que je prétens faire. De pareilles ſubſtitutions naturellement doivent plaire aux Dames, & même je croi que les plus frequentes ſeroient les meilleures; mais de plus il me ſemble que S. R. & Mad... prennent déja feu l'un pour l'autre. Je ſers extréme-

Digitized by Google

ment à mon Rival par l'oppoſition de mes maximes aux ſiennes. Je demeurerai mêlé dans ce commerce tant que nous aurons beſoin de cette comparaiſon lui & moi pour en profiter chacun en notre maniere, après quoi j'irai chercher ailleurs des Graces qui rient, & des Amours qui folâtrent.

AU MEME.

LETTRE XVI.

MEs deſſeins ne réuſſiſſent point. Mad... ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'eſprit tourné de ſorte à rendre fort malheureuſe toute perſonne qui s'intereſſeroit à lui d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il ſuffit de lui reſſembler pour ne lui pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus d'elle-même, quand elle ſe trouve dans un autre. Mais eſt-ce ma faute à moi de ce qu'elle eſt ſi peu raiſonnable? Je n'ai point ſongé à faire une deſertion criminelle, je lui ai preſenté un autre ſujet en ma place. Et quel ſujet encore? Un homme choiſi ſur tout Paris, pour le perſonnage le plus chagrin qui y fût, & qui du moins eſt auſſi capable qu'elle de ne laiſſer jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas. Elle l'acceptera ſi elle veut. Pour moi, je prétens avoir fait mon devoir. Je ſoûtiens que tous les Gens de ce caractere doivent s'apparier les uns avec les autres. & qu'il leur doit être défendu de venir ſe mêler dans un Monde qui eſt content, & où l'amour n'eſt connu que par ſes plaiſirs. Ils y troubleroient tout, ſi on leur permettoit d'y faire des courſes. Je voi pourtant bien qu'ils auroient beſoin de trouver des Gens qu'il puſſent tourmenter ſans en être tourmentez, & ſur qui ils exerçaſſent leur triſte domination; mais en verité ce n'eſt pas à dire que nous ſoyons obligez de nous y ſoumettre. Qu'ils ſe faſſent enrager les uns les autres. Mad... me regarde comme un treſor en mon eſpece. Toute ſa bile amoureuſe ſe répand ſans peril ſur moi qui n'en ai point, auſſi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je lui offre. J'ai pourtant bien envie de lui échaper. Daigne le Ciel favoriſer mon évaſion.

Digitized by Google

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVII.

J'Accepte fort volontiers, Monſieur, l'emploi que vous me donnez d'être l'Hiſtorien de la Vie de Mademoiſelle de V... J'y ſuis aſſurément plus propre qu'à écrire quelque vie de Heros pleine de Batailles, & autres grands évenemens magnifiques & déſagréables. Ici il n'y en aura guere de plus conſiderables que des promenades, des viſites, tout au plus quelque ſouris, ou quelque regard fin & myſterieux. Mais ne ſont-ce pas là les choſes qui tiennent la plus importante place dans les Archives de Paphos & d'Amathonte? C'eſt dommage que nous ne les ayons bien complettes au lieu de beaucoup d'autres gros Livres d'Hiſtoires dont je ne me ſoucie guere. Pour commencer donc celle de votre aimable Parente, nous la menâmes hier à *l'Opera* pour la premiere fois. Figurez-vous ce que c'eſt que *l'Opera* au ſortir d'un Convent, quelle difference de l'harmonie des Religieuſes à celle-là; enfin quel paſſage de l'un de ces deux Mondes à l'autre. On jouoit Pſyché; je vous aſſure que Mademoiſelle de V... étoit Pſyché même, enlevée comme elle dans un ſéjour enchanté, auſſi ſurpriſe, auſſi charmée qu'elle. Pour moi, au lieu de regarder la Pſyché du Théatre, je ne regardois que celle de notre Loge, qui certainement repreſentoit mieux, outre qu'elle étoit bien plus jolie; & ſi j'avois été l'Amour, j'aurois député le Zephire à celle-ci pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chez ſes Parens. A l'Arrêt de mort de Pſyché, & à toute cette Pompe funebre qui le ſuit, la Demoiſelle pleura après s'être long-tems contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combattu dans ſa petite ame; mais enfin l'honneur qui n'eſt pas accoûtumé à être le plus fort, ceda, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit-là eſt long, elle voulut s'en aller, ou ſe cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit que toute l'aſſemblée avoit les yeux ſur elle, & qu'elle étoit deshonorée pour jamais; nous eûmes bien de la peine à la raſſurer; & tandis qu'on chantoit, le *Deh! Piangete al pianto mio*, que tous les Inſtrumens de l'Orcheſtre tiroient de longs ſoûpirs, & que les Flûtes douces pouſſoient mille ſan-

ſanglots, c'étoient des éclats de rire dans notre Loge que nous ne pouvivons retenir, & qui nous euſſent à bon droit fait paſſer pour fous. Je lui reprochai qu'elle étoit bien ſenſible, & elle me répondit que ce n'étoit que de la pitié ; mais quand les Scenes de Pſyché & de l'Amour vinrent, de bonne foi elle ne le fut pas moins & il n'étoit plus queſtion de pitié. Un air de joye douce & vive étoit peint ſur ſon viſage, & vous jugez bien que ſa beauté n'y perdoit pas ; & enfin preſſée par le plaiſir qu'elle reſſentoit, il falut qu'elle ſe ſoulageât par un ſoûpir, peut-être le premier de ſa vie, & ſans doute d'un trop grand prix pour être donné à une fiction. J'étudiai tous les mouvemens que la nature produiſit en elle ; je lui vis faire pendant toute cette Piece qui eſt aſſez variée, comme un petit cours de ſentimens, & je n'en connois guere dont ſon cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fûmes là. Je vous le garantis pour être d'une aſſez bonne trempe, & je ne deſeſpere pas que dans peu nous n'ayons d'autres nouvelles à vous en donner. Au ſortir de là, nous la menâmes ſouper chez Madame votre Sœur. Le Repas fut des plus propres, & la compagnie fort agréable, cependant elle rêva toûjours. Elle ne s'étoit point encore remiſe de toutes les petites agitations qu'elle avoit eſſuyées ; la Muſique rempliſſoit encore ſes oreilles, Pſyché & l'Amour n'étoient point ſortis de ſon eſprit. Nous la priâmes bien de ne pas trouver mauvais de ſe voir ſervie par des Laquais qui ne reſſembloient guere à des Zephirs ; & le ſoir que je la ramenai juſque dans ſa chambre, je lui dis que ſi je ne la laiſſois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nymphes, du moins je lui pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle ſeroit Pſyché plus de vingt fois. Elle m'avoua le lendemain qu'elle l'avoit été, mais elle ne voulut point m'avouër qu'elle eût vû un grand jeune Amour bien fait, qui lui eût dit les plus tendres choſes du monde. Cependant quel moyen d'être Pſyché ſans l'Amour ? Je vous laiſſe à juger ſi cela eſt poſſible.

Digitized by Google

A MONSIEUR D'E..

LETTRE XVIII.

SI vous m'en croyez, Monſieur, partez dès que vous aurez reçû ma Lettre, & venez voir votre aimable Parente apprendre à jouer du Thuorbe. Je ſuis aſſuré qu'elle vous rendra les vingt-cinq ans que vous regrettez quelquefois. Ce n'eſt pas qu'elle jouë déja bien de cet inſtrument, elle n'a garde depuis le peu de tems qu'elle s'y exerce; mais c'eſt qu'on eſt touché de voir combien elle en jouera agreablement, & qu'on en eſt émû par avance. N'attribuez point cela à la prévention que j'ai pour elle, j'entens déja les ſons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déja le cœur. Mais ce qu'elle a de très-agréable, ſans y compter les eſperances de l'avenir, c'eſt l'attitude modeſte, & en même tems touchante qu'elle prend en jouant. Un des plus beaux bras du monde coule ſur l'Inſtrument d'un mouvement juſte & meſuré; une main digne de ce bras, fait voler ſes doigts ſur l'extremité des cordes; de beaux yeux parlent pendant ce tems-là, & diſent plus que l'Inſtrument même, & des inflexions de têtes douces & placées à propos, repreſenteroient, pour ainſi dire, tout l'Air qu'elle jouë, quand on ne l'entendroit pas. Lors qu'elle jouëra mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement ſon chant, mais ſa perſonne accompagnera du moins auſſi-bien le Thuorbe. Peut-être que le plaiſir que j'ai à la voir jouër eſt redoublé, parce qu'il eſt de bon augure de lui voir embraſſer quelque choſe, quoi que ce ne ſoit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embraſſer ce qu'elle embraſſe. Ce ſeroit dommage qu'un ſi beau talent ne s'exerçât un jour ſur quelques ſujets animez, & de bonne foi, je croi que ce n'eſt qu'un prélude & un eſſai. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ſes bras quelque choſe qui répondra tendrement; & comme elle deviendra toujours plus délicate ſur les réponſes, il lui faudra celle d'un Amant, ou tout au moins d'un Mari amoureux. Venez l'entendre avant que cela arrive, & même avant qu'elle ſoit plus habile ſur le Thuorbe, car alors vous pourriez attribuer à l'Art, ou a une longue étude, la perfection dont

elle ſeroit ; mais preſentement on a le plaiſir de voir un heureux naturel, avec qui l'Art ne partage preſque rien, & qui même fait effort pour ſe paſſer tout-à-fait de ſon ſecours, & vous ne ſauriez croire combien cet effort eſt aimable.

AU MEME.

LETTRE XIX.

NOtre Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne ſai ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que M. le Comte de P... donnoit le Bal à Madame de la C... Mademoiſelle de V... en fut priée & du ſoupé auſſi. Je n'avois garde de manquer au Bal, mais ce n'étoit pas aſſez, je fis ſi bien que je fus auſſi du ſoupé. Si vous êtes aſſez pénetrant pour deviner la raiſon qui me faiſoit ſouhaiter avec tant d'empreſſement d'en être, je vous l'avouërai. Madame de la C... Reine du Bal & de la Fête étoit fort parée, elle portoit ſur elle toutes les pierreries de ſon quartier, & qui l'auroit enlevée auroit pillé tout le Marais ; cependant elle ne laiſſoit pas d'être bien. Que ce *cependant* ne vous ſurprenne pas ; c'eſt que je n'aime guere l'excès de parure ni de pierreries. Mademoiſelle de V... étoit moins brillante d'emprunt, mais plus brillante d'elle-même. Tous les yeux ſe tournerent ſur elle d'une certaine façon qui étoit un manque de reſpect pour la Maîtreſſe du Bal. Je croi que de ce moment-là toute la fête fut gâtée pour elle ; auſſi peu de tems après l'arrivée de Mademoiſelle de V... elle ſe plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la diſpenſât d'avoir le teint auſſi frais, & les yeux auſſi vifs que votre aimable Parente. Pendant le ſoupé, la Dame lui dit d'un air aſſez ſerieux, qu'elle la trouvoit coëffée extraordinairement ; elle l'étoit en effet, mais la coëffure étoit fort jolie & fort bien entenduë, & ſur cela, pas un mot de louange. L'aſſemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut compoſée d'aſſez jolies perſonnes. Dans les jugemens qu'on fit ſur la beauté, les femmes donnerent la preference à Madame de la C... & les hommes à Mademoiſelle de V... : elle eſt aſſurément mieux donnée par les hommes,

Digitized by Google

mes, ils ſont les juges naturels des Dames en cette matiere. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C... auſſi me ſembla-t-il qu'elle danſoit d'un air dédaigneux & negligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaiſir de la voir danſer auſſi bien qu'elle eût pû faire. Je ne ſai ſi ce fut l'agitation de la danſe, ou le dépit de voir Mademoiſelle de V... ſi jolie & ſi piquante, ou un mauvais effet de ſa conſtitution, mais enfin voilà le dernier des malheurs qui lui arrive, voilà ſon nez qui ſe met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez ſur tout un viſage; dès qu'il eſt en mauvais état, il ne permet point que le reſte ſoit bien. Madame de la C... qui ſentit avec chagrin cette importante partie s'enflâmer, eût été bien aiſe de s'en vanger ſur tous les autres nez en les faiſant rougir, & principalement ſur le petit nez auquel je m'intereſſois; mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs ſa colere; elle fit hauſſer les Luſtres, de ſorte que tout le monde eut les yeux batus juſqu'à la moitié du viſage. Voyez la méchanceté! Son nez rougit; qu'elle s'attaque aux autres nez; mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres, c'eſt-à-dire ceux de Mademoiſelle de V... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute ſa beauté qui ne fût merveilleuſement en état de ſe défendre contre tous les ſtratagêmes de ſes ennemies. Vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire, mais auſſi ne doit-on pas ſupprimer la verité, parce qu'il eſt des incredules. Madame de la C... ne put donner à toutes les femmes des yeux batus qu'elle ne s'en donnât auſſi, & cela s'accordoit fort bien avec le nez rouge pour la défigurer. Monſieur des R... qui s'étoit juſque-là fort attaché à elle, la quitta dès qu'il la vit avec ces deux traits de laideur, volontaire & involontaire, & vint en notre quartier où ſe trouvoit un bout de nez fort joli, & peut-être les ſeuls yeux non batus qui fuſſent dans tout le Bal. Alors Madame de la C... deſeſperée & furieuſe, fit ce que les Hollandois ſe reſervent toûjours de faire dans les dernieres extremitez, ils lâchent les Ecluſes, ouvrent les Digues, & inondent tout le Païs. Vous ſeriez bien embaraſſé à deviner à quoi cela s'applique. C'eſt qu'il ne devoit point entrer de Maſques dans le Bal, que l'on vouloit qui fût ſans deſordre & ſans confuſion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laiſſât entrer, l'écluſe fut levée, la digue percée, & en moins d'un quart d'heure, on vit une inondation de Maſques. Alors les nez rouges & les blancs, les yeux qui étoient batus, & ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toûjours,

& il ne fut plus poſſible de ſavoir laquelle étoit la plus jolie de Madame de la C... ou de Mademoiſelle de V... Le deſordre alla juſqu'au point qu'il y eut des Maſques qui ſe querellerent, & il parut cinq ou ſix épées nuës, ſpectacle agreable pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiſelle de V... qui penſa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuïr auſſi-tôt, & que ſait-on ſi ces Maſques querelleux n'étoient point apoſtez par Madame de la C...? Que ne peut une femme dont le nez eſt le ſeul qui rougiſſe dans tout un Bal? Nous avons raiſonné à fond ſur toute cette avanture, & nous avons reſolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiſelle au Bal, ſans avoir auparavant tiré promeſſe de toutes les femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & ſans nous être aſſurez par avance d'une amniſtie generale pour toutes les offences que ſa beauté pourra faire à la leur.

A MONSIEUR DES...

LETTRE XX.

VOus pretendez donc à la ſucceſſion de Monſieur des R... c'eſt-à-dire à épouſer Madame des R... lors qu'elle ſera veuve? Votre prétention eſt hardie, non que le bon homme n'ait ſoixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix; que ſai-je? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R... l'épouſa, elle n'en avoit que quinze, & elle prit la reſolution de donner un an ou deux de ſa vie tout au plus à amaſſer du bien, qui étoit la ſeule choſe qui lui manquoit. Ce bien-là proprement, elle ne ſongeoit pas à l'amaſſer pour elle, mais pour F... qu'elle ne haïſſoit pas, & qu'elle devoit épouſer inceſſamment; car on comptoit ſur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un Orateur en cet endroit-ci! Le vieux mari vit encore, il a uſé la paſſion & la conſtance de F... qui s'eſt enfin marié. Un autre lui a ſuccedé, qui après quelques années a auſſi renoncé à une femme dont le mari s'eſt ſi fort opiniâtré à vivre; vous voilà ſur les rangs, ſur

Digitized by Google

ſur ma parole le bon homme vous laſſera comme les autres, vous ne tâterez ni de ſon bien ni des charmes de ſa Veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en uſage tous les moyens d'homicide qu'a une jeune perſonne à l'égard d'un Vieillard; mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge qu'il n'eſt plus capable d'être tué de cette façon-là, & qu'il ne fait que rire des careſſes meurtrieres qu'il reçoit. Combien croyez-vous qu'il ſe réjouïſſe de ſe voir plus de ſanté, que vous n'avez tous de perſeverance! Il a déja vu changer deux ou trois fois la Cour de ſa femme, & il eſt encore vivant. Il n'eſt nullement jaloux des ſoins que l'on rend à cette belle, il a ſur cela une tranquillité qui me deſeſpereroit, ſi j'avois le même deſſein que vous, & que je prendrois pour une inſulte très-ſenſible. Il ſemble qu'il ſe tienne ſûr de vivre, de vous pouſſer à bout, & de voir votre Succeſſeur. L'automne approche, & vous allez avoir des eſperances plus flateuſes que jamais, vous ne ſoupirez qu'après les mauvaiſes ſaiſons, & votre amour ne médite que catarres, & fluxions ſur la poitrine, & apoplexies. Cependant je mets en fait qu'il ſe tirera de l'automne, & que la chûte des feuilles ne vous apportera rien. Le Vieillard eſt malin, il ne mourra point que la beauté de ſa femme ne ſoit paſſée; il vous la laiſſera flétrie, & conſumée par une ſi longue attente; & finira ſes jours par ce trait de plaiſanterie. Pour moi ſi j'étois en votre place je ne m'engagerois dans cette paſſion, & ne me remplirois la tête des deſſeins que vous avez, qu'après une bonne conſultation de Medecins qui m'aſſureroient de la prochaine mort du Mari, ou qui me promettroient de m'en défaire dans un certain tems. Et quoi? il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathuſalem? Etoit-elle jolie, que vous ſachiez?

A MONSIEUR DU P...

LETTRE XXI.

LE Comte D'... eſt enfin marié, mais malgré les quatre cens cinquante mille francs qu'il a déja touchés en attendant le reſte, je vous garantis qu'il n'eſt guere content. Il voudroit bien faire oublier

aux autres, & ſe faire oublier à lui-même qu'il a épouſé la fille d'un Marchand, c'eſt-à-dire qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité, mais la nature & l'habitude ſont incomparablement plus fortes en elle, que la nouvelle dignité de Comteſſe. Elle n'eſt point accoutumée à tous ces differens Officiers qu'elle a preſentement, & elle n'a pas encore bien pû apprendre à diſtinguer leurs fonctions. Elle fut bien etonnée la premiere fois quelle vit aporter les plats ſur la table par un homme qui avoit ſon chapeau à la tête, & l'épée au côté; & comme on lui avoit bien dit de prendre des manieres hautes & fieres, elle lui dit devant tout le monde, qu'il ſervît plus reſpectueuſement & ôtât ſon chapeau, à quoi elle ajoûta quelques plaiſanteries ſur l'inutilité de l'épée, dont le maitre d'Hôtel eut bien de la peine à s'empêcher de rire, & dont le mari devint rouge depuis la tête juſqu'aux pieds. Il eſt tous les jours expoſé à de pareilles choſes, & dès qu'elle ouvre la bouche, vous le voyez qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne lui faſſe repeter ſon rôle de Comteſſe; apparemment c'eſt à cela que s'employe la plus grande partie du tems qu'ils paſſent ſeuls enſemble. Triſte condition pour celle qui reçoit les leçons ! Auſſi n'en profite-t-elle pas beaucup. Je deſeſpere qu'il la puiſſe jamais dreſſer aux grands airs, elle eſt petite, trapuë, graſſe, un viſage large, le nez aſſez plat, vous voyez bien que cette figure-là n'eſt point propre à être élevé aux manieres de Comteſſe. On eût pû faire quelque choſe d'une perſonne maigre, qui eût eu une taille fine, & un grand nez un peu aquilin. La race des Comtes D'... n'eût pas été gâtée, comme elle va l'être infalliblement. Vous y allez voir entrer un air bourgeois qui n'en ſortira de dix generations. Ils auront des figures courtes, & de ces groſſes jambes que vous ſavez que Madame... prend pour des dérogeances de Nobleſſe. Ce ſera bien aſſez ſi les ſix ou ſept cens mille francs qui entrent dans la maiſon D'... y durent autant que feront ces tailles roturieres. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou ſix Demoiſelles de ſuite, priſes dans de bonnes maiſons bien ruinées; autrement le mal eſt ſans remede.

AU

AU MEME.

LETTRE XXII.

CE matin ſont partis de chez moi Monſieur & Madame la Comteſſe D'... qui vont en pelerinage à quatre lieuës d'ici pour tâcher d'obtenir un Garçon. Ce pauvre Comte eſt bien malheureux. Sa vanité a toujours ſouffert depuis ſon mariage, ſa femme n'a jamais pû remplir les titres dont elle eſt ornée, il paroît qu'elle a ſuccombé ſous le poids, & qu'après quelques vains efforts ſuivis de rechûtes continuelles, elle a enfin renoncé pour le reſte de ſa vie à faire la Comteſſe. Le Mari eſperoit du moins être recompenſé par ſa fecondité, car la fecondité eſt, ce me ſemble, une qualité Bourgeoiſe, & il eſt vrai qu'elle en a aſſez, mais ce n'eſt que pour produire filles ſur filles. En voilà déja quatre, qui mettent leur pere au deſeſpoir. J'ai vû le tems qu'ils n'étoit pas trop devôt, mais il commence à croire aux Saints qui font avoir des Garçons. Un certain Gentilhomme du petit nombre des Huguenots qui nous reſtent encore ſe trouva hier chez moi, & voulut faire au Comte D'... quelque mauvaiſe plaiſanterie ſur ſon pelerinage, comme ces Meſſieurs en ſavent bien faire; mais il fut repouſſé avec un zele dont le Comte a lieu d'eſperer trois ou quatre Garçons de ſuite. Il eſt fort en colere contre la Comteſſe de ce qu'il ne peut ennoblir ſes ſentimens juſqu'au point de lui faire ſouhaiter un fils avec autant de paſſion qu'il en ſouhaite un. Il la trouve ſur cela dans une indifference tout-à-fait roturiere, & peut-être ſoupçonne-t-il que c'eſt faute d'être dans des diſpoſitions d'eſprit aſſez élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme auroit-elle bien l'adreſſe de n'avoir que des filles, pour ne le pas laiſſer en liberté de ſe relâcher ſur ſes devoirs ? car aſſurément cet article ſouffriroit une diminution notable s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux, mais de fille en fille elle le menera loin. Quoi-qu'elle n'ait pas beaucoup d'eſprit, je croirois volontiers qu'elle en auroit aſſez pour cela. Les femmes entendent ſi bien leurs vrais interêts ! Ce qui tourmente le plus Monſieur le Comte, c'eſt qu'il a eu des Maréchaux de France dans ſa famille. Laiſſer éteindre une Maiſon qui a porté de tels perſonnages!

Laiſ-

Digitized by Google

Laiſſer mourir un grand nom ! C'eſt pour en mourir ſoi-même ; mais peut-être auſſi que les Succeſſeurs de ces Grands-Hommes ne veulent pas être petits-Fils d'un Marchand. Que ſait-on ſi ces Etres à venir ne ſont point déja délicats ſur l'honneur ? Quoi qu'il en ſoit, le pauvre Comte eſt bien à plaindre d'avoir pris une Femme qui ne ſait ni faire la Comteſſe, ni faire de Comtes. Nous verrons ſi le Pelerinage remediera à ce dernier malheur ; pour le premier je ne croi pas qu'il y puiſſe rien.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XXIII.

JE ne puis jamais avoir plus de beſoin d'un bon conſeil, mon cher Ami, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Moi marier ! Ne trouvez-vous pas déja que cette affaire-là eſt trop ſerieuſe pour moi, & que je n'en ſuis point digne ? Je n'ai point encore eu en ma vie une ſeule penſée ſolide, & ne m'en ſuis pas plus mal trouvé ; faudroit-il commencer à en avoir ? Mais à qui encore veut-on me marier ? A Madame d'A... la plus ſage perſonne qui ſoit au monde. Il me ſemble que je la voi déja réduire ma vie à une forme reguliere, m'aimer par methode, & ſe preſcrire la loi d'avoir des Enfans tous les ans. J'ai ſû encore depuis peu un trait de ſa vertu, qui me fait fremir. Elle avouë qu'il n'eſt pas poſſible qu'une Femme de bien n'ait quelque choſe à ſouffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien ſûre, & d'elle-même, & de ſa réputation qui oſe tenir de pareils diſcours. Mais ſongez-vous que ce ſeroit moi qui viendrois finir ſon veuvage douloureux ? Qu'en dites-vous ? Ne trouvez-vous point de temerité à cette entrepriſe ? Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que le parti, à parler raiſonnablement, eſt très-bon en toutes manieres, & que je ſuis reduit à la neceſſité d'entrer dans une vraye deliberation, & très-menacé de faire une ſottiſe, en n'écoutant pas les propoſitions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moi les recevroient à genoux. On m'aſſure que la Dame voudra bien penſer à moi ; peut-être ſe propoſe-t-elle comme un plaiſir de m'apprendre à

vi-

Digitized by Google

vivre ſagement. S'il faut que cela lui réuſſiſſe, je ſuis perdu; je ne ſai pas ce que je deviendrai, s'il arrive qu'on me faſſe avoir de la raiſon. J'ai ſongé s'il n'y auroit point lieu d'eſperer que je la déreglerois plûtôt qu'elle ne me morigeneroit; beau deſſein à prendre en épouſant une Femme! Mais je ne puis pas même me flater de cela, je ſens qu'elle s'attirera de moi un certain reſpect qui lui donnera une grande ſuperiorité ſur moi. Je ne crains point d'être gouverné, je ne crains que d'être rendu ſage; on me donnera des charges, des enfans, des vûës & des deſſeins, je ne puis ſeulement ſoûtenir cette idée-là. Que Madame d'A . . . n'a-t-elle à l'heure qu'il eſt quelque Procès qui la ruine ou quelque petite verolle qui la gâte! que je ſerois obligé à un évenement qui me mettroit hors d'état de penſer à cette affaire-là, ſans qu'il y eût de ma faute! car ni je ne la veux faire, ni je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne ſauriez croire combien je ſuis changé depuis quatre jours que j'ai cette agitation dans l'eſprit. Je n'avois jamais tant penſé, je voi que cet exercice-là m'eſt extrêmement contraire.

AU MEME.

LETTRE XXIV.

MOn mariage eſt rompu, Dieu merci; il eſt vrai qu'il y a de ma faute, mais mon honneur eſt ſauvé devant les hommes, & je ne prétens mettre que vous ſeul dans ma confidence. J'allois chez Madame d'A. . . entraîné malgré-moi par la bonté de l'affaire qu'on me propoſoit, tremblant, interdit, & déconcerté par la ſeule penſée qu'il s'agiſſoit d'un mariage. Jamais aſſurément la pudeur d'aucune Fille n'a tant ſouffert de cette idée. Je m'apperçois que l'expreſſion n'eſt guere forte, en voici une qui vous fera mieux entrer dans la choſe, j'étois ſi changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chez Madame d'A... on m'eût pris pour un homme ſage & ſerieux. Peut-être ce changement paſſoit-il auprès d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de lui plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extrême apprehenſion que j'avois d'elle, & de tout ſon merite. Enfin la perſonne qui

negocioit l'affaire vint après bien des ceremonies me demander quel étoit mon bien ; ſur cela il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'eſt, fourberie qui ſe pratique rarement en fait de mariage ; mais enfin j'y étois réduit. La choſe étoit concluë ſi je n'y donnois ordre ; le parti étoit ſi bon, que je ne pouvois pas le refuſer ouvertement, & je me crus fort heureux qu'il ſe preſentât un moyen de me faire refuſer ſans qu'on s'en apperçût. Je fis donc le Heros, & j'avouai que mon bien n'étoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la verité quelque peur que cet Heroïſme même ne touchât la Dame ; cependant je me repoſai ſur la nature qui ne ſe porte pas volontiers à ces excès de generoſité, & je m'attendis à être refuſé avec beaucoup de reconnoiſſance & de louanges. Cela ne manqua pas d'arriver ; mais ce qu'il y a de plaiſant & que j'appris hier, c'eſt que la Dame calcula ſi mon bien & le ſien mis enſemble pourroient donner une telle Charge au Fils aîné qui naîtroit de nous, telle autre au Cadet, tel mariage à une Fille ; car comme elle eſt perſonne d'un grand ordre, elle a déja reglé dans ſa tête quels ſeront les établiſſemens des Enfans de ſon ſecond Lit à venir, & je ne ſai ſi elle n'a pas même arrêté l'ordre de la naiſſance des Garçons & des Filles. Pour moi je penſai mourir de joye de me voir ſorti d'une ſi bonne affaire, & je me flatte de n'être pas ſi malheureux qu'il s'en pût preſenter encore à moi quelque autre auſſi avantageuſe en toutes façons. Quand j'ai revû Madame d'A... ç'a été avec toute ma gayeté ordinaire, & à l'heure qu'il eſt que je ne ſonge plus à l'épouſer, je m'en accommode fort. Je deviendrois même amoureux d'elle ſi elle vouloit ; il eſt vrai qu'elle eſt bien ſage, mais il n'y a rien que je ne fiſſe pour la remercier de m'avoir refuſé. Je ſuis fort trompé même ſi elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus, c'étoit la ſeule propoſition du mariage qui empêchoit ces charmes-là de naître. Admirez un peu la grande vertu qu'il a.

A MONSIEUR DE B...

LETTRE XXV.

CRoirez-vous bien ce que je vais vous apprendre ? Madame de... que vous trouviez ſi mauvais qui prît encore part à la Galanterie, y triomphe malgré ſes cinquante ans ; il lui eſt arrivé la plus glorieuſe avanture qu'elle eût jamais pû eſperer. Elle a reçu des coups de canne de ſon Amant, pour quelques ſoupçons d'infidelité, & même il étoit ſi tranſporté qu'en deſcendant de ſa Chambre il caſſa la lanterne de l'eſcalier. Elle eſt devenuë inſuportable de la fierté qu'elle a de ſe voir encore aimée d'une maniere ſi vive, elle ſoutient ſans ceſſe que c'eſt la faute des femmes qui ne ſavent pas ſe faire aimer comme il faut, & que ſi elles avoient l'eſprit de ſe bien ſervir de leurs avantages, il n'y a point d'hommes à qui elles ne fiſſent tourner la tête. Elle ſe louë fort de Monſieur . . . à ceux qu'elle admet dans ſa confidence. Elle dit qu'il a des emportements charmans, & qu'il faut connoître les reſſources de paſſion & de tendreſſe qui ſont en lui. Repreſentez-vous ces diſcours prononcez avez une voix caſſée & tremblante, & ſortant d'une bouche où les dents commencent à être rares. Elle ſe croit rajeunie par ces coups de canne qu'elle a heureuſement attrapez, & elle inſulte à toutes celles de ſon âge qui nont pas aſſez de merite pour ſe faire battre. Auſſi j'en voi qui ſont horriblement jalouſes, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçûs. Une de ſes Contemporaines, & de ſes envieuſes, m'a dit que quand... l'avoit battuë, il venoit de perdre ſon argent au jeu, & que la mauvaiſe humeur où il étoit avoit bien contribué à lui faire lever la canne ſur cette charmante Perſonne, que pour la lanterne c'étoit un Laquais mal adroit qui l'avoit caſſé. Voyez un peu ce que c'eſt que l'envie, & avec quel art elle ſe plaît à rabaiſſer tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas juſqu'aux hommes qui n'ayent reproché au pauvre . . . ſa vivacité, comme s'il n'étoit pas permis d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fût obligé de rendre compte au Public de l'âge qu'ont les perſonnes que l'on bat. Vous aurez battu une aimable Vieille dans un tranſport amou-

amoureux, & tout le monde ſera en droit de venir cenſurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'ils ne ſoient pas tombez ſur un aſſez jeune dos. En verité cela eſt étrange, & l'on eſt devenu de bien mauvaiſe humeur en ce ſiecle-ci. Adieu, profitez de cet exemple, uſez ſagement de votre canne, & ſouvenez-vous qu'on n'en eſt plus digne paſſé vingt-cinq ans.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE XXVI.

Lors qu'elle avoit la petite Verolle & qu'il lui avoit enſeigné un remede qui la devoit empêcher d'être marquée.

J'Apprens avec une joye incroyable que mon remede fait ſon effet, & je ne puis m'empêcher, Mademoiſelle, de vous écrire pour m'en feliciter. Je voudrois ſeulement qu'il me fût permis de ſuivre ma Lettre, & d'aller m'expoſer à gagner du mauvais air auprès de votre lit. Il eſt vrai que je ne riſquerois pas beaucoup, je ſuis ſi accoûtumé à reſpirer auprès de vous un air empoiſonné & très-dangereux, que je croi que la peſte ne me feroit pas de peur. Tout au plus je gagnerois la petite Verolle; aſſurément elle tiendroit bien & laiſſeroit des marques très-profondes, elle me cauſeroit des délices & des tranſports au cerveau aſſez frequens, je n'en ſerois pas quitte pour des années entieres de ſouffrance, mais avec tout cela elle feroit le plus doux plaiſir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produits en moi ce que j'ai pris de vous juſqu'à preſent, & je ne raiſonne de la petite Verolle que par comparaiſon à une autre maladie que j'ai gagnée. Si vous avez peine à la deviner, demandez à votre Medecin quelle elle peut être, il vous le dira bien ſur les ſymptômes que je vous mande, & ce Billet pourra ſervir de Memoire inſtructif pour une Conſultation.

Digitized by Google

A LA MEME.

LETTRE XXVII.

ENfin, Mademoiſelle, tous vos Miroirs vous aſſurent de ce que je vous avois déja prédit, & vous avez le plaiſir de voir que vous n'êtes aucunement marquée. Songez que vous me devez le plus beau teint du monde, & que les roſes & les lis, dont il eſt compoſé, m'appartiennent. J'ai conſervé ces fleurs, je les ai cultivées, ſeroit-ce à un autre à les cueillir? Peut-être même vous me devez vos yeux, & tous nos cœurs ſavent aſſez quels yeux ce ſont que les vôtres. Pour votre nez, il eſt certain que vous m'avez l'obligation de ce qu'il n'eſt pas groſſi, & il vaudrois autant que vous me le duſſiez entierement. Ne vous offenſez point de ce que je vous preſente un Memoire ſi exact de tout ce que vous me devez, vous n'êtes pas d'une generoſité qui me puiſſe diſpenſer d'une pareille exactitude, & quoi que toute votre perſonne me ſoit preſentement engagée, je ne ſai ſi je pourrai faire valoir toutes mes pretentions legitimes, & ſi je ne trouverai pas bien des non-valeurs. N'alles pas dire qu'il n'y a tout au plus que le viſage qui me ſoit obligé, & que tout le reſte n'étoit point en peril d'être endommagé par la petite Verolle. Le viſage c'eſt tout, c'eſt par le viſage qu'on eſt belle, c'eſt lui qui eſt caution pour tout ce qui ne ſe voit pas, & même ſa beauté ſe répand ſur tout ce qui ſe voit; il me ſemble qu'un beau bras n'eſt point beau s'il n'appartient à un beau viſage. Ainſi qui a des droits ſur le viſage, en a ſur tout; & quand même les miens ſe borneroient là, ou que l'on m'y réduiroit, je tâcherois à prendre patience; mais auſſi comme un viſage eſt propre à bien des choſes, je vous avouë que je ne le diſpenſerois d'aucune des fonctions dont il eſt capable. Mes menaces ne vous font-elles point de peur, & n'euſſiez-vous point mieux aimé avoir la petite Verolle tout du long? Vous en euſſiez rapporté un viſage qui n'eût rien dû à perſonne. Cependant ne vous effrayez point, je tâcherai à vous traiter de ſorte que vous n'ayez point de regret de n'avoir pas été gâtée par la petite Verolle.

Je ſuis ſi genereux que j'ai oublié à vous compter un des plus conſi-

derables articles que vous me deviez, & je ſuis reduit à ne le mettre ici que par apoſtille. Je me voi chargé de la haine de toutes les Belles Femmes qui ſavent que mon remede vous a preſervée d'être marquée. Elles avoient déja fondé de grandes eſperances ſur votre petite Verolle, elles prétendoient bien qu'après cela il n'y auroit plus rien de divin à votre Beauté, & que votre viſage auſſi-bien que le leur ne ſeroit plus que celui d'une belle Mortelle, car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en être reduite là. Il faudra que je me cache quand vous reparoîtrez: toutes ces femmes me veulent autant de mal que ſi c'étoit moi qui les effaçaſſe, & ma condition ne ſeroit pas plus mauvaiſe quand je ſerois une fort jolie fille. Comment l'entendez-vous, Mademoiſelle? Ne me payerez-vous pas de l'injuſtice de tout votre ſexe?

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XXVIII.

JE croi, Monſieur, que je ferai bien d'en uſer avec vous ſur la mort de Monſieur votre Beaufrere, comme j'en ai uſé avec Madame votre Sœur. Monſieur ſon Mari étoit homme de grand merite, fort eſtimé dans ſa profeſſion, elle vivoit fort bien avec lui; mais enfin elle eſt veuve, & très-riche, & encore fort jeune. Je n'ai jamais pû déterminer ſi je lui ferois un compliment de condoléance ou de conjouïſſance. Selon la bienſeance & la coûtume, il ne pouvoit pas y avoir de doute, mais ſelon la verité il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude je lui ai envoyé pour toute choſe un blanc-ſigné. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots fort ſpirituellement, à ce qu'il me ſemble, *Je remplirai votre blanc-ſigné dans un mois.* Ne voulez-vous pas bien, Monſieur, que je vous en envoye un pareil?

A MONSIEUR DEST...

LETTRE XXIX.

LE Mariage de ma Niéce dont vous me demandez des nouvelles, nous jette tous dans un embaras très-ridicule, & pourtant très-ſerieux. Je vous revelerai en confidence le ſecret de notre Famille. La petite creature a pris ſon Mari en averſion, & ne veut point abſolument s'acquiter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas le lendemain des Nôces d'aller dire au Mari tout ce que la coûtume ordonne qu'on diſe de ſottiſes, il nous reçut trés-froidement; elle au contraire, je ne l'ai jamais vûë ſi gaye. Je ne comprenois rien à cela, ſinon que je croyois que le chagrin du nouveau Marié vint des reproches ſecrets d'une mauvaiſe conſcience, & que la jeune Femme lui inſultât; il eſt pourtant certain qu'elle eût dû en ce cas-là prendre ſa part du chagrin. Mais j'étois bien éloigné de la verité, c'eſt qu'elle étoit ravie d'avoir fait enrager ſon Mari pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans ſa bizarrerie, que s'étant mariée contre ſon inclination, elle ſe fait un plaiſir extrême de s'en vanger, & le ſuccès de ſes vengeances lui donne une gayeté qui la rend encore plus aimable. Ma Sœur qui eſt fort devote, eſt au deſeſpoir de voir ſa fille ſe damner, & ſe damner d'une façon ſi particuliere, que cela en eſt encore mille fois plus chagrinant; car aſſurément vous trouverez peu de femmes ſujettes au peché que fait ma Niéce. Sa Mere lui a fait venir les meilleurs Theologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de ſa conſcience, & lui ont prouvé ſavamment & par de beaux Paſſages, qu'il faloit coucher avec ſon Mari; elle leur a toujours répondu gayement & follement, que ce n'étoit pas là une affaire qui ſe dût décider par des paſſages, & s'eſt jettée dans des raiſonnemens ſi burleſques, que ces Meſſieurs avoient quelquefois de la peine à garder le ſerieux qu'ils étoient obligez d'avoir. A leurs doctes remontrances ſuccedent les tendres careſſes du Mari, & elle reſiſte également à ces differentes ſortes d'attaques. Il eſt vrai qu'il y auroit plus de ſujet d'eſperer quelque choſe des raiſonnemens des Docteurs, que des agrémens du Mari; c'eſt une figure qui la raffermiroit dans ſa re-

reſolution quand la Théologie l'auroit ébranlée. Il ſe rend le plus aimable qu'il peut; le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé ſur ſa perſonne, comme les Docteurs ſur l'eſprit de Madame, & rien n'a encore réuſſi. Au moins a-t-il cela de bon qu'il ne ſe décourage point, mais je doute que l'on puiſſe autant eſperer de la conſtance d'un Mari que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant, c'eſt-à-dire, un certain droit à ce qu'il demande, eſt juſtement ce qui lui fait tort, il obtiendroit plus aiſément ce qui ne lui ſeroit nullement dû. A cela près, ne ſeroit-il pas heureux de ſe trouver engagé dans une entrepriſe d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage ?

AU MEME.

LETTRE XXX.

IL faut que je vous avouë le mauvais ſuccès d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma Niéce pour la reduire à ſon devoir. Nous ſavions qu'elle devoit aller conſulter un certain Aſtrologue Italien, dont une femme de ſes Amies lui avoit parlé. Je crus qu'il ne ſeroit pas mauvais de prendre les devans auprès de lui, pour lui faire dire ce qui nous conviendroit. J'allai donc trouver le Charlatan, qui d'abord me proteſta fort qu'il ne diroit rien qu'il ne l'eût lû dans les Aſtres, mais une petite gratification que je lui offris le fit reſoudre à alterer un peu le texte à l'endroit où le grand Livre du Ciel traite de la deſtinée de ma Niéce. Comme elle a de l'eſprit, je m'imaginai qu'il faloit la tromper avec adreſſe, & je dis à l'Aſtrologue de lui prédire qu'aſſurément elle auroit beaucoup d'Enfans. Je prétendois que ſur cette fauſſe Prédiction elle deſeſperât de pouvoir toujours réſiſter à ſon Mari, & ſe ſoûmît aux ordres du Deſtin, mais elle a pris la choſe tout autrement que je n'avois prévû. Elle a dit, j'aurai des Enfans, ce ne ſera pas aſſurément de cet homme-ci; j'en aurai beaucoup, je ſerai donc bien-tôt veuve, & de là elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore longtems à combattre & à ſe défendre, & eſt devenuë d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela même lui fournit une réponſe pour ceux

ceux qui la prennent du côté de la conſcience, car elle les aſſûre qu'elle fera quelque jour penitence de ſon péché, & quand on lui repreſente que peut-être elle y mourra, puiſqu'elle peut mourir avant ſon mari, elle ne fait que ſoûrire avec un certain air de confiance fondé ſur les Aſtres. Cette penitence qu'elle fera avec un ſecond Mari lui plaît fort, & elle a l'ame aſſez bonne pour avoir beaucoup d'envie d'être bien-tôt en état de faire ſon ſalut. Soyez ſûr que ſelon ſon compte ſa converſion ſera très-ſincere, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne faſſe pour la rendre irreprochable. Elle m'a confié la prédiction, & je lui ai avoué pour l'en deſabuſer, que j'en étois l'auteur, je le lui ai fait dire par l'Aſtrologue même; elle croit qu'on lui veut faire prendre le change, & s'en tient avec une grande foi au premier rapport des Aſtres. Le pauvre Mari ne ſait plus où il en eſt, & je croi qu'il ira bien-tôt conſulter auſſi quelque Devin ſur la rebellion de ſa Femme. · Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là, je ne ſai pas comment ils la prendront; il eſt certain que ſur la terre on n'en feroit quaſi que rire. Les Maris ſont ridicules ſans qu'il y ait de leur faute, dès qu'il plaît à leurs femmes qu'ils le ſoient. En voici une qui deshonore le ſien par excès de chaſteté, invention toute nouvelle. Ne croyez-vous pas que ce ſont les femmes qui pour ſe vanger de certaines loix incommodes qui leur ont été impoſées par les hommes, en ont fait d'autres par leſquelles elles tranſportent ſur les hommes le ridicule de leurs propres actions?

AU MEME.

LETTRE XXXI.

C'Eſt une ſource d'évenemens plaiſans que le mariage de ma Niéce. Elle a été priſe de vapeurs cruelles qui lui font même avoir des viſions très-déſagreables, comme des Têtes de mort, & des Cercueils; tous les Medecins qu'elle a conſultez lui ont ordonné ſon Mari. Elle a d'abord rejetté l'Ordonnance bien loin, & a dit qu'abſolument on lui trouvât quelqu'autre remede. Nous lui avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une medeci-

ne fût agreable, & que le dégoût même qu'elle cauſoit étoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moi je lui offris les ſoins & les hommages d'un Amant après ceux de ſon Mari, comme on a coûtume de prendre un petit morceau de ſucre après une medecine pour en perdre promptement le goût. Les vapeurs qui redoubloient ont fortifié nos raiſonnemens : & enfin après deux ans de mariage eſt venuë la nuit des Nôces. Le Mari ne ſe ſent pas de joye, trop heureux d'avoir été pris en medecine, & par Ordonnance de la Faculté. Tout ce qui le fâche, c'eſt qu'il eſt un trop bon remede, & que les vapeurs ont ceſſé trop tôt ; il craint de n'être plus neceſſaire, & je ſoupçonne que l'autre jour il s'informa ſerieuſement à un habile Medecin, s'il n'y avoit point quelque ſecret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point ; je m'en éclaircirai. La petite Femme de ſon côté eſt honteuſe d'être guerie, elle a preſque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne ſeroit pas fâchée d'avoir à reprocher à ſon Mari qu'il ne lui auroit ſervi de rien ; c'eſt peut-être une choſe dont elle eſt incommodée que de le voir en état de triompher de ſes ſuccès, & de faire l'important. De toutes les viſions déplaiſantes qu'elle avoit, il ne lui eſt reſté que celle de ce Mari, qui malheureuſement eſt plus fixe que celles qu'elle avoit dans ſes vapeurs, & plus difficile à chaſſer. Cependant elle ſe croit déja groſſe, & faiſant reflexion ſur ſon avanture, elle a conçû une plus haute eſtime que jamais pour ſon Aſtrologue. Lui avoir prédit qu'elle auroit beaucoup d'enfans, ſans lui prédire de veuvage ! Cela eſt merveilleux, car dans les diſpoſitions où elle étoit, il n'y avoit nulle apparence, & ſans toutes ces Têtes de mort, & ces Enterremens qu'elle voyoit, jamais ſon Mari ne lui eût été rien. Eſt-il poſſible que les Aſtres en ſachent tant ? Elle voit bien que je la trompois en lui ſoutenant que j'étois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens preſentement pour le bien de la choſe. Aſſurément elle va ſe rendre aux étoiles, & à ſon Mari, il faut bien avoir des enfans pour contenter les Aſtres qui le veulent. Elle diſoit l'autre jour à une de ſes amies en lui vantant ſon Aſtrologue, qu'il n'y avoit point d'incredulité qui pût tenir contre les choſes particulieres, & hors de toute apparence, qu'il lui avoit prédites. Que cela ſe répande, il n'en faut pas davantage pour renverſer deux ou trois cens têtes de Femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fauſſeté qu'on lui a ſuggerée.

Digitized by Google

A MONSIEUR L...

LETTRE XXXII.

JE vous ai promis de vous apprendre des Nouvelles du Mariage de R.... Je ne ſai ſi j'étois prévenu, & ſi je me ſuis figuré qu'il étoit effectivement, comme je croyois qu'il dût être, mais je l'ai trouvé embaraſſé, & preſque honteux d'être marié. Il a raiſon, il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites ſur le chapitre des Femmes, & d'une infinité de plaiſanteries qu'il avoit debitées contre le Mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes, mais de bonne-foi il les a faites de ſi mauvaiſe grace, & d'un ton ſi humilié, que nous avons eu pitié de lui. Le voilà convaincu d'être fragile, & plus fragile qu'un autre; il ruine ſa fortune pour une petite figure, jolie à la verité, mais qui n'en aura peut-être pas grande reconnoiſſance. Pourquoi auſſi déclamer contre les Femmes avant ſoixante ans? encore ſeroit-il de bonne heure. Pourquoi faire profeſſion de ne les eſtimer pas quand on ſent qu'on les peut aimer? Ce n'eſt pas par l'eſtime qu'on y eſt pris ordinairement, il ne leur importe pas beaucoup ſi les reflexions qu'on fait leur ſont contraires, pourvû que le temperament de ces Raiſonneurs-là leur ſoit favorable. Si j'étois en la place de R... & que je me fuſſe autant engagé d'honneur que lui à ne me point marier, je haïrois bien une jolie perſonne de l'avoir épouſée. La condition du pauvre R... eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'afin qu'il puiſſe ſe ſauver à l'égard du public, il faut que la Dame ſoit une Heroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il lui faut encore bien de l'eſprit; il n'en ſera pas quitte comme les autres pour être deshonoré ſi elle a des galanteries, il le ſera même ſi elle n'a pas de l'eſprit comme un Ange, & ſon honneur y eſt également intereſſé. Je ſerois bien fâché d'être obligé à garantir tant de perfections dans une Femme. Auſſi le même chagrin où ſeroit un autre qui apprendroit de la ſienne quelque hiſtoire peu agréable, il l'a quand il n'entend pas louër Madame de R... autant qu'il voudroit. Connoiſſez-vous un homme plus marié que celui-là? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quelqu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le Ma-

Digitized by Google

ri, double, triple, centuple du ridicule commun ! Quelle grêle de plaiſanteries ! Je frémis de la ſituation où il eſt. Mon cher Ami, ne perdons jamais le reſpect pour les Femmes en general, ni pour le mariage, ni pour toutes les choſes auſquelles elles peuvent s'intereſſer. Nous ſommes trop expoſez à leur vangeance.

A MONSIEUR DE B...

LETTRE XXXIII.

VOyons ſi vous ne prendrez point pour une Fable ce que je vais vous conter. Un Homme dont la Femme avoit quelques galanteries, devint cruellement gouteux, & un beau jour il lui parla à peu près en ces termes: *Vous ſavez, Madame, que je ſuis aſſez aiſé à vivre, juſqu'ici je ne vous l'ai pas fait remarquer, mais c'eſt en quoi je l'ai été davantage. Vous jugez bien que j'ai dû voir ce qui ſe paſſoit entre vous, & tels & tels*, qu'il lui nomma. *Ah ! Monſieur*, s'écria la Dame en rougiſſant & d'un air fort embaraſſé, *on vous a fait de mauvais rapports. Laiſſez-moi dire*, reprit-il avec le flegme que vous voyez à Auguſte dans cette belle Scene qu'il a avec Cinna au commencement du cinquieme acte, & en effet celle-ci y reſſemble aſſez. *Je ſai donc toute votre hiſtoire, j'y jouë un perſonnage aſſez conſiderable pour la ſavoir, ce n'eſt pas là de quoi il eſt queſtion. Juſqu'à preſent vous avez ſuivi le grand chemin des jeunes Femmes, je ne le trouve pas étrange, je m'y étois bien attendu. Mais vous faiſiez grace à vos Amans lorſque vous aviez un Mari qui ne leur eût peut-être cedé ſur rien; je ne doute pas que vous ne leur ayez fait valoir cette préference que vous leur donniez; & que vous n'ayez eu l'art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât toujours de la conſideration. Maintenant cela ne ſe peut plus, me voici accablé des goutes, vos Amans croiront vous être neceſſaires, vous n'avez plus de Mari dont vous leur puiſſiez faire un ſacrifice, ils vous manqueront de reſpect, ils vous traiteront comme la femme d'un gouteux, je ne ſaurois vous en dire davantage. Songez-y, vous romprez ces ſortes de commerces, ſi vous m'en crayez, ils ne vous conviennent plus. Le conſeil que je vous donne ne peut jamais être plus deſintereſſé; je ſuis gouteux,*

teux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde. Elle voulut répondre & nier encore, mais il n'en fit que rire, & l'envoya penſer bien ſerieuſement à ce qu'il lui avoit dit. Savez-vous ce qui en eſt arrivé? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Meſſieurs qui avoient pris d'autres eſperances, & effectivement je croi que c'eſt ici pour la premiere fois que la goute d'un Mari a vuidé la Maiſon d'Amans; ſelon les apparences il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces évenemens qu'il eſt impoſſible de deviner. Les intereſſez ne ſe fuſſent pas aviſez de faire des vœux pour la ſanté de ce Mari; elle leur étoit pourtant neceſſaire. Si vous me demandez comment j'ai ſû cette avanture, il eſt certain que dans un Roman j'en ſerois quitte pour mettre quelqu'un derriere la tapiſſerie; mais quand je vous verrai, je vous dirai quelque choſe de meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne ſai quel effet cela fera ſur vous, pour moi j'admire le bon ſens extraordinaire du Mari. Tant que ſa Femme n'a eu à ſon egard que les fonctions de Femme, il a ſouffert quelle ſe ſoit partagée, elle n'en valoit pas moins, mais il devient infirme, il a beſoin que ſa Femme devienne ſa Garde, une Garde ne fait pas bien ſon devoir ſi elle eſt partagée, il trouve moyen de jouïr ſeul de ſa Femme lors qu'il la reduit à prendre cette qualité. Il s'en reſſaiſit, non par le caprice ordinaire de la jalouſie, mais par de très-ſolides raiſons qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les Maris entendiſſent pour enlever leurs Femmes au monde galant. On ſeroit aſſez équitable pour les leur ceder quand ils auroient ces raiſons à dire, mais en verité on ne peut pas ſe prendre à celles qui les font agir ordinairement; auſſi paroit-il aſſez par l'experience qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il eſt, la Dame dont je vous parle paſſe les journées au chevet du lit de ſon Mari, & j'ai conçû une telle eſtime pour lui, que je croi qu'il ſe fait conter par la Belle les particularitez de ſes amours, & qu'il s'en réjouït avec elle.

A MONSIEUR DE S...

LETTRE XXXIV.

JE m'étonne que vous ſoyez ſurpris de ma rupture avec Madame d'H... vous ne ſongez donc point à l'horrible infidelité qu'elle m'a faite, vous ne ſongez point qu'elle s'eſt miſe dans le jeu. Cette maudite Baſſette eſt venuë pour achever de dépeupler l'Empire de l'Amour qui étoit déja en aſſez mauvais état, c'eſt le plus grand fleau que la colere celeſte lui pût envoyer. Combien de gens qui avoient reſiſté à la maladie de l'Hombre, ſont emportez par la Baſſette ? Madame d'H... eſt malheureuſement de ce nombre. Dès que ce jeu parut, mon amour s'alarma; car les Amans, comme vous ſavez, ſont bien délicats. J'eus des preſſentimens funeſtes, je priai la Dame de me faire des ſermens qui me raſſuraſſent ſur la Baſſette, je lui fis prononcer contre elle des maledictions qui vous feroient dreſſer les cheveux à la tête, ſi j'oſois vous les repeter, & huit jours après la voilà qui prend pour la Baſſette une paſſion demeſurée; on ne la trouve plus que dans un Cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies avec un viſage enflâmé & des yeux ardens, ſont attentifs à une eſpece d'operation magique qui s'y paſſe devant eux; n'y eut-il que la laideur dont elle va être, il auroit bien fallu l'abandonner. Vous ne reconnoîtriez pas ſon teint qu'elle avoit ſi beau. Quinze jours de Baſſette l'ont plus brouillé, & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze Enfans, ou quinze années, & ce jeu-là peut être appellé l'Art de viellir en peu de tems. J'ai été la voir à des heures où je n'avois point à craindre de trouver la Baſſette chez elle, elle étoit ſeule effectivement, mais elle avoit des yeux de Baſſette devant elle, & méditoit profondement ſur la ſuite des Cartes. Elle me regardoit d'une vûë égarée, & il ne ſortoit de ſa bouche que des *Alpiou*, & des *ſept & le va*; quels mots en amour ! Jugez s'il y auroit une conſtance qui pût être à l'épreuve de tout cela; jaurois mieux aimé que l'on m'eût donné un Rival que j'aurois fait enrager en cent manieres, mais comment me vanger de la Baſſette ? Il lui faut ceder ce que j'aime ſans eſperer de m'en pouvoir reſſentir. Voilà ce qu'il y a

de

de plus cruel au monde. Tout ce que je puis faire, eſt de prendre pour mon Rival un certain homme d'aſſez mauvaiſe mine juſqu'à preſent inconnu, qui vient tailler chez Madame d'Her.... & qui en reçoit tous les matins des Billets, par leſquels elle s'aſſure de lui pour l'aprèsdînée. Il eſt bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour ſon Rival. Mais enfin c'eſt toujours quelqu'un à qui on peut faire un tour, quand on ſera de mauvaiſe humeur, & cela vaut mieux que rien.

AU MEME.

LETTRE XXXV.

JE ſuis vangé de Madame d'H.... Elle a fait de groſſes pertes qui l'ont épuiſée, & même elle s'eſt ſi bien échauffé la poitrine au Jeu, que ſon Medecin vient de la condamner au lait d'Aneſſe. Malade & ſans argent elle ſonge à me rappeller, ſa maiſon eſt redevenuë fort tranquille, & ſi je veux, les deux perſonnes qui y ſeront les plus aſſidues, ſeront l'Aneſſe le matin, & moi le ſoir. Mais je délibere quelquefois ſi je dois renouer; c'eſt une tête qui a tourné dès que la Baſſette s'eſt preſentée à elle, elle m'a planté là avec une legereté & une promtitude merveilleuſe; & ſi je lui retrouve plus de calme dans l'eſprit, elle le doit au lait d'Aneſſe. En verité je ſuis fort bleſſé de cette idée-là. Elle fût donc devenuë tout-à-fait folle s'il n'y eût point eu d'Aneſſes au monde. Pour ſa beauté, il eſt certain que ſans leur ſecours, c'en étoit fait. J'aurois aſſez d'inclination à attendre qu'elle ſe fût entierement rétablie, & que le lait de cette pauvre Bête ſe fût changé aux Lis & aux Roſes dont ſe compoſe le viſage d'une Déeſſe; mais s'il faut qu'elle ſe chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'Aneſſe ne lui profitera point; ainſi je croi après tout que ce ſera bien fait de travailler à la remettre de concert avec ce charitable Animal, qui n'y a pas tant d'interêt que moi. Si nos ſoins réuſſiſſent, elle redeviendra fort aimable, ſur tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans ſon eſprit, & en auront chaſſé l'agitation ridicule que la Baſſette y produiſoit.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE XXXVI.

J'Apprens que vous êtes bien embarraſſée, ma chere Couſine, & que vous n'avez guere de ſujet de l'être. Où eſt, je vous prie, la difficulté? Mr. le Marquis de la F.... veut vous épouſer ſecrettement, & votre vertu ne s'accommode pas de ce parti-là. Vous voudriez qu'il y eût trois Bans prononcez haut & clair, enſuite des Fiançailles dans les formes, & puis des Nôces où tous les Parens vinſſent dire des ſottiſes; ma foi, je croi que vous vous moquez. Il y a bien d'honnêtes Perſonnes qui ſe marient ſur une ſimple promeſſe, quelquefois ſur des Lettres aſſez ſujettes à interpretation; quelquefois ſur rien, à la maniere de l'Age d'or, où l'on ne ſavoit ni lire ni écrire, & où il falloit bien que l'on ſe paſſât de Contrat. Pour vous, vous aurez Contrat & Prêtre, que vous faut-il davantage? Si l'affaire me regardoit, je trouverois que c'en ſeroit trop. Voulez-vous que la ceremonie pour être dans toute ſon étenduë, mette en peril dix mille livres de rente, qu'il en coûteroit à Monſieur de la F.... à qui ſa vieille folle de Tante qui vous hait à la mort, pourra jouër un tour ſi elle ſait qu'il vous ait épouſée? C'eſt un raffinement de vertu bien ſurprenant que d'avoir peur d'un Mariage ſecret; & au contraire, avec cette vertu que vous avez, vous ne devriez jamais vous reſoudre à être timpaniſée trois fois de ſuite à haute voix dans une Egliſe, où l'on apprendroit à tout le monde, qu'en tel tems vous rendriez Monſieur tel Maître de votre perſonne. Comment pourriez-vous vous montrer après cela? Comment ſoûtenir les regards des honnêtes Gens, qui ſauroient à point nommé les actions libertines que vous auriez deſſein de faire, ou que vous auriez faites? Ayez plus de pudeur, ma chere Couſine, vous ne ſavez peut-être pas de quoi il eſt queſtion, & de là vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire myſtere; mais ſi vous le ſaviez une fois, je ne croi pas que vous vouluſſiez que perſonne vous en crût capable; ſur tout je ne croi pas que vous en pûſſiez faire la confidence à un perſonnage auſſi venerable qu'un Prêtre, vous ne la feriez ſans doute qu'à Monſieur le Marquis, parce qu'il ſeroit l'hom-

Digitized by Google

l'homme du monde le mieux disposé à vous pardonner vos foiblesses. Trouvez donc bon que l'on vous redresse un peu sur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vû & au su de tout le monde. Vous serez Madame de la F.... & on vous apellera Mademoiselle d'Her.... Vous serez encore de l'aimable troupe des Filles, qui paroîtront vos pareilles, & le seront peut-être. Vous pourrez n'entendre point certaines choses que des indiscrets disent quelquefois, & il vous sera permis d'en rougir, au lieu que si votre Mariage étoit declaré, il faudroit que vous prissiez un air un peu moins innocent, & plus capable; enfin vous conserverez toutes les minauderies de Fille, cela sera délicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons, & comment ne les aimeroit-elle pas? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. Vous pourrez les mettre en usage à l'égard de Monsieur de la F... même vous serez une demi-Fille pour lui; & tant que vous ne porterez pas son nom, il vous restera quelque sorte de droit d'être un peu plus composée, & plus reservée à son égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propose, qui assurément doivent vous tenter. Ma chere Parente, ce qui décide l'affaire bien plus solidement, c'est la succession de la vieille Tante qu'il faut conserver; vous aurez dix mille livres de rente de plus, pour ne point porter pendant quelque tems le nom de Marquise de la F.... quoique vous en fassiez les fonctions. Je croi, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce parti, même à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquise de la F... sans en porter jamais le nom.

A LA MEME.

LETTRE XXXVII.

SAns mentir, ma chere Parente, je vous tiens trop heureuse dans votre petit Mariage clandestin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où avec toute votre vertu vous ne laissez pas de vous trouver embarquée. Vous savez de quel prix & de quel

UNIVERSIDAD CENTRAL BIBLIOTECA DERECHO

Digitized by Google

agrément eſt la difficulté de ſe voir, & la neceſſité d'y apporter beaucaup de précautions. Vous avez le plaiſir de recevoir quelquefois dans votre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint qui ne pût ſe débaraſſer des obſtacles qu'il rencontreroit, à qui vous avez laiſſé une porte entreouverte de votre propre main; & ce qui me paroît charmant, un homme qui entre ſans bruit, qui marche doucement, & ne fait point le Maître de la maiſon. C'eſt être née coëffée que de ne ſe point départir de cette ſevere ſageſſe dont vous faites profeſſion, & d'éprouver ces ſortes de delices, c'eſt-à-dire, de raſſembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignez ſeulement que la vieille Tante ne meure; il vous en reviendroit dix mille livres de rente, mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriez Mr. le Marquis & vous en ceſſant d'être contraints. Le Mariage clandeſtin eſt le moins Mariage, & par conſequent le meilleur; vous ne ſerez que trop tôt en plein Mariage, où vous aurez le loiſir de regretter votre premier état: alors vous connoîtrez la langueur, l'ennui, les bâillemens réciproques, & tous les autres fruits de l'entiere liberté, & vous voudriez de tout votre cœur avoir reſſuſcité la vieille Tante. Pourroit-elle jamais croire qu'elle fût ſi utile à une perſonne qu'elle aime auſſi peu que vous? Elle ſe pendroit ſi elle le ſavoit. Je fais reflexion ſur cela qu'il ne faut point vieillir; quand on eſt vieux, on eſt toujours attrapé par les jeunes gens de quelque maniere que ce ſoit. Cette pauvre bonne Femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant ſa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne meriteriez pas les plaiſirs, & après ſa mort pour continuer toujours d'être votre dupe, elle vous laiſſera dix mille livres de rente. La voilà bien.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA F...

LETTRE XXXIX.

VOtre avanture, Monſieur, ou plutôt celle de Madame la Marquiſe de la F... eſt toute des plus plaiſantes à mon ſens. On a pris

pris tous les ſoins & toutes les précautions du monde pour cacher une groſſeſſe, jamais Fille n'a plus ſouffert que ma pauvre Couſine ; enfin la Nourrice eſt arrêtée, le voyage ſe fait à la Campagne ſous des pretextes qui avoient épuiſé tout votre eſprit, & voilà deux Garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos meſures. Ils ſont tous deux reſolus à ſéjourner en ce monde-ci ; une ſeule Nourrice ne leur peut ſuffire, & la neceſſité d'en trouver une ſeconde évente le ſecret dans tout le Village, voilà le plus burleſque malheur qui vous pût arriver. Ne deviez-vous pas ſonger auſſi qu'un Mariage clandeſtin n'eſt pas comme un Mariage ordinaire, & que les Enfans s'y font deux à deux? Si le Roi vouloit beaucoup peupler ſon Roiaume, il n'en permettroit pas d'autres, je croi même qu'on ne verroit quaſi plus naître des Filles; vous n'en aurez apparemment qu'après la mort de Madame votre Tante, & alors auſſi vous n'aurez qu'un Enfant à la fois; mais juſque là il faut que la vertu du Mariage clandeſtin opere. Votre ſecret étant en peril par la fecondité ineſperée de Madame de la F... vous avez parfaitement bien fait de prendre les devans auprès de Madame votre Tante, & de lui faire dire qu'il étoit arrivé une petite avanture à Mademoiſelle d'Her... avec le Chevalier... Elle croit ce conte d'autant plus aiſément qu'elle hait beaucoup la Demoiſelle; & étant une fois prévenuë, elle ne lui fera de ſa vie l'honneur de croire qu'elle puiſſe être mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquiſe qui eſt à plaindre, il faut que ſa pudeur ſe faſſe bien à la fatigue, Mariage clandeſtin, deux Enfans à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier... bruit qui ſera reçû peut-être chez de certaines gens; voilà bien des affaires à ſoûtenir. Il y a quelque Demon malicieux qui en veut aux perſonnes qui ſe piquent de ſageſſe, c'eſt lui qui lui jouë de ces ſortes de tours-là ; il eſt vrai auſſi qu'il eſt fort redouté, & qu'on ne s'expoſe guere à ſa colere. Que ſert à ma Couſine toute ſa pruderie? Ne la voilà-t-il pas deshonorée pour le Chevalier... qui n'y a pas grand' part, & qui pourtant, vain comme il eſt, aidera de tout ſon pouvoir à l'Hiſtoire quand il viendra à la ſavoir? Si j'étois en votre place, je craindrois que par l'experience, la Marquiſe de la F... ne vînt à ſe dégoûter de la vertu. Il eſt vrai pourtant que comme c'eſt principalement à elle qu'elle doit votre cœur, elle aura plus de peine à ceſſer de l'aimer.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE D'HER.

LETTRE XL.

VOtre Mari ſe plaint de vous, & très-ſerieuſement, & il a raiſon. Il dit que vous ne jouez plus bien le perſonnage de Fille, & qu'il eſt aiſé de s'appercevoir que vous avez eu deux enfans; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroît point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur école pour vous apprendre à vivre. Je vois bien que depuis le bruit qui a couru de votre avanture, vous êtes bien-aiſe qu'on vous croye mariée; mais ſerieuſement que vous importe? Vous n'avez plus d'honneur, c'eſt celui de votre Mari, & de là vient qu'il y a aſſez de Femmes qui ne ſe mettent en peine de rien, parce que ce qu'elles font eſt plus ſur le compte de leurs Maris, que ſur le leur. Mais on ne ſait ſi vous en avez un. On le ſaura quelque jour; & en attendant, ſi j'étois en votre place, je prendrois plaiſir à jouïr des avantages d'une réputation douteuſe, à entrer également parmi les Femmes de bien qui vous croiront mariée, & parmi les Coquettes qui ne le croiront pas. Vous ſerez de ces deux mondes differens ſi vous voulez, juſqu'à la declaration de votre Mariage; car quand vous en ſerez une fois venuë là, & que vous aurez repris tous les dehors de la vertu, les Coquettes ne voudront plus de vous, & aſſurément vous y perdrez; leur monde eſt le plus joli. Si vous étiez charitable, vous ſongeriez qu'à l'heure qu'il eſt il y a quelques perſonnes tendres & fragiles qui ſe flatent que vous n'êtes point mariée, & qui ſur votre exemple ſe conſolent d'une fécondité qui n'a peut-être pas été ſi grande que la vôtre; ne leur enviez point cette conſolation, en donnant trop à entendre que vous êtes la Marquiſe de la F... on le croit déja aſſez, & on eſt aſſez diſpoſé à vous rendre juſtice. Le Chevalier... lui-même, à qui Monſieur le Marquis s'étoit aviſé de donner les deux enfans, quoi qu'il ait été d'abord aſſez flaté de ce bruit, & qu'il l'ait reçû avec toute la modeſtie capable de le confirmer, n'a pourtant oſé s'y jouër long-tems; il a fait reflexion que la choſe ne ſeroit pas toujours douteuſe, que vous ne vous gouverniez pas de ſorte que ſa vanité pût tirer quelque profit de ce bruit à la faveur

Digitized by Google

veur de l'ambiguité de votre conduite, & qu'il viendroit quelque éclairciſſement fâcheux pour ceux qui ne ſe ſeroient pas aſſez défendus d'adopter les enfans d'autrui ; il a donc pris le parti de nier de la bonne ſorte, & du vrai ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui ſoit cru. Repoſez-vous ſur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettez point en peine d'y aider. Vous êtes bienheureuſe que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille Tante une fois frapée & frapée agréablement de vos pretendus amours avec le Chevalier... ne ſe ſoit pas aviſée de craindre que vous fuſſiez ſa Niéce ; mais n'en faites pas trop, ſoyez encore quelque tems ſans vous piquer trop de vertu, après quoi vous vous en donnerez tant qu'il vous plaira. Ce ſera une belle choſe à voir quand vous aurez lâché la bride à toute votre ſageſſe.

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE XLI.

DEpuis trois jours, Mademoiſelle, je ne fais que penſer à la queſtion ſur quoi vous m'avez fait l'honneur de me conſulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerez, mais beaucoup plus de cette derniere eſpece. Je vous avouërai cependant qu'il y en a qui vous ſiéront mieux les uns que les autres. Je ne ſuis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avez l'air trop doux ; je ne ſuis point d'avis non plus qu'on vous peigne en Bergere, vous avez l'air trop fier ; j'ai imaginé un habillement qui n'a aucun des inconveniens qu'on pourroit trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoiſe. Si vous ne ſavez pas quelle ſorte d'habillement c'eſt, informez-vous-en, on vous le dira. Il eſt vrai que cet habillement-là eſt difficile à ſoûtenir, & qu'il y auroit bien peu de Femmes qui y paruſſent avec avantage ; mais ne vous mettez pas en peine, je vous répons qu'il vous ſiéra bien. Il eſt fort galant, & en même tems fort ſimple, deux choſes qu'on a de la peine à faire rencontrer dans un même habit ; ces Iroquoiſes entendent bien comment il faut ſe mettre. Il m'eſt venu une petite imagination qui pourra ſervir à orner le Tableau, c'eſt que comme les Iroquoiſes,

auſſi bien que Meſſieurs leurs Maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne ſera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerez quelqu'un par maniere d'amuſement, cela s'accordera avec la figure d'Iroquoiſe que vous aurez, & avec votre caractere. Voilà, Mademoiſelle, tout ce que j'ai pû imaginer de plus galant & de plus convenable; je vous avouerai que je ſuis fort content de l'invention qui eſt particuliere, & je croi que vous le ſerez auſſi quand vous y aurez bien penſé.

A LA MEME.

LETTRE XLII.

JE ne diſconviendrai point, Mademoiſelle, qu'après la figure d'Iroquoiſe que j'avois imaginée pour vous, la plus convenable ne ſoit celle de Flore que votre Peintre vous donne. Vous êtes bien digne de l'Empire des Fleurs, & nous autres nous ſerions bienheureux ſi vous vouliez vous en contenter, & ne regner que ſur les Roſes & les Violetes. Ne fera-t-on point paroître dans le Tableau le Zephire votre Amant? Vous devez vous en accommoder aſſez; il n'eſt propre qu'à des fonctions legeres, & qui ne vous alarmeront pas; le plus grand deſordre qu'il vous cauſera, ſera de mêler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger votre Robe, & de ſe gliſſer adroitement entré elle & vous; mais comme cela ſe fera ſans ſcandale, & qu'il n'y paroîtra preſque pas, je ne croi pas que vous le trouviez mauvais. Enfin puiſque vous dites ſouvent que vous n'aimez pas les Amans ſi ſolides; le Zephire ſera juſtement votre fait; cependant quand vous aurez tâté quelque tems d'un Dieu ſi frivole, j'eſpere que vous en reviendrez aux ſimples Mortels, quoi qu'ils ſoient un peu plus groſſiers. J'ai bien envie de ſavoir comment votre Peintre réuſſira à votre Portrait, ſon entrepriſe eſt hardie; il y a tant de graces ſur votre viſage qu'il faudroit faire un Portrait de chacune en particulier; en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la ſimplicité qui eſt dans votre air, un autre pour la fineſſe qui y brille; mais de prétendre les peindre toutes enſemble, douceur, fier-

Digitized by Google

fierté, ſimplicité, fineſſe, & tout le reſte, je ne croi pas que cela ſe puiſſe; je ne ſai ſeulement pas par quel hazard la nature a pû faire un mélange ſi heureux, ni comment dans votre perſonne elle a ſi bien proportionné la doſe de chaque agrément. Elle ſeroit bien empêchée à en faire autant une ſeconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine; quand il ſongera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avez, un autre lui échapera, ſon pinceau en laiſſera paſſer aſſurément quelques-uns ſans les repreſenter, au lieu que mon cœur n'en laiſſe paſſer aucun qui ne ſoit vivement ſenti. Il n'y a que lui au monde qui tienne un compte exact de tous vos charmes, mais cet emploi-là eſt un peu dangereux.

A LA MEME.

LETTRE XLIII.

NE l'avois-je pas bien dit qu'il y auroit une partie des beautez de votre viſage qui ne ſe laiſſeroient point peindre? Je les connois, elles ne ſont pas ſi aiſées à gouverner, & il s'en faut bien que l'on ne faſſe d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que votre Peintre vous fait extrémement valoir l'effet qu'a produit votre portrait qui a été vu chez lui, & qu'il prétend qu'il eſt le plus beau du monde, parce qu'en le voyant, Mr. l'Envoyé de... eſt devenu amoureux de vous. Ce n'eſt pas une grande merveille. Un Allemand auroit grand tort, s'il ne ſe rendoit à la dixiéme partie de vos charmes, & s'il faloit que vous les employaſſiez tous contre lui. Le voilà fort aſſidu auprès de vous, & fort épris, vous n'auriez qu'à faire porter votre Portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous verriez venir de toutes parts des Envoyez qui ne feroient que pour vous; au lieu que celui-ci étoit venu d'abord pour des Negociations qu'à la verité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entens parler de quelque deſſein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée, je vous déclare qu'en ce cas-là je ferai voir votre Portrait aux Ambaſſadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roi leur Maître, & que cela faſſe une diverſion. Votre beauté eſt ſi fort de tous les Païs, que

Digitized by Google

que je ne doute point qu'elle ne fit le même effet ſur les Africains que ſur les Allemands. Ne prendriez-vous point plaiſir à aller faire enrager tout le Serrail du Roi de Maroc, & à lui rendre trois ou quatre cens Femmes inutiles ? Vous aimez à faire des malices, celle-là ſeroit aſſez jolie ; il vaudroit toujours mieux prendre ce parti-là, que d'aller ſe faire Allemande de gayeté de cœur.

A LA MEME.

LETTRE XLIV.

A Quoi ſert de feindre ? Je ne ſuis point fâché du petit accident qui vous eſt arrivé à la Chaſſe. Il vous ſervira à vous faire voir que la chaſte Diane ne veut point de vous. Il eſt aſſez honteux qu'une ſi ſage Déeſſe vous rebute ; mais enfin depuis Caliſto, qui fut malheureuſement découverte à un bain pour n'être pas d'une taille irreprochable, Diane a pris réſolution de ne plus recevoir à ſa ſuite de jolies Nymphes, parce qu'elle les croit toutes ſujettes à caution ; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait ſentir que vous ne lui conveniez pas. Venus d'un autre côté, qui n'eſt pas ſi vertueuſe & ſi farouche, vous tend les bras d'une maniere riante & agreable. Vous n'aurez point à craindre avec elle des chûtes de cheval, ni des meurtriſſeures univerſelles ; il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois auſſi garder le lit ; il y a de la peine par tout, mais du moins quand vous garderez le lit de par Venus, elle vous aura fourni d'avance de quoi vous conſoler ; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les Liévres de ſon Empire, aſſurément vous ne ſeriez pas payée de l'incommodité que vous ſouffrez preſentement. Abandonnez donc ce mêtier-là, ſi vous m'en croyez, vous y êtes trop peu propre. Je voudrois que vous euſſiez pû voir comment vous vous prépariez à la Chaſſe, ce malheureux jour que vous y allâtes. Vous aviez raſſemblé toutes vos graces naturelles & acquiſes, vous aviez pris un air vif, animé, & tout à fait aimable ; vous aviez redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il eût été queſtion de tout cela pour prendre un Liévre. C'eſt que vous ne connoiſſez qu'une ſorte de Chaſ-

Digitized by Google

Chaſſe, & que vous vous imaginiez que ce qui vous a réuſſi avec les hommes, vous doit réuſſir auſſi avec les bêtes. Contentez-vous de la premiere ſorte de capture, vous n'entendez que celle-là. D'une converſation où vous aurez pris tout ce qu'il y aura eu de gens de merite, on ne vous rapportera point dans un Caroſſe toute meurtrie & toute briſée, comme on fit l'autre jour de cette maudite Chaſſe, où vous ne prîtes rien.

A LA MEME.

LETTRE XLV.

JE ne doute pas, Mademoiſelle, que ce ne vous ſoit une grande conſolation dans votre mal d'avoir un Medecin auſſi appliqué que... Il ne s'eſt pas contenté de voir tout le côté ſur lequel vous étiez tombée, il a voulu abſolument qu'on lui montrât l'autre auſſi, pour voir s'il n'y avoit point de meurtriſſeures par contre-coup, & Dieu-merci il n'y a rien trouvé; mais enfin cela eſt toûjours d'une grande exactitude. Pour moi, je conſeillerai à toutes les jeunes & jolies perſonnes de prendre ce Medecin-là. Je ne ſai quelle récompenſe il aura pour avoir gueri vos bleſſures; mais je tiens que de les avoir vûës, c'eſt déja une récompenſe ſuffiſante. Je m'informerai à lui de quelques particularitez touchant votre perſonne, dont je croi qu'il n'y a point d'autre mortel qui puiſſe parler. Apparemment vous ne l'avez pas obligé fort étroitement au ſecret, & l'y euſſiez-vous obligé le plus étroitement du monde, vous êtes trop belle pour que le ſecret vous dût être gardé. Ce n'eſt pas pourtant que j'aye beſoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ai qu'a voir la Venus de Medicis, & m'imaginer vos habits ſur cette admirable Figure; vous voilà. J'ai appris une choſe que je vous avouë que je n'euſſe jamais cruë; je ne m'attendois point que dans les endroits écorchez, il y dût jamais revenir une auſſi belle peau que celle qui y étoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer ſi bien deux fois de ſuite à faire une peau? Cependant on m'aſſure que la ſeconde eſt tout auſſi belle qu'étoit la premiere; vous avez une beauté bien opiniâtre, & bien à l'épreu-

ve de toutes ſortes d'accidens. Je croi, Dieu me pardonne, que ſi vous aviez perdu un œil, il vous en reviendroit à la place un autre auſſi beau. Faites deſormais tout ce qu'il vous plaira, Mademoiſelle, retournez à la chaſſe, montez à cheval, tombez-en, il n'y a à craindre que pour votre vie, votre beauté eſt en ſureté tant que vous vivrez. S'il vous étoit reſté de cet accident-ci des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'euſſent eu leur agrément?

A MONSIEUR DE F....

LETTRE XLVI.

J'Ai paſſé dans mon petit Voyage par le Gouvernement de notre Ami Saint... & il m'a prié de vous donner de ſes nouvelles. Vous allez être ſurpris d'apprendre que fait comme vous le connoiſſez, il eſt l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plaît, c'eſt qu'il eſt aſſez naturel pour en être ſurpris lui-même. Toutes les Femmes ébloüies de l'éclat de ſa dignité, lui font les yeux doux, & comme il n'avoit point du tout été gâté par celle de Paris, il rit de tout ſon cœur de ſe voir devenu tout à coup les delices de toutes les Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui ſans cela le ſeroit aſſez: il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de Mr. le Gouverneur; mais depuis ce tems-là on ne fait plus que médire & que plaiſanter du bel homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il joüe dans tout cela un fort bon perſonnage; l'amour ne lui a jamais été rien, ſa paſſion dominante eſt la raillerie, & il reſſemble autant à un Singe par dedans que par dehors. Ces Femmes font des pas vers lui, & il recule fondé ſur ſa laideur, qui ne lui permet pas, dit-il, de porter ſes regards ni ſes penſées ſur de ſi belles perſonnes, & il leur avoüe avec une ingenuité affectée qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui eſt encore plus laide que lui, dont il ait pû obtenir quelque choſe. Sur cela on lui tient des diſcours generaux contre la beauté des hommes; & il prétend même qu'une fort jolie Creature ayant été aſſez naïve pour lui dire en rougiſſant & en baiſſant les yeux qu'il n'étoit point ſi laid, il le lui

Digitized by Google

lui ſoûtint, & le prouva par le dénombrement de toutes ſes laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers ſur lui, parce qu'elle a été Maîtreſſe du précedent Gouverneur; il dit qu'elle a conſervé de ſon ancienne élevation des manieres hautes, & qu'elle lui fait entendre que les autres, qui ne ſont pas ſtilées comme elle aux affaires du Gouvernement, ne ſont pas dignes de lui. Mais les autres auſſi ſe ſervent de cette raiſon-là même pour l'exclure du rang où elle aſpire, & on inſinuë ſouvent à Mr. le Gouverneur qu'elle n'a à lui donner que les reſtes de ſon prédeceſſeur. Beau combat entre toutes ces Belles pour un ſi laid Perſonnage, & qui même ne fait que s'en moquer ! Je voudrois que vous euſſiez été des converſations que nous avons euës ſur ce ſujet en beuvant enſemble. Je n'ai jamais vû ſon ſtile burleſque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompenſe de ſes ſervices que d'être envoyé parmi toutes ces têtes folles qui lui fourniſſent une ample matiere de ſe réjouïr. Il n'y a en ce païs-là que les hommes qui ſoient ſages, car je n'en ai pas vû un ſeul touché de l'honneur d'être amoureux de Madame la Gouvernante, ils n'ont point cette noble ambition.

A MONSIER DE LA S...

LETTRE XLVII.

N'Empêchez-vous point votre Ami de faire la folie à laquelle il ſe prépare ? J'en tremble par l'interêt que vous me faites prendre en lui. Quoi ! parce qu'il a ſurmonté tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon Mariage, & qu'il eſt enfin poſſeſſeur de la Belle... il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la Campagne, réſolu d'y paſſer ſa vie avec elle ſeule, & jaloux de partager ſa vûë avec d'autres ? Quel tranſport eſt-ce là ? Le plus adorable objet qui ſoit dans l'Univers ne ſe peut-il pas bien poſſeder au milieu de Paris ? Que... attende encore quatre ou cinq ans ; s'il trouve au bout de ce tems-là que la retraite & la ſolitude lui ſoit neceſſaire pour jouïr pleinement de ſon bonheur, on ſouffrira qu'il ſe retire dans les deſerts avec ſa Nymphe; s'il veut même, on lui donnera un terme beaucoup plus court; mais

enfin il ne faut pas compter ſur un commencement de Mariage, la ſuite y reſſemble trop peu. Dites-moi, s'il vous plaît, il ſeront deux à cette Campagne; s'ils ne ſont tous deux également charmez, la Campagne ne vaudra rien. Eſt-il ſûr du goût de cette Belle qu'il vient d'épouſer? Se contentera-t-elle de ne voir toûjours que des arbres & lui? Il faudroit pour ce qu'il fait pouvoir répondre & de ſoi & d'un autre, & la moitié de cela, qui eſt la plus aiſée, eſt encore au deſſus de la force humaine, il ne ſonge pas qu'une ſolitude, où il ſera continuellement avec ce qu'il aime ſans aucune diſtraction, uſera ſa paſſion en moins de rien, elle ſera plus épuiſée d'un mois de Campagne qu'elle n'eût été d'une année de ſejour à la Ville. Ce n'eſt pas ainſi que les paſſions doivent être conduites, il faut étendre leur durée avec adreſſe, & les faire filer pour ainſi dire, autant qu'on peut, en ſe ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations même. Votre Ami n'entend guere cet art-là. Pour moi je m'en ſers, & m'en trouve bien.

AU MEME.

LETTRE XLVIII.

VOus ſouvient-il de ce que je vous mandai il y a deux mois? Je trouvai hier votre Ami à la Comedie. Le voilà déja revenu à Paris, & il a fait encore bien pis, il a laiſſé ſa femme à la Campagne. Il eſt vrai qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrêtera ici que quelques jours; mais voulez-vous gager que cette petite affaire ira lentement. J'ai déja connu ſon refroidiſſement à ſes manieres de parler, elles ſont pourtant les mêmes qu'elles étoient il y a deux mois, mais elles ne ſont pas ſoûtenuës du même air. Il étoit aiſé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer ſon contentement, maintenant il ne ſe ſert que par habitude de ſes anciennes expreſſions; il dit froidement des choſes vives; & en verité il ne les dit que pour ſe ſauver du deshonneur d'un changement ſi prompt. Il ſent lui-même cette difference, & évite une matiere qui étoit il y a quelque tems la ſeule dont il pût parler. Il me paroît tout honteux de n'être plus ſi amoureux qu'il étoit. Il employe même en parlant de l'amour quelques

Digitized by Google

ques termes peu reſpectueux ; il lui donne les noms de folie, d'entêtement, corrigez à la verité, par quelques Epithetes honorables, mais il n'importe, il ne parloit pas toûjours ainſi. Je le plains ; il s'eſt engagé non ſeulement envers Madame . . . mais ce qu'il y a de pis, envers le public à être toûjours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoûtumât à la diminution de ſa tendreſſe, & lui fît quartier ; mais le public qui n'y a nul interêt ne lui en fera point, il exigera de ce pauvre Garçon qu'il demeure à ſa Campagne ; s'il y manque, comme aſſurément il y manquera, Dieu ſait les plaiſanteries. Il auroit bien de l'obligation à qui lui feroit dans peu quelque Procès qui l'obligeroit à venir ſejourner à Paris, je lui conſeillerois de s'y rétablir inſenſiblement en prenant d'abord un appartement dans une Auberge, & puis comme l'affaire traîneroit, une Maiſon. Il faudra qu'il revienne d'un air humble, & preſque demandant grace. Quelle folie auſſi de s'aller confiner à la Campagne en publiant par tout, *je ſuis amoureux pour le reſte de ma vie, je n'ai plus beſoin du commerce des hommes !*

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE XLIX.

NE doutez point, Mademoiſelle, que je n'aye été charmé de la maniere dont vous vous tirâtes hier de la perilleuſe converſation que vous eûtes avec cette Demoiſelle qui venoit vous livrer un aſſaut de bel eſprit. Je croi bien qu'elle ſortit perſuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle, mais je vous en eſtime davantage d'avoir ſû remporter ſur elle une Victoire qui ne l'ait pas bleſſée. Il y eut de votre part la plus ingenieuſe malice du monde à lui laiſſer avoir de l'eſprit tant quelle voulut, & à ne placer de tems en tems que des choſes ſimples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeller de ſes hautes idées, ſi elle vous eût bien entenduë. Sans mentir, je ne vous ai jamais trouvée plus ſpirituelle, ni même plus belle, parce qu'une crainte ſecrette de vous laiſſer ſurpaſſer anima vos yeux & votre viſage, & que l'application que vous aviez à jetter du ridicule ſur de ſi beaux diſcours, rendit votre air plus

Digitized by Google

fin. Juſqu'à preſent quand j'ai été touché de quelqu'un, je lui ai toujours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit, j'avois regret à laiſſer imparfaite une belle idée qui devoit regner dans mon eſprit, & je l'achevois de ma pure liberalité, mais de bonne foi, je ne vous donne rien, vous êtes la premiere perſonne que j'aye animée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ſes charmes. Auſſi je ne pourrai me vanger de vous comme j'ai fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lors que je n'étois pas content. Votre mérite tiendra toujours bon contre mes reſſentimens, & je ne m'attens point à avoir jamais la conſolation de vous trouver moins aimable, quand même j'aurai le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me ſemble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais, mais enfin je vous ai promis de ne vous dire jamais rien que de vrai. Rien que de vrai en amour ! Cela n'eſt preſque pas concevable; il faloit que je fuſſe déja bien fou quand je vous fis une ſemblable promeſſe. Si jamais vous permettiez à ma Raiſon de revenir un peu, je vous déclare que je prétendrois bien recommencer à mentir ſelon la coûtume de la vraye galanterie. Juſque-là, je ne ſai combien de petits artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles, je ſavois aſſez bien jouer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces manieres vives qui ſeduiſent, & j'ai vû plus d'une aimable perſonne ſe paſſionner à mes repreſentations; mais je renonce avec vous à tout mon acquis, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne ſoit vrai ne vaut pas la peine d'en parler. Il ſeroit beau voir mes autres paſſions ſe comparer à celle-ci!

A LA MEME.

LETTRE L.

JE n'ai point encore éprouvé d'empire ſi rude que le vôtre. Quoi! vous dites qu'il n'eſt pas poſſible que je ne vous trompe, parce que j'ai marqué juſqu'à preſent trop de plaiſir à être avec vous; &

& qu'il na pas paru que je me ſois ennuyé un ſeul moment ? Vous prétendez que cela n'eſt pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manieres. En verité je ſuis bien malheureux ; il ne me ſera point permis de ne me point ennuyer, lors qu'effectivement je ſuis le plus content du monde ! Comment voudriez-vous que je fiſſe ? Il n'y a que trois ans que j'ai l'honneur de vous voir, tous vos agrémens me ſont encore nouveaux, & de la maniere dont vous les ſavez renouveller, & les faire ſucceder les uns aux autres, vous en avez encore pour plus de vingt ans, ſans tomber dans aucune repetition de charmes. Attendez que ce tems-là ſoit paſſé, je tâcherai de faire alors ce que vous ſouhaitez de moi, je m'ennuyerai ; il me ſemble que c'eſt-là ſe mettre à la raiſon. Je ſai bien que ce qui rend l'amour de ſi peu de durée, c'eſt qu'on le pouſſe toûjours au-delà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extaſe perpetuelle auprès de ce qu'on aime, toûjurs également ravi & enchanté. La nature ne comporte point cela, & apparemment vous voulez ménager ma tendreſſe, en lui accordant la permiſſion de ſe relâcher quelquefois. Le motif eſt obligeant, & vous pouvez croire que j'en ſens bien le prix ; mais enfin, Mademoiſelle, il n'eſt pas poſſible d'avoir la complaiſance de s'ennuyer avec vous. Cherchez qui vous faſſe ſa Cour à ce prix-là. Je doute que Def . . . même, Perſonnage ſi ennuyé & ſi ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEVALIER de L...

LETTRE LI.

VOus êtes donc ſur le point d'épouſer l'aimable Devote, a qui vous faites la Cour depuis ſi long-tems, & vous renoncez pour elle à l'Ordre de Malte ? Vous alliez vous faire un bon Religieux, & vous avez changé ces penſées pieuſes en des deſſeins de Mariage. Voilà comme les belles Devotes ſont dangereuſes pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne faſſe pas conſcience de vous ôter à la Chrétienté, dont vous euſſiez ſoûtenu les interêts toute votre vie contre les Othomans ; car vous ne vous ſouvenez plus qu'il y ait des Turcs

Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous deſormais qu'ils ne faſſent bien des conquêtes. Peut-être n'a-t-elle pas ſongé à cela ; mais ſi je vous voulois du mal, je lui repreſenterois combien vous êtes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par votre Mariage. Peut-être auſſi croit-elle en vous épouſant, & en vous convertiſſant faire une Caravane auſſi glorieuſe à la Chrétienté, que toutes celles que vous euſſiez faites contre les Turcs. Mais, dites-moi, ne ſeriez-vous pas bien embaraſſé, ſi au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de Nobleſſe, pour vous recevoir Chevalier, Mademoiſelle de G... vous demandoit vos preuves de devotion, avant que de vous recevoir pour ſon Mari ? Je ne croi pas que vous en ayez d'autre juſqu'à preſent que votre tendreſſe pour elle, mais apparemment elle ſe contente de cette preuve-là, & en attendant qu'elle vous inſpire un amour divin, elle s'accommode toujours de l'amour profane qu'elle vous a inſpiré. Les Devotes ſavent bien aller à leurs fins : je gage que celle-ci, ſous pretexte de vouloir vous convertir, vous aime ; & que dans tous les ſermons qu'elle vous fera, la vertu de fidelité conjugale ne ſera pas oubliée. Au fond comme elle aura été l'inſtrument de votre converſion, il ſera juſte qu'elle en ait le profit. Je vous aſſure qu'aucune converſion n'eut jamais un inſtrument plus agreable, & qu'il y auroit dans le monde bien plus de Devots qu'il n'y en a, s'il y avoit beaucoup de Devotes comme elle. Adieu, mon cher Chevalier, hâtez-vous d'empêcher qu'on ne puiſſe plus vous donner ce nom.

A MONSIEUR D. L.

LETTRE LII.

LA nouvelle que vous m'apprenez eſt fort plaiſante. Quoi ! Mademoiſelle de S. P. eſt mariée ? Je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'Amour, à ce que je voi, en uſe en grand Seigneur, il marie les Filles qui l'ont ſervi. Cela va donner courage aux autres, peut-être y en aura-t-il, qui ſur l'exemple de Mademoiſelle de S. P. negligeront un peu leur conduite, & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui par ſa ſeule valeur ſera devenu Maréchal

Digitized by Google

chal de France, en va faire tuer dix mille autres qui aſpireront à la même élevation; & la Belle dont nous parlons va faire autant de Demoiſelles de bonne volonté, qui ſe flateront d'attraper à la fin un Mari. Il faut qu'elle ait eu de l'eſprit pour choiſir juſte entre tous ſes Amans, celui qui étoit capable de l'épouſer. Elle ne s'eſt point amuſée à voir de la vertu inutilement, elle n'en a eu qu'une fois, mais à propos; il y a bien des perſonnes dont elle n'eſt pas trop eſtimée, qui n'auroient pas l'adreſſe d'en faire autant. Ce pauvre Monſieur... eſt à plaindre d'avoir été le ſeul qu'elle ait jugé digne de ſa vertu; il eſt vrai pourtant qu'il ſe l'eſt attiré par ſa ſottiſe naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle le diſtinguât. Je ris quand je ſonge à ce que vous me dites, qu'avec un Billet de quatre lignes, elle le mettoit dans des raviſſemens de deux mois, & qu'un jour qu'il ſe hazarda à lui baiſer le bras, cette fiere Perſonne le menaça de le bannir pour jamais de ſa préſence. Je ſuis bien perſuadé préſentement qu'il ne faut que ſavoir placer les choſes; ces rigueurs-là étoient aſſez ridicules, mais bien placées, elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'après le Sacrement même elle n'ait eu bien de la peine a ſe ſoûmettre au rigoureux devoir d'une Femme, & qu'elle n'ait rendu ſon Mari le plus heureux de tous les Conquerans par la difficulté de la conquête. Elle aura bien fait; le bonheur qu'elle lui pouvoit donner, avoit beſoin d'aſſaiſonnement.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE LIII.

JE vous vis hier ſi ſenſible à l'*Opera*, Mademoiſelle, & hors de là vous me le paroiſſiez ſi peu, que je ne puis m'empêcher de vous le reprocher. Apparemment vous laiſſez agir votre cœur à l'*Opera*, parce qu'il n'y a rien de vrai, & vous vous contraignez avec moi, parce qu'il y a trop de verité dans tout ce que je vous dis; je ne ſai comment vous l'entendez, mais ce devoit être tout le contraire. J'ai beau vous dire des choſes touchantes, elles ne vous font point tirer votre mouchoir de votre poche; ſi du Méni les diſoit, il y auroit bien des

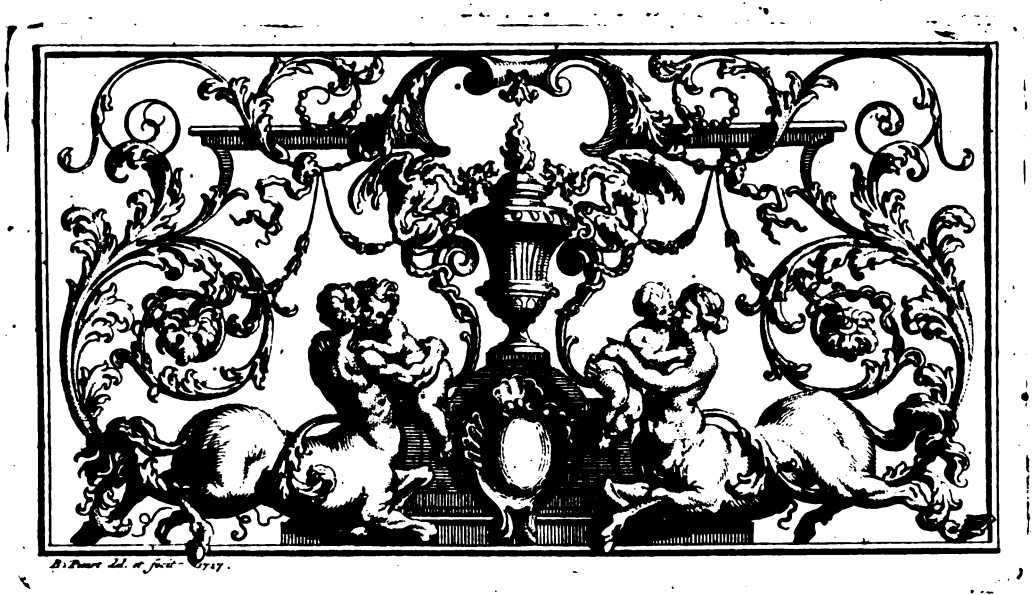
larmes verſées. Eſt-ce qu'on ne pourra vous toucher ſans vous tromper ? Ce ſeroit une deſtinée aſſez fâcheuſe, pour vous & pour moi, & peut-être encore plus pour moi, qui perdrois toute eſperance à votre égard. La plus jolie choſe du monde eſt une jolie perſonne comme vous, qui eſt vivante, c'eſt-à-dire qui a des ſentimens, car les ſentimens & la vie c'eſt une même choſe, & qu'eſt-ce à votre avis, de n'être vivante qu'à l'*Opera* ? Songez que vous ne vivrez tout au plus que trois fois la ſemaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à Monſieur de Lulli. Cela s'appelleroit ne vivre que par machines, & comme ces perſonnes infirmes qui ne ſubſiſtent qu'à force de remedes. Il faudroit aſſembler un grand nombre de gens, préparer de la Muſique avec beaucoup d'art & de peine ; faire retentir à vos oreilles je ne ſai combien d'Inſtrumens ; & tout cela, pour vous faire avoir quelque petit ſentiment ; pour moi, ſi j'étois en votre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme ſeul ſuffiroit pour cela, & pourvû que vous apportaſſiez de votre part de certaines diſpoſitions, vous ſeriez plus vivante en voyant & en écoutant cet homme-là, que vous ne l'êtes à l'*Opera* même. Enfin la vie ne conſiſte pas à prendre de l'air dans ſes poumons, & à le rendre, elle conſiſte à prendre dans ſon cœur, & à rendre des ſentimens. C'eſt par là que la vie de l'*Opera* eſt très-imparfaite ; vous prenez quelque choſe, il eſt vrai, mais vous ne le redonnez point ; du Méni vous a touchée, mais je vous déclare qu'il ne ſe ſoucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure maniere, puiſqu'enfin cela ſe peut.

FIN.

OEUVRES MELÉES.

Digitized by Google

Digitized by Google



SA MAJESTE' CZARIENNE ayant fait ſavoir à l'Académie Roiale des Sciences, qu'il vouloit bien lui faire l'honneur d'être à la tête de ſes Honoraires, l'Académie chargea ſon Sécretaire de lui en écrire : Ce qu'il fit en ces termes.

SIRE,

L'HONNEUR que Votre Majeſté fait à l'Académie Roiale des Sciences, de vouloir bien que ſon auguſte Nom ſoit mis à la tête de ſa Liſte, eſt infiniment au deſſus des idées les plus ambitieuſes qu'elle pût concevoir, & de toutes les actions de graces que je ſuis chargé de Vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous eſt preſque permis de compter parmi les nôtres, marquera éternellement l'Epoque de la plus heureuſe révolution qui puiſſe arriver à un Empire, celle de l'établiſſement des Sciences & des Arts dans les vaſtes Païs de la domination de Votre Majeſté. La victoire que vous remportez, SIRE, ſur la barbarie qui y regnoit, ſera la plus éclatante & la plus ſinguliere de toutes vos victoires. Vous vous êtes fait, ainſi que d'autres Heros, de nouveaux Sujets par les armes; mais de ceux que la naiſſance Vous avoit ſoûmis, Vous vous en êtes fait par les connoiſſances qu'ils tiennent de Vous, des Sujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heureux, plus dignes de Vous obéïr; Vous les avez conquis aux Sciences,

Digitized by Google

ces, & cette eſpece de conquête, auſſi utile pour eux, que glorieuſe pour Vous, Vous étoit réſervée. Si l'exécution de ce grand deſſein cconçû par Votre Majeſté s'attire les applaudiſſemens de toute la Terre, avec quel tranſport de joye l'Académie doit-elle y mêler les ſiens, & par l'interêt des Sciences qui l'occupent, & par celui de votre gloire, dont elle peut ſe flater deſormais qu'il rejaillira quelque choſe ſur elle ! Je ſuis avec un très-profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Royale des Sciences.*

De Paris ce 27. Décembre 1719.

LE CZAR ayant fait l'honneur à l'Académie de lui répondre, le Secretaire eut encore l'honneur d'écrire au CZAR la Lettre ſuivante.

SIRE,

L'Académie Roiale des Sciences eſt infiniment honoré de la Lettre que Votre Majeſté a daigné lui écrire, & elle m'a chargé de lui en rendre en ſon nom de très-humbles actions de graces. Elle Vous reſpecte, SIRE, non ſeulement comme un des plus puiſſants Monarques du Monde, mais comme un Monarque qui emploie la grande étenduë de ſon pouvoir à établir les Sciences, dont elle fait profeſſion, dans de vaſtes Païs où elles n'avoient pas encore penetré. Si la France a crû ne pouvoir mieux immortaliſer le nom d'un de ſes Rois qu'en ajoûtant à ſes titres celui de Reſ-

Digitized by Google

Reſtaurateur des Lettres, quelle ſera la gloire d'un Souverain, qui en eſt dans ſes Etats le premier Inſtituteur ! L'Académie a fait mettre dans ſes Archives la Carte de la Mer Caſpienne dreſſée par ordre de Votre Majeſté ; & quoique ce ſoit une piece unique & très-importante pour la Géographie, élle lui eſt encore plus précieuſe en ce qu'elle eſt un monument de la correſpondance que Votre Majeſté veut bien entretenir avec elle. L'Obſervatoire a été ouvert au Bibliothequaire de votre Majeſté, qui a voulu y deſſiner quelques Machines.

L'Academie la ſupplie très-humblement d'accepter les derniers Volulumes de ſon Hiſtoire, qu'elle lui doit, & qu'elle eſt bien glorieuſe de lui devoir. Je ſuis avec un très-profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Royale des Sciences.*

De Paris ce 15. Octobre 1721.

COMPLIMENT

Fait au Roi ſur ſon Sacre, par Monſieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoiſe, le 9. Novembre* 1722.

SIRE,

Au milieu des acclamations de tout le Roiaume, qui répete avec tant de tranſport, celles que VOTRE MAJESTE' a entendues dans Rheims,

Digitized by Google

Rheims, l'Académie Françoiſe eſt trop heureuſe & trop honorée de pouvoir faire entendre ſa voix juſqu'au pied de votre Trône. La naiſſance, SIRE, Vous à donné à la France pour Roi, & la Religion veut que nous tenions auſſi de ſa main un ſi grand bienfait: ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguſte Cérémonie. Nous oſons dire cependant que nous l'avions prévenuë; Votre Perſonne étoit déja ſacrée par le reſpect & par l'amour. C'eſt en elle que ſe renferment toutes nos eſperances; & ce que nous découvrons de jour en jour dans VOTRE MAJESTE', nous promet que nous allons voir revivre en même tems les deux plus grands d'entre nos Monarques, LOUIS à qui vous ſuccedez, & Charlemagne dont on vous a mis la Couronne ſur la Tête.

COMPLIMENT

Fait au Roi le 16. *Décembre* 1722. *ſur la mort de* MADAME, *par M.* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

SIRE,

Quand l'art de la parole ſeroit tout puiſſant, quand l'Académie Françoiſe, qui l'étudie avec tant de ſoin, le poſſederoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de VOTRE MAJESTE'. Vous regrettez très-légitimement, SIRE, une grande Princeſſe, qui couronnoit toutes ſes vertus par un attachement pour Vous, auſſi tendre que l'amour maternel. Quoique déja languiſſante, & attaquée d'un mal dont elle ne ſe diſſimuloit pas les ſuites, Elle voulut être témoin de la Cérémonie qui a conſacré Votre Perſonne, & remporter de cette vie le plaiſir de ce dernier ſpectacle, ſi touchant pour Elle. Nous oſons avouer, SIRE, que l'affliction que vous reſſentez de ſa perte nous eſt précieuſe; elle nous annonce dans VOTRE MAJESTE' ce que nous y déſirions le plus; combien doit être

être cher aux Peuples un Maître dont le cœur ſera ſenſible, & capable de s'attendrir pour eux.

COMPLIMENT

Fait le 16. Decembre 1712. à Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc D'ORLEANS, *Regent du Royaume, ſur la mort de* MADAME, *par M.* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Academie.*

MONSEIGNEUR,

Tout le Royaume partage la douleur de V. A. R. Les larmes que vous donnez au lien le plus étroit du ſang, & aux vertus de l'auguſte Mere que vous perdez; il les donne à ſes vertus ſeules, & il rend à ſa mémoire le tribut, dont les Princes doivent être le plus jaloux. Sa bonté & ſon humanité lui attiroient tout ce que la dignité n'eſt pas en droit d'exiger de nous; ſi les qualitez du cœur faiſoient les rangs, ſa droiture, ſa ſincerité, ſon courage lui en auroient fait un au deſſus même de celui où ſa naiſſance l'avoit placée : Elle a conſervé dans tout le cours de ſa vie cette égalité de conduite, qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame, & d'un certain calme reſpectable qui y regne. La France ſe glorifioit d'avoir acquis cette grande Princeſſe, & lui rendoit graces des exemples qu'Elle donnoit aux perſonnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres, ſont ordinairement encore plus touchez que les autres, des pertes que fait la vertu; du moins le ſommes-nous davantage de tout ce qui vous intereſſe, MONSEIGNEUR, nous à qui vous accordez une protection, que vos lumieres rendent ſi flateuſe pour nous. Si j'oſe parler ici de moi, l'Academie Françoiſe ne pouvoit avoir auprès de Vous un Interprete de ſes ſentimens qui en fût plus pénetré, ni qui tînt à V. A. R. par un plus long, plus ſincere & plus reſpectueux attachement.

Digitized by Google

REPONSE

De Monſieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Academie Françoiſe, au Diſcours que S. A. M. le Cardinal* DU BOIS, *premier Miniſtre, fit a cette Academie, le 3. Decembre 1722. lorſqu'il y fut reçû.*

MONSEIGNEUR,

Quelle eût été la joie du grand Cardinal DE RICHELIEU, lorſqu'il donna naiſſance à l'Académie Françoiſe, s'il eût pû prévoir qu'un jour le titre de ſon Protecteur, qu'il porta ſi légitimement, deviendroit trop élevé pour qui ne ſeroit pas Roi, & que ceux qui revêtus comme lui des plus hautes dignitez de l'Etat & de l'Egliſe, voudroient comme lui proteger les Lettres, ſe feroient honneur du ſimple titre d'Academicien !

Il eſt vrai, car V. E. pardonnera aux Muſes leur fierté naturelle, ſur-tout dans un lieu où elles égalent tous les rangs, & dans un jour où vous les enorgueilliſſez vous-même, il eſt vrai que vous leur deviez de la reconnoiſſance. Elles ont commencé votre élevation, & vous ont donné les premiers accès auprès du Prince, qui a ſi bien ſû vous connoître. Mais ce gtand Prince vous avoit acquitté lui-même envers elles, par les fruits de ſon heureuſe éducation, par l'étenduë & la varieté des lumieres qu'il a priſes dans leur commerce, par le goût qui lui marque ſi ſûrement le prix de leurs differens Ouvrages. Je ne parle point de la conſtante protection qu'il leur accorde, elles ſont plus glorieuſes de ſes lumieres & de ſon goût, que de ſa protection même. Leur grande ambition eſt d'être connuës.

Ainſi MONSEIGNEUR, ce que vous faites maintenant pour elles eſt une pure faveur. Vous venez prendre ici la place d'un Homme, qui n'étoit celebre que par elles, & quand V. E. lui envie en quelque ſorte cette diſtinction unique, combien ne la releve-t-elle pas?

M.

Digitized by Google

M. Dacier ſe l'étoit acquiſe par un travail de toute ſa vie, & qui lui fut toujours commun avec ſon illuſtre Epouſe, eſpece de communauté inouïe juſqu'à nos jours. Attaché ſans relâche aux grands Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine, admis dans leur familiarité à force de veilles, confident de leurs plus ſecrettes penſées, il les faiſoit revivre parmi nous, les rendoit nos contemporains; & par un commerce plus libre & plus étendu qu'il nous ménageoit avec eux, enrichiſſoit un ſiecle déja ſi riche par lui-même. Quoique ſa modeſtie, ou peut-être auſſi ſon amour pour les Anciens, lui perſuadât que leurs tréſors avoient perdu de leur prix en paſſant par ſes mains, ils ne pouvoient gueres avoir perdu que cet éclat ſuperficiel, qui ne ſe retrouve point dans des métaux précieux long tems enfouïs ſous terre, mais dont la ſubſtance n'eſt point alterée. Il emploioit une longue étude à pénetrer les beautez de l'Antiquité, un ſoin paſſionné à les faire ſentir, un zèle ardent à les défendre, toute ſon admiration à les faire valoir; & l'exemple ſeul de cette admiration ſi vive pouvoit ou perſuader, ou ébranler les Rebelles. Il a eu l'art de ſe rendre neceſſaire à Horace, à Platon, à Marc-Aurele, à Plutarque, aux plus grands Hommes; il a lié ſon nom avec les noms les plus ſûrs de l'immortalité, & pour ſurcroît de la récompenſe dûë à ſon mérite : ſon nom ſe trouvera encore lié avec celui de Votre Eminence.

Quel bienfait ne nous accordez-vous pas en lui ſuccedant ? Vous euſſiez pû nous favoriſer comme premier Miniſtre, mais un premier Miniſtre peut-il jamais nous favoriſer davantage, que lorſqu'il devient l'un d'entre nous ? Les graces ne partiront point d'une main étrangere à notre égard; & nous y ſerons d'autant plus ſenſibles, que vous nous les déguiſerez ſous l'apparence d'un interêt commun.

Auſſi les applaudiſſemens, que nous vous devions, ſeront-ils deſormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de louanges, il eſt facile de diſtinguer les voix de ceux qui admirent, & de ceux qui aiment. Toute votre gloire eſt devenuë la nôtre, & dans nos Annales particulieres, qui, auſſi-bien que l'Hiſtoire generale du Royaume, auront droit de ſe parer de vos actions & de vous, nous mêlerons à ce ſentiment commun d'ambition, un ſentiment de zèle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle eſt la nature du Miniſtere, dont juſqu'à preſent V. E. avoit été uniquement chargée, que l'éclat des ſuccès n'y eſt pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultez vaincuës. Les reſſorts des négociations doivent être inconnus, même

Digitized by Google

après leur effet; il faut les faire jouër ſans bruit, & ſacrifier courageuſement à la ſolide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate. Il n'y a que les évenemens qui la décelent, mais le plus ſouvent ſans rien découvrir du détail, qui en feroit briller le mérite, ils ſe font ſeulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand Genie, & donnent l'excluſion aux jeux de la fortune. Euſſions-nous prévû que nous ſerions tranquilles pendant une minorité, qui ſembloit inviter les Puiſſances voiſines à reprendre les armes? Euſſions-nous oſé en concevoir l'eſperance? Le regne du feu Roi, ſi brillant par une longue proſperité, & plus encore par les adverſitez héroïquement ſoûtenuës, & habilement réparées, l'union des deux Monarchies dans ſa Maiſon défenduë contre des efforts ſi violents & ſi opiniâtres, ſon pouvoir trop reconnu & trop éprouvé, un certain éclat du nom François, ajoûté par ce grand Monarque au pouvoir réel; enfin tout ce qui faiſoit alors notre gloire, faiſoit auſſi notre danger; les ſoupçons & les jalouſies ſe réveilloient, les équivoques des Traitez, les queſtions qu'ils laiſſoient indéciſes, ne fourniſſoient que trop de ces prétextes toujours prêts à ſervir tous les beſoins, ou toutes les paſſions, l'occaſion ſeule ſuffiſoit pour faire naître des Ennemis. Cependant un calme profond à regné en France, interrompu ſeulement par un leger mouvement de guerre. Quelle Intelligence a produit cette merveille? de quels moyens s'eſt-elle ſervie? Nous ignorons les moyens, mais l'Intelligence ne peut être cachée. Le Regent du Roiaume a penſé, ſon Miniſtre a penſé avec lui & a exécuté. Les ſiécles ſuivans en ſauront davantage, fiez-vous à eux, MONSEIGNEUR.

Ils ſauront, & c'eſt une connoiſſance que cette Compagnie leur doit particulierement envier, ils ſauront quelle Eloquence a ſecondé vos entrepriſes, combien elle étoit digne des matieres & de vous; ils jouïront des ouvrages qu'elle a produits, & que le tems preſent ou votre modeſtie nous dérobe. Un autre Cardinal François, élevé par ſon ſeul mérite à cette dignité, celebre à jamais par ſes importantes & difficiles négociations, vous a prévenu dans ce genre d'Eloquence, & en a laiſſé des modeles immortels. Il dédaignoit d'emploier d'autres armes que celles de la Raiſon; mais avec quelle noble vigueur employoit-il toutes les armes de la Raiſon! Quand il avoit les préventions ou les paſſions à combattre, ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Académie a été formée trop tard, & elle n'a pû poſſeder un Orateur d'un caractere ſi rare, mais il falloit qu'elle lui pût oppoſer un Rival.

Juſ-

Digitized by Google

Juſqu'ici les Traitez de Paix avoient la guerre pour veritable objet. On ſe ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ſes forces, ou plus de forces pour attaquer un Ennemi commun ; une haine diſſimulée par neceſſité, une vengeance méditée de loin, une ambition adroitement cachée, formoient toutes les liaiſons, & le déſir ſincere d'une tranquillité generale & durable, étoit un ſentiment inconnu à la Politique. C'eſt vous, MONSEIGNEUR, qui en ſuivant les vûës, &, ce qui nous touche encore davantage, le caractere du Prince dépoſitaire du Sceptre, avez le premier amené dans le monde une nouveauté ſi peu attenduë. Vous avez fait des Traitez de Paix qui ne pouvoient produire que la paix, vous en avez ménagé d'autres qui vinſſent de plus loin ſeconder vos principaux deſſeins; & par un grand nombre de ces liens differents, qui tiennent tous enſemble, & ſe fortifient mutuellement, vous avez eû l'art d'enchaîner ſi bien toute l'Europe, qu'elle en eſt en quelque ſorte devenuë immobile, & qu'elle ſe trouve réduite à un heureux & ſage repos.

Quel doit être pour tous les hommes le charme de ce repos, ſi les Souverains qui habitent une région ordinairement inacceſſible aux malheurs de la guerre, ont ſenti comme les peuples les avantages que leur apportoit la ſituation préſente de l'Europe! Ils les ont ſentis, & ſi vivement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la Pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de diviſion ſur une infinité de ſujets particuliers, ils ſe ſont rencontrez dans l'entrepriſe de procurer votre élevation, ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être pour la premiere fois ont ſacrifié leurs délicates jalouſies. Le Souverain Pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les Ambaſſadeurs, & vous avez paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Miniſtre de toutes les Cours.

Ce même eſprit, qui ſait ſi bien concilier, vous l'avez porté dans la grande affaire dont l'Egliſe de France n'eſt occupée que depuis trop long-tems ; mais combien les interêts politiques ſont-ils plus aiſez à manier, que ceux de Religion, que chacun ſe fait une loi de ſuivre tels qu'il les a conçûs, qui n'admettent point une modeſte déference aux lumieres ſuperieures d'autrui, qui ne peuvent ceder, je ne dis pas à des conſiderations étrangeres, mais même à d'autres interêts de Religion plus importants, qui enfin ſemblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une conſtance reſpectable ? Malgré ces difficultez renaiſſantes à chaque inſtant, des vûës ſages & ſage-

ment communiquées, des ſoins agiſſants avec circonſpection, mais toujours agiſſants, ont réuni les ſentimens de preſque tous les Prélats du Roiaume; & il nous eſt permis déſormais d'attendre une Paix entiere, où l'Egliſe n'aura plus rien à craindre du zèle & de l'amour même de ſes Enfans.

C'eſt dans cette diſpoſition ſinguliere des affaires generales que ſe fait le paſſage paiſible du plus glorieux regne qu'ait vû la France, à un regne également glorieux qu'elle eſpere. Nul obſtacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi, cultivées avec tant de ſoin par de ſi excellents Maîtres, ne ſe déployent dans toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ſes peuples heureux, & tout nous dit qu'il le voudra. Déja nos déſirs les plus impatients trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent, & nos eſperances à force de ſe confirmer de jour en jour, ne ſont plus de ſimples eſperances.

S'il étoit beſoin qu'elles s'accruſſent, elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune Monarque donne depuis quelque tems aux matieres du Gouvernement, par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là vous peſez à ſes yeux les forces de ſon Etat, & des differents Etats qui nous environnent; vous lui dévoilez l'interieur de ſon Roiaume, & celui du reſte de l'Europe, tel que vos regards perçants l'ont pénetré; vous lui démêlez cette foule confuſe d'interêts politiques, ſi diverſement embarraſſez les uns dans les autres; vous le mettez dans le ſecret des Cours étrangeres; vous lui portez ſans réſerve toutes vos connoiſſances acquiſes par une experience éclairée; vous vous rendez inutile autant que vous le pouvez.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que penſe l'Academie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir, le Sort l'avoit aſſez bien ſervie pour ne me charger jamais de parler en ſon nom à aucun de ceux qu'elle a reçûs après moi; il me réſervoit à une occaſion ſinguliere, où les ſentimens de mon cœur puſſent ſuffire pour une fonction ſi noble & ſi dangereuſe. Vous vous ſouvenez que mes vœux vous appelloient ici long-tems avant que vous y puſſiez apporter tant de titres; perſonne ne ſavoit mieux que moi que vous y euſſiez apporté ceux que nous préfererons toujours à tous les autres.

RE-

Digitized by Google

REPONSE

De Monſieur DE FONTENELLE *à Monſieur* NERICAULT DESTOUCHES, *lorſqu'il fut reçû à l'Academie Françoiſe le 25. Août* 1723.

MONSIEUR,

On ſait aſſez que l'Academie Françoiſe n'affecte point de remplacer un Orateur par un Orateur, ni un Poëte par un Poëte; il lui ſuffit que des talens ſuccedent à des talens, & que le même fonds de mérite ſubſiſte dans la Compagnie, quoique formé de differens aſſemblages. Si cependant il ſe trouve quelquefois plus de conformité dans les ſucceſſions, c'eſt un agrément de plus que nous recevons avec plaiſir des mains de la fortune. Nous avions perdu M. Campiſtron, illuſtre dans le genre Dramatique, nous retrouvons en vous un Auteur revêtu du même éclat. Tous deux vous avez joüi de ces ſuccès ſi flatteurs du Theatre, où la louange ne paſſe point lentement de bouche en bouche, mais ſort impetueuſement de toutes les bouches à la fois, & où ſouvent même les tranſports de toute une grande Aſſemblée prennent la place de la louange interdite à la vivacité de l'émotion.

Il eſt vrai que votre Theatre n'a pas été le même que celui de votre Prédeceſſeur. Il s'étoit donné à la Muſe Tragique, & quoiqu'il ne ſoit venu qu'après des Hommes qui avoient porté la Tragedie au plus haut degré de perfection, & qui avoient été l'honneur de leur ſiecle, à un point qu'ils devoient être auſſi le deſeſpoir éternel des ſiecles ſuivans, il a été ſouvent honoré d'un auſſi grand nombre d'acclamations, & a recueilli autant de larmes. On voit aſſez d'Ouvrages, qui ayant paru ſur le Theatre avec quelque éclat, ne s'y maintiennent pas dans la ſuite des tems, & auxquels le Public ſemble n'avoir fait d'abord un accueil favorable qu'à condition qu'il ne les revetroit plus; mais ceux de M. Campiſtron ſe conſervent en poſſeſſion de leurs premiers honneurs: ſon Alcibiade, ſon Andronic, ſon Tiridate vivent toujours,

&

& à chaque fois qu'ils paroiſſent, les applaudiſſemens ſe renouvellent, & ratifient ceux qu'on avoit donnés à leur naiſſance. Non, les campagnes où ſe moiſſonnent les Lauriers n'ont pas encore été entierement dépouillées; non, tout ne nous a pas été enlevé par nos admirables Ancêtres; & à l'égard du Théatre en particulier, pourrions-nous le croire épuiſé dans le tems même où un Ouvrage ſorti de cette Académie, brillant d'une nouvelle ſorte de beauté, paſſe les bornes ordinaires des grands ſuccès, & de l'ambition des Poëtes?

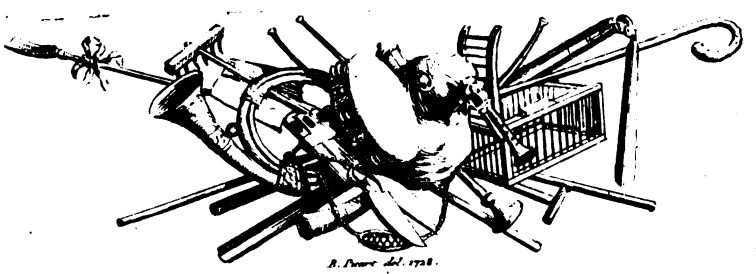
Pour vous, MONSIEUR, vous vous êtes renfermé dans le Comique, auſſi difficile à manier, & peut-être plus, que le Tragique ne l'eſt avec toute ſon élevation, toute ſa force, tout ſon ſublime. L'Ame ne ſeroit-elle point plus ſuſceptible des agitations violentes que des mouvemens doux? Ne ſeroit-il point plus aiſé de la tranſporter loin de ſon aſſiette naturelle, que de l'amuſer avec plaiſir en l'y laiſſant, de l'enchanter par des objets nouveaux, & revêtus de Merveilleux, que lui rendre nouveaux des objets familiers? Quoi qu'il en ſoit de cette eſpece de different entre le Tragique & le Comique, du moins la plus difficile eſpece de Comique eſt celle où votre genie vous a conduit, celle qui n'eſt Comique que pour la Raiſon, qui ne cherche point à exciter baſſement un rire immoderé dans une multitude groſſiere, mais qui éleve cette multitude preſque malgré elle-même à rire finement & avec eſprit. Qui eſt celui qui n'a pas ſenti dans le Curieux Impertinent, dans l'Irreſolu, dans le Médiſant le beau choix des caracteres, ou plutôt le talent de trouver encore des caracteres; la juſteſſe du Dialogue, qui fait qu'on ſe parle, & qu'on ſe répond, & que chaque choſe ſe dit à ſa place, beauté plus rare qu'on ne penſe; la nobleſſe & l'élegance de la verſification, cachées ſous toutes les apparences neceſſaires du ſtile familier?

De là vient que vos Pieces ſe liſent, & cette louange ſi ſimple n'eſt pourtant pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au Theatre, on le puiſſe lire. Combien de Pieces fardées par la repreſentation ont ébloui les yeux du ſpectateur & dépouillées de cette parure étrangere n'ont pû ſoûtenir ceux du Lecteur? Les Ouvrages Dramatiques ont deux Tribunaux à eſſuyer, très-differens, quoique compoſés des mêmes Juges, tous deux également redoutables, l'un parce qu'il eſt trop tumultueux, l'autre parce qu'il eſt trop tranquille, & un Ouvrage n'eſt plainement aſſuré de ſa gloire, que quand le Tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux.

La réputation que vous deviez aux Muſes, MONSIEUR, vous a en-

enlevé à elles pour quelque tems. Le Public vous a vû avec regret paſſer à d'autres occupations plus élevées, à des affaires d'Etat, dont il auroit volontiers chargé quelque autre moins neceſſaire à ſes plaiſirs. Toute votre conduite en Angleterre, où les interêts de la France vous étoient confiés, a bien vengé l'honneur du genie Poëtique, qu'une opinion aſſez commune condamne à ſe renfermer dans la Poëſie. Et pourquoi veut-on que ce genie ſoit ſi frivole ? ſes objets ſont ſans doute moins importants que des Traités entre des Couronnes, mais une Piece de Theatre qui ne fera que l'amuſement du Public, demande peut-être des reflexions plus profondes, plus de connoiſſance des hommes & de leurs paſſions, plus d'art de combiner & de concilier des choſes oppoſées, qu'un Traité qui fera la deſtinée des Nations. Quelques gens de Lettres ſont incapables de ce qu'on appelle les affaires ſerieuſes, j'en conviens, mais il y en a qui les fuyent ſans en être incapables, encore plus qui ſans les fuir & ſans en être incapables ne ſe ſont tournés du côté des Lettres, que faute d'une autre matiere à exercer leurs talens. Les Lettres ſont l'azile d'une infinité de talens oiſifs, & abandonnés par la fortune; ils ne font guere alors que parer, qu'embellir la Societé, mais on peut les obliger à la ſervir plus utilement, ces ornemens deviendront des appuis. C'eſt ainſi que penſoit le grand Cardinal de RICHELIEU notre Fondateur; c'eſt ainſi qu'a penſé à votre ſujet celui qui commençoit à le remplacer à la France, & que la France & l'Académie viennent de perdre.

Venez parmi nous, MONSIEUR, libre des occupations politiques & rendu à vos premiers goûts. Je ſuis en droit de vous dire ſans craindre aucun reproche de préſomption que notre commerce vous ſera utile. Les plus grands hommes ont été ici, & n'en ſont devenus que plus grands. L'Académie a été en même-tems une récompenſe de la gloire acquiſe & un moyen de l'augmenter; vous en devez être perſuadé plus que perſonne, vous qui ſavez ſi bien quel eſt le pouvoir de la noble Emulation.



REPONSE

De Monſieur DE FONTENELLE, *Doyen de l'Academie Françoiſe & alors Directeur, au Diſcours de Monſieur de* CHALAMONT DE LA VISCLEDE *Secretaire perpetuel, & l'un des Deputez de l'Academie de Marſeille, à la reception de Mrs. les Deputez de cette Academie, au ſujet de ſon Adoption par l'Academie Françoiſe, le* 19. *Septembre* 1726.

MESSIEURS,

Si l'Académie Françoiſe avoit par ſon choix adopté l'Académie de Marſeille pour ſa Fille, nous ne nous défendrions pas de la gloire qui nous reviendroit de cette adoption, nous recevrions avec plaiſir les louanges que ce choix nous attireroit. Mais nous ſavons trop nous-mêmes que c'eſt votre Académie, qui a choiſi la nôtre pour ſa Mere, nous n'avons ſur vous que les droits que vous nous donnez volontairement, & à cet égard nous vous devons des remerciemens de notre ſuperiorité.

Ce n'eſt pas que nous ne puſſions nous flater d'avoir quelque part à la naiſſance de votre Compagnie. Un de ceux qui en ont eu la premiere idée, celui qui s'en eſt donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur neceſſaire pour commencer un ouvrage, eſt un homme que nos jugemens ſolemnels avoient enflâmé d'un amour pour les Lettres encore plus grand que celui qu'il tenoit de ſon heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de ſuite, & d'une double couronne à chaque fois, honneur unique juſqu'à preſent, & combien un pareil honneur, auſſi ſingulier en ſon eſpece, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide ! combien Pindare l'eût-il celebré ! Nos Loix ne donnoient pas à ce vainqueur, comme celles des Grecs, des privileges dans ſa Patrie, mais lui, il a voulu multiplier dans ſa Patrie, il a voulu y éterniſer les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté le credit, qui vous a obtenu de l'autorité Royale les graces neceſſaires pour votre établiſſement, ç'a été celui d'un des Membres de l'Académie Françoiſe. Sous une qualité ſi peu faſtueuſe

&

Digitized by Google

& ſi ſimple vous ne laiſſez pas de reconnoître le Gouverneur de votre Province, le General d'Armée qui rendit à la France la ſuperiorité des Armes qu'elle avoit perduë, & qui enſuite par une glorieuſe Paix dont il fut le Negociateur termina cette même Guerre, qu'il nous eût encore fait ſoûtenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier auſſi de ce que pour ces graces qu'il vous a obtenuës, il a eu beſoin lui-même d'un autre Académicien ? Nous ne lui donnerons que ce titre, puiſqu'il neglige celui des fonctions les plus brillantes, content du pouvoir d'être utile, peu touché de ce qui n'y ajoûte rien.

Mais à quoi ſerviroit-il de rechercher des raiſons qui vous liaſſent à l'Académie Françoiſe, tandis que votre inclination même vous fait prendre avec elle les liaiſons les plus étroites ? Attendez de nous, MESSIEURS, tout ce que demande une conduite ſi flateuſe à notre égard, tout ce que votre mérite perſonnel exige encore plus fortement. Votre Académie ſera plutôt une Sœur de la nôtre qu'une Fille, cet Ouvrage que vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans, nous le recevrons comme un preſent que vous nous ferez, comme un gage de notre union, ſemblable à ces Marques employées chez les Anciens, pour ſe faire reconnoître à des Amis éloignés.

Nous avons déja vû naître des Académies dans quelques Villes du Roiaume, & l'Académie de Marſeille, qui naît aujourd'hui, nous donne le plaiſir de voir que cette eſpece de production ne s'arrête point. Si lorſque le grand Cardinal de Richelieu eut formé notre Compagnie dans la Capitale, il s'en fût formé auſſi-tôt d'autres pareilles dans les Provinces, on eût pû croire que l'eſprit d'imitation & de mode, ſi reproché à notre Nation, agiſſoit, & s'il eût agi, il eſt certain qu'il ne ſe fût pas ſoûtenu. Mais les Académies nées après l'Académie Françoiſe ſont nées en des tems aſſés differens ; ce n'eſt donc plus une mode qui entraîne la Nation, une utilité réelle & ſolide ſe fait ſentir, mais lentement parce qu'elle ne regarde que l'Eſprit, & en recompenſe elle ſe fait toujours ſentir ; la pure Raiſon ne fait pas rapidement ſes conquêtes, il faut qu'elle ſe contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les Villes, ſi les Provinces du Roiaume, s'étoient diſputé le droit d'avoir une Académie, quelle Ville l'eût emporté ſur Marſeille par l'ancienneté des Titres ? quelle Province en eût produit de pareils aux vôtres, MESSIEURS ? Marſeille étoit ſavante & polie dans le tems que le reſte des Gaules étoit barbare, car il n'eſt pas à préſumer que le ſavoir des Druïdes y répandît beaucoup de lumiere. Mar-

ſeille a eu des Hommes, fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoiſſoient pour leur appartenir, non ſeulement par le ſang, mais par le genie. Il eſt ſorti de la Provence, ſoûmiſe à l'Empire Romain, des Orateurs & des Philoſophes que Rome admiroit. Et dans des tems beaucoup moins reculés, lorſque cette épaiſſe nuit d'ignorance & de barbarie, qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à ſe diſſiper, ne fut-ce pas en Provence que brillerent les premiers rayons de la Poëſie Françoiſe, comme ſi une heureuſe fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fût toujours éclairée la premiere? alors la Nature y enfanta tout-à-coup un grand nombre de Poëtes dont elle avoit ſeule tout l'honneur, l'Art, les Regles, l'étude des Grecs & des Romains, ne lui pouvoient rien diſputer. Ces Auteurs, qui n'avoient que de l'eſprit ſans culture, dont les noms ſont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les Savans les plus curieux, ſont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la Poëſie; ce ſont ceux que les anciens Poëtes de cette Nation ſi ſpirituelle, & le grand Petrarque lui-même, ont regardés comme leurs Maîtres, ou du moins comme des Predéceſſeurs reſpectables. La gloire de Petrarque peut encore appartenir plus particulierement à la Provence par un autre endroit, il fut inſpiré par une Provençale. Vous aviez auſſi dans ces mêmes ſiecles une Académie d'une conſtitution ſinguliere, le ſçavoir, à la verité, n'y dominoit pas, mais en ſa place l'eſprit, & la galanterie. L'élite de la Nobleſſe du Païs, tant en hommes qu'en femmes, compoſoit la fameuſe Cour d'Amour, où ſe traitoient avec methode, & avec une eſpece de regularité Académique, toutes les Queſtions que peuvent fournir ou les ſentimens, ou les avantures des Amans; queſtions ſi ingenieuſes pour la plupart & ſi fines, que celles de nos Romans modernes ne ſont ſouvent que les mêmes, ou ne les ſurpaſſent pas, mais il eſt vrai que ſur ces ſortes de ſujets l'étude des Anciens, & les Livres ne ſont pas ſi neceſſaires.

Vous n'aviez pas voulu, MESSIEURS, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos Ancêtres, mais avec ceux qui ne font pas valoir leur nobleſſe on eſt d'autant plus obligé à s'en ſouvenir, & à faire ſentir qu'on s'en ſouvient. Une ancienne poſſeſſion d'eſprit eſt certainement un avantage; ou c'eſt un don du Climat, s'il y en a de privilegiés, & quel Climat le devroit être plus que le vôtre? ou c'eſt un motif qui anime & qui encourage, c'eſt une gloire déja acquiſe qui devient la ſemence d'une nouvelle.

Combien de talens ſemés aſſés indifferemment en tous lieux periſſent

ſent faute d'être cultivés ! les Académies préviennent ces pertes dans les differens Départemens dont on leur a en quelque ſorte confié le ſoin, elles mettent en valeur des bienfaits de la Nature, dont on n'eût preſque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des Colonies dans les Provinces de ſon Empire, parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tout formés, mais chez-nous il ſe formera des Romains, pour ainſi dire, loin de Rome, & qui ſait s'il n'y en aura pas quelques-uns que la Capitale enviera, & qu'elle enlevera même aux Provinces?

REPONSE

De M. DE FONTENELLE, *Doyen de l'Academie Françoiſe, & alors Directeur, à Mr.* MIRABAUD, *lorſqu'il y fut reçu le* 28. *Septembre* 1726.

MONSIEUR,

On craint quelquefois que les Lettres ne conſervent pas encore long-tems dans ce Roiaume tout l'éclat qu'elles ont acquis. Il ſemble qu'elles ne ſoient plus aſſez conſiderées, & en effet une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles peut leur être nuiſible; beaucoup d'excellens Ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il ſeroit très-difficile de paſſer, & dès que l'Eſprit ne s'éleve plus, on croit qu'il tombe; la prompte décadence des Grecs, & des Romains nous fait peur, car nous pouvons ſans trop de vanité nous appliquer ces grands exemples. Cependant quand une place de l'Académie Françoiſe eſt à remplir, quel eſt notre embarras? c'eſt le nombre des bons ſujets. Nous perdons Monſieur le Duc de la Force qui joignoit à une grande naiſſance, & à une grande dignité plus de goût pour toute ſorte de Litterature que la naiſſance, & les dignités n'en ſouffrent ordinairement, & même plus de talens qu'il n'oſoit en laiſſer voir, & auſſi-tôt notre choix eſt balancé entre pluſieurs Hom-

Digitized by Google

mes, tous recommandables par differens endroits, & dont le nombre eſt ſi grand par rapport à l'eſpece dont ils ſont, qu'il fait preſque une foule. Vous avez été choiſi, MONSIEUR, mais dans la ſuite vous vous donnerez vous-même pour Confreres ceux qui ont été vos Rivaux, & cette rivalité vous déterminera en leur faveur.

C'a été votre belle Traduction de la *Jeruſalem* du Taſſe qui a brigué nos voix. La Renommée n'a encore depuis trois mille ans conſacré que trois noms dans le genre du Poëme Epique, & le nom du Taſſe eſt le troiſiéme. Il faut que les Nations les plus jalouſes de leur gloire, les plus fieres de leurs ſuccès dans toutes les autres productions de l'Eſprit, cedent cet honneur à l'Italie. Mais il arrive le plus ſouvent que les noms ſont ſans comparaiſon plus connus que les Ouvrages qui ont fait connoître les noms ; les Auteurs célèbres des ſiécles paſſez reſſemblent à ces Rois d'Orient que leurs peuples ne voyent preſque jamais, & dont l'autorité n'en eſt pas moins reverée. Vous avez appris aux François combien étoit eſtimable ce Poëte Italien qu'ils eſtimoient déja tant ; dès qu'il a parlé par votre bouche, il a été reçû par tout, par tout il a été applaudi, les hommes ont trouvé dans ſon Ouvrage tout le grand du Poëme Epique, & les femmes tout l'agréable du Roman. L'Envie & la Critique n'ont pas eu la reſſource de pouvoir attribuer ce grand ſuccès aux ſeules beautés du Taſſe, il perdoit les charmes de la Poëſie, il perdoit les graces de ſa Langue, il perdoit tout, ſi vous ne l'euſſiez dédommagé ; le grand, l'agréable tout eût diſparu par un ſtile, je ne dis pas, foible & commun, mais peu élevé & peu élegant. Auſſi le Public a-t-il bien ſû démêler ce qui vous appartenoit, & vous donner vos louanges à part. Sa voix, qui doit toujours prévenir les nôtres, vous indiqua dès lors à l'Academie.

Voilà votre Titre, MONSIEUR, & nous ne comptons pas la protection que vous avez d'un Prince, la ſeconde tête de l'Etat. Ces grandes protections ſont une parure pour le merite, mais elles n'en ſont pas un, & quand on veut les employer dans toute leur force, quand on ne veut pas qu'elle trouvent de reſiſtance, oſons le dire, elles deshonorent le mérite lui-même. Tous les ſuffrages auront été unanimes, mais quelle triſte unanimité ! on aura été d'accord, non à préferer celui qu'on nomme, mais à redouter ſon Protecteur. Pour vous, MONSIEUR, vous avez le bonheur d'appartenir à un Prince dont la moderation, dont l'amour pour l'ordre & pour la regle, qualitez ſi rares, & ſi heroïques dans ceux de ſon rang, vous ont

Digitized by Google

ont ſauvé l'inconvenient d'être protegé avec trop de hauteur, & appuyé d'un excès d'autorité qui fait tort. Nous avons ſenti qu'il ne permettoit pas à ſon grand nom d'avoir tout ſon poids naturel, & le moyen d'en douter après qu'il avoit déclaré expreſſément qu'il aimoit mieux que ſa recommandation fût ſans effet, que de gêner la liberté de l'Académie ? il ſavoit, j'en conviens, qu'il pouvoit ſe fier à vos talens, & à la connoiſſance que nous en avions, mais un autre en eût été d'autant plus imperieux qu'il eût été armé de la raiſon, & de la juſtice. Nous avons droit d'eſperer, ou plutôt nous devons abſolument croire qu'un exemple parti de ſi haut ſera deſormais une loi, & votre élection aura eu cette heureuſe circonſtance, d'affermir une liberté qui nous eſt ſi neceſſaire, & ſi précieuſe.

J'avouërai cependant, & peut-être, MONSIEUR, ceci ne devroit-il être qu'entre vous & moi, que mon ſuffrage pourroit n'avoir pas été tout-à-fait auſſi libre que ceux du reſte de l'Académie. Vous ſavez qui m'a parlé pour vous. On en eſt quitte envers la plus haute naiſſance pour les reſpects qui lui ſont dûs, mais la beauté & les graces qui ſe joignent à cette naiſſance ont des droits encore plus puiſſans, & principalement les graces d'une ſi grande jeuneſſe qu'on ne peut guere les accuſer d'aucun deſſein de plaire, quoique ce deſſein même fût une faveur.

Quel agréable emploi que celui dont vous êtes chargé ! vous donnez à deux jeunes Princeſſes toutes les connoiſſances qui leur conviennent ; en même-tems que les charmes de leur perſonne croîtront ſous vos yeux, ceux de leur eſprit croîtront auſſi par vos ſoins, & je puis vous annoncer de plus que les inſtructions qu'elles recevront de vous, ne vous ſeront pas inutiles à vous-même, & qu'elles vous en rendront d'autres à leur tour. La neceſſité de vous accommoder à leur âge, & à leur délicateſſe naturelle vous accoûtumera à dépouiller tout ce que vous leur apprendrez d'une ſechereſſe, d'une dureté trop ordinaire au ſavoir, & d'un autre côté les perſonnes de ce rang, quand elles ſont nées avec de l'eſprit, ont une langue particuliere, des expreſſions, des tours que les Savans ſeroient trop heureux de pouvoir étudier chez-elles. Pour les recherches laborieuſes, pour la ſolidité du raiſonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes ; pour une élegance naïve, pour une ſimplicité fine & piquante, pour le ſentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'eſprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a plus en France que par tout ailleurs, graces à la for-

Digitized by Google

forme de notre Societé, & de là nous viennent des avantages, dont les autres Nations tâcheront inutilement ou de rabaiſſer, ou de ſe diſſimuler le prix. La perfection en tout genre conſiſte dans un mélange juſte de qualitez oppoſées, dans une réunion heureuſe qui s'en fait malgré leur oppoſition, l'Eloquence & la Poëſie demandent de la vivacité, & de la ſageſſe, de la délicateſſe, & de la force, & il arrive que l'Eſprit François, auquel les hommes & les femmes contribuent aſſez également, eſt un reſultat plus accompli de differens caracteres. L'Académie croira avoir bien rempli ſa deſtination, ſi par ſes ſoins, & par ſes exemples elle réuſſit à perfectionner ce goût & ce ton, qui nous ſont particuliers, peut-être même ſuffira-t-il qu'elle les maintienne.

F I N.

BIBLIOTECA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google